Jean ALPHONSE

SOPHIA

L'invisible lien entre savoir et croire

voyage philosophique
de l'Athènes non territoriale
à la Jérusalem sans murs

Réflexions en marge de la pensée unique
enseignée comme prêt-à-porter intellectuel

Réflexions candides sur l'épistémologie, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée ?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

Heuristique de l'émergence métascientifique, *avec Paul* JANET, *la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

Science métaphysique et codomaines : publication ISBN 2-9504817-1-X (vol. 1 à 6) de 2010 reprenant dans une version réécrite les précédents *Cahiers* édités entre 1995 et 1997, avec :

0 **aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
1 **theoretike** *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*
2 **sema** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
3 **ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
4 **ontos** *Continuité* in extenso *d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*
5 **lexis** *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Évolution épistémique la plus probable pour que progresse le potentialisé dans l'humanité, *exposé sommaire à introduire la thèse proposée sur http://metascience.fr.* 2011, ISBN 2-9504817-5-2

Ces ouvrages sont en libre accès sur le Web. Les illustrations sont réalisées avec CorelDraw, le texte ainsi que la mise en page avec Word de Microsoft.

Édité par l'auteur: ISBN 2-9504817-6-0 e-book
Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale de France
Contact: jean.alphonse@free.fr

© 2012. Non à l'escalade des profits éditoriaux par laquelle on punit maintenant en France de 2 ans de prison et 150.000 € d'amende la copie privée, ou celles effectuées pour des usages non commerciaux.

Copyleft: L'auteur accorde pour le présent livre protégé par les lois et conventions internationales de la propriété intellectuelle une licence de libre reproduction par les divers moyens conservant le contenu original, et sa libre diffusion pour des usages non commerciaux.

Copyright: Les droits commerciaux de l'édition et les droits annexes se réfèrent aux habituels contrats de la pratique éditoriale. Droits couvrant notamment la commercialisation qui pourrait être faite de l'œuvre, ainsi que ses adaptations et traductions, graphiques et numériques.

Remerciement

aux besogneux et aux profiteurs
aux indigents ainsi qu'aux bienfaiteurs
à tout ami et ennemi d'hier ou de demain
qui font que mon vécu est avec nul autre échangeable
à me permettre de me déterminer par libre-arbitre

aux bons et aux mauvais esprits
aux anges qui sans mes démons
ne peuvent me montrer aucun des chemins
permettant de participer d'un monde spirituel

aux divins Créateurs
pour le positif et le négatif
le féminin et le masculin
l'amer et le doux, joies et douleurs, haines et amours
toutes les particules avec leurs contraires
et donc aussi pour les oppositions dont la raison m'échappe
sinon qu'elles sont cause des relations
potentiellement indéfinies
d'être, d'avoir et de faire
à l'Univers

La symbolique évocatoire de la page de couverture est là pour rappeler que l'antique sophia permettait d'opérer qualificativement depuis notre savoir d'expérience à propos de la nature, en étroite liaison à ce qui était entendu d'une surnature. Propos devenu sans fondement depuis le dogme scientiste expliquant que la pensée et la volonté sont le résultat de la sécrétion physicochimique des neurones, advenant dans un Cosmos doctrinalement réifié, en ce qu'il est conçu comme se formant par hasard et sans raison d'un néant originel (voir les curieuses conséquences sur les mathématiques pages 75 et 76).

Par la sophia, trouver le lien
conciliant la richesse des différences culturelles
afin de dépasser les exclusions communautaires

Depuis son temps de gestation
fait de toutes les expressions plus ou moins anarchiques
de forces, d'efforts et de luttes,
l'humanité chemine à devenir adulte
sans prendre encore conscience
que l'Univers n'est pas à tourner autour d'elle

L'aventure humaine au futur
sera de participer du monde
de plus en plus comme jardinier
ou de moins en moins comme légume
à seulement s'approprier les ressources de la nature

Introduction au choix personnalisable d'aborder la philosophie

> Celui tenant le mieux le rôle qui est le sien, à ne pouvoir être tenu par aucun autre, est aussi le mieux accordé avec l'ordre universel.
>
> Louis LAVELLE

Il ne s'agit pas d'un traité sur la sophia, tout au plus des réflexions venant de pérégrinations à son propos. Pour éclairer le contenu de cet ouvrage, il suffit de rappeler l'anecdote que voici. PYTHAGORE, considérant qu'aucun sage ne pouvait atteindre la perfection en sagesse, fut premier, aux dires de DIOGÈNE de Laërte,[1] à demander qu'on l'appelle philosophe. Parce qu'il aspirait à progresser en sagesse, c'est qu'il était à ne pas la posséder. Ne la possédant pas, c'est alors avec logique qu'il refusait le titre de sage à pouvoir en discuter. Ce qui distingue le sage du philosophe est que le philosophe cherche la sagesse par inclination, quand il arrive que celui auquel on accorde la qualité de sage entretienne publiquement l'image ambivalente de lui-même en se comportant trop aisément comme s'il la possédait pour enseigner en sophiste à son propos.[2]

1. *Cf. Vie et opinions des philosophes.*
2. Pour la compréhension des termes que nous employons, je demande au lecteur de ne pas entendre des définitions absolues. Constamment sont en toutes relations circonstantielles la relativité de deux aspects complémentaires, tel que lorsque l'un est visible, ou mis en avant, l'autre est caché, ou voilé, à ne pas faire l'amalgame d'une unique signification. C'est en

Aussi ne nous étonnons pas que la sophia, matière disciplinaire commune aux deux sortes, fut traitée différemment selon que l'on soit diplômé en philosophie, ou que l'on se situe en recherche à son propos. Pour saisir plus aisément la nuance, il suffit d'apercevoir que c'est d'une même argile que le *philosophe des champs* échangera le produit de son jardin intérieur en partageant ce qu'il cultive sur elle, quand le *philosophe de métier*, celui qui a pignon sur rue, à défaut de cultiver sur ce substrat, fera commerce des formes données aux glaises elles-mêmes, en tant que potier des artifices doctrinaux.

Là se situe en effet, en rapport à des circonstances jugées en situation, et non une fois pour toutes, le choix par lequel se décide notre rapport aux autres dans l'apprentissage et l'exercice de qualifications personnelles s'apprenant continûment depuis l'amour de la chose bien faite considérée comme effet attendu et non en tant que moyen opportuniste d'obtenir autre chose. Exemple, la considération d'autrui, de l'argent et du pouvoir social.

Il y a donc la philosophie savante venant de ce que l'on observe comme un objet extérieur à soi des philosophes au travers leur vécu, ou que l'on dissèque leur philosophie, au côté de celle qui… se vit. Bien sûr les deux sortes sont également valables de se compléter et nous n'en discuterons pas, sinon à devoir justifier l'option retenue ici qui est de la vivre. Portons, à l'effigie de cette dernière approche, par exemple, l'idée qui prévalut dans le Compagnonnage distinguant les meilleurs ouvriers. Pour les *Compagnons du devoir*, remontant aux bâtisseurs de cathédrales, c'est à tenir premier l'ouvrage bien fait que leur travail ne visait pas d'obtention d'une carrière mercenaire. S'ils recevaient leur salaire, c'était à couvrir des besoins vitaux, non à viser des profits susceptibles de satisfaire frivolement des désirs superflus. Et mieux encore à pouvoir montrer ce que peut être le philosophe des champs échangeant à l'occasion le produit de ses réflexions, sont au Japon des maîtres artisans considérés être *par eux-mêmes* des œuvres

raison de cette disposition que SOCRATE, dans PLATON, ne rejette qu'une catégorie de sophistes, celle qui est occupée de normaliser en restant exclusivement au niveau du matériellement vécu, autrement dit sans conciliation possible à ce que l'idéalisme platonicien est à complémenter. Pour conséquence, les sophistes de la catégorie distinguée à se faire rémunérer pour leurs leçons comme sophistes de métier produisent l'implication de distinguer le sophiste en recherche pour cause de n'être ni savant ni sage, en ce que dans cette attitude on vise des vérités relatives partageables entre tous, non des vérités académiquement traitées comme pouvant être absolues depuis des manipulations doctrinales toujours monnayables. C'est à partir de cette disposition que la **sophistique peut** subsister comme discipline des meilleurs choix d'une conduite personnalisée entendue d'âme et en conscience dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien.

vivantes au travers de ce qu'ils font. De mixer dans leur art l'ouvrage et la vie de l'œuvrant, d'être tout à la fois pinceau et pigment à peindre sur la toile du monde en devenir, ce qui traverse les époques d'eux les met à l'abri de toutes sortes d'esclavages, de servage et du salariat, donc à l'abri de ce qui constitue les conditions de soumission aux puissances financières, aux puissants qui gouvernent, aux docteurs en dogmatiques particulières. Bien sûr, ce n'est pas là le but, ce n'en est qu'un effet. Il paraît en effet crucial de saisir que ce que l'on entreprend en rapport au visé dans l'ouvrage et non comme monnaie d'échange échappe de même incidemment aux critères économiques de **concurrentielle rentabilité**.

> Il ne devrait pas être nécessaire de se justifier d'entreprendre quelque chose pour elle-même, plutôt que comme produit monnayable. Porter cet éclairage préliminaire à pouvoir cerner ce qui nous occupe n'est pas à vouloir remettre en question l'aspect concurrentiel spécifique à l'époque moderne, tenant que toute option a ses propres avantages conjoints de ses propres inconvénients. Non, ce qui est ici remis en cause est seulement de croire à l'universalité du rendement en vue des gains, en ce que semblable convention, en impliquant de mettre en exergue l'activité philosophique réduite au moyen d'obtention indirecte du convoité à propos, occulte que l'on puisse la vivre pour elle-même. C'est encore prévenir que notre choix venant d'une acception différente n'implique aucune moralisation.

Pour revenir au philosophe des champs que nous distinguons du philosophe de métier afin de rendre ce que le lecteur est susceptible de trouver dans le présent ouvrage: 1° nous le verrons, distinguer la philosophie vécue de celle qui s'enseigne à propos des philosophes, vise pour conséquence indirecte de pouvoir agir après délibération en son âme et en conscience; 2° pour résultat d'une détermination intérieure d'être en rapport aux conséquences actales à son altérité, circonscrire semblable différence n'est aucunement dit à l'encontre de la diversification des choix de société, ni que la sophia est étrangère à de possibles conciliations avec l'économie, des politiques et les sciences, c'est-à-dire toutes qualifications concernant les prédicats d'avoir depuis le choix des moyens. Ce l'est à diminuer les confusions venant du manque à discriminer l'objet de la sophia qui, étant précisément à concerner le libre-arbitre personnel, se pose comme l'aspect complémentaire d'obédiences communautaires extérieures à soi. En effet, il paraît crucial, pour bien cerner la sagesse personnelle d'agir à son altérité, d'apercevoir que du fait qu'elle se promeut à partir d'un libre-arbitre intérieur, elle représente

conséquemment ce qui surdétermine l'activité par laquelle on se suffit de réagir aux sollicitations extérieures, c'est-à-dire ce par quoi l'on se satisfait d'agir opportunément à viser l'obtention de profits indirects dictés en raison des événements environnementaux.

Afin d'établir une saine relation dans l'expression de soi aux autres, voilà le *doute philosophique* à devoir rester prégnant aux fins de progresser par les efforts sur soi-même en vue de perfectionner notre relationnel à autrui. La sophia ne s'entreprend pas à dépenser en vue d'agir en puissance pour modifier notre environnement, ou en pouvoir de soi à influencer autrui à faire abstraction du libre-arbitre de nos semblables. De plus, autre est de ne pas tenir compte du libre-arbitre individuel dans son inférence collective, c'est-à-dire afin que profite un savoir académique, une institution religieuse, une politique collective. Autre, en ce que nous sommes alors à fabriquer du prêt-à-porter individuel convenant à la pensée unique en rapport circonstancié à l'époque. Tant est que le doute philosophique évoqué ici se distingue de son artefact considéré dans le contexte d'un système collectif, **au lieu qu'il soit à viser sans cesse l'activité pragmatique consistant à remettre en jugement d'âme et en conscience le contenu des états d'une sapience personnelle**.

Cet aspect là du doute est à l'état de gestation depuis plus de deux millénaires. Il reste cependant primordial afin d'aborder la philosophie vécue pour elle-même. C'est en raison de la quasi-impossibilité d'enseigner son fond hors vertu et sagesse d'agir, que l'on ne peut en traiter en tant qu'objet d'enseignement dont le but est de conduire aux diplômes qui sont distribués en vue de rémunérations professionnelles conséquentes. Autrement dit à renouveler l'espèce des sophistes désignée par la critique platonicienne: *vivre de la philosophie, à défaut de vivre la philosophie*. Pour axiome de cette disposition:

> Celui qui connut Dieu en tant que divin Père de tous les êtres pouvait-il sortir de Bethléem? Ce n'est pas là que l'on était supposé le trouver. Le messie était attendu dans le périmètre du Temple, parmi les élus. Un gisement d'idées novatrices peut-il apparaître là où on l'attend, c'est-à-dire parmi les académiciens? L'histoire nous montre que non et même qu'il arriva souvent que des mandarins académiques lutèrent pour que les idées nouvelles en science ne voient pas le jour.[3] Il en est semblablement

3. Le livre de Pierre LANCE, *Savants maudits, chercheurs exclus* est particulièrement édifiant à ce propos.

de l'acquisition de la sagesse à la sophia. Elle ne semble pouvoir venir que de l'expérience personnelle de ceux qui en sont les amateurs au sens d'avoir des ailes à l'âme et qui, de réfléchir par eux-mêmes, recherchent la sagesse de *vivre la philosophie*; donc peu du philosophe ayant pignon sur rue à *vivre de la philosophie,* fut-il savant et expérimenté en exégèse.

Il ne faut pas croire que le produit philosophique suive la proportion du nombre de diplômés. Ne sont-ils pas actuellement sur Terre plus nombreux que ceux qui vécurent au cours de tous les siècles passés, alors même que nous connaissons une démission de la vie philosophique depuis l'avènement qui promut au premier rend les technosciences? Athènes à son apogée n'avait que 250000 citoyens, et c'est parmi ceux-là que quelques-uns donnèrent vie à une philosophie faisant toujours référence. On en vient au constat de ce que lire les nombreuses publications en philosophie contemporaine n'est plus à pouvoir acquérir de la philosophie vivante, attendu que vient à manquer au domaine son mobile. Depuis que l'avènement scientifique ponctionne la quintessence cogitative, les efforts synergiques en vue d'une vitalité de la sagesse fondée sur une pensée spéculative est devenue excessivement frileuse. Â défaut d'efforts mobilisés d'âme et en conscience, il reste l'amoncellement d'*effets* professionnellement gratifiants **à propos** de la philosophie. L'époque est en philosophie à la scolastique, tout comme la science l'était de ressasser de vieux textes, avant son plein développement expérimental. Il y a bien collaboration entre professeurs et étudiants, mais c'est pour l'essentiel à mémoriser les acquis afin de ne pas perdre le sécularisé. Le but de faire vivre la philosophie y est à grand peine décelable.

Aux fins de brasser large à se donner illusion, même la définition du terme dans les dictionnaires en est devenu vague à brouiller les cervelles. Le but de la philosophie? Est-ce la cogitation devant aboutir *à toutes connaissances par la raison?* Mais alors cette connaissance ne devrait-elle pas être seconde à pouvoir rendre compte de la sagesse? Est-elle devenue l'*étude rationnelle de la nature?* Mais la théorie issue de l'expérimentation scientifique en manque-t-elle? Est-ce *la théorie de l'action humaine?* C'est déjà l'objet des sciences humaines. Est-ce avec d'Alembert *l'application de la raison aux objets sur lesquels on peut l'exercer?* Est-ce encore avec Voltaire *l'éteignoir des superstitions?* Pour en décider, il faudrait encore faire place à une floraison d'embranchements: philosophie de l'histoire, des sciences, du droit, de la médecine, du sexe, des jeux… Il semble évident que ces choses ne peuvent qu'égarer la prospection du *philosophe des*

champs mettant ses pas dans ceux qui donnèrent vie à la philosophie. Aussi nous suffirons-nous de continuer à cultiver sur ce terrain ce qu'ils visèrent. L'étymologie ressortant du terme suffit à se convaincre de la matière traitée en philosophie, même s'il faut maintenant éclairer ce sens d'en parler en tant que *philosophie première*.

Pour fondement, la sagesse à nous guider d'âme et en conscience vers l'adéquation de notre conduite personnelle est inséparable d'une source de liberté intérieure accessible à chacun comme libre choix personnalisé de conduire sa propre vie dans les coordonnées qui sont celles de l'être: le bien, le vrai et le beau. La sophia advient là entre savoir et croire pour guider l'animation des mouvements de soi décidés d'âme et en conscience dans les coordonnées de l'être. En pratique, c'est mettre nos pas dans ceux qui nous précédèrent comme PLATON ainsi que d'autres trop rares qui témoignèrent de devoir relier circonstanciellement l'**entendement des idéaux**, au laborieux perfectionnement de soi, conjointement à ce que l'on connaît de l'encours réalisateur du Cosmos. C'est la détermination du potentialisé en soi —la personne humaine —, distinguée des états déterminés du monde.

Bien sûr, chaque individu s'identifie par des différences individualisantes, justement distinguées des spécificités adhérentes à l'espèce humaine. Assurément, la personne est actrice sur l'un des chapiteaux du grand théâtre de l'univers, en plus de pouvoir surajouter aux qualifications individuelles participant de buts collectifs. C'est dans la disposition des deux aspects formés des caractères individuels assortis au don de personnalité, que chacun, dans ses propres coordonnées relatives du plus vraisemblable, du meilleur et dans l'expression personnalisée à être la plus belle, exprime sa participation qualificativement actantielle du continuum d'une nature naturée, dans la dépendance de son actorialité accompagnant l'entendement à pouvoir interpréter la pièce préalablement écrite dans le continuum d'une surnature. Cependant qu'à maîtriser cet art, c'est à passer par la sophia que l'on découvre les règles de la sagesse, donc que l'on apprend continûment ce qui conditionne la relation personnalisée de soi aux autres depuis des caractères communs. Par analogie au contexte scientifique, c'est semblablement que la trigonométrie cerne l'indéfinité des triangles naturels que nous pouvons rencontrer étant substantialisés dans la matière. Une disposition à faire que ce qui prévaut dans la conception rationnelle est une loi géométrique qui est à pouvoir répondre de tous triangles donnés à l'expérience. Et

semblablement pour ce qui est de croire, c'est à l'image du temple des bahaïs comportant en périphérie une entrée symbolique pour chacune des grandes institutions religieuses dogmatiquement séparées. Aussi est-ce de même pour *entrer* en philosophie, ou plus précisément, pour apprendre la sophia, c'est-à-dire saisir les règles pouvant cerner la diversification actorielle qui, elle, se pose à être, comme pour les triangles naturels, quasi indéfinie de passer par des expressions personnalisées.

Nous pouvons accéder d'âme et en conscience au principe d'interrogation depuis n'importe quel domaine d'expérience qui soit à nourrir une vie intérieure. Et de fait, ainsi que l'enfant pour dialoguer, nous pouvons agir sans besoin de connaître la grammaire réglant nos relations à notre altérité. Cependant que la diversité relationnelle entre les êtres, à puiser dans un fond commun, se pose à la ressemblance des multiples triangles rectangles naturels: elle représente à l'expérience une diversité quasi indéfinie. Et tout comme les triangles répondent à quelques lois de la géométrie, c'est au moyen de la sophia que des règles communes ressortent à rendre compte de la diversification potentiellement indéfinie des relations entre les êtres.

Poursuivre l'édification de la sophia philosophique à pouvoir continument remettre en question les éléments de notre sapience ne séparant pas notre savoir d'expérience environnementale de nos croyances venant d'une vie intérieure, cela se peut conséquemment de réunir une invisible Athènes non territoriale surdéterminant de multiples spécialités savantes, à une indicible Jérusalem sans murs passant outre à toutes religions dogmatiques, ce que visent symboliquement les temples bahaïs.[4] On peut y entrer aussi bien par la porte du bouddhisme que celle du christianisme ou de l'hindouisme pour ce qui est de croire, ou la physiologie, la pathologie, l'anatomie comparée, etc., pour ce qui est de savoir. Dès lors que nos motivations ne visent pas des raisons partisanes et des objectifs particuliers, nous ne risquons plus de nous enfermer dans la spécificité de domaines particuliers. C'est alors que nous pouvons expliciter à unir des efférences idéelles à des inférences idéales, l'unité organique sous-jacente du processus permettant l'instance performative de réalisation cosmique à l'exemple de la loi mathématique de tous les triangles rectangles naturels. Un regard outrepassant tout à la fois le matérialisme scientifiquement académique *à propos* de la nature, et les religions qui se concurrencent *à propos* d'une surnature. Cela dit en ce que le scientifique ne peut sans dogmatisme aliéner l'existence d'une surnature

4. C'est à rappeler Arthur SCHOPENHAUER: *une Thèbes aux cent portes*. Expression figurée dès la préface de *Le monde comme volonté et comme représentation*, tome 1.

de limiter son objet à l'expérience de la nature, quand le véritable croyant ne peut que dépasser ce qui subdivise l'humanité en des clans religieux et leurs tribalités *à propos* d'une surnature.

Au croyant en une surnature il est tout autant possible de nier la nature, qu'à l'athée de nier une surnature, puisque le savoir scientifique se limite à une expérience à propos du domaine de la nature et la connaissance gnostique fait de même à propos d'une surnature. Ce ne sont que les deux aspects épistémiquement reliés dans la sapience assurant organiquement sa fonction conscientielle entre anabolisme et catabolisme psychologique, qui peuvent dépasser en compréhension la séparation institutionnellement dogmatique des deux sortes. Disposition à pouvoir saisir que la psyché humaine, lieu des expressions de la sagesse relationnelle, peut au mieux représenter le codomaine intermédiaire dont la fonction qualificative est d'agir sur l'état du domaine matériel à l'exocosme depuis tout entendement spirituel à l'endocosme. Dans la sapience qui est source de qualification de soi à notre altérité, il importe conséquemment de ne pas séparer ce que l'on sait de ce auquel on croit, sans quoi la sophia se vide de ses raisons. Le choix d'agir sagement ne saurait être fondé en raison de lui-même. Il advient en pratique à relier adéquatement notre savoir d'expérience portant sur le continuum spécifique des relativités (bornages et variations de ce qui devient, acquiert et se fait), à notre entendement par la foi de ce qui concerne en contrepartie le continuum d'existence absolue, infinie et invariable, comme source indirecte de toute manifestation phénoménique dans l'expérience, dès lors que le principe de transformation ne peut aller sans son complément —le principe de génération—, si rien n'existe depuis le néant.

Ce préliminaire est ici évoqué afin de faire valoir que ce qui suit à propos de la sophia n'est peut-être pas indiqué au mieux de votre régime, pour le cas où vous seriez sur cette page espérant y trouver ce qui est blanc ou noir de langue, vrai ou faux par conviction, bien ou mal d'autorité; autrement dit, impatient de certitudes sous couvert de gourous et mandarins se suffisant d'opportunément semer ce qu'ils digérèrent eux-mêmes par ouï-dire à propos de la sophia. Au niveau de la philosophie concernant les experts, il n'est pas indispensable de la vivre. Aussi, comment définir la sophia dans la condition du vécu philosophique?

Assez commodément, nous pouvons tenir le propos de la sophia comme investissant la discipline par laquelle des recherches aboutissent à pouvoir

décider en connaissance de cause de la valeur à participer d'autrui depuis des entreprises advenant étant motivées dans le libre-arbitre individuel. En opérant sur l'encours de notre continuum spécifique des indéfinies participations d'être, d'avoir et de faire, notre humaine actorialité vient bien de la réflexivité en nous de ce que nous entendons d'un endocosme se spiritualisant en raison de la source à lui donner existence. Jamais l'on ne pourra réaliser notre destinée personnelle de se considérer comme étant séparable de notre altérité. De passer par la sagesse des libres expressions de soi entreprises à notre altérité, chacun précisément tient compte que l'Un d'une surnature divine préexiste à la quasi-indéfinité pluralisée des êtres. L'être en son essence étant individualisé de même insécable, au contraire de ce qui se détermine dans la divisibilité de la substance corporelle.

Il est possible de faire lever ce grain engrangé depuis d'antiques mathèmes.[5] La vitalité qui en ressort sous forme de signifiants est alors investissable dans les activités qualificatrices décidées par les êtres conjoignant dans l'harmonie leur libre-arbitre relationnel. C'est en effet entre le déterminisme des choses et son aspect complémentaire que représente la liberté qualificative déterminatrice des moyens propres aux êtres, qu'il devient possible de concevoir avec quelque rationalité et sur un même modèle la continuité allant du conditionnement biologique au libre-arbitre humain. Cela se conçoit de ne pas isoler, avec TEILHARD DE CHARDIN, le phylum biologique, de ce qui advient en continuité ainsi qu'un résultat mixte médian à permettre l'émergence de l'être depuis son stade d'individuation à celui de sa personnalisation.

L'entendement de la sophia participe de notre compréhension de ce qui régit la valeur sous-jacente aux libres relations actorielles entre les êtres. Ce qui motive alors la personne se surajoute comme moyen processuel aux postures biologiques qui sont à satisfaire les besoins particuliers allant avec

5. Les signifiants sous forme de mathèmes dialectiques sont à cerner l'activité qualificative entre les êtres. Son objet s'apparente aux mathématiques pour cerner les lois accompagnant les réactions des choses entre elles à produire des propriétés. Dans une afférence apparentable sont les paraboles propres à cerner la valeur déterminatrice des vertus unissant la proaction spirituelle entre esprits, aux activités déterminatrices tenant aux fonctions qualifiantes de la psyché. Nous avons là une suite reliant les trois codomaines fondamentaux responsables du principe de réalisation: ce qui advient entre le déterminisme physique, la détermination psychique et les potentialités spirituellement déterminantes.

la formation des individus dans l'espèce. Une motivation de soi à ne jamais pouvoir se réduire, autant aux propriétés réactantes entre les choses, qu'aux suggestions spirituelles intérieures nous parvenant en écho d'un monde divin. À la condition médiane spécifique de la personne se pose la sagesse de pouvoir surdéterminer les opposés, antithèses et contraires, en ce que le dualisme est spécifique des dynamiques individuées dans le domaine du matériel, autant que celui de la psyché et du spirituel. Aussi, que l'on me permette le risque de redondance en répétant que si la sagesse introduite comme choix actoriel venant de ce que chacun de nous n'est jamais seul au monde, touche à des parcours ne pouvant qu'être personnels, seule la sophia à son propos reste partageable. Mon choix d'en traiter dans cette disposition peut se justifier de ce que voici.

> Partant du postulat que l'autorité extérieure va à l'encontre de l'expérience personnelle tenant aux arts du jardin privé cultivé en soi dans la discrétion (le jardin intérieur est relativement protégé des événements extérieurs), alors oui: d'accord pour échanger semences et cultivars avec vous, lecteurs qui entreprenez une semblable quête du travail à effectuer en vous-mêmes, mais non pour des plats préparés à la cantine collective, en ce que ceux-ci ne pourront qu'induire vos dépendances, pas votre émancipation advenant inexorablement du courage de dépasser des états de soi à pénétrer sa propre intériorité.

Ne dit-on pas que l'on rend à son prochain un bien meilleur service en lui montrant notre façon de pêcher, que de le pourvoir en poissons? Ce choix de partager l'expérience personnellement acquise hors assistanat, a peut-être encore à son actif d'établir un lien de fraternelle égalité, en ce que cette forme de transmission advient libre d'obligation, comme de gratitude, donc également libre du salaire contre prestation, au côté de ce que sont les services des pédagogues enseignant les doctrines philosophiques en vue de diplômes débouchant sur le carriérisme. Les buts diffèrent en effet. Parmi les livres discourant sur la sophia, cela qui enfle la mémoire à partir des choses et considérations du dehors à librement décider de nos activités, est quasi étranger à pouvoir éclairer la conscience en vue d'agir sur soi. Reste qu'avec ces deux aspects il s'agit de nouveau de moyens et non d'une fin, en sorte qu'il y a peut-être d'autres horizons qui sont envisageables à circonscrire le processus des progressions d'être. La fin est probablement encore autre en ce qu'une fois atteinte la finalité processuelle de réalisation du Cosmos, nous aurons encore à entrevoir dans un rapport supraconscientiel ce qui la dépasse: la condition qui instaure l'unité surpassant toutes sortes d'opposés,

de contradictions, d'incompatibilités. C'est à permettre de pénétrer toujours plus d'étendue donnée au champ conscientiel. De ne pas dogmatiquement délimiter le champ conscientiel aux états de nos croyances et de nos savoirs, nous pouvons mieux éclairer ce qui sera au delà l'épuisement du processuellement potentialisé dans l'encours réalisateur. Déjà il devient possible d'apercevoir que l'Ultime adviendra de ne plus séparer ce qui est hors, de ce qui est dedans, jusqu'à pouvoir tenir l'identité de ce qui fusionne dans son inséparation le diversement donné au dehors, au reçu dans l'unité du dedans. N'est-ce pas là l'idée du dénouement divino-humain opérant sur la fusion entre l'être et son divin habitant intérieur?

Cette fusion procède sans doute de l'Ultime, comme investissement extra temporel des perfectionnements de soi, si la condition de devenir se pose à n'être jamais seul au monde, étant individuellement séparé dans la spécificité d'une spatiotemporalisation des relations. Une finalité qui coïnciderait non pas avec le statut omniscient, mais au moment où la sapience personnellement acquise à propos d'une totalité dans la séparation individuelle, de ne plus pouvoir opposer la foi au savoir d'expérience, sera en présence de l'unité du tout. C'est encore d'en vivre la condition que, de même que les clôtures mentales se posent ainsi qu'une attente d'ouverture à viser l'inclusion au travers des relations organisatrices et fusionnelles, la satisfaction ressentie dans un quelconque degré des connaissances de soi frôle déjà les joies de sentir vibrer en nous le moteur des dépassements des *états de soi* qui sont continûment à nous permettre de remettre d'autant en question précisément ce qu'on sait de nous-mêmes; chaque seuil franchi nous en faisant découvrir un nouveau, quand chaque distance parcourue à la rencontre de notre altérité nous fait apercevoir l'indéfini éloignement des sources auxquelles nous puisons intérieurement, à proportion de leurs insondables richesses. Ce n'est alors pas la fin de la personne dont il s'agit, mais celle de ses choix de conduite décidés en raison de son altérité personnelle. La finalité de la personne se pose en rapport de sa raison d'être aux autres. Elle se prolonge dans l'union suprapersonnelle en une strate d'existence surindividuelle, dès lors qu'individualisation et personnalisation en représentent le moyen.

Et voici sans doute, éclairé par ce qui précède, le fondement de cette disposition: au cœur de ce qui nous apparaît fragmenté dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire au monde, trône indéniablement l'existence de l'Un. N'écrivant pas en vue de produire une thèse exégétique soumise au contrôle d'académiciens, ce que je tente depuis le présent ouvrage à pouvoir personnellement éclairer ma route, je le communique en partage auprès de

lecteurs suffisamment libres d'idées préconçues et du prêt-à-porter intellectuel politiquement correct. Aussi irai-je de cela dans les pages qui suivent d'abord à l'essentiel et toute la substance de ce qu'il m'a été donné d'apercevoir à être le plus vraisemblable **de rechercher pour elles-mêmes les retombées humaines de la sophia**, c'est-à-dire des retombées à n'être pas politiquement monnayables. Ce qui suivra ne fera qu'en concrétiser la teneur depuis l'organisation d'éléments à pouvoir donner corps à ce premier jet.

Ce faisant, je ne prétends surtout pas que les options que je prends soient les meilleures pour d'autres, ni même qu'elles le soient pour moi. En ce que ces options sont représentatives de déterminations prises en conscience et d'âme pour avoir étudié à pénétrer ce qui fut écrit sur le sujet, ces choses ne peuvent que bien partiellement pouvoir conduire des choix convenant à la personnalité et au vécu particulier d'autrui. Et parce que ces pages contiennent dans leur formulation une matière originale susceptible de remettre en question des dogmes contemporains, elles sont publiées au risque d'encourir la condamnation des détenteurs du pouvoir proclamant en ce siècle ce qu'il faut croire et interpréter du monde pour avoir ses entrées au club.

Pour postulat prévalant avec cette manière de considérer les choses dans la différence d'un apparentement entre individuations diversement identifiées, attendu que l'on considère avec l'individu ce qui est individuellement formé à partir des substrats matériels, mentaux et spirituels métaboliquement individualisateurs pris sur l'environnement, et avec la personne, ce qui ne peut être qu'unique depuis une destinée avec nulle autre échangeable depuis le vécu personnel advenant par libre-arbitre dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai, nous discriminons bien entre l'individu et la personne. C'est en conséquence de cette disposition que ce qui est susceptible de relations conviviales entre personnes, diffère de ce qui répond aux besoins métaboliques de l'individu. Là se situe toute la difficulté de tenir compte des subtiles différences justifiant le contenu des pages qui suivent, conjoint au risque de produire et reproduire de multiples erreurs de compréhension personnelle. Fruit de ce qu'il m'a été donné de rapporter de mes voyages intérieurs et dans l'entendement personnel de ce qu'évoquèrent pour moi les lectures de livres écrits à propos de la sophia, j'en rapporte des impressions dans une interprétation personnelle, moins pour pâture de mentalités avides de consommer fast-food, que pour quelques-uns qui entendent cultiver dans l'humus de leur propre jardin intérieur ce qu'ils accommodent au goût de ce qui convient à les pouvoir personnellement vivifier.

De plus en plus de personnes ressentent, même sporadiquement, le fait qu'il leur faut concilier des conditions présentes à cela qui participe activement de ce qu'accouchera l'avenir. Traitant de réalités à venir potentialisées au présent, ce n'en est pas moins rester hors de portée de la multitude se satisfaisant encore des seules choses vécues à pouvoir sustenter leur individuation, afin que puisse s'exprimer le moment venu leur personnalité. Souhaitant dans ce contexte n'être pas exclu de la société, ni épinglé parmi les icônes que l'histoire aime fixer dans la permanence, comprenez que mon vœu reste d'exposer des indices pour apprêter une nourriture de l'âme qui puisse, certes, être nutritive, mais à ne pouvoir recevoir l'assentiment des papilles gustatives que de rares investigateurs entreprenant l'expérience responsable de leur libre-arbitre.

Ce faisant, le contenu de mes bagages à la recherche d'un art de vivre entre endocosme et exocosme, à pouvoir me servir en tant que personne humaine parmi d'autres, ne peut convenir qu'aux rebelles des idées reçues de ceux qui s'emploient à formater le prêt-à-porter intellectuel d'une pensée unique dont la raison reste une participation d'ensemble à ce qui convient aux réalisations dans l'époque. Pour libres qu'elles soient de fidéisme à l'un quelconque des mandarins du savoir à propos du déjà réalisé, et des évêques confectionnant d'autorité ce qu'il faut croire à propos du réalisable, sur quoi reposent de telles prospections du présentement potentialisé au profit de l'avenir?

Comme pour d'autres chercheurs, ce ne peut être qu'au grès d'événements personnels et en raison d'eux que j'ai tenté d'ébaucher une métaphysique scientifiée, développée par ailleurs en tant que métascience. Elle se construisit étant guidée dans son moyen par l'application des instruments modernes que représentent la logique des significations soumise à la théorie des ensembles, et la dynamique des complexifications systémiques réalisant processuellement le potentialisé depuis des occasions. Une approche qui, en permettant d'appréhender en raison une surnature se tenant hors de portée de notre expérience directe, fait ressortir qu'une existence, riche à ne pas être contenable en des limites, transcende inévitablement les manques et les relativités d'être, d'avoir et de faire de notre propre existence. Disposition qui notifie inévitablement à ne pas remettre en cause l'entendement par le passé de ce que l'infinité et l'absoluité divine se pose à compléter des lacunes, des insuffisances et des incomplétudes particulières de chaque actualisation dans la présente instance de réalisation de l'Univers répondant au principe de délimitation et de relativité dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire.

Comme tentative émancipatoire des dogmatiques institutionnelles, tant scientifiques que religieuses, ce qui prévaut dans ce projet métascientifique est de tenir que le crédit que l'on accorde à l'altérité de soi depuis notre confiance intellectuelle libre de crédulité, n'est pas de nous mettre à l'abri d'erreurs et des mauvaises surprises, mais en ce que —à le dire dans une économie de mots—, semblable tentative spéculativement introceptive permet à la phénoménie d'une intensivité intérieure de relier spirituellement, le long de la flèche du temps, l'actuelle séparation territoriale entre les sciences et les religions. Puisque c'est la sapience non divisée entre savoir et croire qui porte la personne à agir avec sagesse depuis sa position médiane entre endocosme et exocosme, il vous arrivera souvent, si vous entreprenez semblable voyage, de vous dire plus d'une fois à rassembler les souvenirs de votre propre expérience: «*mais non, dame Sophia n'est pas ainsi, elle a la peau plus foncée*», ou «*elle a des cheveux plus gris*». Vous approuverez parfois ce que je rapporte d'elle, quand en d'autres occasions vous aurez une opinion différente. À cette alternative, je préjuge que ce que j'aperçois d'elle relève de mon erreur, ou que j'entends bien dans les limites de ma position toute relative au monde, mais en sorte que dans les deux cas c'est votre opinion qui est à mieux vous servir. Car ce qui paraît évident est que chacun de nous peut regarder dame Sophia sous des angles différents et l'apercevoir sous divers éclairages, ou encore fardée pour convenir aux besoins d'une époque particulière. Il est donc juste que nous conservions chacun nos *points de vue* tant que de nouvelles données ne nous incitent à les reconsidérer.

Quant aux lecteurs qui n'ont jamais d'eux-mêmes parcouru la moindre distance à sa recherche, se suffisant d'idées reçues à son propos, tant pis pour moi si ce qu'ils seront à en voir de ce que j'en peux dire sera à ce point déformé, que ceux qui la connaissent tant soit peu d'expérience ne la peuvent reconnaître à ce qu'ils seront de la contrefaire par ouï-dire. De tout temps, c'est entre élèves et pédagogues que l'on retrouve tant de colporteurs se plaisant d'user de l'ainsi confectionné à ne pouvoir opportunément convenir qu'aux clôtures des mentalités dans l'époque. Et c'est dans ce contexte que si, par l'heureux hasard d'une expérience personnelle, il arrive que quelques-uns portant un éclairage sur ce qu'ils virent de s'être écarté du convenu dans l'époque, ceux-là passeront pour subversifs à seulement faire ombrage à la gente des colporteurs de choses du passé à pouvoir encore investir le présent. Ce qui entraîne naturellement pour l'auteur la question que voici. Fait-on mieux à communiquer de sa propre expérience ce qui peut servir à quelques-uns en déphasage sur cela qui mobilise un travail

d'époque, ou de se taire sur elle pour convenir à ce qui fait la cohésion du plus grand nombre? On ne saurait y répondre adéquatement qu'en rapport aux circonstances et non en juger depuis une règle portant sur l'une ou l'autre option dont on userait à titre de généralisation, dès lors que les deux cas de cette alternative présentent des avantages et des inconvénients.

En raison de la trop facile mésinterprétation d'une pensée moins d'avant-garde qu'éloignée du communautairement convenu et agréé, j'aurais pu me prémunir des lapidateurs qui, en habit de gendarmes, régulent les écarts aux traditions communautaires. Par exemple par le moyen consistant à faire figurer en conclusion de cet avertissement une défense apparentée à celle de l'école platonicienne: «*Nul n'entre ici s'il n'est géomètre*». Mais chaque époque a son mode de transmission. Souhaitant comme auteur rester libre d'artifices protecteurs, ces pages sont donc publiquement exposées, au risque de n'être pas comprises ni même tolérées. Mon lecteur voudra bien accepter que c'est de refuser d'être juge et partie, que je ne défends pas ce travail auprès de juges le tenant pour irrecevable de ne pouvoir satisfaire des milieux conservateurs. Cela dit en ce que, comme par le passé, il n'y a rien qui puisse empêcher leurs activistes de se persuader qu'il est de leur devoir de salubrité publique de s'opposer à ce que je rapporte de mon exploration indépendante à propos d'une sophia potentialisée en avant de l'humanité présente, dans le cas de sa considération.

Ce qui me conforte dans mon cheminement est que sa matière se trouve déjà entre les lignes de nombre de lectures provenant tant d'anciens auteurs que des modernes. Entre les lignes, donc à n'être pas dites explicitement. Pour les juges qui se suffisent des apparences, voilà une disposition supportable. Cependant, même s'il arrive qu'en citant un auteur on puisse lui faire dire une chose qui dépassait sa pensée, puisque c'est à faire vivre la nôtre qu'on cite ce qui fut apporté par lui à la table des convivialités mentales, c'est aussi de rebondir sur la pensée d'autrui comme d'un tremplin qu'il arrive subsidiairement que l'on en élève la substance dans le présent.

En référant à la convivialité intellective, il s'agit bien d'un partage festif étranger aux attentes de rémunération en monnaie et en pouvoir social contre service. Une disposition apolitique, essentiellement conviviale, qui s'accompagne encore d'un aspect pouvant ressortir quant à lui de ce que voici maintenant.

Les concepts qu'un auteur communique sont pour l'essentiel partageables lorsqu'ils sont vécus sur le terrain de la communion de pensée. Incidemment, leur représentation s'élabore entre la tentative de s'acquitter d'une dette

personnelle pour avoir beaucoup reçu, et les joies éprouvées de partager de nouveaux acquis. Ces joies seules peuvent suffire. Elles annihilent de fait la moindre attente d'une gratification. Cela pour dire que j'aurai également pu choisir de témoigner anonymement de la sophia, comme il arrive quelques fois aux auteurs préférant mettre en avant ce qu'ils avancent, plutôt qu'eux-mêmes à cette occasion, si cet artifice ne mystifiait souvent le lecteur depuis la fâcheuse habitude qu'on a de finir par auréoler de mystère ce qui est tenu dans l'ombre. En conséquence, si je suis à signer ces pages, c'est en vue d'une identification parmi les partenaires d'un dialogue passant par les étagères des bibliothèques qui témoignent dans le temps des progressions allant avec l'espace de nos relations en des expériences particulières. J'ai le scrupule d'en prévenir mon lecteur, tant il y a de gens pour croire qu'ils sont les inventeurs de choses qui, pour être en tout temps et tous lieux visibles, ne sont responsables, à les entrevoir, que d'une mise en forme particulière susceptible de communication.[6]

Sur quoi se base la différence d'appréhendement que j'évoque ici? J'ai le vif sentiment venant d'une longue observation que la proportion entre l'inné et l'acquis varie assez considérablement d'un individu à l'autre. La conséquence que nous pouvons apercevoir est en ceci: pour les gens chez qui l'inné est déficient devant l'acquis, les problèmes vécus, à la condition de posséder suffisamment de tempérament pour y faire face, s'avèrent un irremplaçable moyen d'acquisition. Ce sont eux qui deviennent aussi conséquemment les rebelles à la pensée unique spécifique à époque, venant de ne pas adopter inconsidérément ce qu'il importe de croire et de savoir à revêtir un prêt-à-porter intellectuel, c'est-à-dire de façon préjugée une fois pour toutes. À vivre d'acquis, c'est à l'unité du fait main qu'il faut se vouer, quitte à paraître pauvre, sans mode ou démodé dans le jeu social des concurrences vitales. D'où le remerciement en tête du présent ouvrage, en ce qu'il réfère précisément aux moyens qui me sont donnés de progresser, et par extension, que je crois également donnés à d'autres que moi. À noter qu'en

6. Pensant, nous constatons souvent que les idées se succèdent les unes aux autres en nous sans possibilité de déterminer autrement que *in situ* leur provenance, et que c'est par suite de leur apparition quasi extemporanée que nous les exprimons plus ou moins bien sur le moment. Tandis qu'en cherchant à améliorer le formalisme des expressions qui nous échoient, il arrive que d'autres idées s'insèrent de nouveau en des circonstances heureusement adéquates. C'est jusqu'à preuve du contraire de cette expérience, que j'ai quant à moi pour opinion fondée en situation, qu'au moyen de notre fonction mentale nous vivons la réflexivité psychique d'une Conscience cosmique advenant comme codomaine contractuel entre des états exocosmiques de réalisation et de spirituelles potentialisations endocosmiques.

cette disposition émancipatrice de pouvoir se réaliser personnellement, il a toujours été difficile de faire la part entre déraison et raison: les apparences avec la folie ne permettant pas d'étiqueter le catalogage de tout écart particulier des chemins battus. En effet, sachant et croyant par emprunts, pas de souci: on se positionne statistiquement aux meilleures places des standards sociaux. Aucun jugement n'y accompagne cependant le constat des différences entre l'inné et l'acquis.

Ces distinctions faites, et leurs conséquences étant ébauchées, je suis persuadé qu'il faut des deux sortes, et même qu'elles ne peuvent être l'une sans l'autre. Si j'évoque cette différence, c'est à pouvoir plus aisément faire saisir l'appréhendement de ce qui prévaut dans l'écriture du présent ouvrage au sujet de la sophia. Et à mieux le comprendre, voici ce qui décida, je crois, du traitement inhabituel du propos philosophique qui va suivre?

Aux différents âges conviennent des saisons particulières qu'il importe de vivre pleinement. Cependant que cela advient à devoir aussi vivre des incertitudes, conjointes d'autant de rêves égrenés sans égard pour la réalité, dans une difficulté de se faire une place à soi parmi les proches, et ce que l'on côtoie quotidiennement d'eux à devoir rester pour une part incompris.

Comme beaucoup durant leurs années de jeunesse, je suis passé par des amoncellements d'interrogations. Dès neuf ans, parmi mes sottises d'enfant laissé à lui-même, j'ai avidement dévoré des livres d'aventure comme *Le chasseur de fauves*, de nuit sous les couvertures à l'aide d'une lampe de poche, avec les illustrés Mickey et Spirou. Mais ce qui marqua plus particulièrement mon enfance, je le dois sans conteste à la passionnante découverte des livres de mon grand-père entassés dans une pièce silencieuse sous les combles du pavillon où nous habitions alors. Je les parcourais à ne pouvoir saisir que bien partiellement ce qu'il en était de fixer leur empreinte indélébile en mon intellection naissante. S'agissant d'ouvrages de FREUD, c'était à découvrir le poids de l'invisible sur le matériel. *L'origine des êtres vivants* par Louis VIALLETON, me dévoilait l'immense possibilité des recherches scientifiques. *Les fondateurs de religion* de C.-F POTTER, avec *Les grands initiés* d'Édouard Schuré, induisirent l'idée de l'existence de l'Un, comme racine de la multiplicité des êtres, ainsi qu'une vague idée d'avoir à appréhender les séparations individuées dans une logique d'inclusion. À vrai dire, je n'en avais pas encore l'idée formelle, ce n'en pouvait être inconsciemment que l'origine. Dès 13 ans je faisais émerveillé, et toujours en solitaire, la découverte au Quartier latin de la librairie ésotérique ‘La Table d'émeraude’: Swami

VIVEKANANDA, Paul BRUNTON (*La réalité intérieure, l'enseignement au delà du Yoga*), ainsi que celle de quelques théosophes. C'était le premier élan à faire que depuis je n'ai jamais cessé de m'émerveiller.

Voici, au travers ce que j'ai reçu, de ce qui est des appétits. Pour ce qui est des dépenses et après digestion —l'intensivité intérieure s'animant dans la solitude—, sans doute est-ce à compenser cette insatiable curiosité que j'ai cultivé peu d'ambition, jusqu'à honnir les compétitions. En sorte qu'aux critères des réussites sociales ma vie peut être considérée ainsi qu'une faillite, étant semée de minis échecs et de difficultés à surmonter. Pourtant c'en est la constance qui, de même que mes lectures, sont indéniablement à m'avoir éduqué, forgé et façonné.[7] Ce ne sont pas des capacités et facultés spéciales. Slim Rej Abi dit lors d'une interview dans Philosophie Magazine: *d'avoir été diagnostiqué surdoué par la Mensa ne fait pas de moi quelqu'un de supérieur, de meilleur ou de plus intelligent… c'est sentir en moi quelque chose que je n'arrive pas à accomplir*. Voilà bien le ressenti qui prime: ce qui crucialement ressort de s'écarter des standards est que l'on se retrouve constamment aux prises à devoir **acquérir** ce qui pour d'autres paraît **inné** au regard de leurs relations, de leur rapport au milieu de vie, voire à l'esprit. Mais est-ce dans cette condition entraînant des difficultés à se vendre socialement, que s'ensuit une relative marginalité jouxtant la plus ou moins apparente incompréhension des proches à notre égard, ou est-ce du fait de notre marginalité qu'advient l'incompréhension et le fait de ne pouvoir se suffire des limitations communautairement convenues? Comme toujours, répondre sagement est à ne pas trancher absolument pour l'une ou l'autre option. Évidemment, éprouver des échecs et ressentir une impression de marginalité, bien qu'à diminuer avec l'âge, forme dans une certaine mesure le lot commun, attendu que chacun a dans une certaine mesure un parcours de vie qui lui est personnel.

Encore deux mots à pouvoir saisir l'aspect psychologique ayant probablement décidé de la façon quelque peu inhabituelle d'aborder mon expérience philosophique. C'est par suite de circonstances familiales d'après la guerre de 1940/1945, qu'après deux années de petits boulots, j'avais fait l'expérience d'être livré à moi-même quasiment seul à Paris dès l'âge de 15 ans. J'avais

7. Cela est dit au sens que le succès n'est guère sujet à acquisition expérientielle. Hors les jeux de hasard dont le résultat se partage entre chances et malchances, si l'on applique la notion d'échec à nos entreprises qui ne se réalisent pas en raison d'imprévisibles circonstances, l'expérience en pouvant ressortir est plus enrichissante que les succès qui ne sont tels qu'à correspondre à nos attentes.

rapidement trouvé une chambre d'hôtel à la Villette et mon premier travail salarié à la Courneuve. Pour avoir quitté en cours de cinquième une scolarisation effectuée seulement entre 7 et 12 ans, je n'ai pas même le certificat d'études. Premier échec donc, celui de la scolarisation. Une lacune conséquente qui m'accompagna partout, même si le travail d'une vie ne résulte pas d'un parchemin prouvant qu'on a telle aptitude. Ensuite échec de couple, l'amour vivant en moi trop imparfaitement pour avoir su le manifester autrement qu'avec maladresse. Voilà bien l'effet des déficiences de l'inné par rapport à l'acquis. Pas de problèmes pour l'inné, il en est pour l'acquis, car dans ce cas, l'amour marital ainsi que les affections parentales et filiales peuvent éventuellement nous submerger, qu'aimer doit aussi s'apprendre au fil de l'erreur des sentiments incompris.

Pour ne retenir que les grandes lignes de ce parcours, il y a encore par certains côtés mon échec professionnel, malgré la face visible d'une situation pouvant paraître enviable, ayant été dans l'industrie, après avoir gravi l'ensemble des échelons en divers bureaux d'études, jusqu'à exercer les fonctions de directeur technique et directeur d'usine au sein d'une multinationale. Car, bien que j'avais une particulière capacité au travail et que j'ai toujours apprécié de concevoir en équipe de nouvelles machines, de nouveaux dispositifs et appareils, tenant la solidarité première par rapport aux bénéfices personnels, cette promotion m'a été donnée. Pour ne pas l'avoir à proprement recherchée, elle correspond à des circonstances de la vie et une époque favorable, mon intérêt pour une vie intérieure me laissant dans une certaine mesure étranger au fait d'obtenir des avantages sociaux.

Et pour finir, échecs en ce qui est des publications de ce que j'entrepris d'écrire, attendu que j'ai dû apprendre de plus à en effectuer la mise en page, l'impression et le façonnage, afin que le fruit éventuel de mes études voient le jour. Motif d'un éditeur parmi les nombreux contactés à l'occasion de la publication de *Pour une métascience* représentant l'application au questionnement métaphysique de la théorie des ensembles, de la sémiotique et de la systémique: «*Il n'y a pas cent lecteurs potentiels en France*». D'où est, après le développement du Web, la mise à disposition sur site Internet de certains écrits que je crois publiables.[8] En sorte que si après ma vie

8. De ne pas avoir été formé à l'écriture dans le but de transmettre, je m'aperçois qu'écrire est devenu pour moi comme une manière de méditer. Et finalement, mettre en forme l'ainsi écrit afin d'être partageable, explique mon peu d'intérêt à en exploiter la diffusion. Ainsi que le dit François BAYROU: *Contrairement à ce que l'on croit souvent, l'écriture n'est pas la traduction d'une pensée mais son élaboration: la pensée s'accouche en même temps qu'elle se couche sur le papier. C'est une naissance extraordinairement mystérieuse…*

professionnelle et familiale je n'avais pu disposer de vingt années de retraite studieuse vécues dans l'expérience d'une isolation quasi monastique éminemment propice à la vie intériorisée, ce qui suit n'aurait certainement pas vu le jour.

Sans donner dans la propension à vouloir expliquer les choses, voilà en peu de lignes la possibilité de faire comprendre pourquoi je crois que mon temps de retraite est en définitive beaucoup plus fécond que s'il était arrivé à la suite d'une vie comblée par des circonstances sociales idéalement favorables. Tout cela pour dire que les difficultés de la vie ont pour aspect positif d'être souvent source d'un enrichissement personnel irremplaçable. En sorte que lorsqu'on se trouve de plus par inclination naturelle dans les pas d'ÉPICTÈTE à ne rien envier d'autrui pour cause de ne vouloir échanger avec personne ce qui nous échoit à constituer notre propre expérience, on en arrive de plus à éviter toutes les conséquences dévastatrices de la jalousie et des envies.

> Devant ainsi tabler sur les circonstances d'un vécu particulier, plutôt que sur des dispositions personnelles pour rendre compte de l'heureux moule de ce qui suit, je sais partager avec beaucoup de personnes orientant de même leurs pas à participer de leur altérité en considérant les circonstances dans leur ensemble ou leur tout à être bienveillantes, plutôt que pleines de dangers lorsqu'on en juge à partir des sécurisations communautaires venant de s'opposer concurrentiellement à d'autres communautés.

À l'heure du Web, le copyright révèle beaucoup des hypocrisies de son artifice. Pour avoir tenté d'échanger un peu du travail s'effectuant dans un esprit d'équipe susceptible d'alimenter le patrimoine civil à la disposition des générations qui se succèdent, je sais bien, par le biais de diverses fortunes intérieures, que tout nous est donné, hormis les formes à pouvoir rendre compte de nos productions. Ne sont alors à pouvoir personnaliser nos actes, que nos choix personnels, de ceux qui sont déterminés dans l'intimité invisible de soi. Revenant par cela au titre considérant un choix personnalisable pour aborder la philosophie, il est possible de traiter du domaine étant plus ou moins inspiré, mais est-ce suffisant pour faire l'amalgame de ce qu'il nous est donné d'entendre et d'heureuses formes littéraires à pouvoir en faire ressortir la substance? Dit autrement, pouvons-nous, de participer d'un quelconque patrimoine culturel, nous déclarer les détenteurs légalement propriétaires des idées qui sont dans l'air, qui nous viennent en raison de circonstances vécues, ou encore de ce qui nous est

réflexivement communiqué en esprit? Je ne le crois pas, pour la raison qui peut tenir en un exemple:

> Il paraît en effet être de même de nos interrelations individuelles que des lettres de l'alphabet, en ce qu'une lettre de l'alphabet n'a sa raison d'être qu'en rapport aux usages de l'alphabet, qui lui-même tient la sienne du langage. En sorte que, par analogie, les êtres qui sont à pouvoir communiquer dans une semblable disposition tiennent eux-mêmes leur raison d'advenir au tout de passer par différentes dimensions communautaires. Donc à ne pouvoir advenir par eux-mêmes et dans la considération de ce qui ferait reposer l'individuation sur les seuls substrats physicopsychospirituels. D'où le sentiment que chaque individuation, à composer l'alphabet de l'Univers, trouve sa raison d'être de son relationnel à l'altérité qui est la sienne propre, depuis les moyens distribués d'un avoir commun.
>
> Au reste, il s'agit implicitement ici de l'intuition majeure à conduire une réflexion chevauchant les siècles. Savoir que ce qui complémente la partiellité individuelle de relation ne peut être que l'existence de l'Un qui, accompagnant le concept de Déité supra-individualisable, existante de toute éternité dans son insécable plénitude, représente l'indéfinie source de personnalisation de la multitude des acteurs œuvrant sur l'un des nombreux chapiteaux locaux de ce qui constitue le théâtre de l'Univers.

Après avoir décidé, non pas du contexte de la pensée unique par laquelle on croit viser à l'universalité pour parler de la sophia, mais celui d'un choix particulier afférant à des dispositions personnelles, vient le scrupule final: transmettre ou non ce que l'on entend intérieurement à justifier nos choix, quant aux valeurs que nous donnons pour cela à nos actes?

Faire croître en commun les savoirs concernant l'appréhendement d'une interface psychophysique à propos de notre exocosme ne pose pas semblable problème de conscience, car tout ouvrage communiqué dans le domaine des savoirs d'expérience est à chacun bénéfique d'être en rapport aux qualifications mises en commun depuis l'avancement des sciences. Mais si le sujet retenu par l'auteur participe du principe des valeurs, donc d'un rapport psychospirituel à l'esprit, et conséquemment à propos de l'appréhendement d'une réalité complémentairement endocosmique, des hésitations et des scrupules paraissent justifiables. Ils le sont, car nous sommes maintenant devant un cas de conscience qui relève de la question de saisir, non pas si

nos choix sont partageables, mais si l'intention qui les promeut à titre personnel est inévitablement la même pour autrui. Ce doute vient du risque de s'immiscer dans les déterminations d'autrui, donc à ne pas respecter sa liberté d'examiner les tenants de ses choix valoriels d'âme et en conscience. Le vécu intérieur est intime. Le communiquer à rendre visibles les raisons qui nous inclinent à agir personnellement au monde advient au risque d'influencer l'autre jusqu'à passer outre son libre-arbitre personnel. Bien sûr, il est toujours possible d'envisager le contrat de prosélytisme envers des personnes qui sont consentantes à ce que d'autres portent la responsabilité de décider pour elles-mêmes, aux fins de prolonger l'éducation de celles qui n'ont pas encore la capacité à décider par elles-mêmes du fait des circonstances contraires de la vie. Mais c'est là le domaine plus spécifique des religions, bien moins celui de la philosophie, en ce qu'il importe en philosophie d'aborder le propos de la conscience, non pas à se différencier de ce que l'on en retient en science, ni de ce que l'on réserve à justifier les prêches religieux, mais en vue de leur dépassement conceptuel venant de ne pas isoler dans la sapience personnelle comme moyen décisionnel ces deux aspects institutionnellement donnés en opposition depuis le jeu des concurrences sociales.

Si l'on en reste aux simplifications conceptuelles des neurologistes tels qu'un CHANGEUX, on ne peut dépasser la logique par laquelle nous pouvons expliquer la conscience comme étant une sécrétion physicochimique des neurones. Alors même que ce qui s'élabore dans la fonction mentale à partir de substratisations en des substances auxquelles conviennent des propriétés d'objet, la psyché ne saurait être source de raison, d'éthique ou de morale. Ce n'est donc pas de cette conscience réduite aux apparences des propriétés substratives dont nous avons à nous suffire au niveau de la sophia, les considérations assertives des neurologistes pour expliquer logiquement la conscience reposant sur des preuves dont la validité vient de restreindre dogmatiquement l'exclusivité du droit d'existence à la phénoménologie physique. On ne s'y cache pas d'avoir en vue, ce faisant, l'éradication définitive des *vues de l'esprit* pouvant donner pour la conscience une autre origine que la matière. Quant aux sermons des clercs religieux, leur terrain est également étranger à celui du philosophe pensant en son domaine médiateur par le moyen de la dialectique la résolution des contradictions. Le philosophe se doit en premier de respecter le libre-arbitre interpréteur de l'autre, attendu que les besoins métaboliques autant que cataboliques peuvent afférer aux différences individuelles, tant mentales que spirituelles.

À l'opposé d'un CHANGEUX pour ce qui est du savoir assertorique, et de l'autorité vaticane d'infaillibilité papale pour ce qui est de la moralité, nous trouvons pour l'exemple de la disposition philosophique, une œuvre non apodictique comme peut l'être celle d'un KRISNAMURTI. Cela en ce qu'elle constitue une invite à penser **par soi-même**, c'est-à-dire d'une façon qui ne relève d'aucune autorité extérieure. Visant ce stade, l'expérience de ce que nos projections mentales sont à pouvoir donner par entendement forme représentative de ce qui est susceptible d'exister à transcender les réalités du niveau humain d'être, d'avoir et de faire est entreprenable de soi-même et en nous-même, donc à l'opposé des morales assénées d'autorité par contraintes politicoreligieuses.

Partant de ces extrêmes délimitant d'une part le véhicule corporel animant des activités qualificatrices se surimposant aux réactivités propriatives du matérialisé depuis notre interface physicopsychique, et d'autre part la conscience psychospirituelle guidant nos choix investissant notre être dans l'évolution de nos mobiles à parfaire nos intentions, vient alors la possibilité de considérer la conscience psychique, celle du choix des moyens. Ce sont alors bien nos activités qui n'isolent plus leur actualisation au présent de résultats futurs en continuité des conséquences du passé.

En ce domaine, l'œuvre de JUNG peut nous éclairer de distinguer, avec d'autres auteurs qui se situent sur le terrain des véritables propositions de l'expérience scientifique,[9] la fonction psychologique vue au travers des symboles archétypaux pouvant nourrir l'inconscient collectif. L'inconscient collectif représente alors analogiquement, par sa fonction sur les états de conscience individuelle, ce que représente en extension une supraconscience cosmique tangible comme produit d'une ou de plusieurs entités spirituelles, à pouvoir saisir la fonction supramentale susceptible de conduire les affaires cosmiques. Par le moyen de l'esprit habitant le mental, la conscience individuée est alors réflexive d'une supraconscience cosmique, ne pouvant prendre expérimentalement conscience des réalités macrocosmiques. Disposition arrivant dans la similitude faisant que nos réflexions mentales, à participer qualificativement de l'exocosme, doivent passer pour ce qui est de la concrétisation verbale de nos pensées en notre niveau de réalité, par le travail organisé de nos synapses. En effet, les neurones ne peuvent avoir conscience de notre propre individuation surimposant sa propre activité qualificative aux rétroactivités propriativement physiologiques.

9. Scientifiques, en ce que de telles expériences sont autres que dogmatiques, assertoriques et apodictiques.

Ce rapport corporel à l'exocosme passant en substance par notre substratisation individuée, nous l'avons en partage, et il est conséquemment transmissible, même si ce l'est avec des différences de sensibilité pouvant entraîner des divergences dans les conclusions. Mais quant à communiquer significativement ce qui est de pénétrer l'immatérialité complémentaire de notre endocosme, c'est l'essence même de notre être qui ne peut passer par les mots, sinon symboliquement à pouvoir filtrer entre des états inter-individuels de communion. Or la communion est précisément d'une nature qui échappe à la communication, en ce que cette dernière concerne des moyens dialectiques propres à la sphère psychique visant l'information. Nous sommes par la communion en terrain spirituel, c'est-à-dire à pénétrer des réalités qui sont précisément immatérielles à distinguer le superstrat relié aux complexifications s'appuyant précisément en substance sur le réalisé au niveau humain d'être, d'avoir et de faire.

En quoi communion et communication sont à se compléter, donc à n'être pas interchangeables? À servir les sciences, mais étrangère au régime de communion, il y a, à caractériser le rapport dialectique entre plusieurs, une façon de mettre en faute la partie adverse. Elle passe par la mise en exergue d'une certaine sorte d'alliance se nourrissant de la réduction des significations justifiées dans la faiblesse des initiatives individuelles et aboutissant aux implications dogmatiques portant si commodément la solidarité de groupe. Cet égomisme caractérisant la solidarité de groupe en rapport à des intérêts communs opère différemment de la communion intérieure advenant au niveau de l'esprit pour joindre ce qui dépasse obligatoirement notre propre niveau de réalité au sein des stratifications systémiques formées entre microcosme et macrocosme.

Comprenons bien la conséquence de cette disposition. C'est en rapport à celle-ci, qu'au même titre qu'être libre n'implique pas le libertinage, ou que l'attrait pour la complexité n'entraîne pas le plaisir des complications, il est évident que choisir une indépendance intellective vis-à-vis du prêt-à-porter intellectuel allant avec la pensée unique conduisant le travail collectif coïncidant à l'âge d'une société, n'est aucunement vouloir se couper des connaissances advenant de précieuses expériences d'autrui. Cela dit au sens que si la marginalité peut être socialement perçue étant synonyme de délinquance pour qui s'octroie le pouvoir de réguler et déréguler l'épistémiquement tenu en des collectivités, c'est précisément dans la circonstance d'une marginalité du pensé, que nous pouvons avoir également des traits épistémiquement saillants échappant au discours reposant pour l'essentiel sur des formules stéréotypées. De tels traits significativement

saillants n'interfèrent pas avec le discours à pouvoir ramener dans le droit chemin des brebis égarées, mais forment des implications intéressant le cheminement mental pour cause de rester chose implicite, entendue en écho de ce qui nous anime du dedans.

Tout cela pour dire que le domaine épistémique, en progressant de la dialectique des significations dans le principe de communication, ne peut se confondre avec celui de l'entendement des valeurs sur lequel repose le principe de communion dans l'intimité opposée advenant d'âme et en conscience. Exhumons du passé ce qui évoque la différence entre le prêt-à-porter mental collectif visant autant les savoirs à propos de la nature, que les croyances à propos d'une surnature, d'une part, et de l'autre la réflexion individualisée dans son incidence supramentale à porter la valeur de nos qualifications sur le terrain des actes. Voici un conte philosophique chinois mettant en scène un homme qu'on jugea simple d'esprit pour la raison qu'il se comportait en homme simplement sage. Autrement dit en ce qu'il était dénué des apparences sophistiquées à le paraître. Bien entendu, ce simple d'esprit servait de prétexte à satisfaire la supériorité des habitants d'un village jugeant, eux, comme tout le monde, c'est-à-dire comme la majorité des gens se suffisant d'une logique du profit par laquelle on accorde le critère de vérité en rapport au sécularisé, ou à défaut au nombre d'adhérents partageant la même opinion venant de ne prendre en compte que l'état des déterminations faites en des clôtures locales dans l'abstraction de ce qui les relie au tout.

Notons que pour construire une sapience personnelle ne séparant pas le savoir d'expérience à propos du monde, du croyable à propos de ce dont nous n'avons pas l'expérience directe, ce sont ces deux aspects complémentaires l'un à l'autre que nous soumettons à des critères qui nous paraissent logiques, sinon raisonnables. Et c'est précisément de renoncer à en juger par nous-mêmes que nous adhérons à des dogmes pouvant être tout autant scientifiques que religieux et politiques. Mais dans ces circonstances, il est encore possible que nous limitions des arguments logiques à ne considérer que l'immédiat et le local. C'est alors à faire que pour les gens communément tenus pour sensés, **chaque événement se doit d'être jugé bon ou mauvais en soi, une fois pour toutes**, autrement dit par absolu et pour toujours. Et c'est depuis cette disposition que les habitants du village plaignaient en rapport aux circonstances locales ce pauvre homme que la vie malmenait, mais qui n'en jugeait pas, quant à lui, en considération de résultats immédiats. Le conte brode ainsi autour de maintes particularités amusantes jugées nuisibles en référence à ce qu'elles entraînent au quotidien.

L'arrêt primaire de la raison se trouve en effet définitivement jugé en rapport à l'actualisé, quand c'est pragmatiquement de même que, sur de tels résultats jugés nuisibles au présent, des événements bénéfiques peuvent arriver en rapport à d'autres conditions advenant précisément comme conséquence à contredire ce qui apparaissait sur le moment ainsi que du malheur.

Lui répondait aux arguments des gens du village en leur disant de ne pas en trancher dans l'absolu, que ce qui paraissait un avantage maintenant pouvait s'avérer un malheur plus tard, en sorte que d'un tel coup du sort présent pouvait de même résulter un plus grand bénéfice au futur. Dans son idée, comment savoir ce qui est chance ou bien malchance? Pour en décider, il faudrait en effet connaître le livre entier de la vie et pas seulement n'en lire que certains des épisodes individuels ou collectifs. D'en juger d'âme et en conscience moins restrictivement que du *point de vue* ressortant des clôtures communautaires subsistant entre les générations, il s'avère au contraire peu sensé de juger du tout à partir des morceaux de vécu. Pourtant rien des événements partiels jugés circonstanciellement ne peut s'avérer être réellement mauvais en rapport à ce qui conditionne le devenir. Mais à ce niveau de formation des mentalités advenant d'âme et en conscience, nous devons évidemment surdéterminer *la notion de causalité,* en ce qu'elle s'avère restreinte à la phénoménologie physique, par le *principe d'événement* visant processuellement la réalisation d'un tout reposant sur l'imbrication de la totalité du substrativement séparé en des discontinuités relationnelles. Et c'est en considération de cette disposition que l'on conçoit de nouveau qu'il est peu sensé, en référence de la diversité dans l'espace des relations possibles au présent, de juger de ce qui est un bien restrictivement à ce qui arrive ici ou là, à ce moment ou cet autre, sans qu'un fait social puisse être perçu défavorable en rapport au différemment visé ailleurs et en d'autres époques. En sorte que si chaque inconvénient génère des avantages, tout bien qui nous apparaît ainsi étant jugé en référence à notre localisation peut par certains côtés être jugé nuisible étant considéré sous d'autres aspects circonstanciels figurant en rapport à ailleurs et en d'autres temps. D'où est que prendre parti pour un camp contre l'autre relève du jugement d'exclusion portant sur des considérations partielles, quand une logique d'inclusion complémentaire s'aperçoit comme étant éminemment plus avantageuse pour concevoir l'émergence du nouveau à partir du potentialisé visant la finalité exhaustive tenant à l'insécabilité du tout à se trouver complémenter la subdivisibilité dans la totalité.

Ce que l'on aborde en philosophie en partant de cette disposition se distingue à ne pouvoir se confondre avec la logique médiate opérant dans un jugement

causal dont on use en science à se suffire de la maîtrise de notre environnement. Sauf bien évidemment dans la confusion intrinsèque entre la phénoménologie d'être, auquel tient une existence ontologiquement sous-jacente non prise en compte dans le savoir scientifique, et les choses à ne pouvoir être que par le fait que les êtres sont. Rappelons qu'une fameuse recommandation de Kant ne peut que nous rappeler à cette inférence induite dans le raisonnement déductif. Elle advint au motif de ce que l'enseignement scolaire, marqué à son époque par les éclats des nouvelles percées technoscientifiques, impliquait de généraliser en philosophie ce qui fonctionnait si bien en science pour la maîtrise de notre environnement. Et il montra que le fait d'enseigner ainsi sur ce qui est académiquement arrêté dans le contexte d'une majorité à en être d'accord, peut être jugé faux en référence à l'acte de déterminer d'âme et en conscience, donc personnellement, ce qui peut être vraisemblable. Cela dit au sens que si l'on subordonne la philosophie à l'instruction, alors l'éducation sous-jacente consistant à bien penser par soi-même devient caduque, moins de tenir pour suranné de pouvoir penser par soi-même, que d'en inscrire la disposition à être obsolète dans la circonstance, puisqu'on en fait porter comme en science la preuve d'expérience du déjà réalisé, avec le conçu à propos. Ce montage académique venant d'imiter l'expérimentation scientifique, à force de ne plus servir que de substance aux examens mémorisant le passé philosophique, on est à devoir renoncer à ce qui fit la vitalité de la philosophie.

Renoncer à ce qui fit la vitalité de la philosophie! Nous pourrions faire apparaître qu'il y a plus encore à considérer au niveau des retombées de cette implication dans l'enseignement universitaire. En effet, d'enseigner ainsi la philosophie **en tant qu'objet,** nous nous retrouvons confrontés à ne s'occuper que de l'exégèse objective du vécu des philosophes dont on doctrinalise académiquement l'œuvre. Or la disposition qui précède montrée par KANT se trouve de nouveau à pouvoir être évoquée étant rapportée au cas de l'anatomiste disséquant son cadavre et ne pouvant qu'ignorer la vie devenue absente au bout de son scalpel. Pour le philosophe pensant entre les murs de son académie, de même: celui-ci en vient à ne plus considérer que son objet, dans une disposition d'esprit semblable à celle qui convient aux conservateurs des musées. Il en traite conséquemment au moyen de formalismes faits d'exigences canoniques visant, dans l'agrégation ou la thèse de doctorat prouvant l'instruction, à circonscrire des idées reçues à propos de vrais philosophes disparus qui, eux, parlaient encore de leur expérience personnelle comme d'une aventure poursuivie dans l'autonomie du jugement.

Est-ce pour autant la fin de la philosophie? Que non, ce ne peut être qu'une instance à en occulter la vitalité dans la respiration l'oxygénant entre les différentes époques formatrices: l'alternativement *inspiré* puis *expiré* à pouvoir anaboliser puis cataboliser le collectivement pensé. Donc: Alléluia! Cette 'scolastique' savante particulière de l'époque moderne ne peut qu'annoncer le renouveau par lequel l'élève dépassera ses maîtres de seulement ajouter à l'instruction sa volonté de réapprendre à apprendre les moyens de penser à nouveau par lui-même. Et cette attitude philosophiquement positive se trouvera inévitablement, non seulement en phase avec la renaissance des scientifiques pensant de nouveau par eux-mêmes, non pas en termes d'exploitation économique, et sans nier la spiritualité qui est de même réduite à peau de chagrin en arrière-plan politique des concurrences entre catéchèses des dogmatiques religieuses. Entendons la vraie spiritualité croissant dans un rapport psychospirituel à la vie de l'esprit, tout comme le vrai savoir d'expérience ne pouvant de même croître qu'en rapport physicopsychique au matérialisé.

En effet, avec la revitalisation du domaine philosophique, il s'agit bien évidemment d'une façon de voir que l'on ne doit nullement regarder comme subversive. Dans la paix studieuse des bibliothèques, ces nécropoles de l'écrit à propos d'une vie de la pensée vécue autant en science qu'en philosophie et les religions, nous pouvons toujours très avantageusement lire dans l'espoir de repousser les frontières de l'inconnu venant de pénétrer le champ tenu hors la clôture de ce que d'autres pensèrent, en plus de s'instruire. Car dès lors que l'intention qui nous mobilise porte nos conditions de devenir en tant que résultat de nos activités librement déterminatrices, ce ne peut être qu'à passer par le potentialisé en nous-même, qu'advient le nouveau. Autrement dit c'est à pouvoir examiner les acquis au passé au contact ou en écho d'une intention bien vivante à pouvoir pénétrer l'avenir depuis des circonstances présentes, qu'une spiritualité advient à la pensée mentale du lecteur en relation à l'esprit qui l'habite. Car pour ce qui concerne notre vie psychique entre sapience et sophia, elle advient en se tenant éloigné des seuls lieux en lesquels se décrète collectivement et autoritairement ce qui doit être tenu pour vrai **à propos** du monde. Et c'est en cela semblable à ce qui peut faire vivre notre spiritualité vécue hors les enceintes fortifiées des religions. Donc à gommer ce qui au cours du temps passe du statut relevant des recommandations à pouvoir faire avancer d'humaines progressions, aux états d'une autorité occupée de rassembler des croyants devenus consentants dans leur rôle consistant à servir la maintenance des traditions en des dispositions

concurrentielles. Concernant les académies, c'est tout comme pour les religions: on en vient périodiquement à s'y suffire d'apparences. C'est par exemple de se suffire de rituellement sanctifier le souvenir de Jésus, qu'une Église temporelle peut s'opposer aux avortements et les préservatifs, dans une concurrence confessionnelle identique à ce qu'exigent les mollahs qui sont semblablement à honorer le souvenir de Mahomet au moyen d'un certain nombre de prosternations quotidiennes, ou à la Mecque de devoir tourner au moins une fois dans sa vie autour de la sainte météorite, et d'égorger rituellement des moutons, etc. Leur but commun reste de s'approprier des croyants plus ou moins moribonds; ce sont eux qui sont transformables en brebis dociles, quand ce n'est pas en zombies. Lorsque de telles dérives montent socialement en influence depuis des moyens à ne concerner que le quantifiable, elles en viennent à persécuter les vrais croyants d'une spiritualité intérieurement vécue, dès lors que c'est en cette disposition qu'incidemment on se détache des dogmes favorables aux stagnations dans les religions d'autorité. Et lorsque les persécutions ne sont plus possibles pour cause d'évolution sociale, les clercs de ces religions d'autorité temporelle passent par l'excommunication à punir des infidèles aux dogmes.

Que l'on ne dise pas que c'est la spiritualité qui démarque deux religions. Seules les différences de rituels et de dogmes les opposent. Par exemple, je peux croire, mais je ne suis pas d'entendement à même de me faire une idée à propos du dogme donnant l'origine de Jésus en tant que Fils unique dans la trinité divine, ou encore juger du dogme de l'immaculée conception de la Vierge Marie en tant que Mère de Dieu, Père de l'Univers.[10] Comme tout peut être compliqué en considération des concepts dogmatiques, autant que complexe en référence aux aspects de ce qui existe vraiment, je ne peux juger en connaissance de cause de ces acceptions, alors qu'elles tiennent certainement en elles-mêmes des éléments de vérité m'incitant à rester mentalement ouvert à leur compréhension. Devant cette impossibilité, ce que je retiens, c'est que l'exemple de vie et les messages communiqués par Jésus nous permettent de progresser en direction des idéaux humains composant ou mêlant notre entendement spirituel à des représentations humaines portant sur l'idée de perfection divine, ou encore que la pureté par laquelle on représente Marie peut nous engager dans la voie des conversions. Mais il faut moins que ce trait d'autonomie personnelle dans les opinions

10. Je ne le suis pas mieux à pouvoir accepter les nombreuses affirmations impérativement tenues pour obligatoires dans les religions de l'Islam.

pour se retrouver excommunié ou banni par le clergé de l'Église catholique (ou en rapport à d'autres circonstances pour des religions différentes).

> Se forment présentement dans les académies, depuis une sorte d'évidence tacitement décrétée à majorité des spécialistes, de mêmes contraintes autoritaires que dans les religions. Et c'est d'une apparentable manière que la personne donnant vie à la sagesse accompagnant des déterminations personnelles à partir de cheminements authentiques dans l'art des conduites de soi, ne sera socialement jamais regardée comme inoffensive par le pouvoir politique en place. Sur le terrain des souverainetés politiques également, ce que l'on oppose sont des différences de pouvoirs en concurrence les uns les autres, dès lors que le droit reconnu des personnes à disposer d'elles-mêmes se trouve légiféré étant assujetti à justifier le pouvoir des États, au lieu que les gouvernements se justifient à viser l'épanouissement de l'humanité elle-même.

Résultat, beaucoup d'indécis reculent devant les efforts de soi à porter l'autonomie personnelle de leurs opinions, croyances et volontés. Ces indécis renoncent incidemment à leur personnalité pour servilement se consacrer à la cannibale digestion sécularisée de ceux pour qui le prêt-à-porter mental, spirituel et politique suffit. C'est dans cette disposition antiquement conservatrice que certains innovateurs peuvent à l'occasion se retrouver honorés de faire partie du patrimoine d'une collectivité enclose sur elle-même, étant rejetés pour solde de tout compte par d'autres systèmes de pensées, ou encore assimilés étant redécouverts pour cause d'opportunément répondre aux circonstances favorables des contextes sociaux ultérieurs.

> Que le lecteur de ces pages comprenne que de telles réflexions se posent inévitablement à qui poursuit un vécu personnel, c'est-à-dire différent de ce qui advient à *penser par procuration*. Mais même si ces choses de la pratique sociale n'étaient pas concevables à être foncièrement sous la dépendance des différences locales d'une moyenne collective des maturités individuelles, s'en insurger ne serait pas équitable, car nous serions dans ce cas à ne pas respecter le droit d'autrui en rapport à la liberté que nous prenons pour nous-même. Et ce faisant, nous nous priverions de l'équanimité accompagnant le processus d'affranchissement à passer par l'émerveillement ressenti à découvrir toujours un peu mieux que les événements portent avec eux au présent leurs raisons d'être qui sont à ne pouvoir se révéler qu'en rapport aux contextes de futures progressions. Pourquoi cet émerveillement pour notre altérité grandit au fur et à mesure de notre affranchissement? Parce qu'en naissant à soi-

> même de ce que nos choix sont exercés en notre âme et en conscience, notre émerveillement vis-à-vis de ce que l'on affectionne et de ceux qu'on aime à les connaître dans l'amitié et par empathie, fait que simultanément s'évanouit la haine arrivant par réaction dans la peur de l'inconnu de rester fidèle à ce dont on est servilement dépendant.

D'évidence, l'expérience d'une libre expression participative de soi aboutit à l'incommensurable confiance de progresser vers une finalisation cosmique divinement potentialisée depuis l'efficience d'une surnature. Le baptême spirituel est là dans l'instant par lequel nous avons l'entendement que si tout est transformable, alors rien de ce que l'on examine à le découvrir n'est à soustraire du monde. Semblable confiance n'est pas tirée des mots lus dans un livre tenu pour sacré à en exclure d'autres, ni à verser au crédit que nous accordons à un système de dogmes venant de s'opposer à d'autres doctrines. Durant toute l'immensité de l'instance de réalisation cosmique vraisemblablement projetée à la dimension intemporalisable et non relativable du continuum de l'Un, notre confiance advient de vivre effectivement, sans aucun besoin des artifices coutumiers, l'axiome par lequel on entend que les réalisations visées dans le libre-arbitre de chacun nous conduisent à dépasser nos exclusions envers de multiples mondes possibles, découvrant que tous peuvent concourir à une fin certaine d'être préalablement potentialisés. Le concept de finalité est effectivement de réalisation certaine à être complémentaire des moyens limités et relatifs assortis des multiples possibilités de réaliser le potentialisé.

Observons que semblable disposition reste du domaine des paradoxes pour qui ne vit pas encore en cette sorte de confiance. D'où l'isolement de tout pionnier vivant son parcours auprès d'autrui, puisque ce parcours, pour être intériorisé, se distingue des apparences phénoméniques manifestées en rapport participatif du monde extérieur. Les marques d'ostracisme, de proscription, voire de bannissement viennent du déphasage entre les particularités du parcours personnel et son environnement social: proches et moins proches, étrangers et inconnus. C'est le même effet qui démarque le déphasage d'un retard, ou d'une avance entre collectivités dont le parcours réfère pour chacune à la moyenne représentative d'un standard social particulier. Pour qui se trouve à devancer ce standard par suite des circonstances de la vie et des efforts personnels, ce n'est jamais l'impression de solitude qui est vécue, c'est-à-dire celle-là bien réelle qui adviendrait du défaut participatif de la personne à son altérité. L'état à pouvoir être qualifié d'*état de grâce* du philosophe se prolonge à empathiquement cultiver un respect sans limite pour ce qui motive autrui dans ce qu'il tente de réaliser.

Non pas vis-à-vis de l'ainsi réalisé et qui peut même être livré aux brigands et aux destructeurs, puisque rien n'en est à pouvoir naturellement perdurer, mais leur animation en raison d'espérances qui toutes semblent avoir le même droit auprès d'une surnature à permettre la si laborieuse cocréativité limitée des êtres dans le principe de transformation.

Ce qui précède permet de revenir à la question: peut-on collectivement légitimer le regard intérieur personnellement porté sur notre rapport au monde, non pas en considération d'erreurs et de fautes possibles, mais dans la conviction de pouvoir être bien mieux guidé par l'esprit habitant le mental de chacun? À pressentir la réponse, on le dit communément: notre propre expérience ne peut servir aux autres. Nous pouvons discuter et nous ne nous en privons pas au travers de la dialectique, sur tout ce qui concerne le domaine de la matérialisation extérieure qui est en rapport aux considérations psychophysiques de notre intellection, car cela concerne notre degré de qualification à cet environnement-là. Mais communiquer de même les réponses aux questions ayant trait à l'entendement personnel advenant d'une fonction psychospirituellement organique à l'esprit qui nous habite semble inopportun. La sophia ne peut que cerner au mieux l'art de préserver intacte l'ouverture conscientielle de chacun se situant en quête du mieux faire depuis l'expérience de son libre-arbitre.

En ce domaine psychologique d'un rapport à l'esprit, la moindre forme d'autorité extérieure paraît négative, se trouvant contradictoire au but visé qui est l'autonomie de la personne dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau. Le libre mouvement actoriel de la personne sur l'une des scènes du théâtre de l'Univers dépend de son interprétation de la pièce préalablement écrite à son instance performative de réalisation, et donc à devoir procéder d'un entendement spirituel personnalisé. Sauf pour l'enfant en bas âge et des individus manquant de maturité jusqu'à déléguer à d'autres la prise en charge de leur personne, rien ne semble pouvoir présentement remplacer l'apprentissage autonome du don de libre-arbitre. Écrire sur ce sujet reflète inévitablement l'impossibilité d'une docte assurance, puisque nous sommes à ne pouvoir séparer le chemin parcouru d'expérience —cela qui est susceptible de science—, de ce que l'on aperçoit de potentialisé en continuité et qui relève tant de la confiance que nous plaçons en une surnature. En cette disposition, apparaître nu sans l'habituelle armure à nous protéger socialement, nous expose bien sûr à devoir subir quelque mépris mêlé des condescendances des lecteurs se croyant positifs de s'abriter derrière leur actuel prêt-à-porter intellectuel, autant que rester sans incidence positive auprès d'autres lecteurs se suffisant de fantasmer et rêver. Cette

disposition réactive peut être cependant dépassée. Mais l'histoire montre que l'on n'est jamais prophète en sa maison, son pays, son époque, et la raison nous fait entendre, à devoir en généraliser l'appréhendement, l'erreur de modifier les convictions d'autrui, en ce qu'elles sont en étroit rapport avec ses propres besoins. La réponse à ce que l'on examine présentement apparaît donc de discriminer entre ce que voici:

> Dans les deux cas qui précèdent à représenter une assurance sociale seulement apparente, publier à propos du personnellement regardé résultant d'une vie intérieure reste majoritairement stérile. Aussi peut-on juger vain de chercher à exposer les réponses nous apparaissant adéquates aux questions que nous nous posons à propos du domaine spirituel de combiner indirectement ce que nous apprenons d'autrui par ouï-dire pour servir de directives dans l'expérience du cheminement personnel. Reste que c'est en écho à nos entendements se présentant encore sans consistance vertualisatrice qu'il arrive que nous puissions découvrir auprès d'autres ce que l'on n'a pas vraiment cherché. En sorte que, oui, comme auteur ne donnant pas dans l'office du gourou et si c'est à permettre l'édification d'une sophia humaine, communiquer le personnellement aperçu et ressenti au contact du domaine des réalités spirituelles peut être profitable.

Pour achever cette introduction, une note subsidiaire concernant l'orthographe et la ponctuation utilisées dans la présente publication, en ce qu'elle peut choquer le lecteur habitué aux traditionnels standards des maisons d'éditions. Sont en effet ici utilisées certaines des recommandations logiques et simplificatrices pour une évolution de l'orthographe française datant de 1990 et parues au Journal Officiel. Exemple: au 19e siècle, on écrivait '*à priori*', tandis qu'au 20e siècle on faisait déjà référence à une '*apriorité*', ainsi qu'à '*l'apriorisme*' tout en continuant d'écrire '*a priori*', mais cette fois sans accent sur le 'a', alors que maintenant, par cohérence, il devient possible d'écrire '*apriori*' en concordance à l'orthographe marquant des *apriorités*, comme pour les *apostériorités* par rapport aux considérations examinées *apostériori*. On écrivait de même *les credo* et maintenant, à suivre la francisation des termes étrangers, il est possible d'écrire *des crédos*. Déjà on trouvait souvent au 20e siècle *des continuums*, pour rendre le pluriel de *continuum*, et non *des continua*. Et c'est de même que les latinistes recommandent maintenant de traduire le latin *quiditas* par *quidité*, et non *quiddité*. Idem pour *quodité*. L'obstacle majeur est que la plupart de

ces évolutions orthographiques sont magistralement négligées dans les dictionnaires qui préfèrent enrichir leur vocabulaire même de termes d'argot, ce qui ne manque pas de poser des difficultés dans la recherche des significations. On y trouve en effet *quiddité*, mais pas *quidité*.

Bien que ce soit plus difficile à gérer, c'est une riche idée que le Conseil supérieur de la langue française eut de laisser la liberté d'user d'une double orthographe, la nouvelle ne se substituant pas à l'ancienne depuis des règles strictes. Car, ainsi que par le passé en lequel vivait la langue au gré des auteurs, ce libre usage peut conduire l'émergence d'une dérivation sémantique au travers de différentes variantes données aux expressions écrites, jusqu'à permettre d'entendre des significations proches ne confondant plus certaines formes ignorées tenant aux restrictions orthographiques. Déjà il advient de pouvoir distinguer par l'écriture '*soixante et un tiers*' la quantité '*60 + 1/3*', par rapport à '*soixante-et-un tiers*' faisant référence à la quantité '*61/3*'. Mais plus encore la possibilité de discriminer entre l'*au-delà* qui réfère bien sans ambiguïté à l'outre-monde spécifique de la survie (en tant que pour être complémentaire, ce monde est inaccessible à la matière), d'avec ce qui se situe *au delà* telle chose quelques fois désignée par le contexte du dit.

Quant à la typographie, je me suis rapproché d'un usage international qui, même pour d'autres pays de langue française, ne suit plus certaines des recommandations de l'Imprimerie Nationale datant des imprimeries au plomb. Par exemple pour l'absence d'une espace avant deux points. Ponctuation que l'on retrouve si souvent, au gré des longueurs de ligne, malencontreusement détachée en début de ligne. L'amateur que je suis se doit ici à plus de rigueur que d'insouciants éditeurs de métier ne visant que le commerce. En typographie, nous sommes de même à pouvoir éviter des confusions. Par exemple, on voit le plus souvent le point final succéder à un appel de note. Mais c'est alors confondre l'indication '1990^{3}.' coïncidant à l'élévation au cube de 1990, dans une confusion qui ne peut advenir d'écrire '$1990.^{3}$' pour renvoyer par exemple l'année 1990 à la note troisième. C'est la disposition logique à devoir insérer le numéro de note après le point final, lorsque le renvoi porte sur la phrase, et non pas sur un terme à l'intérieur de la phrase.

Chapitre premier

Réflexivité intellective médiane entre endocosme se spiritualisant et exocosme se matérialisant

Circonscrire le sujet de la sophia

— Il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que n'en rêva jamais votre philosophie.

Hamlet, Shakespeare

PARCE QUE LE CHOIX D'AGIR HUMAINEMENT S'ÉLABORE ENTRE SAVOIRS ET CROYANCES, UNE SOPHIA SE CONSTRUIT DEPUIS L'ANTIQUITÉ À PARTIR DE LA SAPIENCE RESTÉE NON DIVISÉE ENTRE LE SAVOIR D'EXPÉRIENCE ET CE QUE L'ON CROIT POSSIBLE AU CÔTÉ DE CE QUE L'ON APERÇOIT DE POTENTIALISÉ DANS L'AVENIR. CE QUI CARACTÉRISE LA SAPIENCE PAR RAPPORT AUX SAVOIRS S'OPPOSANT DANS L'ENFERMEMENT ACADÉMIQUE ET AUX CROYANCES QU'ON TROUVE DE MÊME DANS L'ENFERMEMENT DES RELIGIONS D'AUTORITÉ, EST DE TENDRE À PENSER DANS UNE LOGIQUE D'INCLUSION. UNE LOGIQUE À NE PAS OCCULTER DES ASPECTS CONTRADICTOIRES, DE CHERCHER À LES CONCILIER EN LES TENANT POUR PARTIELS ENTRE EUX. ON SOUTIENT PAR SON MOYEN QUE RIEN N'EST À JETER, RIEN À EXCLURE, DANS L'ATTENTE D'UNE ADÉQUATION DE CE QUE L'ON NE PEUT INCLURE DANS LE JUGEMENT TOUJOURS RELATIF ET PROVISOIRE CONDUIT À PROPOS DE CIRCONSTANCES QUI SONT PAR NATURE INCOMPLÈTES À PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT INTELLIGIBLE À DÉFINIR LA PROGRESSION UNIVERSELLE VERS SA COMPLÉTUDE FINALISÉE.

À l'origine de la pensée spéculative propre aux philosophes, on ne séparait pas dans la sapience le savoir des croyances. Nous pouvons supposer que pour certains il s'agissait d'une disposition devant préserver l'intuition que la détermination de nos choix d'agir à notre altérité repose sur l'aspect composite entre les savoirs qui sont responsables du niveau de qualification acquis à pouvoir agir en connaissance de cause sur les états du réalisé, et

nos croyances limitant l'étendue de ce auquel nous choisissons de participer à partir d'entendements opérant d'âme et en conscience. Car chez l'humain, la conscientialisation étant rarement sans volition, le bornage de ce auquel on croit, dans le champ du croyable, réfère bien aux limites des participations volontaires de soi. Croyant peu comme le scientiste, on trouve le moyen d'agir qualificativement sur le monde en vue de soi, avec des extensions communautaires, mais dans une participation dérisoire à l'instance de réalisation cosmique, c'est-à-dire encore depuis des préoccupations héritées du règne animal. À l'encontre, plus l'on est à seulement croire et plus l'étendue des possibilités participatives est vaste, mais sans réelle qualification participative. On en vient dès lors à encombrer sa vie de protections plus ou moins superstitieuses et rituelles, tout en devenant fataliste dans l'adversité. D'où est que l'on trouve avec la sophia le cadre des conditions relationnelles de la personne humaine à son altérité qu'il s'agit d'approfondir à ne pas séparer nos moyens de cerner ce que l'on s'avisa institutionnellement de séparer. En l'occurrence, la sagesse de ne pas séparer des savoirs d'expérience en ce qu'ils reposent sur la physique du monde, et les croyances d'entendement investissant complémentairement le domaine de la métaphysique. S'affirment et prospèrent à caractériser l'époque présente des logiques particulières aux domaines religieux, philosophiques et scientifiques, fondées sur la notion de tiers exclu, par nécessité de discriminer ces domaines afin qu'ils puissent grandir séparément de leurs moyens spécifiques. L'intention en est louable et même indispensable, mais à la condition toutefois que ce faisant l'on ne devienne pas amnésique de ce que la fonction de la sagesse s'appuie sur ce que croyances et savoirs dans la sapience humaine est organique, et qu'elle ne peut grandir que dans la logique d'inclusion.

La disjonction disciplinaire se justifie académiquement, cependant que les raisons que l'on a chacun d'agir ont leurs moyens dans une organisation dont la réalité physicopsychospirituelle est étrangère aux besoins des séparations institutionnelles. Semblable condition se pose au même titre qu'étudier en soi l'estomac séparément du cerveau ne peut occulter que ces organes ont des fonctions inséparables à sustenter la vie humaine. Il ne vient à personne de nier la digestion dans le but de mieux faire accepter les vérités à propos de l'encéphale. Par similitude et à généraliser, c'est à faire que le dogme scientiste excluant que puisse exister ce qui ne passe pas par la phénoménologie physique, autant que les dogmatiques séparant entre elles les religions, sont sans fondement réel. Reste que nos raisons d'agir sont complexes, et nous pouvons chacun nous guider préférentiellement à

n'embrasser que la part congrue résultant de l'expérience, ou à l'encontre se laisser conduire par un credo personnel formé sur fond des croyances à propos de ce qui est censé exister hors de portée des limitations de notre vécu.

Cependant, attendu que de semblables clôtures disciplinaires sont dans la pratique contractuelle du libre-arbitre humain, c'est insensiblement et de façon invisible (également pour cause de manquer du formalisme de base à pouvoir y soutenir indéfiniment la conservation séculaire d'une dogmatique), que s'agrègent à contrarier les bivalences artificiellement entretenues dans l'époque, les matériaux susceptibles d'édifier pour les générations futures une logique d'inclusion complémentaire. Peu à peu se justifie au nom de la raison le choix d'une logique d'inclusion en cours d'élaboration. **Elle vient de relativiser l'arrêt de notre jugement assertorique fonctionnant par tout ou rien dans le présupposé voulant que si ceci est vrai, alors l'affirmation opposée est fausse**. La logique d'inclusion, plus relativisatrice dans les conséquences, est alors sous-jacente à la sagesse de concilier en vue de leur harmonisation les choix participatifs de chacun à son altérité, sachant bien que chaque option comporte des avantages et des inconvénients qui sont en pratique inhérents aux aspects circonstantiels des rapports entrevus.

> Une logique d'inclusion est par là à mettre le doigt sur ce que rien n'est à jeter des aspects contradictoires dans les événements spécifiques de l'encours des complexifications relationnelles qui, du microcosme au macrocosme s'avèrent être à la base du processus réalisant l'Univers. Relativiser notre jugement est la seule façon de ne pas nier, ou de ne pas exclure cela de l'encours réalisateur qui échappe à notre compréhension médiate, concilié au manque d'entendement du processuellement potentialisé. En sorte que l'ouverture mentale depuis laquelle nous préservons dans le jugement l'insaisissable à ne pas l'exclure, fait que nous le réservons en vue de résolutions futures susceptibles d'accompagner d'évidentes complexifications de la chose jugée.

C'est à apercevoir la vanité égrenée au travers des événements historiques de continûment croire pouvoir éradiquer ce qui ne nous convient pas, faire disparaître ce que nous ne souhaitons pas, ou encore réduire ce qui nous gêne dans nos propensions à cantonner notre jugement à ce qui ressort de notre propre communauté d'appartenance sociale au détriment d'autres.

Une sophia technique sur fond de sapience non divisée ne peut manquer de naître de cette disposition. La sapience non divisée trouvera à croître autant

des exclusions formulées en de vieilles religions tribales, que sur le rejeté par les académies contemporaines revendiquant de limiter l'existence à ce qui relève de la seule expérience physique du monde, condition qui limite incidemment de plus le réel à l'état réalisé dans la dynamique des mouvements inertiels qui ne participent qu'indirectement de l'encours réalisateur. Encore une fois, cette ouverture mentale sur une condition organiquement physicopsychospirituelle n'interfère en rien avec le bénéfice institutionnel du développement épistémique séparé entre savoirs et croyances. Mais à ne pas oublier que dans le domaine médian que représente la réflexion philosophique d'une sagesse humaine, la sapience, toujours personnelle, se fortifie au fur et à mesure qu'on est à prendre appui sur la science pour valider l'entendement du potentialisé dans une interfécondité des deux aspects complémentairement opposés.

Physique et métaphysique, à être complémentaires, représentent les disciplines fonctionnellement reliées qui progressent en maturité depuis l'activité philosophique. Avançant d'une pensée synergique entre savoir et croyance, la sophia suit conséquemment le fil d'une nouvelle sapience présupposant le principe de solidarité de tout individué dans l'encours des complexifications réalisatrices applicable au procès réalisateur du monde. Solidarité bien évidemment spécifique du continuum des multiplicités quasi indéfinies d'individuation dans les prédicats relationnels d'être, d'avoir et de faire, dont le processus continu de complexification relationnelle sustente la réalité du Cosmos portant en lui dès l'origine sa propre potentialité de réalisation de façon contingente. La promulgation de la sapience organiquement non divisée s'appuie par là, tout comme l'explication phylétique dans le processus de formation des espèces, sur ce que l'holicité d'un tout surindividualisateur en existence, antécède et surdétermine toute finalité dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire. Dans l'exacte proportion du travail synergique des parties individuées substratives constaté *de facto,* mais inexplicable à concevoir leur formation selon le hasard, tous les paliers d'une réalité superstrative trouvent leurs moyens, chaque individuation pâtissant des accidents de parcours, des démissions, abus ou omissions venant de ne pas tenir de rôle identifiable dans le tout.

Ce qui profite ou pâtit ainsi de se former sans but au tout, reste une condition virtuelle du progrès qui entraîne de reconduire et donc de prolonger d'autant le temps imparti à l'instance performative des réalisations s'effectuant dans leurs dimensions cosmiques, en tant que c'est sur la considération du processus complet de la transformation des séparations individuées dans leur totalité que se conduit progressivement l'inévitable

processus d'épuisement du potentialisé dans le réalisé. Une disposition qui entraîne que les multiples sortes de tribalités auxquelles on tient encore en notre époque, seront en des époques futures examinées ainsi que fait l'archéologue manipulant des os blanchis. L'observation objective isolant l'observateur scientifique dans un présupposé matérialiste, l'isole de fait à méconnaître toute une part des transformations de la nature participant de des êtres. Rien de rationnel ni d'expérimentable n'indique concrètement que l'on puisse tenir la complexité sous-jacente à la vie humaine hors du processus abaléitique de réalisation du Cosmos qui, s'il ne peut advenir de rien, c'est-à-dire à partir du néant, reste dans l'alternative le fait d'une surnature existant aséitiquement en soi.

Aussi est-ce dans le cadre de ce qui précède, que nous examinerons l'activité humaine en rapport à la sophia, celle des accomplissements de la personne vus comme art suprême d'être aux autres en agissant de façon personnalisée. Mais tout d'abord à en mieux saisir le champ et sa substance, une discrimination entre l'individuation et la personnalisation.

À compléter l'individuation qui advient de ce qui est pris sur l'environnement pour substrater l'être en tant qu'individu à partir de son activité concomitante, nous avons ce qui advient de son fait d'être comme acteur humain, avec la personne participant, au travers de sa personnalité, d'une place sur le chapiteau de l'Univers où se joue l'hyper-pièce que l'on se représente divinement écrite hors son instance réalisatrice, c'est-à-dire hors temporalisation spécifique de son effectuation. Entre le métabolisme physicopsychospirituel de l'individuation à partir de ce qui est pris de **façon sélective** sur l'environnement tant corporéisé, que mentalisé et spiritualisé, et le catabolisme des dépenses personnalisées à partir de l'individuellement métabolisé, voilà les moyens d'être soi. Quel peut être le rôle que chacun a la possibilité de découvrir en rapport à la plus grandiose scène qui puisse exister? C'est à chacun de décider, mais nous le faisons dans l'entendement de cette pièce cosmique se jouant présentement dans l'immensité du Cosmos à partir de notre conscience des idéaux. Ils restent, certes, incomplètement représentatifs du potentialisé au monde, mais à continuellement mettre en rapport pragmatique le liminairement potentialisé avec l'actualisation de chaque époque d'une seule instance de réalisation cosmique.

> C'est à partir de cet entendement que notre interprétation actorielle peut être décidée dans expérience du libre-arbitre. Certainement cette interprétation personnalisée d'âme et en conscience conduit l'acteur à peindre la toile du monde étant lui-même le pinceau et la couleur dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et du plus beau.

Les choses formées à l'exocosme ont un prix. Ce qui est source de ce que la personne veut dans l'expérience de son libre-arbitre, a une valeur prenant place dans son endocosme. De cette disposition, c'est de façon médiane entre la possibilité de former extérieurement en considération de formants intérieurs que l'être agit vertuellement à se qualifier dans les coordonnées du bien, du beau, du vrai. Ces conditions ne sont pas étrangères aux propriétés matérielles, elles sont en celles-ci représentatives de l'actorialité personnelle. Le beau, objet des arts esthétiques, le vrai comme objet des arts épistémiques, et le bien comme objet de ceux de l'éthique, participent ensemble d'appréciations, d'émotions et de sentiments à mouvoir l'acteur humain. Sa motilité est spécifique de la psyché, ce n'est pas celle des corps matériels se mouvant à partir des lois de la physique (inerties, gravités, magnétisme) en des coordonnées spatiotemporelles conditionnant l'individuation, ni celle opposée du pur esprit, même si l'actorialité personnelle ne se peut qu'à être le prolongement d'un divin habitant intérieur.

C'est de cette disposition que la sophia peut aujourd'hui se formuler en raison d'éléments techniques susceptibles de conduire l'art de vivre assortissant, de façon éminemment personnalisable, des gouvernements extérieurs matérialisant l'encours organisé des progressions exocosmiques d'être, d'avoir et de faire au monde (donc extérieurement à soi depuis les individuations interdépendantes en de multiples strates se formant et s'organisant entre microcosme et macrocosme), à l'entière liberté divine intérieure dont la source se pose complémentairement dans l'unicité endocosmiquement existentielle passant jusqu'à nous par des réalités spirituelles à permettre que l'individué puisse accéder à l'union dans l'unité du tout en essence vue comme intégration en prolongement du principe d'organisation en substance.

Pour conséquence, si le savoir scientifique peut être vu ainsi qu'une affaire collective en raison de ses retombées technologiques sur notre environnement extérieur, la sapience se pratiquera toujours, elle, à la première personne sur fond d'environnement spirituel intérieur, avec également des retombées spécifiques, celles propres à l'interrelation des acteurs du monde, domaine de la sophia philosophique.

La sapience, connaissance non divisée entre savoir, croire et vouloir, tient de cette disposition son point de chute dans la sophia qui représente la discipline des conduites de soi à l'éclairage de la sagesse d'agir venant de n'être jamais seul à agir, et donc en raison de participations d'autrui. Au travers de la sapience non divisée, credo de conviction et savoir d'expérience sont progressivement densifiés, et c'est un seul écho qui en résulte dans la conscience à dire continûment au fil des siècles que la phénoménologie d'un exocosme physique ne se peut sans son complément métaphysique à lui donner existence. Paraît éminemment subjectif le dessein d'isoler la science à des fins objectives. La sagesse cernée par la sophia entend de fait que le jugement à propos du rôle de soi-même en situation ne saurait advenir que depuis une sapience conjoignant l'objectivité physique (la description apostériorique des phénomènes et leur explication scientifique en un parcours allant de QUOI à COMMENT), à l'entendement méta-physiquement subjectif (élucider et clarifier de façon complémentairement apriorique des implications spirituelles spécifiques des interrogations allant de POURQUOI à QUI). Sans solution d'une continuité entre l'interne et l'externe pour la localisation spatiale, apostériorique et apriorique pour la localisation temporelle, il y a hiatus: lacune épistémique. Une lacune qui concerne le résultat véricitaire vis-à-vis de l'intellection, en ce que le domaine des subjections conjoignant suggestivités à propos d'une intériorité et objectivations à propos d'une extériorité, sont deux aspects inséparables du même, à l'exemple du chemin que l'on aperçoit monter, et descendre en se retournant.

L'aspect d'une complémentation épistémique étant ainsi posé, comment justifier heuristiquement l'avènement de la personne surajoutant l'expérience de la sagesse des conduites de soi aux états de son savoir d'expérience et de ses croyances au potentialisé? Sans doute est-ce à chacun d'en décider. Mais le moyen d'en saisir le contexte peut s'obtenir d'une analogie: pour le physicien, il est toujours possible de séparer les os de la chair d'un vivant biologique, l'appareil digestif des membres, le cerveau et les muscles. Il est de même toujours possible en métaphysique de discuter de la vie sans son agent, du principe de digestion sans l'estomac, ou d'une vie de la pensée à faire abstraction du moindre penseur. Pourtant, ce qui sert ainsi le savoir anatomique d'une part et biologique d'autre part met précisément un terme à la vie de ce que l'on examine à partir de telles séparations, tandis que des connaissances supra-anatomiques, si elles sont de même abstraitement considérées dans l'isolément, ne servent à rien pour comprendre le vécu en tant que tel. Cette proposition visant une vue synthétique est à pouvoir

saisir que ce puisse être de même pour le vécu d'une personne à mi-chemin entre sa personnalité et son personnage. Dissocier son actorialité de son action (ou la valeur du fait, de la vertu de faire se posant à partir de libres dispositions de soi dans les coordonnées du meilleur, du plus véritable et du plus beau), entraîne pour conséquence de ne cerner la réalité qu'au niveau des seuls conditionnements biologiques de l'individué, jusqu'à ignorer des états de maintenance sont sous-jacents de la dynamique des régressions et des progressions personnelles.

Avec la personnalité, c'est une même dissociation épistémique que nous pouvons de nouveau occasionner, car c'est semblablement à ne pouvoir saisir le vécu sous-jacent à la personnalisation, pour cause de ne regarder que son enveloppe supraorganique: la vie de ce qui l'individualise avec le personnage. **Car disséquer ce qui constitue la personne unissant fonctionnellement sa personnalité à son personnage, c'est ne laisser subsister de l'humain que l'individu biologique**. Entendons par ces relations que la sophia servant l'actorialité de la personne, pour être inutile au niveau de l'individuation, ne peut pas plus que la vie se découvrir sous le scalpel, que sous une psychoanalyse opérant à séparer la personnalité du personnage. Examinons ce qui fonde semblable disposition à l'éclairage du schème figuré ci-dessous, même s'il est en lui-même insuffisant à pouvoir faire germer au jardin intérieur la croissance des choix personnels.

En vue d'un vécu toujours mieux qualifié dans nos rapports au monde, il importe que ce auquel nous croyons et cela que nous savons d'expérience interopère avec notre libre-arbitre.

Croyances et savoirs maintenus dogmatiquement séparés sans fonction réciproque sont source de désillusion, si c'est à ne devoir servir que de prétexte aux politiques gérant les collectivités (cela qui advient *à propos* des individus, au nom des collectivités, donc sans la libre participation des personnes).

Par différence aux choses, c'est à partir de choix formés en son âme et en conscience que l'actorialité de la personne trouve à se réaliser. Dès lors et fort du fondement social tenant chaque humain à être plus qu'un moyen au service d'une cause, nous avons chacun à trouver en nous **le courage de boycotter**: 1) ce qui dans les religions déshumanise pour ne servir que de temporelles autorités cléricales; 2) ce qui dans les sciences gauchit concurrentiellement la vérité en vue de profits particuliers; 3) ce qui dans les gouvernements subdivise l'humanité depuis des frontières artificielles venant d'exalter des supériorités patriotiques, que l'on trouve en totale contradiction avec ce que l'on aperçoit en conscience: l'unité du genre humain et la primauté de la personne par delà la richesse des diversifications individuelles.

Si l'on considère en lui-même l'acte de faire, alors c'est à examiner des conséquences extérieures à son agent. Passant de l'agent à la personne, ce n'est semblablement qu'indirectement que des incidences actantielles

intéressent l'actorialité de la personne elle-même. Dans une considération actantielle rapportée à l'agent, le produit de l'acte reste en effet dépendant d'une inévitable quantité de variables extérieures à pouvoir le déclarer circonstanciellement bon ou mauvais, nuisible ou bénéfique. Mais l'activité étant considérée en soi ni utile ni nuisible, elle ne saurait apparaître bonne ou mauvaise que dans la considération du *pathos* sans l'*ithos*, c'est-à-dire à ne considérer que les passions évoluant étant déterminées par des besoins circonstanciels, sans aussi leur revers, la liberté déterminatrice. En sorte qu'à surdéterminer des réactions, aucun acte ne semble pouvoir être universellement positif, ou entièrement négatif: il se pose ainsi dans la configuration en référence au circonstancié, puisque des conséquences gratifiantes ici et à ce moment, peuvent être déclarées indésirables là où en d'autres temps, dès lors qu'à distinguer l'activité psychique de la réactivité physique, il s'agit avec l'activité de moyens répondant à des cas particuliers d'obtention. Tandis qu'à distinguer l'incidence à fonction déterminante propre à l'activité psychique qualificative, de l'incidence déterminatrice propre à la proactivité spirituelle, nous abordons là le propos de toute instance performative dont la fonction est de progressivement épuiser dans le réalisable depuis des moyens, des potentialités de perfectionnement.

Cela étant à processuellement circonscrire l'effectuation du Cosmos, s'ajoute le contrat divino-humain de la personne pour avoir reçu d'une surnature son libre-arbitre, en plus de possibilités qualificatrices d'agir. Au côté de la valeur de l'acte vis-à-vis de son effet localement attendu, autre est en effet la vertu du choix personnel vu dans le rôle actoriel sur l'une ou l'autre des scènes du théâtre de l'Univers. La vertu du choix personnel réfère à l'interprétation personnelle de la pièce divinement écrite hors son instance de réalisation. On ne saurait ignorer cette disposition qu'à limiter dans ce que l'on regarde cela qui fait l'individu: sa singularité à partir des seuls éléments substratifs empruntés au monde extérieur. Or ne peut-on tuer par amour, autant que bien traiter son prochain le cœur plein de haine à suivre une intention inavouable? Impossible dans ces conditions d'occulter depuis la conscience personnelle, sauf aliénation de la personnalité, le «*comment me conduirai-je?*», du questionnement sous-jacent à la faculté de participer de la nature d'une façon contractuelle à l'une ou plusieurs entités d'une surnature. Comme proaction, l'intention n'est pas assimilable à l'acte, mais constitue, à passer par des motivations, la source de son vecteur, en ce que l'intention peut advenir de façon surdéterminante dans l'expérience du libre-arbitre, c'est-à-dire indépendamment à n'être soumise qu'indirectement à un «*comment ferai-je?*» énoncé de façon dépendante des

capacités acquises dans la faculté des qualifications de soi. En définitive, le contrat divino-humain vise l'Univers qui advient médian entre le continuum d'existence infinie et absolue de l'Un, et le continuum des pluralisations indéfinies dans les relativités d'être, d'avoir et de faire des uns et des autres.

Ce qui caractérise la sophia est là, à pouvoir décider toujours mieux, depuis un champ de conscience progressivement plus étendu reliant l'expérience exocosmique à l'entendement de la réalité d'un endocosme sous-jacent.

Le caractère de la sophia est en effet là pour la personne dont on distingue le concept de celui marquant l'individualité. Conséquemment, en ce que la sagesse affère à l'expérience du libre-arbitre de la personne, c'est elle qui commence à surdéterminer les conditionnements qui permirent l'individualisation. Et c'est ici que connaissances et assentiments complètent savoirs d'expérience et croyances à propos du potentialisé, étant dès lors organiquement inséparables d'une sensibilité aperceptuelle au vécu personnel, en ce que cette sensibilité aperceptuelle surajoute à l'extérieurement perçu au niveau de l'objet, l'intérieurement ressenti au niveau du sujet. Ce qui fait l'intérêt pour le sujet de son consentement à l'expérience du libre-arbitre est son effet visant des conversions. En l'occurrence, une ouverture d'esprit nous porte courageusement au dépassement d'une aura de désirs concernant l'état de l'individualisé, par des idéaux à pouvoir incliner des motivations portant la marque du résultat circonstancié en rapport avec les seules actualisations. C'est à dépasser semblables limitations s'ouvrant sur le consentement intérieur, que l'on peut enrichir et parfaire ce qui à nos yeux vaut la peine d'étreindre.

> Là se situe toute la différence entre le choix personnalisé et le choix comportemental. Le «*comment me conduirai-je?*», qui représente le choix d'agir dans l'expérience du libre-arbitre, surajoute au «*comment ferai-je?*» venant de l'intention d'user au mieux de capacités acquises en des facultés. Il n'y a pas contrariété, ni dilemme entre les deux aspects. C'est assortir ésotériquement la liberté de participer des fins, aux choix exotériques d'agir circonstanciellement comme ceci ou comme cela en raison de moyens.

Cependant, entendons bien —la nuance a son importance—, par la sophia, on ne vise pas plus l'objectivité de l'acte au monde en raison de soi, que des conséquences spirituelles pour tout autre que soi, mais une supraréalité

consécutive du mixte personnalisable en interface de l'objectif et du spirituel, en ce que la sophia est à permettre de rendre compte du rapport personnel à conjoindre les réalités complémentaires de deux mondes (celui de la visibilité exotérique et cet autre de l'invisibilité ésotérique) en tant que les deux révèlent d'une supraréalité mixte unicitaire issue des aspects complémentairement dualisés. Par le moyen de la sagesse, la personne représente le trait d'union conciliant de cela la sapience vivant de ne pas dissocier le savoir objectif via l'affectivité du psychosomatiquement ressenti, d'un entendement suggestif au travers des idéaux croissant d'une aperception psychospirituelle à l'esprit. Une médiation processuellement fonctionnelle puisque, en tant que domaines contractuels de réalités complémentaires à permettre la faisabilité du monde au travers d'activités qualifiées, l'esprit ne peut pas plus se manifester directement à partir de la phénoménologie physique, que les corps matériels ne peuvent être source de réalités spirituelles.

Et pourtant… sans matérialisation, pas d'esprit, comme sans spiritualité, aucun monde objectif n'apparaît possible aux êtres. Cette primordiale polarisation cosmique du même se conçoit ainsi: s'il n'y a pas en soi dualité intrinsèque, immanente ou principielle entre matière et esprit, il y a cependant bien dualisation tenant au processus de faisabilité du monde, en ce que la réalisation est impliquée depuis son moyen processuel. La perspicacité de cette condition de faisabilité mettant en avant des aspects en contradiction, opposables et contraires contractuels entre eux, accompagne l'antique sapience postulant que le chemin aperçu montant et le chemin que nous apercevons descendant, pour cause de le regarder à l'opposé du premier, considèrent une seule et même chose vue dans cet exemple en rapport de déclivité. Et c'est de même que, selon que l'on perçoit extérieurement à soi la réalité exocosmique, ou que l'on aperçoit la réalité endocosmique par pénétration à l'intérieur de soi, nous devons considérer deux pôles complémentaires d'une seule existence portée en des aspects départagés entre être et avoir. Cependant que l'on puisse entendre depuis la théorie des ensemblements appliquée aux problèmes de la métaphysique, que l'insécable existence de l'Un, à l'origine du processus de réalisation en des individuations d'être et d'avoir de catégorie parcellaire (bornable ou finie), variable et interrelative, fait que la complexification relationnelle progressive se rapporte à ce qui est au delà la finalité processuelle advenant de l'unifié entre être et avoir au monde, c'est-à-dire cela fusionné à l'existence absolue et infinie de l'Un, en un continuum subabsolu d'existence et illimité en relation d'être.

Cet un-ci parmi la multitude d'autres individuations qui sont de même indivisibles par nature, quoiqu'en cours d'intégrer l'Unifié, n'est pas à regarder l'Unifié comme fin de façon telle que l'on puisse l'apercevoir dans l'Un originel duquel ce statut procède indirectement. La différence flagrante entre l'absoluité et l'infinité de l'Un unicitaire des origines, et l'Un sub-absolument et indéfiniment unifié de la rencontre expérientielle des uns et des autres à l'existence de l'Un, est que l'ainsi unifié dépend de l'Être suprême mixant expérientiellement tout à la fois la surnature absolue, infinie, autant qu'à ne pouvoir varier (ni augmenter ni diminuer) de l'Un connu comme déité originelle en tant que Père de l'Univers, avec l'indéfinie nature relative et variable des uns et des autres. L'Être suprême conjugue au travers de l'évolution du Cosmos ce qui existe d'*in extenso* dans l'Un, à l'extensibilité dans les indéfinies pluralisations relatives d'être, d'avoir et de faire, d'une façon qui n'est pas prévisible par avance.

L'expérience de l'existence est en cela divine. Les indéfinies pluralisations relatives d'être, d'avoir et de faire adviennent de distinctions relationnelles. L'Unifié intègre l'ainsi expérientiellement réalisable au travers de continues complexifications relationnelles se complexifiant à *réfléchir* la surnature de l'Un, mais à ne jamais pouvoir l'équivaloir, et conséquemment à n'avoir pas de terme (principe d'hystérésis). C'est en rapport à cette condition que si le corps cosmique est prévisible depuis ses déterminants démiurgiques et processuels, son contexte spirituellement complémentaire ne l'est pas. Le processus de réalisation advient au travers d'une causalité, mais à ne pas s'y réduire mécaniquement. Le but se pose conséquemment autre que par le simple assemblage répartitif des différences dans l'unifié en une seule hypostase, en tant qu'il s'agit de surdéterminer la composition du multiple à l'Un. L'expérience de l'existence se conçoit alors en métaphysique au delà ce que l'on conçoit de l'unitude procédant de la multitude, en ce que toutes hénades relevant d'aspects divins par delà l'unité de chacun en raison de tout autre, se pose encore avec le prédicat d'imprévisibilité de l'Être suprême à surajouter l'expérience au potentialisé du fait de l'absolue existence de l'Un.

Tracé à grands traits, voilà sans doute, dans son immensité ouverte, le champ qui peut être au minimum donné à circonscrire la sophia. L'objet de la sapience: une fonction probablement indéfiniment mixte, trame et chaîne à complexifier l'étoffe se formant entre surnature et nature

> La fonction médiane de la psyché, pour croître en interface de l'objectivation extraceptive et de la source introceptive de son projet, concerne des facultés individuelles particulières d'agir en des capacités limitées. Certes, mais en sorte que le libre-arbitre de l'acteur personnalisé sur le chapiteau du théâtre de l'Univers, ayant pour coordonnées de son mouvement le vrai, le beau et le bien, ne puisse se déduire, ni se réduire aux dites facultés en des capacités individuelles. L'incidence la plus remarquable à retenir est que l'on peut être individuellement pauvre ou riche en moyens d'agir (capacités et facultés), sans que cela n'influe ou n'amoindrisse nos progressions dans l'expérience du libre-arbitre personnel. La décision relationnelle à son altérité vient d'un **pouvoir** intérieur qui semble strictement indépendant des possibilités de puissance d'action à l'exocosme, ainsi que de leur grandeur ou petitesse tenant au prédicat d'avoir.

Ce mixte personnalisé de la psyché qui commence avec les gouvernements extérieurs par le moyen de conditionnements depuis différentes sortes de contrôles exocosmiques, et s'émancipe progressivement par des degrés de liberté endocosmique, rend compte on ne peut mieux, au travers du libre-arbitre de la personne surdéterminant son action au monde, l'antique alliance divino-humaine devant produire à terme l'alliage finalisé composant cela qui échappera aux épreuves du temps fait de transformations substratives s'effectuant entre formation et corruption métamorphiques à sustenter en devenir et des acquisitions le finalisable, c'est-à-dire l'alliage représentatif de la fusion entre l'existence divine et l'expérience d'être. Semblable disposition se pose forcément en tant que fonction cosmique, dès lors qu'elle ne peut pas advenir par hasard, de façon stochastique. Cet alliage composite divino-humain à investir l'existence absolue en des expériences relatives d'être, permet concrètement d'harmoniser le rapport entre deux continuums par ailleurs foncièrement opposés dans les aspects, pour cause de complémentarité.[11] Entre le matérialisme triomphant et une religiosité se satisfaisant d'un vécu extérieur, il y a place pour de nouveaux découvreurs. Bien sûr, comme en chacune des époques occupées par un travail de réalisation communautaire, ceux-ci compteront pour peu, seront tenus pour

11. Apercevoir que la sophia s'établit sur le principe de la complexification des relations personnelles de type ternaire (à l'image de la trinité primordiale de constitution divine), semble bien lever un coin du voile à pouvoir éclairer les significations de la *mota*, cette sagesse acquise aux pèlerins du temps passant entre plusieurs plans des réalités composant les stratifications du physique au spirituel depuis des intermédiaires spécifiques de la psyché (*Cf.* Le livre d'Urantia).

insignifiants, et seront souvent sans lendemain d'incidemment ne pas participer des préoccupations retenues par la majorité. Donc jugés à n'avoir aucune importance pour se retrouver dans l'époque ainsi que l'étincelle entre l'enclume des institutions et le martèlement de ceux qui forgent un prêt-à-penser exclusif d'autres buts, d'autres raisons que les leurs. Mais c'est aussi à pouvoir embraser les aspirations d'une nouvelle sorte de chercheurs, pour peu que le souffle de l'esprit soit à attiser l'une de ces étincelles jusqu'à animer nos cheminements hors les clôtures du localement convenu.

Malgré les apparences, le nouveau, à poursuivre l'accomplissement du potentialisé l'emportera toujours sur le convenu à ne pouvoir servir de guide que pour réaliser ce qui advient du travail collectif satisfaisant l'apport spécifique de chaque époque successive. La présente époque est technoscientifique. Elle a incontestablement sa propre valeur, et son enfantement, comme sa croissance, sont conséquemment recommandables. Mais c'est précisément de n'être pas universelle, en procédant d'incomplétudes, que son accomplissement est à pouvoir permettre la poursuite de ce qui lui manque. Et ce qui manque à la présente époque va avec l'entendement que l'action sur le milieu de vie est une chose, quand progresser en soi-même reste l'autre facette du principe de progression. Une facette restant encore pour la plus grande part à devoir réaliser en des instances futures ce qui se trouve de potentialisé dans le phylum de l'humanité, en ce que la nature humaine participe depuis son inférence physicopsychospirituelle des trois codomaines du réel à constituer le fonds des fonctions cosmiquement complexificatrices au travers d'humaines individuations, savoir la supraorganisation reposant sur le corporellement physique et son déterminisme propriatif, la psyché qualificativement animatrice, et le moteur de son animation animique (l'âme) advenant au travers de la spiritualisation révélant la nature de l'encore potentialisé en rapport aux possibilités relationnelles d'être, d'avoir et de faire émergeant dans l'humanité.

La sapience peut se concevoir dès lors étant fondée sur le développement progressif associant savoirs d'expérience et croyances à propos de ce auquel on souhaite participer, jusqu'au moment de leur union organique par laquelle advient soudain la fonction aperceptive d'un septième sens à la conscience personnalisée. La fonction supramentale en résultant est bien là, mais de nature intransmissible, échappant aux possibilités du dialogue. Si ce niveau de surconscientialisation est personnel et intransmissible par l'instruction, c'est en raison que sa nature est étrangère aux significations sur lesquelles la conscience mentale se constitue. Un septième sens

s'établissant depuis le miroir de l'un à l'autre, et à ne pas disjoindre ce qui se forme à partir des entendements d'une surnature endocosmique propre au divin habitant intérieur, d'avec le senti corporel à l'exocosme. Oui, cette nouvelle fonction, en advenant de ce que conjoindre perceptions matérielles et aperceptions spirituelles dans le ressenti, ouvre sur le domaine surconscientiel de nouvelles réalités qui, certainement, dépassent pour toujours les limitations de la simple sapience.

D'une façon, certes, quelque peu simplificatrice ou caricaturale, nous avons constaté en préfacement de l'ouvrage qu'il y a deux manières d'aborder la philosophie. La plus répandue et la plus socialement *payante* passe par les universités. Pour en esquisser le formalisme, une image suffit. C'est en effet la façon par laquelle on imite une visite faite au musée. On en parcourt les salles en lesquelles s'exposent des spécimens statuaires d'anciens philosophes avec leurs grimoires. Les tiroirs étiquetés en *isme* par les exégètes sont les traces représentatives de la vie philosophique, à l'image de ce que représentent les animaux empaillés de quelque muséum exposant des spécimens à pouvoir saisir la notion de séparation entre les espèces biologiques. Il suffit alors de moyens d'appréciation des différences et de beaucoup de mémoire. Précisément: le *mémoire universitaire* en représente le sanctionnement. La seule différence qui semble visible par rapport à la visite du musée d'histoire naturelle est que l'on ressort de l'université avec son diplôme à la place du ticket d'entrée. Dans le contexte du diplôme reçu, il y a son usage à exploiter les ressources d'un système concurrentiel. Aussi pour le diplômé faut-il encore postuler, et éventuellement conspirer, intriguer, autrement dit, manœuvrer au travers des stratégies qui permettent de se faire une place sociale. Mais cette satisfaction peut être comblée dans l'étude elle-même pour qui est en recherche, tout comme il peut être attrayant de visiter un musée d'histoire naturelle pour qui est curieux des choses de la nature.

Puisque la philosophie peut n'être pas étudiée pour elle-même de se fondre par exemple dans le déconstructivisme et autres considérations classificatoires en *isme* conduisant les retombées carriéristes, force nous est faite de rappeler qu'une autre sorte de philosophie était à l'origine à passer par une vie philosophique. La philosophie vécue pour elle-même ne peut se marchander, n'est pas l'objet de concurrences humaines, donc pas l'occasion de jalousie ni de pouvoir social, du fait que ce vécu-là, à faire partie de soi, reste incessible, inéchangeable contre autre chose. Le philosophe des champs est pragmatique en ce que son activité est transformatrice et

consécutivement créatrice en rapport à son propre être (ne concerne aucunement ce que l'on acquiert en rapport à des apparences d'être). Mais précisément, ce n'est qu'après concrétisation d'acquis dans les apparences d'être qu'arrive l'heure d'enfanter par un labeur voulu la personne en nous sur fond de notre individualisation devenue métaboliquement mature à partir de matériaux physicopsychospirituels pris dans notre environnement extérieur. Or on ne saurait y progresser que dans l'évitement des convictions définitives, certes, mais surtout dans la constante préoccupation de faire ou laisser faire hors de soi une place libre de nous-mêmes pour que d'autres puissent à leur tour progresser en leurs propres individuations, car se tient précisément là le moyen de ne pas confondre l'être et le paraître.

Donc la philosophie vécue pour elle-même accompagne une certaine liberté opposée aux contraintes par lesquelles on brigue un parchemin. Pour dire encore ce qui figure en préface, l'usage de l'encre fictive à réaliser le présent document est motivé à porter la marque de la disposition qui précède en invitant convivialement le lecteur au partage de quelques fruits originaux de ce que nous cultivons chacun intérieurement. Dans mon cas, cela arrive pour cause d'élaboration dans la solitude à nourrir des réflexions advenant en raison de circonstances particulières de la vie m'ayant plus ou moins éloigné d'affiliations aux clôtures contemporaines caractérisant l'actuelle université vue en tant que machine à diplômes. Aussi mon souhait qui se place entre les bonnes fortunes et les risques du péril d'auteur est que l'on en reçoive la publication comme on le ferait d'un maillon susceptible de s'inscrire dans la continuité d'un encours inspiré des concepts philosophiques. Donc à ne revendiquer aucune prérogative de vérité. Ainsi que d'autres que moi, c'est à tenir qu'il ne peut s'agir que de matériaux d'intellection susceptibles de servir les réflexions qui viendront à la suite. Des réflexions futures donc mieux soutenues pour cause de s'insérer ultérieurement, de même que le présent contenu, ayant sa propre succession d'antécédences à comporter une suite conséquente référant aux possibilités limitées en situation de la croissance conscientielle.

Certes, pour s'écarter depuis son cheminement des sentiers habituels, semblable réflexion peut s'opposer, bien malgré elle, à des volontés communautaires occupées d'ériger une ‘pensée unique’, qu'elle soit d'église, académique, ou à vocation politique. Mais ce faisant, loin de moi l'idée que cette ‘pensée unique’ soit remplaçable par ce que l'on évoque dans les présentes pages. Car l'œuvre de retransmission pédagogique du prêt-à-porter mental a un caractère qui reste tout aussi louable que l'aventure dont on traite ici, bien que l'on vise par la retransmission pédagogique doctrina-

lement construite dans le nivellement des différences d'appréhendement, ce qui circonscrit les seuls aspects retenus dans l'intelligé à ne pouvoir servir que la seule dynamique contemporaine à partir du révolu tenant à des circonstances survenues dans le passé.

Donc, cela qui coïncide au communautairement doctrinalisé à propos de la philosophie, diffère de la vie philosophique. Aussi est-ce pour permettre que vive le rapport de la sophia à la sapience individuelle non divisée entre le savoir d'expérience et la croyance au potentialisé que mon souhait testamentaire d'auteur —pour le cas où ce que je communique ici rencontrerait quelque intérêt—, est qu'aucune association ne réclame d'en pouvoir patrimonialiser l'idée, afin de la maintenir libre des tutelles et interprétations mobilisant des communautés refermées sur elles-mêmes. La raison est fonctionnelle. Parce que ce genre d'appropriation, quelle que puisse être la louable intention motivant à l'origine le regroupement collectif en vue d'un but suivi à propos d'une idée, fait que la coopération des compétences individuelles la promouvant ne peut dans la pratique qu'insensiblement dériver vers des concurrences sclérosant la vie même de l'idée en question, par son exclusion appropriée du champ d'appréhendement tenant à de nouveaux contextes, alors que c'est précisément de mourir en elle-même que, à l'exemple de la graine, elle peut participer de ce qui la complexifie, à la suite de ce qui la fit antérieurement naître.

Voilà la conséquence indirecte de ne pas doctrinaliser une idée. Or s'agissant avec la sophia de réflexions sur le propos des valeurs en leur processus de délibération résolutoire par lesquelles vertus l'humain vise sa possible progression en direction de la finalité du voulu au monde, une cohésion de groupe défendant un patrimoine de vraisemblances présentées en forme de vérités universelles, conséquemment à visée totalisatrice partant de vérités tenues pour absolues, ne peut qu'instituer l'esprit de chapelle autour d'œillères donnant bonne conscience à croire ensuite que ce qui arrive d'indésiré dans les événements particuliers à l'humanité: *c'est à cause des autres!*

La vie de la philosophie ne s'enferme pas. Entre quatre murs, dans la clôture doctrinale, voilà son mausolée à retarder la libération de sa substance, sa dissolution à pouvoir servir d'autres agrégations susceptibles d'en porter le progrès dans une suite ininterrompue.

> Le présupposé retenu ici est que, puisqu'une pensée d'auteur n'est en pratique jamais exhaustive, elle ne saurait être considérée universalisable qu'à en exclure d'autres. Or les considérations non conventionnelles

> qu'on trouvera exposées dans ce document ne peuvent intéresser que le relationnel responsable et autonome d'une personne particulière à d'autres personnes, aucunement une politique communautaire, si le relationnel entre personnes dans son actualisation constamment renouvelable, en tenant à la souveraineté de soi, ne peut se déléguer aux représentants d'une politique collective sans aliéner le respect mutuel de chacun envers tout autre.

Il est assurément malaisé de rendre compte de ce souhait, la chose pouvant se saisir sous son allusion péjorative. Tenter de dépasser les conventions éthiques et morales variant dans le temps d'une culture à l'autre, ne se peut qu'auprès d'un lectorat partageant une même franchise dénuée d'intention cachée pour cause d'autonomie dans la responsabilité de soi-même, non pas à se suffire d'agir dans les limites du droit, des conventions sociale ou celles des traditions. En rapport à la sophia, il est évident que la source de toute aperception réellement spirituelle ne saurait qu'être endocosmique et, de ce fait, il semble que nous n'ayons rien à recevoir d'autorité collectives. En ce sens que c'est seulement au plan intellectuel que certaines choses paraissent en tant que savoir et informations transmissibles entre individus. Cependant que ce que nous évoquons avec l'apport de personne à personne, en s'instaurant dans la souveraineté de soi, paraît autre que cela qui passe par l'instruction et l'éducation. À partir de l'effet catalytique attendu entre personnes depuis tout vécu intériorisé, c'est bien le potentialisé qui a possibilité de s'actualiser, alors qu'au niveau de l'instruction et de l'éducation, il s'agit de transmettre la conscience d'*un état de choses réalisé*, et cette transmission peut même concerner des perroquets.

Le motif d'évoquer semblable disposition? S'agissant d'une ‘pensée unique’ collant à l'époque et par lequel substitut on forme une pseudo spiritualité à usage collectif, cela qu'on juge par exemple inique d'un point de vue dogmatique peut n'être aucunement sacrilège dans son examen du point de vue d'une phénoménie spirituelle. L'emprise cléricale se justifie assurément au cours des siècles auprès d'une pensée collectivement immature. Mais continuer de célébrer, à l'image de l'office parental, le substitut clérical reposant sur Dieu en habit de patriarche pourvoyeur et salvateur, punissant et récompensant à l'occasion, peut s'avérer contre émancipateur, voire infantilisant, si son formalisme consiste à prolonger inconsidérément ce qui passe par l'attitude patriarcale du géniteur dans les États souverains, le paternalisme du professeur, comme celui de l'employeur, et donc aussi celui du bien nommé ‘père’ abbé. Autrement dit une sorte d'humiliation sociale à émasculer psychiquement la personne faisant l'expérience

émancipatrice depuis l'exercice de son libre-arbitre créatif, aussi sûrement que le font les phérormones chez l'insecte social.[12]

On a cru dans un passé récent devoir faire que les sciences remplacent rationnellement les croyances religieuses et les égarements philosophiques, pour répondre en toute objectivité adéquatement aux **besoins humains**.[13] Mais les besoins humains ne concernent que la seule maintenance des acquis dans l'espèce. Il ne s'agit en l'occurrence pas des progrès de soi, ceux-ci croissant justement de remettre en question ce qui réfère à la seule maintenance en l'état, dans une considération des potentialités de soi. Or, dans cette disposition, les expériences scientifiques sont *de facto* sans même nécessité d'aborder la faculté d'interprétation subjective consécutive à l'expérience, ou du moins son information. Et si cela advient, c'est dans un processus commun avec la religion et la philosophie, dès lors que ce qui diffère porte sur des domaines spécifiques de nos interrogations. De plus, isoler l'épistémologie comme spécificité des seules sciences pèche de ne pas considérer de façon sous-jacente le libre-arbitre de l'expérimentateur. L'expérimentation ne relève pas du hasard en ce que l'expérimentateur s'y trouve précisément à librement choisir son expérience de viser un but attendu ne se limitant donc pas au déterminisme de ce qui est tenu dans l'expérience. Autrement dit une disposition à devoir concerner à l'identique des aspirations relationnelles politiques et religieuses, puisque ce sont des

12. Que le lecteur entende, avec cette remarque sur les religions d'autorité, une heuristique œdipienne, transposée de son application thérapeutique en psychologie, à son équivalence entendue au plan spirituel de la personne devant s'appuyer sur sa souveraineté concernant sa propre destinée dans l'expérience passant par son libre-arbitre pour participer d'autrui.

13. Nous avons connu récemment le débat prétendument scientifique à propos du réchauffement planétaire mettant en cause les activités humaines dans un style apocalyptique semblable à celui qui, d'interprétation tout aussi scientiste, mais en raison d'une croissance démographique exponentielle, prévoyait une famine planétaire et l'épuisement des matières premières à échéance de 1990. C'est à la suite de son ouvrage sceptique sur le sujet de la causalité humaine du réchauffement planétaire que l'attitude de Claude ALLÈGRE m'apparaît exemplaire d'intégrité scientifique. En effet, comme membre de l'Académie des sciences, il aurait apposé sa propre signature sur la pétition qui demandait à ce que son travail ne fasse pas académiquement autorité. Autrement dit que ce qu'il expose ne relève pas du nombre de spécialistes en accréditant ou rejetant la vérité. Que des scientifiques interprètent des résultats d'expérience, se peut à la condition expresse que leurs interprétations soient à tout moment contestables par des tiers sur la même base, ce que Claude ALLÈGRE faisait depuis son ouvrage révélant des aspects politiques et l'activité de groupes de pression, précisément de tenir que l'autorité en science ne porte que sur les faits d'expérience conduits depuis des protocoles scientifiques. On s'en aperçoit avec l'interprétation subjective d'une phase de réchauffement planétaire : l'autorité portant sur des faits n'est pas transmissible aux tentatives d'interprétation faisant suite au constat d'expérience.

qualifications intellectuelles qui sont au travers des retombées technologiques attendues de l'expérimentation scientifique. Même à la limiter comme moyen à ne circonscrire que les seules **réactions** physiques, cette expérimentation reste rattachable au principe d'**action** qualifiée dans le libre-arbitre. Et c'est alors de fait que l'entendement des valeurs dans le libre-arbitre déterminateur depuis tous moyens est à compléter les progrès technoscientifiques dans la maîtrise de l'environnement. Aussi lorsqu'ils s'accompagnent de pressions politiques à répondre à des bénéfices financiers, ces moyens sont appliqués à dire ce qu'il importe de savoir du monde, et même ils sont indirectement à s'imposer depuis les accords consensuels entre spécialistes.

L'époque en laquelle deviendra courant l'affranchissement de nos conditionnements subsistant de nos ascendances animales et hominidées, comme nous nous affranchissons présentement des contraintes environnementales, viendra de laisser socialement ouverte la disposition conciliatoire du questionnement librement déterminable pour chacun à correspondre aux desseins et entreprises personnelles. Car c'est dans cette disposition que la personne humaine portant en elle ses propres potentialités, peut passer introceptivement par l'entendement de ce qui affère à une fin processuelle au travers des transformations (c'est le domaine spirituel qui recouvre le champ de l'apriorité) à surdéterminer des moyens (le domaine qualificateur ne visant au travers des sciences que les lois déterministes des états apostérioriques de l'instance processuelle). Pour l'essentiel du parcours, il s'agit de décider librement du contrôle qu'on s'applique à progresser en tant qu'acteur personnalisé au monde des personnes. La personne ne progresse qu'apparemment dans l'espace et indirectement par la substantialisation sous-jacente à ses moyens, son mouvement propre référant à son temps d'être dans les trois coordonnées de son propre continuum, celles du beau, du vrai et du bien faire.[14]

La souveraineté de la personne, donnée en raison de ce libre-arbitre en rapport à la destinée personnelle surdéterminant des moyens réalisateurs passant par la chose sociale ressort des conventions internationales du Droit à la Personnalité dotant toute personne, à partir de son intégrité corporelle, psychologique et spirituelle, d'une opposition sans condition concernant le choix d'agir dans l'autodétermination de soi. En pratique, cette déclaration juridique de la souveraineté de la personne humaine ne peut se scléroser au

14. Cela dit, même si les coordonnées actorielles dans le libre-arbitre apprécié en bien, vrai et beau, n'apparaissent pas séparables au plan du pouvoir d'être dans le temps, de la puissance des choses sustentées dans les coordonnées de l'espace.

niveau individualiste si, de son propre chef, on agit chacun en vue d'une citoyenneté toujours plus étendue impliquant des dispositions réciproques tenant aux intentions de collaborer en droit et de fait sur un pied d'égalité, indépendamment des inégalités qualificatives et des différences dans les fonctions et charges socialement exercées. Et c'est en raison de tenir la souveraineté de son semblable identique à la nôtre qu'une citoyenneté se voulant action civile visant l'épanouissement individuel au travers la collectivité, prime sur les éventuelles ambitions idéologiques ou territoriales des gouvernants, des ambitions hégémoniques des institutions religieuses, voire celles qui sont technoscientifiques au service de la finance. Du fait que les États, les Églises et les Académies tiennent leur raison d'être des lois et de traditions acceptées en tant que contrat social, est à faire que leurs politiques ne peuvent durer que le temps de la fidélité de leurs protagonistes.[15] On constate historiquement qu'il y a abus de pouvoir lorsque lois et traditions, élaborées à servir l'individu dans ses rapports sociaux et en raison de projets collectifs, dérivent jusqu'à profiter au pouvoir des clercs institutionnels passant outre à la souveraineté de la personne humaine.

Comprenons bien l'intention du propos ici évoqué. Ce qui est ainsi avancé en rapport au droit des personnes à disposer d'elles-mêmes ne l'est aucunement à l'encontre de l'acception des lois et traditions en vigueur. Ce l'est à ne pas indexer le mouvement de soi sur les profits particuliers d'autres individus. En sorte que la décision participative de la personne d'adhérer à des communautés relève bien d'un libre-arbitre participatif fondé sur le jugement arrêté d'âme et en conscience, et non depuis son consentement à des dispositions extérieures: contraintes, persuasions ou influences. Bien sûr, cela est dit à tenir les fonctions des institutions sociales et la souveraineté de la personne comme également nécessaires. Et cette disposition n'est ici introduite qu'à justifier le libre mouvement de la personne d'une quelconque tutelle visant la pensée unique ne pouvant profiter qu'aux communautés se refermant sur elles-mêmes en concurrence à d'autres, jusqu'à usurper la souveraineté des citoyens eux-mêmes.

La question reste entière de savoir si quelque chose du monde puisse être sans qu'elle eut été imaginée, puis réalisée par au moins un et aux plus tous les êtres qui vivent à pouvoir communiquer qualificativement avec leur altérité. Dans *Réflexions candides sur l'épistémologie*, j'ai avancé la thèse

15. Cela, même lorsque la volonté du peuple est substituée par des gouvernements institués au nom d'une entité mortelle (pape, pharaon ou roi) se disant représenter la volonté des dieux.

que la perception des événements environnementaux est aussi sélective que sa mémorisation. C'était à montrer que ce qui est ainsi pris sur l'environnement correspond à des **besoins métaboliques** exprimés tant au plan somatique qu'à celui du mental, donc à ne pas correspondre à la pleine réalité, mais des aspects sélectifs opérés dans le contenu environnemental. Ce sont des réflexions tout aussi pragmatiques qui peuvent inciter à penser que les deux aspects —le métabolisme mental et le mémorisé à son niveau—, évoluent en collant aux motivations animant les individus d'une façon plus ou moins en symbiose avec des collectivités. À pouvoir concevoir ce qui relie la nature naturée à une surnature naturante depuis le vécu personnel inidentique à celui d'autrui, nous nous ouvrons à notre altérité à partir du voulu, jusqu'à dépasser le ressenti dans l'espèce quant aux motivations grégaires. Dans le contexte de l'animation de l'être en référence au seul faisceau produisant les restrictions de son champ conscient, opèrent constamment des incidences entre l'attirance de vivre joies et bonheur, et la répulsion pour ce qui répugne: souffrances et malheurs. Aussi l'animation conditionnée des êtres depuis des résultantes entre satisfaction et insatisfaction s'apparente pour sa dynamique propre à ce qui se situe en médiation aux choses matérielles, en ce que ces dernières se meuvent de même entre attractions et répulsions. Ce qui constitue la différence entre les deux sortes peut s'apercevoir en ce que le moteur des choses est d'ordre électrophysique, quand pour les êtres il est d'abord physicopsychique, avant l'inférence psychospirituelle à mouvoir l'être de lui-même autrement que soumis aux besoins biologiques.

Pour saisir les rapports entre des pensées diversifiées que sont celles de MAINE de Biran, WITTGENSTEIN, AUGUSTIN et tant d'autres qui eurent quelque chose à communiquer, il faudrait préalablement étudier ce qu'ils vécurent, connaître leur histoire personnelle. Là se situe leur détermination psychospirituelle, dans son instance physicopsychologiquement contrôlée augurant la sagesse personnelle des choix d'agir, vecteurs de nos activités qualificatives. Ils s'instaurent par détermination d'âme et en conscience en liaison avec l'esprit, jusqu'à créer l'harmonie dans les relations entre les êtres en vue de leur unité, donc autre que les comportements hédoniques se posant en tant que recherche du bonheur dans l'évitement des malheurs à ne pouvoir fonder la sophia, bien que ce soit ce duquel émerge la sagesse.

Chapitre second

Un carnet de route à la recherche de la sagesse

> Une nuit, je fus pris d'un grand désir de connaître les puissances fondamentales du monde. Ayant examiné la multiplicité de ses lois apparentes, j'en jugeai la texture trop compliquée pour en être la source, et je me dis en moi-même: *Ceci est l'écorce: où est la moelle?*
>
> Mais lorsque je cherchais à dépouiller ces lois de leur complexité, je les voyais s'enchevêtrer en réseaux de plus en plus serrés […] je m'aperçus que ma pensée se complaisait en cet ouvrage […] Alors je me souvins que *seuls les petits enfants*…
>
> Comme un manteau usé, je laissais tomber ma prudence et piétinais ma raison: l'holocauste est-il suffisant? […] Puis, subitement, escortée d'un envol d'oiseaux, voici la première lueur d'or que l'étoile du matin accompagne encore. Enfant naïf, je lui demande son nom. Elle me répond: *Adoration*. […] Voyant les corolles des fleurs s'entrouvrir une à une, je mis aussi mes mains en coupe et j'attendis […] La lumière (du Soleil au zénith) ne dessinait maintenant que le contour des choses, absorbant les nuances, dévorant les ombres.
>
> L'homme est trop faible pour l'heure, pensai-je, et son ombre lui est nécessaire!
>
> *La vision du philosophe*
> Isha SCHWALLER DE LUBICZ

En rapport au jeune âge de l'humanité, la substance des choses et les apparences manifestées représentant le réel absorbent toute notre attention. Ne regardant pour réel que ce qui se manifeste, nous ignorons des instances processuelles de réalisation cosmique voulues et attendues, tenant que ce qui conduit les transformations de notre environnement ne sont que pur hasard. *L'homme est trop faible pour l'heure, pensai-je, et son ombre lui est*

nécessaire! À cerner les actuelles préoccupations humaines, cet écho de la pensée d'Isha qui aima tant la nature au travers la symbolique de la culture égyptienne se termine par l'expression poétique: *Je vis alors un scarabée rouler religieusement une grosse boule d'excréments, nid de son œuf microscopique*. Oui, l'idéalement recherché au delà des durées processuelles de réalisation trouve son écho dans la pensée, mais seulement pour encore une faible proportion de l'humanité. Elle vient d'apercevoir que les métamorphies du corruptible ne représentent pas ce qui existe vraiment. D'où est une quête gnostique qui remonte certainement à l'origine historique de l'humanité. Nous pouvons en lire les traces en de nombreuses cultures, dont celle de l'antique Égypte. Le cadre sous-jacent tout à la fois physique et métaphysique de la sophia exposé au chapitre précédent, fut introduit entre des gouvernements extérieurs et une liberté intérieure afin d'aborder la pratique de la sagesse en évitant l'erreur de fonder implicitement sur elles-mêmes les conduites personnelles entreprises dans l'expérience du libre-arbitre. Commodément, nous pouvons maintenant aborder ce qui peut constituer la sagesse humaine indépendamment ou à n'être pas indexable aux artifices politiques à faire époque. En suivre le fil d'Ariane est à pouvoir cerner la sagesse de participer de notre altérité à dépasser des clôtures spatiotemporalisées.

Êtes-vous rassasiés d'avoir rencontré quelques-uns des plus illustres maîtres à penser de la philosophie, ou repus des meilleurs alchimistes habillant de symboles la Pierre philosophale? Avez-vous fini par vous endormir en picorant dans le sillon des espérances spirituelles tracé par les laboureurs en terre d'évangélisation et avez-vous perdu toute envie de dévorer au fur et à mesure ce que découvrent les scientifiques? Sans doute que non. Aussi est-il probable que votre faim continuera autant que vous resterez étonné ainsi que passionné par votre vécu puisque, le restant ainsi, c'est à vous maintenir en progression de vie, hors sclérose. Pourtant, afin d'adhérer sans évincer ce que la pensée exclut par différence depuis de telles compartimentations de la sapience en des systèmes institutionnellement philosophiques, religieux et scientifiques, il nous faut constamment lever les yeux de ce qui est ainsi montré, pour porter notre regard ailleurs et respirer en toujours plus d'horizon un air rafraîchissant: l'air vivifiant du dehors, celui que l'on trouve en marge de tels cloisonnements artificiels. Cette échappée est en effet seule à permettre la respiration de l'esprit occupé de produire une cohérence d'ensemble. Il y a tant de doctrines qui finissent en dogmes

cristallisant les aspects partiels de nos préférences à porter un éclairage sur des apparences que l'on fixe comme étant existantes en les analysant au moyen de comparaisons à les extraire de ce qui leur fait ombre. Bien qu'épisodiquement très utiles, n'est-ce pas cette fixation qui prive le penseur d'apercevoir au delà?

> Hors dogmes et loin des doctrines, le travail mental s'entrouvre sur l'extension aperceptive du nouveau, dès lors que par son moyen on passe par un mode d'intellection quelque peu éloigné de l'intention d'acquérir, bien qu'à devoir encore considérer l'acquis dans l'illusion des appartenances propriétaires. Ce que voici à cerner la sapience personnelle peut montrer les lacunes épistémiques de l'analyse réduite à la logique aristotélicienne d'exclusion. Dites: fouiller beaucoup de terre à la recherche de pépites ajoute-t-il une once d'or au monde? Séparer les bons des méchants de participer aux épurations ethniques et aux révolutions sociales dans le but d'éradiquer de la planète la présence des indésirables au genre humain, simplement parce que nous n'en voyons pas *l'utilité*, est-ce que cela ajoute à la somme du bon et diminue celle du mal? Idem de la logique d'exclusion isolant le savoir analytique des savants. Ce savoir ne diminue pas l'ignorance d'être isolé de la sagesse à tenir compte du potentialisé au monde. Tout comme des *sages* dénués d'esprit de synthèse à fonctionner entre des savoirs disciplinaires, ces entreprises ne diminuent en rien l'inconséquence des agissements humains.
>
> Bien sûr, vous êtes d'accord: c'est mathématique, de telles activités isolatrices venant de prendre ici et de séparer là ne changent en rien le contenu du donné à pouvoir être. Et cependant, le croire habite encore de nombreux juges se posant en maîtres à critiquer les dispositions de leur environnement extérieur, pour cause de raisonner étant coupés des insondables ressources spirituelles de leur propre intériorité.

Après ce constat logico-mathématique disant que de trier des lentilles n'augmente pas le nombre de lentilles, ce qui personnellement m'interpella porte sur la condition d'avoir à penser dans la concorde du tiers inclus. Autrement dit dans un but nullement personnel d'appropriation, précisément parce que l'on ne saurait s'approprier ce qui est à disposition pour tous. Une condition se posant ainsi que la conjoncture à pouvoir saisir que ce qui est extérieur à soi change à nos yeux d'une façon foncièrement corrélée aux progressions du devenir de nous-même, et conséquemment aussi des progressions réelles acquises au monde de n'être pas soi-même isolable du tout.

Pour avoir entendu parler de la sophia comme d'une dame savante en sagesse, les erreurs de mon départ dans une vie aiguillonnée d'épreuves favorisant mes réflexions firent que je partis tôt à sa recherche. Dès douze ou quatorze ans, surtout grâce à des auteurs hindouistes, j'ai vite vu qu'elle parlait diverses langues, autant antiques que récentes, dont l'entendement vient de lire entre les lignes des textes consacrés par des générations de vénérateurs, donc de ne surtout pas en rester à les déchiffrer textuellement aidé de dictionnaires. À pratiquer la vie au quotidien, c'est ainsi qu'il m'apparut que je n'étais pas seul à penser —mais très progressivement, n'en prenant conscience que par petites touches nuancées à n'être qu'à peine saisissables—, qu'elle était à pouvoir dire en chaque époque à peu de personnes encore, que rien n'est à jeter avec l'eau du bain de bébé: ni l'erreur et le mal, ni la mort, les souffrances ainsi que les violences, ni le péché et pas même, peut-être, l'iniquité. Oh! bien sûr, cela dans l'idée qu'il ne faut pas en travestir l'énoncement pour détourner l'ainsi entrevu à devoir entretenir le mal en tant que mal, l'iniquité en tant qu'iniquité, mais à pouvoir apprécier ce que voici:

> Puisque ces choses négatives adviennent à contraster les positives dans la dynamique humaine, c'est que, depuis notre méconnaissance du finalisable en rapport aux moyens qui nous sont donnés de participer à réaliser le potentialisé, elles peuvent avoir leur raison d'être: quelque fonction cosmique auprès des êtres en devenir, qu'il importe de vivre avec confiance en laissant en suspens tout jugement immédiat.

Comprenons bien que l'énoncement des vraisemblances particulières, en ce qu'elles varient en temps et en espace à propos de sujets et de choses qu'on trouve assujettis à des gouvernements extérieurs, peuvent être incompatibles avec la vie de la personne naissant d'âme et de conscience et grandissant vers son autonomie intérieure, en vue de sa lointaine finalisation d'être et en raison d'une destinée à surdéterminer la présente instance de réalisation performative soumise à de multiple oppositions de forces physiques, d'efforts d'intellection et de luttes spirituelles. Discernons bien cet art par lequel il est possible de travailler sur soi depuis la teneur d'une certaine densité d'âme à permettre de nous élever jusqu'à pouvoir surpasser des conditions héritées. Complémentairement aux arts de l'ingénieur agissant sur l'environnement extérieur à notre vie, c'est un art qui se pratique à concerner l'alchimie de notre vécu. Plus particulièrement il progresse de transmuer toutes dissonances en des harmoniques relationnelles. D'elles advient que des intensivités internes s'ajoutent aux transformations du

milieu de vie lui-même, puisque c'est précisément semblable alchimie interne qui est à décider du vecteur que nous donnons aux transformations de notre environnement en rapport aux évolutions de nos relations aux autres.

Dit autrement, juger autrui en référence à nos propres besoins et satisfactions immédiates, recourt au jugement que l'on porte sur le monde extérieur à le réifier, puisque incidemment, réduire l'autre au statut d'étranger arrive de le regarder comme tout objet disponible à permettre nos ambitions ou, par extension et indirectement, à servir des ambitions communautaires. Car si la personne peut donner forme à l'impersonnel, n'est-ce pas en raison de métamorphies opérantes dans le règne de l'inanimé fait de substances malléables pouvant être transformées à volonté? Aussi est-ce semblablement en extension que, considérant l'autre comme étranger à nos ambitions, nous le tenons disponible à devoir servir nos prétentions, ou celles de notre communauté d'accueil. La possibilité déterminatrice nous est donnée parce que l'esprit est à pouvoir nous animer d'âme et en conscience d'une façon complémentaire du règne de l'inanimé, c'est-à-dire en essence: l'essence étant à l'être ce que la substance est aux objets. En conséquence de quoi réifier l'autre de le réduire à un rôle utilitaire aux fins de le transformer en rapport à soi, apparaît comme faute, et elle est assortie de l'erreur de chercher à indexer son animation particulière à la nôtre.

En pratique, semblable approche, non confessionnelle en ce qu'elle n'est à ne viser que l'honnêteté d'une éthique de vie, se conçoit avec un minimum de réticence dès lors que l'on accepte d'éviter le piège consistant à user de présupposés absolutistes dans le but de résoudre à moindres frais conscientiels les aspects conflictuels spécifiques des états d'entropie jamais nuls accompagnant la progression réalisant le potentialisé dans la dynamique de notre continuum. En notre continuum des pluralisations quasi indéfinies dans les apparences d'être, d'avoir et de faire, strictement tout ne peut que s'assortir de relativités relationnelles d'être, d'avoir et de faire, c'est-à-dire paraître à défaut d'être, et ce durant toute instance processuelle de réalisation cosmique.[16] En sorte que d'habiller le relatif de vérités absolues sert la présomption d'exclure l'autre de notre monde, en tant qu'autrui diffère de nous dans ses besoins propres, pour mieux se cacher

16. La compréhension de cette instance processuelle vient analogiquement de savoir que ce qui se fait sur le chantier depuis toutes activités de meulage, de soudure et de mise en forme sur des objets en construction, en vue de réaliser par exemple une voiture ou un bateau, ne sont pas à confondre avec le résultat attendu visant des véhicules distinguant des propriétés de déplacement sur l'eau ou sur route. Ce qui se réalise dans notre continuum s'obtient de même depuis des moyens, dans l'apparence de ce qui sera finalement.

que sa différence arrive en rapport à de réciproques incomplétudes. À l'encontre, relativiser, permet justement l'accordement des différences et, consécutivement, la complexification relationnelle sur laquelle repose ce qui conjointement s'effectue réellement au monde ainsi qu'en soi.

> Réduire le jeu des dissonances individuelles venant d'examiner les harmoniques de la personne se mouvant dans les coordonnées du beau, du bien et du vrai, s'apprend inéluctablement au détriment d'une volonté de réduire les réalités à nos propres besoins, ou à celles de nos appartenances claniques. Faire une place à l'autre de ne pas réduire son devenir en déphasage à nos besoins immédiats, paraît l'étape déterminante pour commencer d'**apprendre à apprendre** la meilleure façon de grandir en acceptant ce qui nous arrive ainsi que les moyens processuels de ce qui s'accomplit en raison de potentialités de réalisation qui ne nous appartiennent pas.

Se lamenter à se suffire de ne regarder que le côté négatif des choses est à fixer notre attention sur ce qui précisément est inévitablement corruptible devant cela qui porte la vie à inexorablement progresser. Il semble que de se retourner à ne voir que l'indésirable ne nous fera jamais avancer d'un iota. Étant tenté d'avancer à ne regarder qu'en arrière, souvenons-nous du risque de se retrouver pétrifié en statues de sel. C'était à symboliser ce qui arrivait à l'image des momies d'Égypte conservées au sel de nitre dans l'espoir que le corps dure indéfiniment. Ce qui brille n'est pas lumière et l'encens mis à brûler, ce n'est pas cela qui nous anime, mais l'esprit. La communion à nous relier les uns aux autres depuis des relations harmonieuses ne se trouve de même pas dans les agitations collectives entre individus. De ne regarder que la dynamique du manifesté, nous fixons notre attention sur l'extériorité des choses. Aussi par un juste retour sur la pensée, l'ainsi regardé est à nous voiler une invisible intériorité agissante d'engendrer sans cesse ce qui peut naître des cendres. Disposition à concevoir que nous ne pouvons devenir à passer par les apparences de substrats corruptibles que livrés aux bons soins d'une multitude angélique œuvrant dans l'invisibilité du manifesté à répondre aux plans du divin, de même que nous qui œuvrons en rapport à la visibilité phénoménologique du monde des objets. Ne voir que le mal arrive à ne pas regarder le bien, quand rien de ce qui existe vraiment n'est à pouvoir disparaître dans le monde depuis le principe de transformation, comme rien à mourir de l'être au travers des mutations sociales.

De fait, donc, oui, pour le sage, **rien n'est à jeter du monde**. Il nous est tout au plus possible de trier certaines choses et matériaux pour construire ce qui sert des moyens de progression, mais c'est alors dans la circonstance à ne pas confondre la fin visée avec de tels moyens. Quant à l'inimitié, se séparer de l'autre à croire que l'on est à mieux avancer depuis ce que l'on réalise par soi-même à partir de moyens particuliers est déjà ne pas mettre sa foi en la perfection divine. Car apercevoir la réalité en se considérant être le centre de notre altérité, nous arrêtant alors aux seules apparences du manifesté, nous conduit à l'impasse de devoir conclure que le monde advient depuis le hasard et sans raison, dès lors que nous sommes à croire que certaines choses arrivent dans l'imprévision d'une surnature divine.

L'écorce n'est pas ce qui vivifie l'aubier croissant annuellement toujours un peu plus, et pourtant l'écorce est aussi indispensable que l'aubier pour la vie de l'arbre. C'est semblablement qu'il nous est donné de comprendre que pas un objet du monde ne peut être sans un aspect face lié à son aspect pile. Et de même les événements ne peuvent advenir positivement étant privés des aspects négatifs à y correspondre. C'est à conjointement tenir encore que tout alterne dans la dynamique des moyens à former l'étoffe du Cosmos, en ce que chaque chose est liée à son cycle particulier s'imbriquant au sein de multiples autres qui lui sont par moitié mineurs et par moitié majeurs, allant de l'infime au microcosme, jusqu'à l'ultime respiration macrocosmique dans l'espace impénétré. Et c'est par herméneutique que l'on fut à concevoir que la nature vit de ce qui la complexifie encore: sa respiration transsubstantiée venant de passer de l'esprit à l'air, à l'eau, à la terre, enfin au feu; l'igné bouclant le retour au spirituel. Car un cycle, en son alternance visible, ne peut advenir sans le contrecourant complémentaire donnant existence à l'expérimentable, de passer invisible dans les états allant du solide au liquide et au gazeux, jusqu'à joindre l'esprit par l'igné. Autrement dit, ce qui transite de l'énergie physique au corps matériel organique, de lui à la vitalité animique, puis à l'intellect qui conscientialise, et enfin à l'agapè spirituel, cette intelligence du cœur reliant le cœur des choses à ce qui est à les fonder. En cette disposition, l'invisibilité porte sur ce que le mental est aimanté par l'esprit intérieur qui de même l'est par la divine présence éternelle au noyau générateur du faire être à porter l'expérience de l'existence.

Reste que cette connaissance hermétique ne sera jamais essentielle, n'advenant qu'à contrebalancer le positivisme objectif caractérisant en science la seule visibilité des choses. Car ce qui semble déterminant pour l'être n'est pas de savoir, mais en fin de compte de répondre par soi-même aux transits

qui passent ainsi par notre être en raison de déterminations intérieures conduisant les relations que nous avons à notre altérité.

Portons un moment notre attention sur ce qui passe dans la dynamique des collectivités d'individus faite d'oppositions individuées. Ne sont-elles pas à se compléter mutuellement? Il est toujours possible en philosophie d'opposer les partisans de Thomas HOBBES constatant que *l'homme est loup pour l'homme*, à ceux qui tiennent que l'on peut agir gratuitement, quant à la résultante de l'action rapportée à soi, c'est-à-dire avec Adam SMITH constater que l'on peut *agir sans autre but que participer au bien d'autrui*. Mais rien n'empêche non plus de compléter cette disposition par laquelle on ne regarde que les inférences contradictoires à partir d'une épistémologie ne prenant en compte que le constat analytique, par la logique d'inclusion apportant un complément de compréhension plus signifiant.

Il ne saurait y avoir plusieurs réalités. La solution est alors de conclure qu'il y a des appréhendements différents d'une même réalité, si l'information en rapport à l'étroit faisceau de la conscience vigile porte sur des besoins psychologiquement métaboliques à cerner la résolution d'intentions personnelles. Et dans cette disposition, n'est-on pas chacun à examiner dans le totalisable certains des aspects opposés traduisant ce qui est à pouvoir distinguer ce que l'on regarde en particulier du réel, jusqu'à conséquemment l'apercevoir hors l'unité du tout référant à une seule réalité? L'activité mentale jugeant entre des inférences physicopsychiques pour ce qui est de sa qualification au monde extérieur, et un entendement complémentaire advenant au niveau psychospirituel assorti au voulu, exprime inévitablement dans la dualité ce qui est à mixer les aspects antagonistes allant avec des positionnements particuliers ne pouvant se situer qu'entre les extrêmes que représentent l'égoïsme et l'altruisme. Autrement dit ce qui se forme de façon centripète au profit de notre ego, l'est en corrélation à ce qui advient conséquemment à notre altérité: la contrepartie de soi considérée en rapport non individuant à l'unité du tout. Car que ce soit mathématiquement ou significativement, le tout ne peut renvoyer à l'abstraction de soi de notre altérité d'être, d'avoir et de faire. Et c'est de même qu'à le comprendre en référence au travail de l'orpailleur qui n'augmente aucunement la quantité d'or sur Terre, qu'abstraire une partie de notre altérité considérée à ne pas convenir à notre état, non seulement n'augmente pas d'un iota notre propre être, mais de plus ne peut que donner dans l'illusion de l'observé, et

consécutivement entretenir de fausses interprétations des transformations environnementales.[17]

En référence au cadre d'une pensée en accord avec ce qui précède, on ne peut estimer la mesure d'un *positionnement* particulier que relativement à un autre de même catégorie montrant cependant des incidences différentes pouvant occasionner des interprétations différentes pouvant également être relativement vraies, et donc complémentaires entre elles. C'est de même qu'en astronomie nous rectifions le vu depuis un point de vue particulier, pour supprimer les aberrations dans le positionnement relatif entre corps célestes. Or il est strictement aussi impossible de considérer en des rapports d'absoluité les significations spécifiques du relativable, que de considérer les mesures relatives du limité par rapport à l'illimitation de l'Infini. Par extension dans l'axiome, le relationnel de toute activité intermédiaire, en procédant inévitablement de conditions mixtes entre les extrêmes inatteignables, fait que nous ne pouvons que juger relativement depuis l'artifice d'étalons fictifs à viser des résultats particuliers relevant de mesures effectuées en référence à d'autres activités prises pour étalon de mesures relatives, autant dans le domaine des propriétés physiques, que dans celles des qualifications de la psyché, ou des vertus spirituelles. Cela est à dire que le choix des origines et des finalités se pose strictement en rapport à des considérations particulières dans l'illimitation intrinsèque du donné à temporalisation.

Les conséquences de cette disposition pour la sophia sont immédiates. Par exemple, l'empathie se mesure entre les êtres dans la relativisation entre égoïsme et altruisme, au même titre que le courant électrique se mesure entre une borne positive et une négative à relier l'énergie de corpuscules atomiques. Mais le courant électrique, dans son intensité entre une polarité positive et une négative, n'est pas plus positif que négatif, en rapport à ce qu'on examine à l'exemple du chemin que l'on conçoit comme étant un seul chemin à le regarder dans ses aspects oppositifs: monter ou descendre selon le sens où porte son usage. Spécifiquement aux dynamiques entre des êtres, l'empathie de même peut se poser en soi en tant que marqueur de finalité, mais à ne pouvoir définir la surnature de l'ainsi finalisable par son moyen,

17. C'est précisément en science l'erreur d'interpréter la nature du monde étrangère à notre propre nature. Autrement dit de tenir l'observateur humain doué d'intentions, de qualifications et de propriétés somatiques, en toute indépendance de l'observé réduit dogmatiquement à des inférences uniquement déterministes.

tout autant que comme moyen si nous la regardons en rapport à ses effets, ainsi qu'un facteur de progression dont la réalité affère à l'entraide.

> Discriminer entre moyens et fins de ce que l'on examine en rapport à un but se pose au cœur de la sagesse à pouvoir conduire nos entreprises en tenant progressivement compte de la totalité des êtres en vue de l'unité incombant à leur tout. C'est à ne pas juger de notre altérité depuis des apparences manifestées, mais en rapport à notre propre incomplétude existentielle dans l'unité du tout.

L'idée que les ombres portées accompagnant significativement la substantialisation de ce sur quoi portent nos actes mettent en relief, par le moyen de toutes sortes d'oppositions, de contradictions, de considérations antithétiques qui sont ensemble à ne concerner que les états successifs d'un unique encours réalisateur en rapport au potentialisé à l'Univers, reste indéniablement le fil conducteur par lequel il devient possible de ne pas faire l'amalgame entre moyens et fin.

En référence à notre époque par laquelle la pensée d'une interrogation à propos du monde est presque exclusivement servie par les seules sciences expérimentales vues en leur apogée dominatrice, le concept de finalisme est négligé. Les sciences expérimentales ne peuvent en effet porter que sur les états réalisés du monde, et conséquemment sont à ne pouvoir déduire que la reconduction phénoménologique de l'effectué, donc sans liaison théorétique aux potentialités en réalisation. En sorte que ce qui est oint par les fidèles du modernisme ne concerne que des moyens. Pour l'essentiel, ces moyens se réduisent encore à ce qu'il nous est possible de posséder du monde réduit à ses états que l'on explique comme advenant au travers des causes aveugles, selon le hasard et sans raison. Cependant que, ce faisant, l'on progresse dans le savoir à propos de l'existence du monde en isolant paradoxalement la nature humaine, en tant que son activité sert d'humaines raisons et vise des effets attendus. Compte tenu de modes intellectifs érigeant dans l'alternance des présupposés des compensations à caractériser la succession des époques palliant les manques de l'effectué au passé, c'est à pressentir que les meilleurs penseurs qui succéderont à ceux de la présente époque seront, sous le signe opposé, préoccupés de sonder le potentialisé dans la chair du monde. De compenser ainsi, peut-être avec de semblables excès, l'appropriation environnementale à favoriser l'avoir à soi au détriment de ce qui fait être, ce sera alors à permettre la sophia.

C'est au fur et à mesure des erreurs et des échecs jalonnant nos vies que, durant l'apprentissage de notre libre-arbitre individué, il nous est possible d'entendre la voix de la sagesse. Disposition qui se répercute sur les saisons marquant les alternances conduisant les développements sociaux. Et c'est en rapport à cette disposition qu'il nous arrive de saisir que cela qui est à mettre historiquement en relief la maturité progressive de l'humanité dans l'alternance du promu dans l'époque s'apparente aux phases reproduisant ce par lequel chacun passe au cours du vécu durant sa vie incarnée. En sorte que, comme dame Sophia ne peut manquer de vous entretenir également à le pouvoir comprendre, je ne rapporterai avec ce qui suit que l'essentiel des grandes étapes sociales d'une disposition par laquelle nous considérons le globalement relatif ainsi que des micro-absoluités locales pour transposer dogmatiquement la fin dans le moyen spécifique à l'isolation de chaque époque épicentrée sur elle-même. De ces étapes marquant les progressions de l'humanité, voilà ce qui ressort.

Dès l'Antiquité, la Terre produisit des orpailleurs. Hélas, pour cause que leur vie appartint au crible d'être nourrie par l'espoir de quelques pépites, tous disparurent les uns après les autres sous leurs montagnes de déchets. Ce sont là les premiers qui firent l'histoire pour s'être distingués du commun par des entreprises particulières considérées ainsi que fins en soi.

De ces orpailleurs, il y en aura encore longtemps à subsister après que sous des ombres et des déguisements socialement protecteurs, des alchimistes, dédaignant l'or naturel, tentèrent en catimini, ou retirés du monde, la transmutation du vil en pur à force de pénitences, de contritions, de sacrements. N'est-ce pas encore un gène d'orpailleur qui coula dans les artères de cette espèce-là?

Après les orpailleurs criblant les alluvions du monde et ceux qui voulurent ne conserver en eux que l'or pur, vinrent d'autres qui se contentèrent de le vouloir trier chez les autres. Une armée d'inquisiteurs se donna pour mission de purifier l'humanité en ne conservant que les bons dans l'espoir de réaliser ce qu'ils apercevaient d'idéal. Les plus qualifiés d'entre eux donnèrent ainsi du sens à leur vie en tuant, ruinant, torturant et brûlant toute gente leur paraissant nuisible ou non conforme aux espérances des religieux. Cela sous diverses bannières, c'est-à-dire jamais en leur nom pour que la cause s'entende, ni en raison de l'Unique, bien que les purges et les génocides que l'histoire retient se firent le plus souvent *à propos de Dieu,* si ce ne l'a été au nom de gouvernements se consacrant à leurs prérogatives de souveraineté.

Puis dans la ronde, le temps d'une sorte de cultivateurs arriva à son tour, celui des humanistes. Renonçant à séparer le bon grain de l'ivraie pour la raison que, sur les os blanchis des ancêtres, bons et méchants continuaient de croître comme poussent d'utiles céréales au milieu de l'ivraie, ils conçurent leur outil agraire à travailler le terrain social en proclamant haut et fort le privilège qu'a l'humanité de pouvoir s'autodéterminer. Hélas, il leur a suffi de décréter pour cela de façon doctrinale (puisqu'il leur était impossible de le prouver d'expérience) que l'humain est le seul être rationnel du vaste Cosmos et en accord avec des savants commençant d'explorer objectivement leur environnement. C'était par là ne reconnaître aucun des gouvernements extérieurs, c'est-à-dire ceux de la nature, ceux d'une administration locale extraplanétaire, et en continuité ceux d'une surnature. Alors tel ATTILA pour qui l'herbe ne repoussait plus sur son chemin, on en peut suivre la trace à ce qu'après le passage de leurs enfants devenus positivistes et pragmatiques à ne regarder pour essentiel que les bénéfices communautaires au détriment de leur extériorité, l'esprit est à dépérir, l'âme à se dessécher.

C'est encore dans l'intention de court-circuiter les lenteurs d'une évolution naturelle, que les derniers arrivants, savants et techniciens, finirent par recevoir leurs salaires de satisfaire les désirs utiles autant que futiles de l'humanité précédemment isolée de son intégration cosmique par les humanismes. Le bien-être de l'humanité, de nouveau vu comme fin en soi, non comme moyen, entraîne que les enfants de nos enfants continueront d'éponger la dette écologique résultant de leur ouvrage insuffisamment considéré de l'avoir confié économiquement aux mains des financiers et des gouvernements nationaux. Souvenons-nous encore que c'est ignorée de la population occupée de ses seuls appétits que la science commença de poindre en certains monastères, et aussi dehors, avec quelques philosophes tenus dans l'ombre. Elle grandit cependant vite en ces terres propices, ce qui était hautement souhaitable. Constatons cependant que bientôt des technoscientifiques, cette fois académiquement formés au grand jour sur les présupposés du modernisme, se répandirent étant également souhaitables, mais non à pulluler démesurément jusqu'à ne tolérer aucune place pour d'autres manières de penser. Aussi des scientistes intolérants commencèrent d'imposer aux sociétés leurs spécialités à la façon des cellules cancéreuses dans un organisme biologique, refusant d'apercevoir que, comme dans tout organisme, chaque différence à sa propre fonction en symbiose au tout. C'est de cela que les nations sont devenues malades de considérer le monde ainsi qu'un objet d'appropriation. En sorte que des docteurs opérant au

travers l'intelligentsia du moment, commençant de constater la fébrile agitation des écologistes, en viendront à conclure qu'une diète s'impose à l'humanité. Et, opportunistes, les gouvernements suivront à prescrire de nouvelles taxes et interdictions à pouvoir annoncer aux foules que, de leur fait, tout *ira* pour le mieux.

Voilà où nous en sommes. Jadis le ciel était plein de divinités et de purs esprits côtoyant le quotidien humain. À compenser les excès de pouvoir des clergés religieux venant des foules de croyants à faire abnégation de leur libre-arbitre, une science réifiante advint et occupa elle-même le terrain d'être exclusivement préoccupée de chosifier le monde en vue d'en légaliser au mieux son appropriation depuis des moyens technologiques. C'était la porte ouverte aux mandarins académiques enseignant ce qu'il fallait maintenant croire du monde, balayant devant la porte de l'humanité tout ce qui n'était pas logiquement scientifique, jusqu'à nous isoler comme dans un cocon perdu en l'immensité sidérale. Dès lors, une nouvelle chasse aux sorcières pouvait commencer de s'exprimer. La mode étant à la pensée positive soutenue par une prétendue objectivation (prétendue en ce qu'elle advient étant caduque d'être proposée dans l'absolu, c'est-à-dire à ne pas supporter ce qui peut la compléter), beaucoup s'activent pour traquer tout ce qui ne relève pas de la visibilité matérialisée. Leur mission vint de combattre le péril des superstitions arrivant sous couvert de croyances religieuses, et jusqu'à déconstruire l'ouvrage des philosophes d'anciennes générations qui tentèrent de comprendre la physique de la nature en raison d'une surnature métaphysique. Il devenait licite de réduire l'humain lui-même à des comportements physiologiques: la pensée et la vie s'impose comme advenant des sécrétions somatiques. La nouvelle chasse aux sorcières sévit jusque dans le harcèlement des minorités de conviction s'écartant des standards d'une population évangélisée en raison de la pensée unique convenant à l'époque. D'opter dans sa vie privée pour des mouvements prônant le végétarisme, ou choisissant de ne pas en passer aveuglément par les industries pharmaceutiques, est même devenu un signe d'appartenance sectaire à proscrire.

Au travers des médias, il importe maintenant d'entendre par secte tout mouvement social ne s'en remettant pas pour conduire notre vie aux fonctionnaires mercenaires des institutions administratives. Par déviance, on en est venu à entendre *en bons citoyens* que des choix de vie autres que conventionnels nuisent aux nations. Cependant que dans le paysage humain, nous pouvons apercevoir depuis une proportion grandissante de personnes entreprenant de se déplacer à contrecourant de la catéchèse

médiatique, que cette intelligentsia contemporaine, maintenant au sommet, commence à s'essouffler de n'être occupée que de vider du présent contexte social ce qui constitue la citoyenneté territoriale. Présentement, le citoyen devient inutile s'il ne se suffit pas de déléguer sa souveraineté au travers de périodiques jeux électoraux, et s'il revendique de mener sa vie autrement que comme consommateur à répondre de l'idéologie appropriative d'un environnement matériel.

Voilà où nous en sommes au creux de la vague des réalisations du potentialisé dans l'humain. Aujourd'hui, l'austérité de la vie intérieure, pour ne pas dire sa misère passagère, accompagne la débauche des biens de consommation si mal répartis sous le règne des corruptions échelonnées en tous degrés de la pyramide sociale et des gouvernants asservis ou au service d'une finance maintenant émancipée des territorialités étatiques.

Pour faire le printemps au sortir de l'hiver, il faut des fleurs, papillons et chenilles, ainsi que des hirondelles, avec un air qui embaume des pollens migrant vers de nouvelles fécondités de la nature, autant que l'espoir annonciateur du renouveau. L'humanité de demain est dès à présent féconde des espérances latentes à ne pouvoir se trouver satisfaites dans l'idéologie du modernisme. En quoi le futur peut-il compléter les lacunes du passé?

L'avancement des technosciences, en poursuivant la connaissance et la maîtrise du monde matériel, représente ce qui mobilisa dans l'époque la partie la plus douée de l'humanité. On peut dire que son avènement est responsable de l'heureux saut de géant advenu dans notre expérience du monde matériel. Mais au passif de cet exploit à former zone d'ombre du point de vue humanitaire, une mobilisation trop stimulée par toutes sortes d'entreprises et de consommateurs en concurrence les uns les autres. À l'avenir, nous retrouverons encore longtemps sans doute cette composante concurrentielle, mais seulement comme inertie. Comme inertie, car une idéologie visant à améliorer le milieu matériel de la vie, bien qu'il soit souhaitable d'en poursuivre l'accomplissement, ne pourra satisfaire aussi les gens qui, en continuité, rendront compte d'interrogations à pouvoir édifier nos déterminations prises dans le for intérieur du libre-arbitre humain en vue d'être. Autrement dit, adviendront des progressions de soi, celles des individus eux-mêmes, à compléter les améliorations de leur niveau matériel de vie. Complémentant les progrès technoscientifiques dans la maîtrise de notre environnement, seront alors les entendements provenant des ressources d'une vie intérieure. Entendements toujours personnels à permettre, dans l'autonomie du propre vécu de chacun, la progression des personnes elles-

mêmes. Un nouvel élan pour les générations futures qui, par sagesse, devra au mieux s'accomplir à ne pas s'envisager en tant que fin en soi, mais comme moyen, devant continuer d'apprendre à penser à mi-chemin entre le monde matériel qui nous est extérieur et le monde spirituel auquel on accède par l'entrée tout immatérielle se situant à l'intérieur de soi.

Historiquement, la sophia d'aujourd'hui existe à mêler des aspects tout à la fois antiques et modernes. Cependant que ce qui distingue l'antique sophia de la moderne est qu'après MARC AURÈLE elle quitta le terrain de la pratique réalisatrice personnelle, pour devenir la chose de disputes exégétiques d'experts en archéologie des textes subsistant en des langues mortes. Pour un temps, elle a donc perdu sa vitalité, n'étant conservée que comme objet d'instruction universitaire, même si des personnes ne cessèrent jamais de tenter d'agir d'âme et en conscience, à l'exemple de ce que l'enfant peut apprendre à parler sans connaissance des règles syntaxiques d'une langue.

Le principal argument de cette disposition ressort de ce que voici. L'antique sophia tirait son principal mobile des conditions relationnelles entreprises à notre altérité, et dans un rapport à des intentions personnelles, non pas dans l'isolément de nos déterminations, mais en concordance avec un entendement démiurgique à surdéterminer la dynamique des libres mouvements individuels. Autrement dit, la fonction de la sophia permettait, conjointement au savoir d'expérience, d'opérer qualificativement sur la nature en étroite liaison à ce que l'on entendait d'une surnature. Or son objet s'est évanoui, est devenu sans fondement depuis la fin du 19e siècle, en référence à la logique moderne voulant que la pensée soit l'aboutissement de la sécrétion physicochimique des neurones du cerveau, et qu'elle advient comme un épiphénomène dans un Cosmos physique se formant par hasard, ainsi que sans raison d'un néant originel.

La figure illustrant la couverture du présent livre est à le rappeler. Pour l'antiquité égyptienne, l'œil d'HORUS (Celui qui regarde à travers toutes choses) avait pour arrière-plan ésotérique l'existence absolue et infinie, non spatiotemporalisable, particulière à l'Un, *Neter des Neters*. Par suite, on en comprit la signification au travers des religions monothéistes comme Dieu unique dont tous les êtres divins sont les membres insécables, en tant que source existentielle de l'indéfinie diversification du partiellisé dans le temps et dans l'espace à permettre le relationnel entre ce qui peut être quasi indéfiniment différemment individué: la spatiotemporalité limitant choses et êtres à permettre leurs relations. Voilà pour le principe de génération

nécessairement tenu à antécéder la possibilité variative. Les interrelations de l'individué sont en effet seules à exiger le bornage en temps et en espace des oppositions intercomplémentaires dans une indéfinie incomplétude de pouvoir faire être et avoir depuis le principe de transformation, en tant qu'expérience de l'existence.

On suppose que c'est en raison de cet appréhendement que la mathématique pharaonique reposa sur le fractionnement indéfini de la plénitude du Tout, soit: 1 → 1/2 → 1/3 → 1/4…, → 1/n, alors que la moderne, de partir d'une origine néantaire, se base sur le fait qu'*il est toujours possible d'ajouter une unité au nombre le plus grand*. Deux façons opposées de considérer la réalité, à pouvoir se compléter l'une l'autre. L'antique manière de quantifier garde dans l'idée qu'entre l'Un numérant et le multiple numéré, l'Univers sera toujours à compléter la réalisation de l'individualisable, car il y aura indéfiniment une fraction individuée par scissiparité (1/n) à mettre en relation complexificatrice avec toutes les autres.[18] C'est à pourvoir à semblable entendement que LEIBNIZ, lors de sa recherche mathématique de l'infinitésimal, posa la numération binaire entre l'unité qui symbolise la continuité existentiellement absolue de Dieu, et zéro à représenter le néant. Conforme à cette disposition, toutes relativités opératoires dans les individuations d'être, d'avoir et de faire intermédiaires, rendent compte de l'inépuisable série des relations hiérarchisées au sein de la multiplicité médiane. Elle est indéfiniment poursuivable à partir du calcul infinitésimal.

La différence du raisonnement cosmogonique par rapport au raisonnement cosmologique accompagne précisément, non pas la disparité des appréhendements, mais leur opposition à pouvoir mutuellement se compléter de regarder chacun par l'un des bouts opposés d'une même lorgnette. En son appréhendement cosmogonique, l'Univers visible soumis à transformation ne peut avoir sa génération que dans l'invisibilité de ce qui, à l'encontre, se pose comme la source existentielle du donné à transformation. C'est alors l'existence absolue, éternellement fragmentée et disséminée par le dieu SETH (que nous nommons maintenant Dieu en tant qu'existence absolue et infinie, comme source de tout ce qui a, est et se fait) que la divinité THOT (ou l'Être suprême faisant l'expérience de l'existence d'une instance cosmique de réalisation) organise et complexifie de relier indéfiniment les relations faisant être et avoir au monde. De ces deux aspects complémentaires du même résulte une continuité éternelle, corollaire de l'indéfinité des

18. Voir entre autres sources: R.-A. SCHWALLER DE LUBICZ, *Le temple de l'homme, Apet du Sud à Louqsor*, Caractères, 1957.

cycles temporels imbriquant par strates toutes relations du microcosme au macrocosme.

> Entre savoirs d'expérience à propos du déjà réalisé et croyances par entendement du potentialisé, nous faisons l'expérience d'une **existence à nous être préalablement donnée**. La sagesse relie dès lors ce qui arrive du fait de nos activités séparément individuées, mais des activités qui, dans leurs diversifications indéfinies, restent inexorablement reliées à l'unité du potentialisé en regard de leur tout depuis la complexification relationnelle basée du microcosme au macrocosme sur l'organisation de la totalité de l'individué. Notons bien que l'individuation allant avec la subdivisibilité dans la totalité, a pour complémentaire l'insécabilité dans l'unité du tout. Il semble que ce ne peut être que ce contexte-là qui peut diriger nos pas à décider du carnet de route édifiant la sophia.

Si la sagesse implique le concept cosmogonique, au savoir d'expérience suffit le concept cosmologique. En cosmogonie, on regarde l'Être et les êtres dans leur rapport à ce qui est de leur fait. Depuis un l'appréhendement cosmologique, on regarde les seuls objets du monde, et par suite leur physique au travers de la phénoménologie. Entre l'antiquité et la modernité, le progrès fut constant. Des progrès sociologiques et gouvernementaux firent que nous pouvons maintenant soutenir que la personne humaine est fin et non moyen en cosmogonie; que par sa faculté de personnalisation, l'humain est doué de propres ressources intérieures pour la possibilité qu'il a non seulement de s'affranchir des conditionnements et de comportements hérités en rapport à des contraintes environnementales, mais encore de participer depuis son libre-arbitre de ce que sera finalement le monde après son instance de perfectionnement. Et ce n'est qu'à regarder par l'autre bout de la lorgnette que l'on conclue à l'inverse d'un point de vue scientifique. Bien sûr, les deux démarches sont en soi incomplètes et ne peuvent se compléter que depuis une instance métascientifique à venir. Il faut bien admettre que dans l'entendement de cette conclusion, les religions ne sont pas seules à ériger des aspects négatifs au travers des progressions du croyable, les dogmes touchent aussi le savoir d'expérience. C'est en considération des aspects négatifs que constamment nous nous ébrouons les méninges en notre âme et en conscience, afin de pouvoir participer des progressions ne reniant ni gnoses d'entendement, ni sciences issues de l'observation et de l'expérience. Ce ne sera en effet jamais de faire table rase des arguments adverses que nous avancerons, mais de les reconsidérer à la lumière de l'insuffisance des nôtres.

Du point de vue pratique, nous avons à considérer que ce que nous jardinons sur le terrain des mentalités ainsi fumé et préparé, produit de bons résultats épistémiques. C'est semblablement que le progrès des collectivités advient: il pousse sur l'humus des scléroses concomitantes, tel que le nouveau se réalise fertilement sur fond des décadences et des abus: le corruptible à permettre la re-substantialisation ayant servi d'anciennes productions devenues obsolètes, à sustenter la progression des nouvelles. D'où est, qu'épisodiquement, ces aspects ne vont pas l'un sans l'autre.

> Conséquence pour la sophia, il ne sert à rien de chercher à éradiquer l'indésirable dans l'évitement des efforts à produire ce qui est désiré d'âme et en conscience. Là où sont produites épisodiquement les pires exactions sociales apparaissent aussi, simultanément ou avec un effet de retard, les plus beaux cas d'abnégation personnelle. En sorte que les malversations, dégradations et corruptions, toutes choses indésirables qui ne sont bien évidemment à ne pas rechercher pour elles-mêmes, lorsqu'elles arrivent dans le présent à faire ombre aux progressions, ont constamment au bilan du futur un aspect positif du point de vue cosmogonique des progressions, celles de l'être et de ce qui est de leur fait. Du point de vue processuel de la nature à conduire la lente instance de réalisation du potentialisé, le revers des choses fait intégralement partie de leurs aspects positifs.

De cette disposition générale découlent en pratique les conditions du progrès humain. Du point de vue des conventions, nous en sommes à la légitimation d'une souveraineté de la personne humaine, dans une considération visant sa destinée depuis des choix personnalisés de participer du monde. Se dégage des conventions internationales le droit à personnalité dotant l'humain d'une opposition absolue en ce qui est de son intégrité et de ses propres choix à autodétermination. Mais c'est à pouvoir espérer donner un nouveau visage à l'humanité future que dans ce droit individuel à la personnalité se trouve potentialisés des engagements personnels, cependant que les expressions de l'humanité devant en résulter ne peuvent sensément s'apercevoir qu'à pouvoir correspondre à un très lointain futur. Car dès lors qu'il restera des mentalités d'esclaves, des soumis et des exploités, sont également inévitables des tyrans et des dictateurs, des conducteurs de troupeaux et des gens occupés de cupidités. Le revers de l'un à l'autre d'une telle configuration est par nature indissociable de précisément faire référence aux moyens processuels de progression de l'être humain.

Bien sûr l'émancipation de la personne humaine ne peut s'effectuer de seulement la reconnaître socialement de droit. Par nature, l'émancipation individuelle ne se fait pas par les gouvernements, les meilleurs d'entre eux n'étant encore qu'à entériner ou ratifier, avec le plus souvent un temps de retard entre le législatif et l'exécutif, les aspirations individuelles aux fins d'administrer les sociétés. Si les aspirations indirectement collectives peuvent être validées par l'observation, l'émancipation ne s'acquiert qu'individuellement, c'est-à-dire non pas en correspondance à des luttes sociales entreprises pour minimiser les délais des adaptations gouvernementales aux faits de société, mais à partir des progressions entreprises sur soi à nous libérer vraiment, celles qui impliquent encore plus de courage que le face-à-face aux difficultés du milieu de vie. C'est à semblable disposition que la souveraineté de soi engage chacun à pouvoir choisir:

- d'agir depuis des dispositions réciproques par *affectio societatis*, en tant qu'intention, depuis des sympathies vécues qui ont pour retombée pratique de collaborer sur un pied d'égalité, pas seulement en droit, mais de plus en fait; égalité précisément fondée sur la souveraineté de la personnalité propre à chacun, indépendamment des différences en qualifications susceptibles de hiérarchie dans les fonctions exercées, ou à des différences d'acquis en propriétés matérielles;
- de progresser par soi-même en droiture, au fil d'une actorialité vécue au monde des personnes visant à réduire, par des actes librement personnalisés, la distance de ce que chacun aperçoit d'âme et en conscience, venant d'évoluer dans les trois coordonnées que sont la recherche de toujours plus de beauté, de vérité, et du bien faire; donc sans soumission, ni contrôle d'aucun semblable et, consécutivement, à tenir aussi par réciprocité les mêmes considérations pour tout autre que soi;
- de collaborer à l'édification des valeurs humaines, autant qu'à leur défense en vue de la progression d'une citoyenneté toujours plus universelle venant, non pas d'agir sur autrui, mais sur soi-même à participer de la progressive complexification des sociétés advenant entre les générations.

Notons que créditer dans son expression succincte et perfectible de ce que la sagesse nous enseigne à préfigurer le libre choix dans l'autonomie responsable implique, en tant que ce choix est ou n'est pas partageable, d'admettre pour d'autres par cohérence son aspect contraire aliénant. Autrement dit, qu'en référence au même circonstanciel du relationnel gratuit de soi nous accordions pleinement à tous la possibilité de choisir d'exercer leur tutelle sur d'autres individus, tel que toutes les personnes soient confrontées

aux mêmes dispositions d'autrui vis-à-vis d'elles-mêmes, que ce soit sous la forme consentie, ou que ce le soit d'une manière coercitive. C'est semble-t-il là l'effet d'un décret spirituel spécifique des progressions de la personne, distingué de la progression des administrations collectives. Entendons bien que pour le cadre à donner à la sophia, cette disposition consécutive de la souveraineté du libre-arbitre de soi, n'est en rien assimilable à ce qui relève des gouvernements représentatifs d'un État de droit depuis des moyens propres, dont sont les contraintes civiquement acceptées afin de pouvoir politiquement conduire des organisations sociales. En sorte que si l'on accepte une justice sociale exprimant un état de fait bien imparfait, mais à conditionner la cohésion sociale, autre est de se faire justice soi-même en rapport à de mêmes règles. En ce que cette condition fait spirituellement appel à toutes les ressources intérieures en vue de notre propre destinée, nous pouvons en être convaincu, et le moment venu cependant manquer de courage pour exprimer personnellement une réponse pacifique aux agressions du monde extérieur, alors même qu'elles ne peuvent porter atteinte à notre être, ne concernant que ses substrats corruptibles.

La raison de tenir l'autonomie de la personne fondée sur la nature et non sur les artifices gouvernementaux, est qu'au laboratoire de la pensée advenant d'âme et en conscience au contact de l'esprit, la sagesse des choix personnels est validée à faire vivre l'épanouissement de la personne humaine acquérant l'expérience de sa libre participation du collectif. En tant que cet épanouissement depuis une libre participation se trouve posée dans son contexte laïque de façon pragmatique à être entérinée par les lois de la nature, aucun parti politique, aucune institution religieuse, ni aucun dogme philosophique ne sont à devoir l'entériner. À cet égard, notons que la naturalité d'une autonomie de vie participative est semble-t-il la seule façon d'admettre le critère d'autonomie responsable sans faire référence politique à la dignité humaine, ou en religion au caractère consacré de l'humain, même si la présente nature humaine comporte dans son extension future une filiation divino-humaine. En effet par logique, ce ne peut être que la liberté naturelle de l'individu qui peut faire que socialement on promulgue des dispositions fondatrices constitutives d'un droit institutionnel, puisque l'inverse serait à précisément considérer une pseudo-liberté civique à justifier la primauté sociale des gouvernements. Que l'on démontre sinon comment faire abstraction du principe de liberté, en ne conservant que la notion de jurisprudence, puisque de factice, en tant qu'artifice social, elle devient alors fictive: elle perd sa réalité en tant que la légifération du droit est invalidée si elle n'est pas antériorisée pour sa promulgation par le critère de

libre-arbitre pour rendre compte de l'animique des sujets d'une psyché consciente et volitive, dès lors qu'on en distingue le règne du déterminisme réglant l'animation des objets de la physique.

Et c'est encore dans cette condition que le droit de la personne trouve son revers à être complémentaire avec le devoir de réciprocité. Dans son aspect positif, la considération des valeurs humaines aperçues d'âme et en conscience, à constituer le déterminant de l'animique humaine, croît et fructifie à partir de ce que nous vivons dans l'expérience du libre-arbitre. Une disposition que ne peut remplacer l'activité consistant à se constituer les gendarmes faisant respecter des interdits ancestraux à des fins communautaires. Car autre que la fonction de gendarme, est de devenir par soi-même un artisan animé de volonté d'ouverture auprès d'autres sensibilités ordinairement cataloguées de marginales pour cause de constituer des interprétations parallèles de la réalité. Cela se conçoit d'apercevoir que nos interprétations personnelles, à devenir dans une certaine mesure communautaires par extension, ne peuvent qu'être incomplètes, si les représentations mentales, pour être relatives et partielles, procèdent ensemble de toutes leurs expressions singulières advenant dans l'humanité, y compris celles qui sont encore potentialisées en elle. Cela est à dire que s'il importe de juger par soi-même, l'arbitraire de nos conclusions s'avèrent faire abstraction dans le point de vue personnel de celui d'autrui, tout autant que d'arrêter définitivement nos conclusions à ne pouvoir les remettre en cause jugeante, précisément en ce que *notre point de vue* sur la réalité ne peut être que lacunaire, et qu'il correspond à des besoins métaboliques variant avec des étapes de progression.

En tant que fondée sur l'intercommunication d'une recherche personnalisée susceptible de motiver des choix personnels de conduite, choix qui sont donc personnalisables, les discussions fondées sur des opinions inévitablement diversifiées sont au mieux à faire vivre le partage d'un donné à réfléchir hors tout dessein de distribuer des savoirs à consommer. À l'intérieur du dialogue et de nos lectures, des concepts nouveaux peuvent surgir à déranger nos idées préconçues, mais c'est de cela que peut germer en nous le doute qui, si fréquemment, nous sauve d'une sclérose progressant au prorata des certitudes. En sorte que ce qui guide le choix de porter ainsi notre regard sur l'avenir est de penser qu'au progrès des personnes, partager de nouvelles interrogations apparaît de plus de profit que d'apporter autoritairement des réponses. Cela dit au sens où pénétrer par expérience subjective une signification est autre que le savoir acquis à son propos. Le monde extérieurement physique se pose comme véhicule du relationnel que

nous investissons au niveau de ce qui constitue notre altérité. Approfondir ce relationnel vient de considérer conséquemment autrement que comme acquisition de savoir objectif. Plus qu'une simple lecture du monde extérieur en vue de l'accumulation de savoirs, appréhender l'inconnu relationnel depuis notre vécu passe par notre ouverture mentale vis-à-vis d'une disposition pouvant être éminemment compréhensible à partir du simple exemple montrant la différence entre le savoir technique d'une automobile (moteur, électronique de contrôle, etc.), et savoir la piloter. Deux acquisitions, l'une objective, l'autre d'extension subjective, distinctes et complémentaires à pouvoir investir le domaine suggestivement spirituel en vue de décider de nos choix d'agir en tels moyens.

Aussi pour échanger des semences venant de la culture du jardin intérieur, une attitude intellectuellement ouverte consiste d'abord à ne pas juger du texte à pouvoir les transmettre en projetant sur lui notre bagage culturel. Car ce faisant, nous pouvons en décanter la substance, mais nous passons à côté de l'essentiel: **nous occultons des possibilités de sonder des vraisemblances à dépasser notre sphère culturelle**.

L'attitude qui en résulte est subtile à favoriser intellectivement l'osmose du nouveau. Elle arrive à permettre de nous laisser pénétrer par le lu afin d'entendre des significations se situant entre l'assemblage des mots pour les communiquer. Entendons bien la différence d'acquisition. En rapport à l'exemple qui vient d'être donné, le savoir technique à propos du véhicule, tout comme le savoir scientifique à propos du monde, représentent ensemble le savoir communautaire. Mais l'expérience à pouvoir conduire le véhicule en question, tout comme l'expérience de notre relationnel à notre altérité, sont essentiellement des acquisitions individuelles. Pour ne pas séduire ou se laisser influencer au moyen de vérités jugées incontournables, des interrogations individuelles advenant en rapport à une sapience ne séparant pas l'expérience du croyable, sont source de remises en question personnelles à permettre d'examiner sous forme de matériaux ce qui nous sert dans la construction de meilleures représentations. Si dans la disposition de dialectiquement diffuser ce qui peut servir l'expérience d'autrui en respectant son libre-arbitre il nous arrive de déranger ou de bousculer des idées toutes faites, ce n'est alors pas dans l'intention de choquer, ni de heurter l'autre par le biais de cela auquel il est à croire comme une différence expérientielle acquise à partir de son vécu personnel, et encore moins de chercher à lui imposer nos opinions personnelles, ou celles qui nous adviennent de partager depuis nos appartenances sociales.

Au sens de s'effectuer en soi à ne pas exclure des misères intérieures et des difficultés de vie, de telles relations participatives, que l'on souhaiterait de cela plus humaines que dans le contexte des concurrences, sont au mieux à satisfaire des sympathies venant de partager un champ commun de recherches assorties de luttes personnelles. Ce sont en effet des sympathies et des sentiments humains qui peuvent soutenir et porter cela qui reste axé sur les efforts personnels disant oui aux nourritures apportant avec elles la chaleur nécessaire au métabolisme des âmes à sang chaud et non aux satellisations autour de dogmes à capter des inclinations partisanes. Au sujet du mystère de la pensée située aux profondeurs psychospirituelles de soi, nous ne pouvons demander notre chemin à personne. Chacun doit entreprendre le sien sachant que la nature humaine ne peut entièrement se cerner en chacun, et plus encore en celle-ci de ne pouvoir savoir apriori ce que décantera notre propre humanité.[19] C'est à devoir fuir des générations de faux disciples dont l'impuissance les meut à prédiquer dans l'absolu. Voici l'aube d'un jour nouveau en terre humaine, le stade à franchir une nouvelle étape.

> Il faut le répéter, tant l'évidence est à nous le faire oublier: l'effort que chacun entreprend à progresser en lui-même en vue d'une continuité interrelationnelle est sans doute dans l'art toujours personnalisé d'une ouverture conscientielle en quête du mieux par laquelle on ne trouve jamais définitivement ce qu'on recherche, concilié à cela que l'on découvre auprès d'autres de ne pas l'avoir encore vraiment cherché.

Commence aujourd'hui d'apparaître ici et là dans les cogitations que ce que nous nommons nature ne représente que la **matrice** du Cosmos en formation. Pour apercevoir cette disposition, il faut bien sûr d'abord considérer l'Univers ainsi qu'un tout en cours d'expansion et de réalisation continue. Et c'est au cours du cheminement conséquent à s'ensuivre que nous sommes conduits à conclure en l'impossibilité d'exclure quoi que ce soit des états d'un encours réalisateur, sans risquer de porter atteinte au projet dont nous ne prenons conscience que par fragments au fur et à mesure de nos participations. Or de considérer que la matrice féconde que représente la nature comporte dans son moyen des lois et des conditionnements propres à conduire son travail d'enfantement, alors par suite la maturation de l'humanité, en ce qu'elle représente un élément que nous ne pouvons

19. Voir à ce sujet: *Ainsi parla Zarathoustra*, NIETZSCHE.

abstraire de la nature, ne peut qu'échapper aux dogmatiques particulières appropriées à son propos. La maturation de l'humanité, pour advenir de façon indissociable de la réalisation concomitante de la nature du Cosmos, comporte aussi ce qui est à gouverner son épanouissement spécifique. Parvenu à cette prise de conscience, c'est comme la lumière du Soleil se levant sur un horizon qui est, certes, vu matériellement inchangé à varier infiniment peu d'un jour au suivant, mais nous apparaissant cependant, même au travers les brumes matinales de notre éveil, sous l'éclairage étonnamment serein de son entendement à potentialiser aujourd'hui ce que sera demain. Brumes matinales en ce que la nouveauté du nouveau jour ne transparaît que du dedans des choses. Tout comme l'âme humaine apparaît sous l'animation vivante du corps, il nous faut enlever ce qui habille terre et ciel pour apercevoir sous la chair du réel l'âme cosmique animant de nouveaux jours.

De ce que le métamorphiquement formé ne peut sortir que de l'informel, tout comme de l'incommensurable advient la commensurabilité du pondéré, nous comprenons que c'est d'une invisible existence, que se peut la visibilité de ce qui se fait, devient et acquiert. Donc en continuité à généraliser que tout état d'être est en rapport avec ce qui n'est pas encore, mais à ne pouvoir se fonder sur soi-même, ni à le pouvoir sur une origine néantaire. De discriminer ce qui existe de ce qui est, a et se fait, consiste en un effet de miroir qui ne renverra toujours de l'un à l'autre que le reflété comme conséquence manifestant ce qui déjà existe par soi (prédicat d'aséité à permettre l'abaléité du monde).

> Dès lors que l'on déclare objectivement existante une réalité advenant dans l'ordre du possible, son fait implique la nécessité de tenir, même implicitement, l'antériorité de ce qui lui donne existence. Nous sommes en cette considération à dire que la raison de devoir rendre compte de ce que l'existence antécède à pouvoir se disséminer dans ce qui est, a et se fait, prime sur le constat de causalité ne pouvant rendre compte que de ce qui régit des transformations métamorphiques.

On le sait depuis PLATON: du point de vue démiurgique à discriminer l'existence de l'Un, des êtres qui sont à faire être, la parole porte en substance le verbe qui est l'essence du dit, tel que le signifié est en lui-même inaudible et seulement entendable à passer par la parole. Inférence qui répond à une disposition généralisable. C'est de l'impermanence des métamorphies objectivement substantialisées que nous apparaît, depuis des essences d'être, l'immanence existentielle. Immanence de l'existence qui est

par elle-même non manifestable, précisément pour cause de ne pouvoir changer ou varier, et conséquemment d'être aphénoménologique. Seul ce qui change, soit extensivement à l'exocosme, soit intensivement à l'endocosme, ou le rapport des deux quant aux représentations d'une médianité conscientielle propre aux êtres, réfère à une possibilité manifestative. C'est ici qu'est mis en défaut le dogme matérialiste par lequel on asserte, précisément sans adéquation probante à pouvoir en soutenir d'expérience la doctrine, que seul ce qui est physiquement expérimentable existe. Bien entendu c'est à confondre ce qui se manifeste dans les attributions d'être et d'avoir au monde, avec la nécessaire existence de Dieu et du divin en un continuum d'absoluité et d'infinité par ailleurs non manifestable, mais conséquemment potentialisatrice de la variabilité finie à indéfinie et relativable à subabsolue en des manifestations d'être, d'avoir et de faire.

Le stade à franchir une nouvelle étape, ou l'aube annonciatrice à dire qu'un jour nouveau se prépare, quel est-il? Constatons qu'au traverser les siècles, les penseurs qui s'éveillent d'apercevoir ce qui est nouveau sous l'éclairage du soleil levant, sont fragiles comme tout ce qui vient de naître. L'histoire des derniers siècles est parsemée de cas les condamnant, si par inadvertance ils se heurtent aux puissances en place à ne concerner que les événements reconductibles des jours précédents. Ces penseurs-là sont pourtant à perpétrer leur vécu étant persuadés agir de bonne foi en raison du meilleur choix. Cependant que ce meilleur choix se pose en considération de buts idéaux représentant le finalisable, alors que la finalité ne peut s'atteindre que localement, restant partielle devant d'insondables réalisations en cours en vue de l'unité du tout. L'histoire est là à nous enseigner d'une manière qui ne semble aucunement négociable, ce qui fait que nous avons à considérer au travers du phylum ontologiquement généré, le vraiment finalisable s'appuyant sur des états de complexification du substrativement réalisé, comme participant des moyens qui, eux, répondent au principe de corruption, précisément par occurrence aux possibilités de faire être et avoir, en tant que les états de l'advenu reposent sur des matériaux réutilisables à pouvoir substrater le nouveau. Le simple constat de ce que tout se transforme dans la nature, que rien ne s'y crée de rien ni ne s'annihile passant de l'état conservé à celui de sa repotentialisation subséquente reposant sur la variation métamorphique dans l'encours à répondre aux lois du principe de transformation, implique de concevoir métaphysiquement les préalables de l'existentiellement généré et disséminé, et conséquemment

l'entendement du continuum divin d'une surnature à pouvoir passer de son continuum d'une existence continue et absolue, à l'existentialité sous-jacente de celui des discontinuités relatives d'être et d'avoir.

Porté par l'éclairage arrivant sur des possibilités innovantes dans le champ conscientiel, voilà que commence pour nous de pouvoir considérer que c'est de notre vécu en tant qu'individu biologique, mortel dans son substrat, qu'émerge la personne à représenter l'entité existentiellement surajoutée à l'individuation corruptible. Notons qu'en continuité de ce que l'on croit dans les religions formant arborescence monothéiste, la plus récente, que représente le bahaïsme, cherche aussi la lumière à évoquer ce sujet, jusqu'à donner un sens générateur à la vie terrestre. Ce que l'on croit depuis la révélation dans le bahaïsme, que nous retrouvons dans le Livre d'Urantia, est que la vie individuellement terrestre prépare en quelque sorte la personne humaine pour un habitat nouveau restant cosmiquement extensif d'être encore animiquement transitoire. En sorte que, tout comme le fœtus comporte une vie fœtale ignorant quasiment le monde extérieur au placenta maternel, bien que cette période de gestation intéresse la formation métamorphique limitée précisément aux adaptations de l'individu à sa vie incarnée s'effectuant après sa naissance, notre vécu d'incarnation passant par l'expérience du libre-arbitre personnel ignore de même presque totalement ce qui lui succède comme nouveau milieu à permettre la progression en continuité. Autrement dit, et cela parfois de façon nébuleuse ou confuse dans nombre de religions, la durée de vie allant dans le substrat biologique du nouveau-né au vieillard, s'aperçoit également comme matrice terrestre du développement de l'être advenant de la participation sociale des individus entre eux, à pouvoir préparer une métamorphose en continuité. L'instance qui est à ne déterminer que les seuls besoins biologiques d'une alchimie animique entreprise en vue de la survie, arrive en tant que moyen. Avec l'âme, c'est toute une organisation animique en vue d'être ultérieurement pleinement spiritualisable qui prend certainement forme et consistance à partir du vécu humain nourrissant les déterminations de soi. Sentiments et volontés en rapport à nos mobiles représentent alors la présente nutrition déterminatrice, ou le catabolisme assurant la formation anabolique du substrat mixte plus subtil que celui des mentalités tenant encore leur nature d'un héritage animal, et conséquemment à ne pouvoir qu'être en contact avec un ordre spirituel, c'est-à-dire dans un rapport encore organiquement non fonctionnel.

Donc, de ce que chaque jour qui passe, la Terre garde en elle la fécondité des prochaines époques devant surdéterminer les précédentes, c'est dès à

présent déjà l'annonce d'une belle journée pour nous qui nous éveillons au monde d'aujourd'hui. Avant ce jour nouveau, nous nous suffisions de regarder l'avenir depuis les traces laissées dans le présent par le passé, refermant nos activités sur les seules préoccupations et satisfactions du présent. Mais il s'agit maintenant de ne plus uniquement nous focaliser sur l'actualisable à serrer ce qui nous advient de la reconduction du déjà effectué. Sous l'éclairage du jour nouveau, la réponse se pose abruptement au pèlerin entrevoyant que ce qu'il tenait pour fin ne relève en fait encore que de moyens. Et c'est pour lui dès à présent comme une nouvelle vie de porter son regard sur l'horizon montrant ce qui détermine sa destinée personnelle à dépasser les satisfactions de ses actuels besoins biologiques.

Pour qui s'éveille ainsi, voici à peu près les termes de son parcours interrogatif, et des déductions arrivant en écho, venant de ne plus se suffire de vérités scientifiquement réduites au principe de transformation des substrats: «le silence d'une surnature occupée d'accoucher l'Univers avec une indéfinie patience à la dimension de l'immensité de l'œuvre peut-il vraiment constituer une preuve de son inexistence à donner raison aux matérialistes?».

Notons que ce n'est pas à devoir nier le principe de transformation que nous entendrons le principe de génération. Une gnose métaphysique traverse les siècles à propos de la dissémination individuée depuis le contenu unicitaire-ment existentiel d'une surnature. Elle s'appuie sur le devenir et les acquisitions dans l'expérience perfectible de la transformation des substrats allant avec une complexification contre-entropique. Mais l'existence n'étant quant à elle pas de nature phénoménologique, le principe de génération en existence ne peut que rester caché au communiqué depuis des sensations physiques. D'où l'entendement y palliant: cela qui d'âme et en conscience se trouve progressivement communiqué au travers la foi des êtres. La foi en une surnature, tout comme la confiance que l'on accorde à la nature au travers ses substrats, est cause de ce que par divers chemins nous venons coopérer librement au travail de gestation touchant, au macrocosme, le nouveau palier de réalités ressortant d'organisations superstratiques. De toute façon, même à ne pas le pressentir ainsi, le silence phénoménologique d'une surnature existentielle semble bien être à la base de l'apprentissage du libre-arbitre de la personne qui ne peut tenir sa source qu'en un superstrat, pour cause de ce que sa nature déterminante ne peut être compatible avec la nature déterminée des substrats physicochimiques.

Il ne s'agit pas là d'une course d'obstacles, un marathon, ni de jeux de compétition comme ce qui se joue encore entre matérialistes et spiritualistes, pour favoriser l'un le savoir scientifique, l'autre la préconnaissance gnostique. La progression dans les déterminations de soi est une affaire personnelle entreprise en raison de la maturation de nos relations à notre l'altérité. Le monde est inévitablement habité par des gens plus ou moins âgés, donc aussi plus ou moins matures. Que l'on soit aussi plus sage que moins avec l'expérience est valorisant, mais apparemment aucun délai limite ne semble cosmiquement donné aux durées des perfectionnements. Ce pourrait être même une injustice que de ne peser rigoureusement en toutes choses qu'à l'égard des circonstances nous paraissant favorables par certains aspects, en ignorant le contexte défavorable du rapport à d'autres circonstances.

> Pour qui s'éveille en un jour nouveau, prennent sens les interrogations traversant ce siècle en apportant des réponses encore provisoires et seulement localement adaptées. Mais simultanément, ce jour nouveau est l'indice qu'une page de notre histoire est à tourner. Elle l'est afin que nous puissions comprendre, à partir de la nouvelle, que les voies de l'humanité concrétisent continûment toujours plus de réalité acquise au monde au fil des sublimations idéalisatrices à gérer les potentialités de soi. Et cette disposition est à faire que si les transformations continues de notre environnement requièrent maints courages particuliers, c'est à accompagner des transmutations intérieures entreprises au niveau animique de soi. En sorte que ce qui s'organise et s'intègre ainsi depuis de nouveaux moyens est conséquemment à regarder avec lucidité autrement que comme fin de l'humanité.

En prendre conscience est comme une invite, non pas celle de contrarier ceux qui entrent dans la ronde des clans, des communautés et des nations fêtant l'accroissement de leurs territoires ou défendant leurs patrimoines, pas même une invite d'entraver les dynamiques de ces humaines entreprises (elles ont incontestablement même valeur dans l'édifice), mais de prendre un peu de distance, la durée d'une génération s'il le faut, afin de commencer d'apprendre les affaires terrestres en évitant de confondre action et agitation. Préoccupé du seul présent, il est difficile de ne pas réduire notre horizon aux représentations de l'actualisé. Nous y sommes coupés du passé, autant que de ce qui est à venir. Autrement dit, dans l'incapacité d'intégrer des signifiants nouveaux s'instaurant entre les activités débouchant sur de réelles compétences d'ensemble à surdéterminer les réactions locales tenant au principe de concurrence. Car ce ne peut être inévitablement que de

chausser des œillères limitant le champ de nos compréhensions à des préoccupations locales et présentes, que nous manquons de lucidité quant aux conséquences en extension dans le champ de l'instance performative s'effectuant à l'échelle du Cosmos.

À conduire la diversité humaine, il y aura encore au futur du sang d'orpailleur et de celui des alchimistes. Dans les veines de l'humanité coulera encore longtemps le culte de la purification ethnique et de ce qui cause l'anémie des mentalités ne dépassant pas le questionnement opportuniste visant l'appropriation matérielle de son environnement. De même, archimandrites, archiprêtres et starets considéreront sans doute jusqu'à leur disparition que sont hérétiques les catholiques et les protestants, pendant que papes, évêques, curés et prêtres tenteront de rallier à leurs causes les ‘victimes’ de schismes orthodoxes ou réformateurs. Et c'est dans la même disposition que des pasteurs prieront pour les âmes que d'autres confessions sont à damner par leurs entreprises récupératrices. Idem des mollahs et des rabbins, ainsi que de tant de dignitaires religieux qui, sans cette disposition, seraient à scier la branche sur laquelle repose leur pouvoir sur les indécis, ceux qui renoncent à participer du monde depuis l'expérience de leur libre arbitre, de consentir à être dirigés de l'extérieur entre carotte et bâton: entre la promesse du paradis pour les élus, l'enfer pour les fauteurs et les infidèles. Mais, dites, ces agitations, ces remous en surface de ce qui fait l'histoire, n'est-ce pas à faire lever la pâte qui sera pétrie demain sur un même levain? De nouveaux progrès ne sont-ils pas à surdéterminer les répétitions du sécularisé? Les mobiles évoluent, et ne peuvent que changer les modes dans les populations qui s'intéressent au goût d'un seul jour.

Ce qui semble le plus probable pour le nouveau jour auquel nous nous éveillons c'est, de même que ce qui par le passé nous a sorti des nuits d'obscurantisme succédant aux phases de progression traversant les âges, que des découvreurs d'un nouveau genre défricheront une voie nouvelle, entreprenant de balayer devant la porte des derniers arrivés dans la ronde à fêter l'époque qui s'achève. Les derniers arrivés qui officièrent en habit de scientifique répandirent le goût de savoir sans le sel de ce qu'il est possible de croire. Ceux-là qui évangélisent à nier l'existence de l'invisible comme si la matière du jour se pût sans le mystère habitant la profondeur des nuits, ne peuvent conséquemment qu'analyser l'état du réalisé et prédire sa reconduction, mais c'est à ne tenir aucun compte du potentialisé au monde. Et il paraît vraisemblable que la pâte devant faire le pain quotidien des communautés de demain ne lèvera qu'avec de nouveaux projets s'acheminant vers une politique planétaire revêtant d'ombres et d'oubli les cérémonieux

ritualistes qui officient encore en des politiques nationales refermant la citoyenneté dans les frontières de territorialités et patrimoines d'un autre âge. Munis des œillères servant à ne pas voir ce qui est potentialisé dans l'aventure humaine, pour mieux regarder et exploiter les reliques de leurs grands hommes qui construisirent leurs frontières nationales, oui, ce sera toujours l'esprit de propriétaire qui animera leurs politiques restreintes au séculaire dans le souci de conserver des privilèges! Et c'est à l'identique ce qui se passe pour les reliques des saints conservées dans les multiples religions se tournant le dos.

Mais je suis pour rapporter ainsi ces choses peut-être mal inspiré. Il faudra certainement nous retrouver en plus grand nombre à nous frotter les yeux et prêter l'oreille à l'entendement de dame Sophia montrant qu'on est à voir adéquatement le regardé au travers la lorgnette des scientifiques, seulement pour n'être pas amnésique de ce que le regard que l'on porte sur le Cosmos reste l'authentique sésame de ce que l'on y peut voir. Plusieurs encore pour apercevoir que croire ne relève pas d'une concurrence entre religions d'autorité marchandant la grâce divine aperçue ainsi qu'une protection en continuité des grigris d'antan, mais la possibilité, pour des personnes devenant matures, de participer en acteurs du bien, du vrai et du beau dans la pièce divinement écrite à convenir au théâtre de l'Univers.

> Ce faisant, nous serons sur Terre à brasser d'autant moins inutilement! Le grand défi est sans doute là pour de nouvelles aventures humaines, que dans une économie de moyens permettant de nous qualifier à partir d'un nouveau regard porté sur le monde, nous apprenions enfin à réaliser ce qui est potentialisé en nous, de ne plus nous suffire d'exploiter les états advenus du déjà réalisé.

Tentons maintenant de sonder l'horizon de ce jour nouveau pour apercevoir ce qui peut donner consistance aux lendemains du prêt-à-porter paradigmatique de mode aujourd'hui. Mais auparavant, deux mots sur les erreurs à ne pas renouveler sous l'hypnose des promesses d'une époque nouvelle. Car nous avons à prévoir les désillusions devant résulter d'une nouvelle poussée idéologique à sécularisier des idéaux tenus de nouveau dans le contexte de considérations absolues, alors que nos idéaux arrivent restrictivement à nos possibilités participatives.

Constatons que l'antique injonction philosophique de pénétrer en soi-même n'a reçu dans la pratique qu'un faible écho. Pour cause de nous trouver

encore très absorbés au quotidien par les besoins vitaux et soucieux de confort de vie, trop peu de personnes prennent un tant soit peu racine et substance dans l'Univers dont l'entrée passe par la vie intérieure, à permettre de croître par l'esprit, jusqu'à pouvoir apercevoir et sonder des réalités endocosmiques. Il faut en effet pour ouvrir cette porte donnant sur l'endocosme les efforts de cultiver un jardin intérieur passant par le courage de la maîtrise de soi. Une disposition à faire en sorte que notre problématique identitaire porte sur ce que nous devenons vraiment, non sur le succédané seulement susceptible de matérialiser des avantages accompagnant les apparences de soi dans nos rapports aux autres. Toute la vérité du propos vient alors de discriminer entre être et paraître, ce auquel nous invitent continûment avec plus ou moins de bonheur les philosophes. Mais, même immergé dans l'époque en laquelle une majorité recherchera une telle aventure, le meilleur choix reste de ne pas se bercer d'illusions, chaque progression entraînant ses propres travers avec le lot d'expériences contrariant la direction suivie. C'est précisément parce que le perfectible agit sur des imperfections, que notre entreprise, à pouvoir se poursuivre, comporte une part d'ombre indésirable par rapport au but visé.

Pour ce qui est de modifier le vecteur de soi, nous avons une certaine liberté, plus que pour agir vraiment au plan social, sinon précisément par incidence indirecte sur la société des efforts entrepris sur soi. Cependant que ce sera ne pas se voiler la face que de prévoir la possibilité de nouveaux épisodes rabâchant obscurément sous de nouveaux atours la délégation du libre-arbitre personnel à une classe renouvelée de manipulateurs opportunistes des consciences. La transposition de cette mainmise publique peut persister un certain temps. Est-elle véritablement dangereuse en tant que dérive? Non, puisque par le passé de nombreux croyants évoluèrent jusqu'à pouvoir échapper d'eux-mêmes aux aspects sectaires foisonnant à convenir tout à la fois aux clercs religieux et à leurs brebis consentantes.

Voilà en effet d'une part ceux qui entreprendront de pénétrer leur endocosme à nourrir leur sapience au côté des scientifiques, mais pas des scientistes limitant pour raison d'objectivité le réel aux propriétés physiques exocosmiques de nier des réalités complémentaires, subjectives et suggestives (réalités ayant pourtant droit à semblable tangibilité depuis leurs effets propres qualificatifs et valoriels); ainsi qu'au côté des religieux, mais pas des religions dépensant presque exclusivement ce qui leur est donné en des concurrences d'un pouvoir dit temporel. C'est en effet dans ce contexte que point à l'horizon des transformations sociales l'office de nouveaux prophètes mobilisant les mécontents de l'objectivité scientifique vers des excès

semblables venant de réduire le principe de suggestion à ne subjectivement devoir servir que la qualification, donc la qualification privée de son déterminant vectoriel. Ce sont les excès prévisibles d'un New Age mettant en mouvement des communautés à dénier les lois de la physique du monde à partir d'œillères à opposer aux scientifiques pour ne retenir que la seule réalité psychique, en tant que pouvoir mental autonome agissant sur le monde sans besoin de la guidance en esprit. Un excès de même espèce que celui des scientistes qui opposèrent aux religions leur matérialisme. Car pour mieux aborder le pouvoir qui meut les mentalités, délaisser des puissances physiques ne suffira pas aux déviants du New Age, il leur faudra encore nier la nécessité de connaître les lois de la nature à passer outre. Ce revers du New Age arrive à pas feutrés depuis de nouveaux gourous abreuvant les foules à proportion de leur imaginaire. Cependant que ce ne sera comme par le passé à ne pouvoir convenir en notre époque qu'aux déçus du modernisme souhaitant de continuer de vivre passivement d'espérances. Autrement dit, renouvelant l'histoire, ces faux prophètes prendront dans les filets de leurs fictions la multitude qui, passant de génération en génération, renonce à vivre debout. Auprès des faibles ou des affaiblis qui ne peuvent affronter la réalité en face sans assistance, quelques témoignages adroitement choisis, mais tenant du miraculeux par l'exception, suffisent en effet à mouvoir des foules en attente d'assistance, puisque c'est de croire passivement qu'elles quémandent faveurs et bienfaits particuliers d'une surnature.

Ce sont là des dispositions prévisibles dès lors que peu de personnes encore trouvent en elles de quoi s'autoréaliser intérieurement en mobilisant leurs propres forces, efforts et luttes. Dans le contexte processuel d'une dynamique à entropie ni nulle ni infinie propre à la présente instance de perfectionnement, notre vécu est inévitablement fait de bons et de mauvais moments, d'échecs et de succès, de joies et de peines, que l'on choisisse de déléguer notre personnalité en demandant la matérialisation d'assistances extérieures, ou que l'on opte pour l'autonomie relationnelle aux autres depuis des ressources spirituelles intérieurement vécues. Or les désillusions prévisibles à propos d'une prochaine époque se présentent à faire écho aux illusions morales que l'on a de soi en rapport au monde. C'est ainsi que juger autrui est le contrecoup de se trouver fier de constater à l'occasion que l'on est meilleur ou plus intelligent que son voisin. Une illusion où l'on est à se fourvoyer, puisque si l'on est responsable de l'usage de ce que l'on a, nous ne le sommes pas des facultés qui nous sont données, même si dans une

certaine mesure il dépend de nous de les entretenir, d'en augmenter la capacité, ou au contraire par négligence faire qu'elles se perdent.

Un exemple à le montrer. Le Q.I. au moyen duquel on mesure l'aptitude à résoudre des problèmes par raisonnement, penser de manière abstraite et saisir des relations complexes, dépend principalement du nombre de synapses reçues à la naissance et de leurs liaisons à dépendre des circonstances de vie. Quelque puisse en être la puissance, ce n'est pas là la conscience, dès lors que l'intelligence ne peut être que source d'un donné à conscientialiser. De concerner l'un des aspects des facultés humaines, cette puissance cognitive à refléter la complexité des connexions synaptiques, pour être physicopsychique, ne peut de même que participer des capacités spirituelles, non s'inscrire à être cause de cette faculté, en ce qu'elle advient en rapport à des capacités psychospirituelles d'entendement.

Que l'on soit débile ou plus intelligent, que l'on agisse en dépit des règles de moralité ou qu'on se trouve à les devancer, dès lors que l'on s'écarte de la moyenne de la population dans laquelle on vit, s'accroissent d'autant nos difficultés de partager ce qui fait l'homogénéité sociale. Conclusion qu'il est possible d'appuyer sur ce qu'évoqua NIETZSCHE dans *Par delà bien et mal*, lorsqu'à propos de nos confusions entre moyens et fins il écrivit en substance que l'on trouve chez les humains, encore plus que chez les animaux, des individus ratés, que même des souffrances accrues ne sont à pouvoir relever. La principale raison (déjà évoquée en introduction) en est que c'est dans l'espèce humaine que sont tant de potentialités restant latentes **de n'être pas recherchées pour elles-mêmes**. C'est en effet chez l'humain que des facultés sont surabondantes par rapport à leur distribution dans d'autres espèces biologiques. En cette surabondance de moyens, ce sont pourtant les réussites concurrentiellement économiques qui sont majoritairement courtisées, bien qu'elles ne peuvent que constituer l'exception si la richesse des uns arrive proportionnellement à l'appauvrissement des autres. Et c'est en cette circonstance que: *le hasard, l'absurdité qui règne dans l'économie générale de l'humanité exercent leurs effets les plus tragiquement destructeurs sur ceux qui reçurent le plus de la nature, car leur vie obéit à des conditions plus subtiles, complexes et difficiles à déterminer* (NIETZSCHE). Cela est éminemment montrer qu'entre l'inné et l'acquis, plus rarissimes encore que les réussites sociales est d'apercevoir que les échecs et les difficultés représentent majoritairement des moyens d'accroître notre expérience en des facultés latentes.

Pour résumer cette situation, la parcimonie des réussites économiques se mêle illusoirement au concept des valeurs de soi dans la pyramide sociale, une illusion venant de ce que nous portons un jugement sur des résultats immédiatement utilitaires. En sorte que de tenir les événements à n'être pas investissables à déterminer le futur, se reproduira l'erreur de juger des seules incidences présentes avec le New Age. Aussi il pourra paraître important à certains lecteurs de replacer dans sa continuité historique les adaptations évolutives du propos. Que font en effet déjà ces *mages* officiant en des cultes mis en concurrence dans le partage d'une nouvelle vague d'assujettis? N'adaptent-ils pas au goût d'une nouvelle époque le besoin de mythes et de merveilleux? À défaut de réelle charité, ce sont en effet les besoins de merveilleux qui servent dans les bas-fonds des religions d'autorité à soulager des âmes souffrantes qui, pour cause de manquer de capacité de personnalisation, tournent encore le dos aux contraintes du réel. Or le choix de se conduire en moutons humains est aussi de se laisser tondre et traire contre toit et pâture. Et même si leurs maîtres s'accordent pour seule gratification de se donner en spectacle (le syndrome de l'homme public), c'est dans le sillage des modernes illuminés que d'opportunistes initiateurs de secrets font et feront encore fortune d'exploiter la crédulité humaine en occultant des libertés individuelles.

Durant l'entracte entre deux époques positives, ces interférences adviennent comme de réelles pollutions. Elles sont apparentables à celles des industries inhumaines présentement endiguées dans une nouvelle religion matérialiste et sa fausse écologie. On y sacralise collectivement la préservation de la nature. Depuis son protocole, il importe de figer la nature dans son état correspondant à un passé idyllique afin de la conserver pure de toute empreinte humaine. En sorte que ce sont là les mêmes fidèles qui sont mobilisés en rapport au New Age. Mais de ne pas confondre moyens et fin, nous apercevons malgré tout en ces intermèdes que l'humanité progresse au fur et à mesure des générations. Encore une fois, choisir personnellement le courage de progresser ne va pas à l'encontre de ces aspects négatifs qui font processuellement partie de l'instance cosmique potentialisée en réalisation.

Le temps des médiévaux bons pasteurs et des moins bons qui s'octroyèrent des droits de vie et de survie sur les âmes de leurs crédules brebis diminue en puissance. L'influence de l'époque des Lumières, et par suite des révolutionnaires qui transformèrent en décrets l'abolition des différences entre individus, forme qui dégénéra avec les critères de standardisation nivelant par la base les ambitions humaines, fait toujours autorité. Mais voici que vient à la suite du somnambulisme des technoscientifiques

préoccupés de ne satisfaire que le seul bien-être de l'humanité, le temps des thérapeutes officiant de nouveau en terre d'illusion et, avec eux, peut-être, de nouvelles hystéries collectives. Bien sûr, c'est l'indice que leur règne arrive comme moyen ordinaire d'une époque intermédiaire. Aussi, avant que soit pleinement réalisé l'affranchissement psychologique par lequel chacun sera à même de se prendre personnellement en charge, soyons assurés que des gourous, de savants programmateurs, ainsi que des politiques également illusionnistes en fabrique de zombis, seront de nouveau persuadés, depuis leurs propres œillères, être les meilleurs et les seuls à détenir la vérité **comme fin en soi**.

C'est entre deux époques de progression, que l'état de nature reprend partiellement ses droits, restaurant certaines barbaries que des artifices civilisateurs avaient endigués. Alors qu'hommes et femmes sont éminemment égaux dans leurs différences quant à leurs possibilités de progresser, resurgissent des instincts animaux du mâle dominant, au côté de son contexte allant avec la soumission féminine personnifiée dans l'art d'éviter les confrontations. Pour les promoteurs sincères du futur, c'est quelques fois la frustration de constater le peu de résultat de ce qu'ils investissent afin d'aller plus avant, face à la dynamique inertielle d'autres qui se regroupent chaque fois pour pouvoir continuer de faire du sur place à ne concerner que leur seule économie de groupe en des profits particuliers. Encore une fois, il s'agit de lois propres aux dynamiques sociales. Il importe de les connaître et d'en tenir compte, non pas d'en contrarier l'effectuation, d'œuvrer à permettre la sagesse de poursuivre des progressions, sachant bien que les nuisances dispersées dynamiquement dans le présent ne peuvent dans un bilan incluant l'avenir que s'avérer bénéfiques. Aussi même si une conversion est attendue au delà des moyens processuels mis en œuvre pour viser l'épuisement du potentialisé dans une réalisation cosmiquement aboutie, s'opposer localement aux puissances contraires n'a jamais été pour le sage la voie (la voie qui consisterait à dépenser ses énergies à l'encontre d'autrui en vue de rectifier le vecteur de son mouvement depuis des contraintes extérieures). Comprenons bien qu'à se poser entre le déterminisme matériel et la liberté spirituelle déterminatrice, ce sont là pour la psyché médiane entre le corps et l'esprit des conséquences normales, ou inhérentes à l'évolution humaine. D'où il advient qu'il est peu probable qu'il soit socialement profitable à titre individuel d'endiguer le développement des aspects négatifs en contrariant sa dynamique, ce dont on parle n'étant pas éradicable à partir d'artifices recourant à des contraintes extérieures dans le but de favoriser l'instance de réalisation performative du potentialisé en chacun. Cela ne

paraît pas socialement réalisable, au moins le temps durant lequel la plus grande proportion des gens sera encore préoccupée de ne satisfaire que des besoins individuels, et collectifs par extension. Le propos des aspects négatifs aux progressions humaines dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai n'est évoqué ici qu'en vue de ne pas confondre les deux aspects que sont: 1) la part des véritables progrès sur soi venant de ressources intérieures pour la détermination de nos relations à autrui; 2) le progrès apparent manifesté sous couvert des contraintes sociales.

L'idéologie ressort comme résultat social d'intellection pour assurer politiquement la cohésion du travail communautaire à faire époque, quand l'idéalité se constitue, en tant que résultat de l'entendement spirituel, à intéresser la destinée personnelle en tant qu'être personnalisable. Les deux se posent au mieux dans une coopération à représenter ce qui est attendu dans l'avenir de s'appuyer sur un quelconque état de l'antérieurement réalisé. La part d'efficacité dans le contexte des progressions de soi vient conséquemment de relier adéquatement nos idées à des idéaux aperçus d'âme et en conscience.

En vue d'apprécier la sagesse de nos relations aux autres, méditons sur les conditions qui se posent à nous. La question est de savoir si nous pouvons aider aux progrès personnels d'une autre personne autrement qu'à servir d'exemple, c'est-à-dire à décider par exemple à la place de qui s'asservit dans le libertinage ou l'ascèse par punition. Celui-là se sert du monde sans l'aimer à pouvoir en participer positivement. S'adonner à des satisfactions stériles se faisant dans la privation d'aimer son altérité allant avec la mésestime de soi-même, ne représente que l'indispensable revers de la possibilité de se dépenser pour que les choses et les relations soient belles, vraies et universellement bonnes. En sorte que, socialement, les cartels financiers, les barons de l'exploitation des travailleurs et ceux qui gouvernent à disposer des populations pour asseoir des privilèges hiérarchiques continueront à édifier leurs profits autant qu'ils trouveront matière à falsifier leur office. Ce n'est qu'à devenir libre en soi, que l'on peut consécutivement être de moins en moins exploitable. La personne sort assurément grandie de ne plus participer à cela qui l'amoindrit. L'est-elle de lutter à l'encontre de ceux qui socialement profitent des faibles? La foi en un contrat divino-humain permet au divin de pénétrer progressivement l'être passant par la substance en ayant le pouvoir de le faire aussi exister. Il paraît naturel que les humains qui par héritage sont les plus désavantagés, ressortent finalement favorisés d'avoir surmonté des conditions défavorables.

> Reste que chacun étant naturellement fier de ce qui l'individualise à l'identifier à son altérité, ce sont des empathies qui peuvent faire que l'on accorde entre elles nos différences. De l'intercommunication entre individus arrive la communion résultant des sentiments et des émotions venant des joies de se rencontrer dans les coordonnées du plus beau, du meilleur et du plus vraisemblable. Un moteur qui représente sans doute ce qui meut dans le même sens que la sagesse.

Et à prévenir les inévitables désillusions partisanes des activistes de tous poils, soies ou plumes, la difficulté majeure qui subsistera encore longtemps pour beaucoup, ou la plupart de l'actuelle minorité tentant en situation la compréhension de ce qui pose question, est assurément de concevoir la fonction des différences de chacun dans le processus de complexification réalisant progressivement l'immensité du potentialisé au monde. Chaque vécu apporte des possibilités nouvelles de s'améliorer, et pas une époque ne passe sans produire en elle des conséquences à permettre d'enfanter la suivante. Mais par quoi cela arrive-t-il? À le pouvoir entendre, tout d'abord un constat:

> Si la personne peut se bien conduire en l'absence de toute obédience à une religion d'autorité, ou bien indépendamment d'un système quelconque de gouvernement, et à l'occasion mal se conduire autant en étant membre d'une religion que citoyen d'un État de droit, alors c'est que la conduite de soi dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau est indépendante de contingence à l'exocosme, bien qu'à ne pouvoir advenir sans altérité de soi, l'actorialité de la personne accompagnant l'interprétation en son âme et en conscience de la pièce qui se joue sur le théâtre de l'Univers.

Une conséquence principale résulte de cette disposition: aucune institution n'est indispensable à la réalisation des potentialités humaines, la **bonne volonté** restant ici primordiale. Les institutions sont cependant des artifices pouvant être bénéfiques lorsqu'elles sont au service des individus, et même circonstanciellement à profiter d'eux en justifiant l'inverse: que l'humain est fait pour que vive la chose sociale. Aussi les institutions se posent probablement tout le temps des progressions dans l'exocosme à compléter l'action des adjuvats intérieurs ou endocosmiques qui sont la cause véritable ou directe des déterminations de soi passant par l'intensité d'une vie intérieure. Il est possible d'apercevoir ce concept même par delà ce qui nous est parvenu de l'antiquité des philosophes grecs. Reste qu'il revient à ceux qui furent divinement habités dans leur chair, tel JÉSUS le charpentier, avant lui LAO TSEU pour le Tao, et le prince GAUTAMA SIDDHARTHA

devenu le Bouddha, le raja VARDHAMANA MAHAVIRA, et encore un MELCHISÉDECH, d'avoir montré la voie menant à reconnaître l'existence dans l'endocosme, en corrélation aux manifestations d'être, d'avoir et de faire dans l'exocosme. Le BOUDDHA montra une voie moyenne méthodologique entre le matérialisme et le nihilisme, qui exhorte d'éteindre en soi les soifs du moi jusqu'à ne plus souffrir des accidents au monde extérieur. Moins accessible dans son fondement puisque tellement défiguré dans sa pratique, le maître du jaïnisme montra avec l'*ahimsa* la voie de non nuisance au monde extérieur en tant que 'passeur de gué' vers les rives du monde intérieur. À pouvoir pénétrer en direction du continuum divin à partir de la voie qui est en soi royale, JÉSUS plaça premier l'amour de Dieu-Père et conséquemment la fraternité entre tous les êtres. Mais ce que l'on trouve en commun entre tous ceux qui se firent ainsi les ambassadeurs de la progression de soi à l'image de la perfection divine est qu'ils s'appuyèrent sur le libre-arbitre humain. Et ce qu'ils montrèrent est que le continuum arrivant à l'issue d'un parcours spirituel s'avère indirectement complémentaire du spatiotemporalisable, donc à surdéterminer la dimensionnalité en existence. C'est à remettre en cause la croyance qu'une immanence divine puisse se rencontrer ici ou là, être à ce moment du passé ou cet autre de l'avenir, justement de faire exister l'endocosme par rapport à tout ce qui peut être, avoir et de faire relativement dans l'exocosme. L'existence du divin échappant à la phénoménologie ne se rencontre conséquemment pas dans la substance de l'autel d'une église, ou d'un temple. En sorte que pas plus le voyage à la Mecque, que des rituels sacrificateurs ne sont nécessaires à conduire le pèlerin vers la surnature divine. Il lui suffit de faire écho dans sa propre substance à la présence divine intérieure, existentiellement non localisable, non situable comme l'est une chose en un lieu particulier, ce lieu fut-il déclaré sacré.

C'est ainsi que pour chacun le progrès s'accomplit en référence aux pénétrations de soi depuis l'intensivité d'une vie intérieure conjointe de son expansion relationnelle croissant à l'exocosme. Pour JÉSUS et les enfants de son alliance divino-humaine, l'existence divine, pour être aperçue *en vérité*, opère *en esprit*. Comme JÉSUS en parlait depuis le vocabulaire propre à l'époque, le lieu de Dieu, son royaume, étant spirituel, n'est pas plus de ce monde terrestre que d'aucun autre que l'on puisse localiser **à partir de frontières**. C'est à faire que l'*agapè* depuis lequel nous accueillons l'étranger ainsi qu'un hôte nous révèle le divin depuis un entendement via l'esprit intérieur agissant de conjoindre organiquement les fonctions séparées du cœur et de la conscience mentale. Donc là, dans l'accompagnement de la

notion d'héritage pour les enfants du monde divin, nous avons certainement le fondement de la fraternité entre tous les êtres, en tant que c'est elle qui permet leur constitution cosmiquement organisée reposant intrinsèquement sur des différences participatives au tout.

En chaque événement, chaque chose et chaque être, nous avons le loisir d'apposer un nom singulier à nommer l'individué comme identitaire, signifier un qualificatif, symboliser une valeur relationnelle. Cette disposition vient des mesures en plus ou en moins caractérisant les propriétés du déterminé, les qualifications afférant au processus déterminateur et les vertus à celui des inférences déterminantes. Ne mélangeons donc pas, dans la confusion des genres, la pénétration d'une unicité endocosmique, avec nos perceptions permettant par l'analyse de pénétrer l'indéfinie complexification des diverses manifestations d'être, d'avoir et de faire, advenant de la phénoménologie fondée sur le dualisme pour édifier la réalité du monde extérieur.

À montrer la différence de fonction entre propriétés matérielles et vertus spirituelles à être autres que les qualifications du domaine de la psyché, considérons quelques exemples concrets et bien actuel. On met en cause le libéralisme pour rendre compte des scandaleuses spéculations bancaires rackettant la valeur ajoutée par les travailleurs, quand ces dérives sont l'expression de pathologies sociales. En quelque sorte, la gangrène du libéralisme. Cela est dit dans le sens qu'il paraît aussi inconvenant et pernicieux de juger du libéralisme depuis semblables preuves, que ce l'est de rejeter le marxisme en montrant du doigt l'époque stalinienne à en avoir stigmatisé la substance, ou le peu de cas que fit l'empire de l'ex-URSS des personnes pour viser une collectivité communiste. Et même de condamner l'eugénisme positif issu de l'intention humaniste de ses découvreurs en montrant du doigt ses aspects négatifs dans la pratique du nazisme. Ou encore la royauté en montrant du doigt le principe de privilèges, et la dictature en tant que l'expression unilatérale de l'autorité politique à ne pouvoir conduire qu'aux abus de pouvoir. C'est sans doute une vue supérieure en politique de considérer que chaque régime particulier est en soi imparfait, précisément en ce que l'exercice exclusif de chaque sorte, pour être particulier, permet des abus qui sont en étroit rapport des incomplétudes dans l'art de gouverner. L'ensemble de ces exemples ne font apparaître que des insuffisances qualificatrices, même si celles-ci ont des incidences propriativement matérielles et spirituellement vertuelles.

La disposition que l'on évoque ici se pose au delà des tolérances, et par delà les constantes incitations populistes à éradiquer le mal, le faux et la laideur

par le moyen radical consistant à supprimer ceux qui en représentent les manifestations. Rejeter une chose quelconque en regard de ses aspects historiquement négatifs, pathologiques ou pernicieux est également visible dans ce qui statue les oppositions communautaires, particulièrement au sein de l'époque contemporaine célébrant le divorce entre institutions religieuses et scientifiques. Croire que la matière est incréée de considérer qu'elle porte en elle son propre changement, et cela jusqu'à lui conférer la propriété de générer l'esprit, n'est aucunement testable selon les protocoles de la preuve prévalant en science. Il s'agit conséquemment d'un dogme de plus s'ajoutant aux dogmatiques religieuses. Comme en ce qui advient des schismes entre religions d'autorité, adhérer à cette doctrine académique relève conséquemment d'une politique antiscientifique mise au profit d'une hégémonie au nom de la science. L'obédience matérialiste liée à cette adhésion est par contre bien la marque de ceux qui croient que la science détient ce qui fait l'union entre les clercs des spécialités scientifiques, savoir que rien n'existe hors le phénoménologiquement manifesté. Une démarche partisane s'appuyant intellectuellement sur des démonstrations dialectiquement frauduleuses dans le but d'imposer l'universalité du savoir scientifique. Ne relevant pas du principe de preuve, tant manifestée qu'intérieurement entendue, le dogme reste en effet, par précision étymologique «ce qui *paraît* bon», idée relevant de l'opinion, qui dériva par suite aux décrets dont l'objectif est d'imposer un conformisme, en ce que cela que l'on y serre est tenu collectivement comme vérité devenue indiscutable. Le comble est de mettre en exergue dans ce contexte dérivé précisément d'une volonté à s'opposer aux dogmatiques, ce qui exploite politiquement le contrat passé entre chercheurs scientifiques et savoirs à propos de la nature, c'est-à-dire à devoir ne s'appuyer sur aucune autorité, fut-elle celle du spécialiste, comme sur aucune tradition, fut-elle académiquement entérinée.

C'est dans cette circonstance que la personne en quête de vérité conserve par le moyen du jugement personnel de ne pas opposer entre eux des aspects matériels et spirituels. La validité du vécu personnel est primordiale autant envers des dogmes à propos de réalités spirituelles, qu'en ce qui concerne les réalités matérielles assertées en tant que probation physique portant en elle la possibilité de réduire l'existence au matériellement manifesté. Le scepticisme véritable, ou hors son arrangement en vue d'obtenir des voix à la majorité des élus du mandarinat académique, ou celui pontifical des religions, repose toujours et encore sur des questions auxquelles la rationalité répond. Aussi pour le scientifique, c'est parodier le scepticisme que de limiter son questionnement à cela que l'on peut

matériellement prouver, comme à l'analyse débouchant sur la systématique classificatoire du donné aux sens corporels à propos du monde qui est là dehors. Le fait que l'entendement spirituel advient à devoir surdéterminer les crédos de différents peuples les érigeant en des dogmes et des traditions opposables entre communautés, cet entendement a même valeur heuristique que les déductions académiquement produites en faveur du matérialisme en s'appuyant sur des déductions mathématiques. C'est là notre accès au champ de la sapience personnelle venant de ne pas opposer ce que l'on sait d'expérience à ce que l'on croit complémentairement, en vue de pouvoir agir avec sagesse et se déterminer dans notre relationnel aux autres en connaissance de cause.

Le plus vraisemblable apparaît en ceci. Il est juste que le scientifique ne rencontre que le corporel en focalisant son activité dualisatrice sur le monde extérieur via notre propre organisation biologiquement corporelle. Ce qui serait anormal, bien que possible, est que dans cette disposition physicopsychologiquement focalisée le scientifique rencontre, au lieu de réalités matérielles, des réalités spirituelles. Il est tout autant juste que le religieux focalise une même tension conscientielle, cette fois psycho-spirituelle, sur l'entendement intérieur via l'esprit. Et il est conséquemment encore normal que ce soit lui qui rencontre des réalités spirituelles, plutôt que des réalités matérielles. Mais ce sont là deux attitudes tenues institutionnellement pour opposées seulement parce qu'on n'y considère pas la personne humaine comme le point focal reliant par son activité une phénoménologie exocosmique à une existence endocosmique. Tout penseur honnête a de cela la possibilité de discriminer entre le matérialisme méthodologique nécessaire à l'acte scientifique, du matérialisme doctrinaire relevant du pouvoir dogmatiquement institutionnel. Idem de la spiritualité méthodologique nécessaire aux découvreurs pénétrant le monde intérieur, par rapport à la dogmatique d'Église. En effet, la spiritualité en action ne tire aucun bénéfice de s'appuyer sur les dogmes à son propos, tout comme le savoir à propos de la matérialité du monde est indépendant des dogmes à son propos. Et c'est en cela que la personne peut s'émanciper aujourd'hui d'une dogmatique académique s'interposant entre la nature, et l'expérience spirituelle à une surnature complémentaire, tout comme cela advint pour les penseurs de la nature qui s'émancipèrent en une époque passée stigmatisée par l'autorité et le pouvoir ecclésiastique.

Que ce soit à l'académie ou au temple, le pouvoir des autorités institutionnelles ne subsiste qu'en rapport à des fidèles. Suite à l'évolution des sociétés, les gouvernements reconnaissent maintenant officiellement la

liberté d'opinion et de croyance. Ce qui fait qu'aujourd'hui le penseur n'est plus apostat de chercher en conscience la possibilité d'unir fonctionnellement son appréhendement tout à la fois matériel et spirituel, afin de dépasser les effets schizophréniques de telles asymétries doctrinales. Le libre mouvement de la personne dépendant du niveau de ses choix d'agir, c'est de tels choix que se forme conséquemment le périmètre des relations personnelles au monde.

Cependant comme toujours sont des nuances à considérer en vue d'éviter les amalgames. S'agissant avec la philosophie de la recherche des effets de la sagesse, l'effectué sur le lieu dont on parle ne peut s'appréhender ainsi qu'une fin en soi, ni avoir pour vocation de rallier des scientifiques à reconnaître une existence spirituelle. Sauf dépravation, le but reste en philosophie de faire vivre une sapience sous-jacente de notre action qualifiée depuis le savoir scientifique qui soit vectorisée par la sophia en rapport à nos entendements spirituels. Autrement dit un résultat essentiellement pragmatique pour la personne, qu'il nous faut bien distinguer de ce auquel s'emploient par exemple de nouveaux croisés battant campagne sous les bannières de l'*Intelligent design,* avec la *Foundation Templeton,* ou l'*Universalité interdisciplinaire de Paris,* qui ont également leurs valeurs sociales d'être et d'agir en s'opposant à des dogmatiques, donc étant animés par des logiques d'exclusion. Parallèlement, il est maintenant crucialement vital pour la personne d'apprendre à apprendre par elle-même une logique d'inclusion à pouvoir dépasser des conclusions pseudo-réalistes venant dans l'artifice des oppositions manifestatives spécifiques d'une entropie sociale.

De même que la science conquit sa pleine indépendance devant la religion, demain une métascience devra faire en sorte que l'on puisse rationnellement dépasser le niveau des oppositions et des contradictions en passant par le raisonnement s'appuyant sur la logique du tiers inclus. Ce ne sera pas faire en sorte que l'une domine l'autre, mais à l'encontre viser l'union fonctionnelle des disparités organiques. L'union de l'un comme l'autre aspect antagoniste du spiritualisme et du matérialisme, est la base à vivifier la pratique philosophique propre à la personne, auquel n'est que socialement sous-jacent l'institutionnalisé laïcisé à son propos.

> Se faire l'apôtre de la concorde auprès d'autres, jusqu'à pouvoir remplacer le principe d'obédience à des écoles particulières et des gourous en tirant avantage, ne vise que le résultat apparent du relationnel de soi à son altérité d'être. En témoigner semble la seule attitude à n'être pas dévalorisante, car c'est alors ne pas se conduire étant intrusif d'autrui.

L'actuelle prédominance technoscientifiquement matérialiste va avec les œillères particulières des modernes, dont l'enjeu vise la distribution des pouvoirs mobilisés en divers sortes de concurrences. Propre à ce contexte des incitations partisanes, chacun trouve sa prédation auprès des incertains. Une disposition qui peut socialement se justifier à la condition de ne pas la confondre avec une pensée reliant fonctionnellement savoir scientifique, croyance religieuse et participation citoyenne. L'activité académique consistant à réifier tout de la nature, jusqu'à l'être humain lui-même par cohérence doctrinale, reste et subsistera, en tant que stratégie d'isolation d'une pensée matérialiste allant avec des déviances doctrinales, mais à ne pouvoir incidemment intéresser que des profits particuliers, ceux des clercs spécialistes associés aux intérêts privatifs en rapport à l'idéologie exaltant les concurrences entre communautés. C'est au regard de cette situation qu'une pensée philosophique progressant sur le terrain synthétique médian peut assurer la jonction entre matérialisme et spiritualisme, de conjoindre fonctionnellement les deux aspects. D'évidence, travailler dès aujourd'hui à des significations harmonisant en pensée ces codomaines ne se peut de rester neutre à comptabiliser les points entre les belligérants. Le philosophe est par suite à passer outre la séparation doctrinale entre les autorités cléricales des différentes religions à propos d'une surnature spirituellement naturante, autant qu'outre l'exclusivisme des clercs académiques, spécialistes du matérialisme à propos d'une nature naturée proclamée autodéterminatrice.

Si tout ne se réalise pas selon le hasard à contredire le matérialisme, et pas plus d'une façon qui puisse être entièrement réduite au déterminisme divin, à contredire les religieux, ce n'est qu'en raison de ce que la faisabilité du monde paraît exiger que le divinement potentialisé au monde se réalise du fait de toute une hiérarchie cosmique d'êtres qui, en tant qu'agents qualificativement réalisateurs entre les deux extrêmes complémentaires — le matériel et le spirituel— évoluent et progressent d'une manière coordonnée aux évolutions et aux progressions complexifiant continûment l'enrichissement des réalités. Le temps est sans doute proche de pouvoir concilier l'antique créationnisme religieux et l'autodéterminisme scientifique des modernes, en vue de concepts qui trouveront leur point de chute en une époque postmoderne. L'office des philosophes, en ce que ceux-ci raisonnent sur un terrain mixte médian, est alors primordial pour formuler des conjectures de nouveau satisfaisantes à pouvoir paver la route du futur: celle des concrétisations sapientiales devant reposer sur la non-séparation entre savoir et croire.

Depuis le courant libérateur de la pensée, les philosophes des Lumières échappèrent à la littéralité des textes religieux de ne pas suivre les fondamentalistes religieux imposant leurs vues. Ils purent sortir du carcan de l'établi, ce qui promut l'indépendance d'une expérimentation scientifique de notre environnement. Cependant que les mêmes causes s'accompagnant des mêmes effets, l'hypertrophie technoscientifique tend à remplacer auprès des populations le pouvoir des religions. Une nouvelle sorte d'inquisition institutionnelle advient conséquemment auprès des minorités ne restant pas neutres à promouvoir une pensée passant outre les séparations institutionnelles. Incidemment ces minorités réinitialisent le débat social autour du plus petit dénominateur commun des possibilités d'actualisation d'une nature naturée dans les prédicats d'être, d'avoir et d'avoir, et l'existence d'une surnature naturante conçue de tout temps comme nécessairement complémentaire, ne serait-ce qu'en raison de ce que l'intégrité humaine participe autant de réalités matérielles que spirituelles, à partir d'une liberté s'acquérant d'âme et de conscience.

Encore une fois, le débat sévissant à satelliser autour du dogme scientiste des dynamiques aveuglément déterministes n'est pas une nécessité pour l'indépendance de l'acte scientifique. Le fondement scientifique n'est pas d'imposer dogmatiquement les limites de ce qui doit exister, il reste de rendre compte des faits à décrire notre exocosme jusqu'à pouvoir répondre le plus objectivement possible dans un questionnement s'instaurant entre QUOI et COMMENT. Empiéter au delà est invasif, car tenir impérativement que l'évolution relève de l'accident en des processus aveugles se peut d'écarter nos appréhendements du champ interrogatif du POURQUOI, en vue de sonder l'existence décidant de QUI peut être agent de tout processus d'effectuation. Dogmatiser la causalité stochastique pour rendre compte de la faisabilité du monde sans *quid proprium* potentialisateur à son origine, et sans agents réalisateurs durant l'instance de réalisation n'apparaît nullement indispensable pour édifier objectivement le savoir à propos du contenu de l'exocosme, ce ne l'est qu'en rapport à la tentative militante prônant l'hégémonie de réduire doctrinalement l'existence à la phénoménologie. Et il est possible que ce soit ce comportement qui donne maintenant pour le meilleur et pour le pire des ailes au New Age.

> Entendons-nous bien! Comme lucidité prévisionnelle sur le propos des phénomènes sociaux pouvant tenir de celle du météorologue, ce qui est dit à risquer de se propager au côté des archaïsmes religieux, politiques et technoscientifiques sous l'égide de la finance n'est pas à vouloir lever une croisade à l'encontre du New Age. Mais ce peut l'être à permettre

aux quelques quidams qui résisteront à la nouvelle hypnose collective devant coller au paradigme à devoir faire de nouveau époque, de sortir sans oublier le parapluie. Pour avoir avec quelque attention consacré du temps à étudier la signification des messages du monde qui sont à ma portée, l'éclairage m'est progressivement apparu qu'autre est de trancher et d'exclure ce qui nuit aux enfermements culturels d'une pensée unique propice au travail spécifique de l'époque, autre d'apercevoir que le moindre vécu individuel, aussi divergeant qu'il puisse être des standards communautaires, enrichit d'autant l'humanité en vue de réalisations futures. Je le dis de nouveau au nom d'une disposition philosophique nullement permissive, en ce qu'elle vient d'accorder à autrui le même droit que l'on s'accorde à disposer de soi-même, attendu que ce qui donne vie à la pensée de chacun peut être critiquable au regard des buts présents, quand rien ne semble intrinsèquement à exclure en considération des complexifications réalisatrices devant gérer l'avenir.

Oui, ce ne peut être qu'à passer outre à la confusion entre moyen et fin, qu'une nouvelle page apparaîtra bien tournée au grand livre de l'histoire de l'humanité. Le comprendre au mieux, encore une fois, semble venir d'apercevoir ce que l'on peut lire entre les lignes de ce qui s'en trouve déjà écrit. Exactement comme pour une science fondant son épistème sur le vu se posant en tant que constat des faits, et donc ne tenant pour rien le regard interprétatif par lequel il devient possible de croire ce qui est potentialisé par delà l'horizon du sensible réduit au déjà réalisé, nous devrons prendre conscience que ce ne sont pas en soi les maux accompagnant la croissance de l'humanité —échecs, ratés, fautes et accidents, en un mot toute la corruptibilité substrative servant son moyen—, qui ont capacité d'amoindrir la personne humaine, dès lors que ce n'est pas à ce niveau que se situe le lieu des manquements aux déterminations personnelles.

C'est dans semblable disposition que l'on pourra toujours suivre à la lettre des textes considérés comme sacrés, se dire personnellement appelé en se regardant élu de Dieu, autant qu'avancer les meilleurs arguments propres à la raison depuis des considérations dites positivistes et objectivistes en limitant l'existence au domaine de l'expérience, donc en une clôture mentale occupée des seuls états du réalisé, d'une façon intellectivement isolée des potentialités complémentaires de l'inévitablement en cours dans l'instance processuelle de réalisation cosmique. Reste qu'il ne semble pas que l'on puisse avancer en restant sur le lieu des clôtures mentales venant des

raisons de croire qu'on fait le bon choix de seulement choisir parmi des raisons s'opposant. En sorte que dépasser les clôtures mentales implique d'abord, dans l'intégrité et la probité de soi, d'accorder impartialement à son semblable une analogue prérogative de véridicité, c'est-à-dire sans exception dans les restrictions. Car ce qui est arrêté séparément dans le raisonnement —que ce le soit à titre individuel, ou que ce le soit à titre communautaire depuis le principe de consensus—, continuera de ne viser que l'aspect contextuel des oppositions dans une incomplétude foncière du domaine des relativités. Comment certains individus et certaines institutions ou collectivités pourraient détenir séparément de leur intégration cosmique la prérogative d'une vérité universelle, c'est-à-dire la vérité à ne pouvoir être remise en cause avec les faits à venir et par de nouvelles appréciations intellectives toujours possibles face à de nouvelles situations? Aussi, plutôt que de combattre pour des opinions, un système, une idéologie, une religion et autres tentatives de collectivisation qui sont à ne tenir aucun compte des libres choix d'autrui, il vaut peut-être mieux d'essayer enfin une activité vraiment originale, celle que l'on peut aisément formuler ainsi qu'une sentence depuis ce que SAINT-EXUPÉRY faisait dire au petit prince: *L'avenir, nous n'avons pas à le prévoir, nous avons à le permettre.*[20]

> Tenant au principe processuel de complexification stratifiée du réel, la diversité est justement un facteur de réalisation, c'est-à-dire appartenant à l'*à venir* quant aux réalisations, autrement dit des effectuations qui ne pourront devenir réalisables que lorsque seront réunies des circonstances appropriées à les permettre.

Quoi de plus juste, en revendiquant le droit à disposer de soi, de respecter autrui jusqu'à lui reconnaître d'égales libertés de penser, de conscience, de religion et de conviction? C'est un fait qui est de plus pour l'essentiel maintenant juridiquement fondé en beaucoup de communautés, mais que l'on ne trouve pas encore dans son application à l'épistémologie. Il s'agit d'une disposition d'esprit cohérente, autant pour une application aux décisions qui sont politiquement à prendre en vue de projets collectifs, qu'à celles devant nous concerner personnellement en vue de nous épanouir dans nos rapports interpersonnels. Cependant que cette disposition s'énonce à tenir compte des différences de soi aux autres, et réciproquement. Une

20. Il s'agit d'une prévoyance bien évidemment invoquée dans sa consonance impliquant la volonté du but visé, non dans celle d'estimer dans l'*apriori* les composantes du futur en raison de l'actualisé.

disposition qui se présente conséquemment foncièrement insuffisante dans son application restrictive aux vérités de soi ou celles de notre communauté d'appartenance culturelle. En sorte que nous avons à tenir que vérités et croyances particulières hors ces frontières sont dans leur principe de relativité à pouvoir compléter les nôtres. Et pas plus que les abus de pouvoir venant de délégations hiérarchisées de la souveraineté individuelle, ou son usurpation par les clercs des administrations, nous ne pouvons nous approprier *le droit* d'imposer une logique particulière à juger du vraisemblable, sans que ce soit un semblable abus de pouvoir.

> L'avenir participe des êtres qui vivront en raison d'un futur auquel n'est plus approprié notre vécu au présent. Il est bon de le dire, tant l'erreur est répandue de vouloir régenter maintenant les dispositions qui appartiennent aux acteurs des époques futures. Par contre, des possibilités au futur arrivent bien circonstanciellement au prorata du travail réalisé dans l'époque, dans le sens où les moyens que nous avons de vivre présentement reposent pour une part non négligeable sur les activités de nos ancêtres. Un héritage que chacun a le loisir de dilapider ou faire fructifier, le faisant progresser ou régresser par ses choix.

N'étant pas seul à examiner des considérations invoquant pour l'avenir plus de compétence et moins de concurrence, je ne devrais conséquemment ne pas rester isolé à concevoir que pour être bon citoyen il ne suffira plus demain de prendre le parti de ceux qui sont contre ceux qui sont pour une chose particulière, et vice-versa. Disposition surdéterminatrice tenant d'une quasi-certitude: quelles que puissent être la durée et la **puissance** des formations métamorphiques s'imposant physiquement, psychiquement et spirituellement par contrainte extérieure, le potentialisé au monde dans l'unité existentielle du **pouvoir** endocosmique ne peut manquer de se réaliser à terme. Dans l'immédiat, la ronde de l'inquisition et des moralisateurs n'est pas terminée, puisque son moteur est d'aiguillonner à prendre parti de s'opposer au différemment vécu.

Donc, les réflexions qui précèdent à propos de l'avenir, et quitte à constituer de trop abondantes répétitions, sont explicitement avancées dans le refus de communiquer une quelconque impulsion susceptible de changer des comportements depuis le jeu des affrontements nés de la dynamique sociale exprimant des puissances diversifiées. Des choix collectivement politiques s'imposent par la force à endiguer les exactions commises en

rapport aux lois collectivement convenues, en ce que des comportements peuvent nuire aux hommes, aux femmes, aux enfants. Mais ce qui est ainsi promu au nom d'une majorité sociale **ne concerne pour l'essentiel que la conservation au présent des acquis sociaux**. Cependant qu'à titre personnel, donc en tant qu'acteur du monde à part entière, et puisque le libre-arbitre d'autrui est rigoureusement équivalant au mien en droit de participer du monde, il s'agit pour moi d'évaluer mes libres déterminations constamment arrêtées dans le circonstanciel de ce que j'examine en mon âme et en conscience entre des gouvernements extérieurs et ce que je tiens d'une source intérieure soumise à suggestivité spirituelle. C'est dans la séparation inorganique, c'est-à-dire encore sans pleine fonction accordative propre à l'esprit habitant la pensée mentale, que des soumissions librement consenties peuvent encore en notre époque constituer la marque sociale sécularisée à n'intéresser que les seules conditions extérieurement contraignantes. Cela dit encore une fois en ce que chacun passant par son devenir en vue d'être, son individuation humaine trouve bien aussi ses racines dans le monde extérieur, y puisant sa substance expérientielle et des conditionnements hérités, en plus de ses nutriments biologiques. Mais c'est à l'individu, le temps venu de permettre l'avènement de la personne prenant conscience par l'esprit des implications intérieures de son devenir en raison de réalités endocosmiques incommensurablement plus riches par ce qu'elles ajoutent au vécu exocosmique. C'est alors une nouvelle sorte de nutrition qui advient depuis un enracinement complémentaire à l'endocosme.

Depuis que le monde est monde, un tel langage n'a encore que peu de moyens d'expression communautaire. Dans la ronde animant toujours l'époque contemporaine autour du prêt-à-porter mental en vue de la pensée unique, nous retrouvons toujours d'occultes inquisiteurs. Si ceux-là passent pour l'exécution préférentiellement par les gouvernements au nom de la protection des populations, c'est souvent d'une façon reliée aux moralisateurs. Examiner dans le présent ouvrage l'expérience à pouvoir animer d'âme et de conscience une conduite personnelle dans le respect d'autrui à ne pas influencer son libre mouvement en ce que son choix se pose égal au mien, cela tient encore au hasard des circonstances de pouvoir échapper à l'antédiluvien moralisateur ne manquant jamais de se dresser à l'encontre de ce qui déborde des clôtures locales de la tradition. Aussi, même d'agir avec précaution étant averti de cette disposition, et bien sûr pour le cas où ce que j'avance soit pris en considération, je sens déjà sur moi, après l'indignation du moralisateur, l'action de l'inquisiteur en son office de nettoiement: «*Comment osez-vous impunément mettre à égalité bons et méchants, de ne*

pas séparer le bien du mal, les vices des vertus? Attendez-vous d'en répondre devant la justice des hommes, sinon tremblez devant celle de Dieu!». C'est que la forme peut bien changer de siècle en siècle, pas le verdict des prises de pouvoir autoritaires sur les minorités de conviction et les penseurs isolés refusant de donner dans la pensée unique. Que ce soit de SOCRATE ou de GALILÉE, de JÉSUS ou de GANDHI, et bien des novateurs non retenus par l'histoire, la punition est toujours assenée **sans défense possible**, puisque concoctée à partir des critères d'absoluité afin de *sauver* autoritairement celui et ceux qui transgressent des traditions.

Sous toutes les latitudes, l'histoire, même à différer localement dans ses motivations et ses moyens, oppose la docilité du peuple aux droits des gouvernants. En Occident, l'eau bénite de la cour pontificale conserve ainsi son empreinte qui stigmatisa durant tant de siècles une opposition déclarée aux libertés de conscience. Tel le cas par lequel un Pape s'opposa à l'édit de Nantes (1598), par lequel Henri IV reconnaissait la liberté de conscience. Ce Pontife affirmait autoritairement, sous privilège de son infaillibilité papale instaurée de droit, que la liberté de conscience représentait une incongruité étant accordée au peuple. En Occident, comme en Asie, le pouvoir religieux est aujourd'hui amoindri. Mais en Orient, le croyant musulman, pour cause d'être en rapport à une institution encore invasive de la vie privée, reste toujours d'autant moins libre qu'il se trouve de fait sous l'emprise des mollahs islamiques, dont l'autorité est on ne peut mieux comparable à celle qui sévissait au stade de l'apogée de l'Église romaine. Donc, à l'encontre de la liberté de conscience, le formalisme des motivations et des moyens employés change, pas le résultat attendu. Pour justifier l'inquisition hors des frontières on levait des croisés, quand sa variante moderne est à sacrifier des terroristes religieux.

En conscience et guidé par la sophia, on ne saurait adhérer à l'activité de vouloir sauver malgré eux des croyants en perdition —activité bien évidemment à n'être pas confondue avec le secours aux individus en danger— dès lors que l'on distingue la souveraineté de la personne à disposer d'elle-même, en ce que la personne est alors à délibérer entre la propre liberté intérieure de son adhésion ou son refus d'obtempérer à des gouvernements extérieurs. Seule cette disposition semble permettre de faire que la personne puisse poursuivre son chemin hors le rôle de dupe nourrissant le pouvoir d'acteurs sociaux prenant de l'ascendant sur leurs semblables. Car, au regard du philosophe inscrivant en sagesse sa démarche à mi-chemin entre la disposition intérieure de soi et des gouvernements extérieurs, que l'un puisse choisir de monter quand un autre choisit de

descendre, aller là plutôt que rester ici, chercher la lumière de préférence à l'ombre, comme aussi exprimer toute autre possibilité, quoi de plus naturel. Ce ne l'est pourtant pas dans les clôtures mentales mobilisées en des associations, communautés et patries, dont le but est d'enfermer l'humanité depuis des artifices à faire que le jour puisse exister sans la nuit, la droite sans la gauche, et ce qui est en haut sans aussi ce qui est en bas.

Choisissant de donner le ton dès les premières notes pouvant initier des critères de valeur dans l'acte sans juger des personnes, j'ose, oui, ne pas décider à la place d'autrui, par respect du droit conféré à la personne de progresser dans l'expérience de son libre-arbitre. Une attitude qui représente assurément déjà la façon la plus appropriée d'échapper aux récupérations politicopartisanes nous inclinant à juger notre semblable avec les œillères occultant ce qui nous dérange. Libre à vous d'en disposer autrement, ayant vos propres raisons qu'il m'importe impartialement de tenir aussi valables que les miennes.

> Si je m'enhardis jusqu'à regarder la progression humaine sans les lunettes qu'on met ainsi qu'un baume anesthésiant contre les douleurs venant des misères de la vie, c'est afin d'apercevoir avec plus de clarté ce qui existe à distance de nos présents états référant aux apparences d'être. Et ceux qui font de même prennent un semblable risque de tenir que l'entreprise de l'humanité ne saurait se poursuivre de raisonner dans l'absolu (la fin) sur le propos des manifestations et leurs événements qui ne peuvent concerner que de relatives activités présentes (les moyens).

Sans égard pour des inclinations personnelles variant dans le temps de chacun selon des convenances en rapport à des besoins propres, individuels ou collectifs, nous sommes épinglés par le moraliste bon ou mauvais, nuisible ou bienfaisant. Mais c'est à ne pas apercevoir le point commun de ce jugement avec celui du naturaliste classant entre diurnes et nocturnes les animaux recherchant les effets particuliers de la nuit, par rapport à ceux qui apprécient les effets du jour. C'est donc à réifier autrui, ce n'est pas à pouvoir le considérer semblable à soi, en sorte que l'appréhendement du moralisateur examine les événements en rapport à leur impact sur lui-même, ou sur celui de sa culture d'accueil, ce qui ne concerne objectivement pas les événements examinés dans leurs incidences pour eux-mêmes. D'où est que la loi de la jungle se poursuit dans l'humanité depuis des conditionnements venant de son héritage animal. Si le naturaliste verse la diversification du vivant au titre des richesses biologiques, le moraliste, par contre, en

exigeant une seule direction pour tous et un même cheminement, redoute semblable enrichissement des personnes elles-mêmes.

> Convenir de ce que l'on puisse agir en rapport à des besoins propres, tel que ceux-ci sont variables en temps et lieu, semble représenter une disposition valide à la condition de ne pas perdre de vue que le bien et le mal, tout comme le jour et nuit, sont des aspects relatifs au sens que l'un des aspects ne peut se manifester sans l'autre, dès lors que l'on ne peut en déterminer la mesure que par contraste à ce qui s'y oppose ou en diffère.[21]

Pourquoi ce propos? En raison de ce qu'il peut sembler important, préliminairement à toutes considérations relatives aux choix des conduites de soi susceptibles d'advenir en réponse à des connaissances du domaine de la sophia, de définir préalablement ce que sont les coordonnées de l'animation humaine, en tant qu'elles sont foncièrement distinctes de celles qui concernent la dynamique des choses. L'ordinateur le plus complexe que l'on puisse réaliser restera sans conscience, pour cause d'appartenir de façon déterminée au groupe des réalités matérielles concrétisant le domaine de l'inanimé. Par différence au domaine des choses, l'être, sauf zombi, ne peut trouver son animation qu'à partir de ses états conscientiels opérant au niveau des déterminations sur fond de volition particulière.

Le contenu conscientiel peut être regardé au mieux de façon intermédiaire dans la stratification des réalités cosmiques comme le déterminant de ce qui meut l'être par contraste à ce qui meut les choses. Le constat des conditionnements physiologiques n'est nullement rédhibitoire du libre-arbitre psychologique advenant d'âme et en conscience. On tient conséquemment les coordonnées spécifiques des libres mouvements d'être, distinctement à celui des choses. C'est à fixer le contenu de l'étendue de la motilité humaine, auquel est sous-jacent le trajet de vie enrichissant les connexions interindividuelles locales, autrement que pour les choses, c'est-à-dire un déterminisme à ne pas concerner la qualification réalisatrice, mais

21. En référence à son époque, HIPPOCRATE disait déjà que des médecins réclament leur récompense à s'acharner sur leurs malades sans saisir que leur mal est indissociable de leur santé. Une condition entendant, en référence à HÉRACLITE pour qui la foule considère que le plus grand savant est celui qui, opposant dans son analyse le jour à la nuit, ignore cependant qu'il s'agit des deux aspects du même (en tant que le chemin qu'on regarde étant vu du bas, puis qu'on regarde étant vu du haut, est un et le même). Depuis il est devenu évident, au travers la sémasynthèse, que l'on peut aisément compléter ce qui ressort de l'analyse dans une opposition à donner sens aux significations, par ce qui est à sémasynthétiquement les surdéterminer.

des propriétés. À l'image du concept d'espace géométrique de coordonnée *x, y, z,* des mathématiques servant à situer les objets entre eux et leurs agrégats, formes et dimensions en rapport à des propriétés, s'est peu à peu constitué au cours des temps un concept apparentable, cette fois qualitatif, celui qui est à pouvoir caractériser le mouvement des êtres et leur rapport entre eux dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai. Ce sont en effet ces coordonnées qui sont spécifiques aux libres mouvements des êtres. Il s'agit bien des coordonnées du champ donné aux consciences individuées, puisque c'est par leur moyen qu'on situe les grandeurs conscientielles de ce qui met relativement en relation cela qui anime les êtres. Aussi les moralisateurs et les inquisiteurs modernes, d'usurper le décisionnel des personnes fait en leur âme et en conscience, ne peuvent que s'octroyer des privilèges à prolonger ceux d'antan pour asservir autrui. Ne faisons pas l'amalgame. Bien que cette disposition mette en étroit rapport la finalité du monde avec ce qui se tient au delà de la destinée personnelle, la finalité se pose étant distincte du libre consentement individuel à des collectivités: gouvernements, religions, associations et syndicats.

On peut lire dans un écrit gnostique (*évangile de la vérité,* parmi les écrits de Nag Hammadi) ce qui sous-entend le potentialité dans l'actualisé, à rendre compte de ce que si l'on peut varier comme être, c'est depuis une existence intemporellement sous-jacente: *Ce que je dis, c'est que ne proviennent pas du néant ceux qui ne sont pas encore, ils existent d'abord intemporellement en celui qui veut les faire être en un moment opportun du temporalisé.* Cela est à dire que l'être passant par le principe de génération, pour pouvoir se manifester ici ou là, à ce moment ou cet autre, doit préalablement être *ex-sisté* (latin *exsistere:* sortir de…, condition d'être manifestable, mot duquel fut formé à partir du 15e siècle le terme **exister**). Ne confondons donc pas les deux sens que sont être et exister. Ce qui n'empêche pas, distinguant dans le vocabulaire grec, l'étant, des substrats à faire être, que ce qui est hors l'être à ce moment et en une certaine localisation, peut complémentairement ne pas exister. Pour le comprendre, l'auteur gnostique avance à la suite que les ombres que l'on voit, ainsi que les apparitions nocturnes, une fois que paraît la lumière du jour, se révèlent n'avoir en soi pas d'existence, **bien qu'elles furent en une certaine heure**. C'est à prendre conscience que, tout comme à rêver, sont des illusions matérielles faites du jeu d'ombres et de lumière dans le manifesté aux sens. PLATON l'évoqua de mettre en scène des humains immobilisés étant

enchaînés face à la paroi opposée à l'entrée d'une demeure souterraine. Dans cette situation, ils ne pouvaient que déduire une réalité extérieure à partir des ombres portées sur la paroi en question, à l'exemple des choses et jusqu'à nos propres manifestations par lesquelles nous ne connaissons de même que les ombres portées dans la substance matérielle. En sorte que si l'un d'eux, se libérant, accède au milieu extérieur, il ne peut décrire ce qu'il voit qu'en écho dans les mots utilisés par ceux qui n'ont jamais vu les choses directement sous la lumière du jour.

Notons que le propos, transposé dans l'expérience moderne des NDE (ou EMI: Expérience de Mort Imminente), montre également que le perçu depuis la sensibilité du corps physique est bien moindre que celle d'une corporéité dite astrale, formée conjointement au somatique durant l'incarnation. Ces expériences vécues par des millions d'individus, bien qu'à n'être pas admises dans les académies de ne pouvoir recevoir d'explication conforme au dogme matérialiste des sciences dites exactes, révèlent que de larges pans de réalité restent inaccessibles aux facultés psychosomatiques.

C'est un message fort qui traverse ainsi les siècles. Par le moyen allégorique montrant comment se forment les savoirs fondés d'expérience à partir de la sensibilité, PLATON expose que de véritables connaissances ne peuvent provenir que par l'entendement intérieur d'une existence à laquelle on accède depuis le monde des idées. Et c'est par ce biais que l'ontologie paraît soutenir rationnellement l'épistémologie des sciences fondées sur les apparences phénoménologiques, en ce que ce sont de semblables aspects métaphysiques qui conduisent à l'entendement de ce qu'un monde de perfection divine existe en toute indépendance des manifestations données aux sens corporels.

Sensiblement à la même époque, mais sous d'autres latitudes, le disciple de LAO-TSEU, TCHOUANG-TSEU recommandait déjà de: *Ne pas utiliser le formalisme séculaire, comme font les professeurs à transmettre ce qu'ils apprirent pour juger des événements*. Et de poursuivre que s'il arrive que le philosophe rêve être un papillon, s'éveillant, peut aussi être pertinente la question de savoir s'il n'est pas un papillon dans l'illusion manifestant le philosophe. Répondons à la question en des termes propres au langage contemporain. Bien qu'agir et subir en rêve étant endormi diffère d'agir et de subir étant éveillé, la différence est que ce que l'on vit étant éveillé se meut par rapport à nous sous une forme métamorphiquement substantialisée —elle est à permettre notre sensibilité physique aux phénomènes—, alors que le rêve se trouve libre de toute substance à nous faire entendre

directement ce qui peut être en rapport à son essence. Ce contexte à dissiper les brumes mentales, nous le retrouvons encore en une autre cultures sous le terme de *maya*, pour montrer l'erreur d'attribuer au travers du matérialisme une existence à ce qui seulement se manifeste aux sens. L'incessamment manifesté à l'exocosme ne peut que refléter une existence endocosmique. On en retrouve le sens jusque dans le langage des habitants de la planète Pandora formant l'épopée du beau film Avatar, puisque le 'je te vois' ne signifie pas voir l'enveloppe charnelle extérieure, mais ce qui constitue intérieurement la personne avec qui l'on communique.

À partir de l'ouverture mentale intuitive à laquelle réfèrent les exemples supra, nous surdéterminons la confiance que l'on met exclusivement dans le senti. Nous entrevoyons de pouvoir apercevoir que, bien qu'à intuitivement étreindre l'existant au travers de ce qu'il est, a et se fait, nous n'entendons ni ne voyons encore vraiment ce qui constitue l'être et ce qui est. Reste que cela que nous rapporte l'état de conscience vigile, ou celui des rêves, et que l'on peut distinguer chacun en référence à sa propre strate de réalisme, sont à ne pas confondre avec l'existence se posant en tant qu'aspect non phénoménique, précisément à permettre la manifestation d'être et d'avoir.

L'importance d'aborder le propos des coordonnées conscientielles advient en rapport à la relativité intrinsèque des dispositions considérées entre les êtres en rapport au circonstantiel temporalisé de leurs relations. Penser dans l'exclusion épistémique de ce qui n'est pas matériellement manifesté constitue certainement l'actuelle erreur interprétative de l'existentialisme scientifique niant dogmatiquement l'invisibilité spirituelle, dès lors qu'elle échappe par sa nature complémentaire à la sensibilité corporelle. Mais sans doute cette incidence dogmatique est en science moins corruptive que le réductionniste sévissant en philosophie contemporaine, en ce qu'il aboutit à n'y plus discriminer entre être et exister. Son artifice est venu de considérer des propositions faisant référence à des entités correspondant aux attributions. Par exemple le beau, le vrai et le bien comme existant en soi. Alors que le scientifique déclare que la pensée, la volonté et la conscience sont des produits de la physicochimie de l'encéphale, les philosophes font doctement exister en soi la digestion sans besoin du moindre estomac, sans son agent, au même titre qu'ils donnent une existence au penser philosophique indépendamment du philosophe, à la Science en soi indépendamment des scientifiques. Ce qui ne devient possible que dans l'oubli qu'il s'agit *de facto* des *qualia* relationnels entre les êtres, au même titre que les sons et les couleurs le sont dans leurs rapports aux choses. **En formant ainsi des entités en soi existantes**, ils

> donnent indirectement crédit aux vieux mythes des êtres personnifiant absolument le mal, la laideur, et d'autres qualités relationnelles.

Il ne viendrait pas à l'idée d'un physicien de considérer le système de coordonnées absolues dans l'espace autrement que comme moyen représentatif du rapport propriatif toujours limité entre les choses du Cosmos. Cette façon de raisonner dans l'absolu à donner une existence propre à des qualités relatives ressortant de différences relationnelles entre les êtres, devrait apparaître en philosophie semblablement comme un défaut de rationalité. Cela est dit en ce sens que les attributions qualitatives ne devraient se poser qu'en rapport aux êtres, et de plus que de façon limitée dans sa détermination, tout comme celui des attributions propriatives aux objets matériels. L'indétermination dans les limites qualitatives se décline également à l'exemple de celles qui sont quantitatives en rapport aux coordonnées absolues de l'espace de relation entre les corps, c'est-à-dire à n'avoir aucun fondement réel en référence à la possibilité de pénétrer indéfiniment l'espace dont le champ se pose en extension indéfinie, et non pas en tant qu'entité infinie.[22] Aussi les coordonnées conscientielles du beau, du vrai et du bien se posent dans une même acception à définir les coordonnées relationnelles entre les êtres, non en soi. Elles sont de fait le moyen d'apprécier la mesure qualitative des relations relevant de considérations relatives estimées en plus ou en moins de leurs agents et en rapport à leur temps d'être. Même pour apprécier une évolution dans le temps, par exemple celle des critères de vérité, bien naïf pour quiconque sera d'affirmer qu'untel se situe maintenant à l'épicentre du vrai, donc de façon irrévocable à pouvoir servir pour d'autres référentiels relatifs d'une considération absolue, autrement dit à ne plus pouvoir varier dans le prédicat de véridicité.

COURNOT le releva dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André LALANDE en faisant remarquer que les qualités sont inséparables d'une estimation quantitative. Tenir qualités et quantités comme deux catégories étrangères l'une à l'autre relève incontestablement en philosophie d'une disposition intellectuellement fictive. Rapprochons ce fait de ce que sont les conjectures et réfutations vis-à-vis des preuves en science. Un accommodement arrêté ici, pour tenir ce qui paraît le plus vraisemblable à la raison, pourra toujours être contredit ailleurs ou en d'autres temps, attendu que ce que l'on considère restrictivement à une condition, étant d'un contenu

22. Il s'agit avec le système convenu des coordonnées absolues de considérer la spatialisation géométrique des corps entre eux, non de rendre compte d'un espace physique.

relatif éminemment particulier, se trouvera incompatible avec une cohérence épistémique d'être extensible à d'autres sphères conscientielles ne séparant plus sciences et philosophies.

C'est en effet consécutivement de même à un certain contenu particulier et conséquemment incomplet de la conscience, que l'on accorde en philosophie le critère de beauté, même à ne pouvoir tenir que la beauté puisse être en soi, par absolu, c'est-à-dire sans référence à une estimation concrète de sa comparaison entre au moins deux formes manifestées de ses agents dans la qualité considérée. Ce ne peut être de même que conjoint à un ensemble de considérations du contenu conscientiel à constituer l'étalon de mesure du bien, que tel aspect nous apparaît plus ou moins harmonieux à surdéterminer des incohérences entre les libres mouvements individuels. Quant à cerner le critère du bien, ce qui nous apparaît propice ou favorable à une circonstance donnée est un bien, quand ce bien là peut indéniablement apparaître simultanément comme un mal vis-à-vis de ce qui se présente en conscience à l'obtention d'un but qui diffère du premier.

> De ce point de vue, il s'ensuit que ce n'est pas le vrai, le beau et le bien qui peuvent évoluer et involuer circonstanciellement, progresser et régresser, **mais cela de voulu en rapport au conscientisé que l'on repère en de telles coordonnées**. Pour l'essentiel à restreindre le niveau d'ambiguïté sur le discours *à propos* du bien, du vrai et du beau, il importe de retenir que ces coordonnées ne sont pas constituantes du contenu conscientiel par lequel l'être trouve son animation, mais sa distance relative à d'autres psychés dans la genèse des incorporations harmonieuses au conscientialisé par les êtres.

Opérons un petit zoom sur ces réflexions à seule fin d'en juger plus commodément d'un point de vue spirituel, c'est-à-dire au niveau de l'esprit, et pas seulement au niveau des intentions collectivement intellectualisées à majorité, voire localement à l'unanimité entre tous les êtres. Au niveau des intentions formulées dans le cadre d'une logique collective, il arrivera qu'on puisse se retrouver accusé par son entourage de prôner le mal à tenir pour opinion que l'investissement du libre mouvement actoriel de la personne prime sur le bénéfice immédiat des propriétés de ses actes. Cela en raison de la libre disposition qu'elle a de pouvoir d'elle-même entrer en relation de proximité à autrui conformément à son entendement personnel de la pièce qui se joue présentement dans l'Univers, et conséquemment à remplir le rôle qui lui échoit pour participer de la finalisation processuelle du potentialisé. La logique par laquelle on jugerait cette liberté individuée dans une

disposition collectivement répressive n'est évidemment soutenue que par des arguments assortis de présupposés tenant de l'image disant que l'habit est à faire le moine. Car par extension analogique, l'habit colorant la personne de vices ou de vertus depuis son vécu sera regardé comme fraternel ou nuisible par son entourage, comme **effet immédiat,** avec sa prolongation indéterminée au futur considérée ainsi qu'une sorte de pseudo absoluité, en référence à telle ou telle circonstance par laquelle résulte une nuisance ou un bénéfice. Mais cet habit et sa couleur ne représentent d'évidence pas la personne, **dès lors que son présent vécu pourra être jugé différemment en d'autres circonstances, ou par des voisins différemment animés**. Ce qui fait apparaître qu'au plan spirituel les retombées bien réelles pour soi comme pour autrui de nos actes sont autres que les avantages ou les inconvénients matériels par lesquels on juge circonstanciellement le voisin. Ce cas de figure particulier n'arrive qu'à dévier sur l'autre le regard que l'on porte sur les stagnations de soi, excusant nos propres faiblesses en jugeant l'autre à l'aune de ce qui convient à notre sclérose par suite de la satellisation de ce qui nous anime autour d'un leader, ou en raison d'un prêt-à-porter mental à faire époque. Or justement, cette pratique se double socialement sur le plan des moralités de la vénérable stratégie singeant celle consistant à se défendre en agressant. En effet, jugeant l'autre, on prend pour étalon l'état de soi dans la considération des aspects négatifs chez autrui. Manœuvre tenant de la propriété de l'ombrelle en ce que celle-ci ne permet pas à la lumière directe de nous atteindre, bien qu'un éclairage incident puisse encore nous communiquer la mesure d'autrui, mais à ne plus tenir compte de celle qui réfère aux progressions de soi.

Nous en conviendrons: semblable limitation dans l'acception ne peut convenir à la sophia par laquelle nous cherchons à dégager en son âme et en conscience la vertu de notre action déjà intellectuellement qualifiée. Cependant que, quelle que puisse être la conclusion retenue à ce propos, l'argument décisif inclinant au respect des choix de chacun apparaît en ceci: peut-il y avoir dans l'absolu des bons et des méchants, si l'on apparaît bon par contraste au moins bon, ou mauvais par comparaison au meilleur? La question se pose semble-t-il inévitablement de même pour ce qui est de l'appréciation personnelle de la vérité et de la beauté à nous animer dans les coordonnées relationnelles spécifiques d'être à notre altérité. Les réponses peuvent être évidemment aussi diverses que les différences identitaires.

Ce que nous retiendrons est que nos appréciations pourront différer de suivre logiquement ce qui opère du point de vue du mentalisé agissant

> dans une inférence psychique intellectivement locale, par rapport à ce qu'elle peut être en accord à une surconscience spirituelle advenant de l'entendement du même mental en liaison fonctionnelle à l'esprit.

Le progrès spirituel est assurément souhaitable. Mais pour la raison que sa source est interne et à portée du jugement opérant en conscience dans l'âme, la vérité de ce progrès semble n'avoir strictement rien à voir avec l'emprise intellectuelle découlant de son isolement intellectif et collectivisé comme pensée unique sous forme de prêt-à-porter mental spécifique d'un travail d'époque et en rapport aux seules manifestations phénoménologiques. Ce qui peut être aisément compréhensible à partir d'analogies au domaine de la physique. Le bilan établissant les bénéfices et les pertes résultant de nos actes différera selon que l'on en examine l'incidence au plan objectivement matériel, au plan subjectivement mental, ou à celui suggestif de l'esprit, en plus de devoir encore différer comme résultat conscientiel issu de ces trois codomaines fonctionnellement reliés. Mais ce serait encore l'effet d'un réductionnisme intellectuel que de ne considérer que les trois aspects intercomplémentaires que représentent les incidences introduites au plan matériel et au plan spirituel dans la psyché. Focalisant par là des accomplissements valorisés au plan spirituel et qualifiés au plan matériel, il y a encore d'autres considérations à prendre en compte en référence aux réalités qui diffèrent, notamment en ce qui concerne le plan personnel, celui de la destinée de la personne elle-même en tant que membre personnalisé dont la source de ses moyens de personnalisation à son altérité ne peut venir que de l'unicité universellement suprapersonnelle.

Si certaines conduites peuvent être avancées en tant qu'exemples bons ou mauvais dans l'intention d'incliner des dispositions individuelles (en ce que des témoignages éthiques et moraux peuvent être occasionnellement communicatifs et imités), aucune référence à autrui ne paraît valide concernant le véritable progrès des vraies déterminations personnelles, en ce qu'elles restent déterminables dans le libre-arbitre actoriel de soi en considération d'autrui, non comme résultat actantiel, mais comme entendement actoriel de la pièce divinement écrite hors temporalisation de son effectuation. Qu'adviennent des circonstances environnementales différentes au plan matériel ainsi qu'au plan spirituel et les effets que l'on croyait acquis d'une ligne de conduite s'annulent: il faut alors, en vue d'une réponse de nouveau adéquate, trouver l'expression d'un nouvel artifice. Certes, mais les déterminations de la personne deviennent existentiellement en soi indépendantes des circonstances vécues comme moyen d'obtention. Elles ne reposent que sur des considérations personnelles en rapport au suprapersonnel dans

l'Univers. Le vécu individuel à notre altérité concerne des relations individuées spécifiques de toutes organisations, et plus profondément, à toute intégration du séparé au niveau de la multiplicité potentiellement indéfinie de faire être et avoir, alors que c'est complémentairement à fusionner auprès de l'unicité existentielle endocosmique que la personne se détermine librement étant guidée divinement dans son entendement intérieur.

Ces considérations montrent que la moralité de l'inquisiteur peut bien se justifier d'obtenir des résultats au niveau des propriétés de l'acte depuis toute application politique par contrainte extérieure des individus, en référence à l'organisation de l'individualisable en des substrats physicopsychospirituels. Mais cela arrive quasiment dans l'ignorance de ce qui affère à la personne d'ignorer la différence entre l'individuellement manifesté et de vrais progrès personnels passant par l'expérience du libre-arbitre. Pour l'intégration de l'individu au corps social, on ne considérera exclusivement que le fait des bonnes habitudes comportementales acquises au niveau de l'agrégation de la psyché par l'éducation. Donc un examen qui se pose en fonction de gouvernements extérieurs remplissant leur office au seul niveau psychique (mental et intellectuel), d'une médiation sociale des individus, bien entendu utile en soi, mais à ne pouvoir être finale en regard des potentialités humaines.

Peut-on contredire le fait qu'une progression comportementale reste spirituellement factice à se retrouver limitée dans sa progression aux prescriptions des devoirs communautaires? Autrement dit, étant déterminée depuis une inclination extérieure ne répondant pas pour sa motilité à des efforts personnels et une animation recourant aux ressorts d'une disposition intérieure, s'agit-il là d'une finalité des progrès humains? Le sens des valeurs en rapport aux seules contraintes extérieures reste qualificativement intellectuel: on y vise une économie des moyens réalisateurs, donc à concerner le prix des choses résultant des difficultés réalisatrices à les obtenir. Il s'agit bien alors de facticité (faire faire en sorte qu'une chose advienne ou se réalise) distincte de la proactivité spirituelle dont le mouvement prend intérieurement sa source à viser ce qui est par delà la réalisation. Pour preuve d'une différence avec les déterminations spirituelles qui ne dépendent pas de contraintes extérieures, c'est dans une analogie au domaine de la phénoménologie physique, que l'on peut voir qu'un rééquilibre collectif des attitudes morales et éthiques, inculquées par contrainte extérieure, s'équilibre de lui-même lorsque communiquent des populations jusque-là tenues à des *pressions* culturelles différentes depuis

des conditions prohibitives et prescriptives localisées. Il ne s'agit pas de mobiles venant de soi, mais d'inerties à l'encontre des contraintes de milieu.

Mieux prendre conscience des différences entre contraintes extérieures et dispositions intérieures s'obtient à saisir deux sortes de distanciation pour caractériser l'appel en complétude de ce qui manque en référence d'un état réalisé quelconque par rapport au potentialisé. Observons qu'une distance s'établit dans l'espace pour ce qui est des propriétés phénoménologiques relié au **principe de réaction** (gravités physiques dans le métamorphiquement chosifié, et ses effets comportementaux à substrater le métabolisme biologique, d'espèce physicochimique, des individus sociaux, dans le principe d'éloignement et de rapprochement par contraintes extérieures en des effets dynamiques). Mais ces distances s'expriment aussi en raison de l'écoulement du temps de maturation des valeurs, pour ce qui est des déterminations advenant de gravités spirituelles d'esprit allant avec le **principe de proaction**. Or c'est à devoir considérer une activité médiane avec le principe de qualification (domaine spatiotemporel médian propre au **principe d'action**) que se trouve contractuellement spécifique l'interface psychique à ces deux plans complémentaires de réalité. Et l'interface psychique, des réalités actantes médianes se forme depuis des gravités conscientielles que n'occultent pas, tant les gravités physiques dans l'espace, que celles qui apparaissent spirituelles en référence aux événements dans le temps.

Disposition pouvant indéniablement faire l'objet du constat que voici. Après plus de vingt siècles de démocratie et presque autant de confucianisme, après les immenses empreintes sur les populations laissées par le christianisme et le bouddhisme, l'histoire montre que la civilisation reste contrefaite dès lors qu'on tente, depuis les apparences phénoméniques servant de succédanés civilisateurs, à passer outre le temps nécessaire aux maturations naturelles des potentialités humaines. Un grain de sable dans les rouages gouvernementaux et des vitrines volent en éclats, des magasins sont pillés, des ethnies entières exterminées. Une police livrée à elle-même s'occupe alors d'inventer les pires humiliations pour ceux qu'elle prend ou qu'on lui livre, tandis que le meilleur des gouvernements reste renversable à tout moment par la moins souhaitable des revendications sociales, et qu'entre deux gouvernements forts une chasse est ouverte pour réduire au silence les écarts des plus cultivés, au côté des personnes refusant de se suffire des apparences sur la scène sociale des simulacres sociologiques.

Aucun remède, encore, à ces fièvres rendant malades les sociétés humaines au cours des âges. Point de vaccins pour immuniser les civilisations contre l'engendrement épisodique de comportements barbares et leur montée en puissance. Ces fièvres sociales reviennent précisément à faire reculer tout niveau de civilisation artificiellement atteint par contrainte extérieure, c'est-à-dire à ne pas correspondre à des motilités, des motivations intérieures. Ces fièvres annoncent avec la poussée de nouvelles générations s'adonnant par compensation à des relations barbares, parce qu'en chacun de nous qui sommes encore en évolution est mêlé ce qui tient du loup à ce qui participe de l'agneau. Dans cette circonstance, la victime représente une condition inséparable de celle des profiteurs pouvant librement agir dans le laxisme du jeu social venant des meneurs qui, au panthéon du pouvoir usurpé par tromperie, usent de stratégies et d'autant d'hypocrisies inventées circonstanciellement pour faire croire à des réalisations effectives dans l'époque.

Afin de bien saisir pourquoi ces choses arrivent dans le contexte d'une relativité entre bien et mal, il faut d'abord concevoir comment elles adviennent. Suivons Alexandre SOLJENITSYNE qui paraît éclairer ce qui peut expliquer autant que résoudre la raison de cette bivalence phénoménologique entre bien et mal depuis cette simple phrase: *avant de faire quelque chose de mal, l'homme doit d'abord se convaincre que ce qu'il fait ainsi est bien, sinon il ne peut pas le faire*. Semblable considération vise l'utilitaire dans la limite de l'utilité restreinte à soi, ou par extension, aux aspects communautairement solidaires desquels on vise un bénéfice personnel. C'est dans ces conditions que si des potentialités à bien faire animent l'humain, il faut en effet qu'à mal faire sa faute n'apparaisse pas telle à ses yeux. Autrement dit, il faut que l'effet qui s'avère nuisible pour tous les êtres, puisse être jugé au motif de convenir comme étant favorable et donc louable lorsqu'il est avancé au bénéfice particulier d'une communauté ou d'autres individus. Cette circonstance instaure le prétexte excusant à en justifier l'acte en vue d'un mieux entrevu au delà. Ainsi, s'enrichir et prendre du pouvoir sur d'autres, passe par le préalable mental à se donner bonne conscience dans le cadre socialement concurrentiel à établir le *chacun pour soi* propre au droit des affaires. Et il arrive que l'on brûlera des voitures et pillera des magasins dans une esprit d'autojustice communautaire. En sorte que chez tout individu encore soumis à des conditionnements venant de différentes sortes de gouvernements du monde extérieur, les décisions de chacun s'autoprogramment au travers la collectivité, mais cette ressemblance au libre-arbitre intérieur d'un libre mouvement individuel décidé en situation interfère à l'environnement en l'absence de véritables

préalables valoriels incitateurs, pour cause de n'être pas fonctionnels d'âme et en conscience à l'esprit. À défaut de liaison fonctionnelle d'âme et de conscience à l'esprit, alors même que l'individuation des caractères individuels est accomplie, l'autonomie du libre mouvement individuel subsiste à ne se poursuivre que sur le plan de l'individualisme recevant ses passe-droits dans le cadre de la légalisation tacite ou prescrite des concurrences multicommunautaires.

Donc, c'est indirectement dans l'artifice d'une bonne cause qu'untel peut légalement dévaliser et escroquer l'étranger ou s'en abstenir, prendre pouvoir sur son voisin, en un mot profiter d'un environnement au mieux des circonstances à son profit, ou celui des communautés et des alliances desquelles sa vie dépend. Il est historiquement étayé que, toujours, un peuple se met en marche à partir de sa perception des motivations collectives naissant et croissant en des clôtures communautaires depuis l'artifice des meneurs. Ils sont à convaincre l'individu que ce qu'il va faire sera socialement honoré, digne dans le cadre patriotique, même s'il s'agit de massacrer et piller en profitant des failles ou des faiblesses d'autres peuples, ou d'autres communautés se trouvant pour leur malheur à portée opératoire.

Jean de la FONTAINE dresse l'essentiel de ce qu'aussi loin que nous remontions dans le passé, les plus forts exploitent les plus faibles, que les plus gros mangent les plus petits, que ce soit à passer par l'égoïsme individuel, ou celui-ci à procurer bonne conscience d'agir au travers des institutions collectives sous couvert d'égomisme de groupe. Le meilleur des régimes politiques ne change que peu cette situation s'il s'exerce durant la phase d'évolution par laquelle les humains ne peuvent encore que mêler le meilleur au pire. **Aussi n'est-ce pas cette disposition qui compte vraiment à pouvoir réaliser le progrès advenant en raison du potentialisé dans les états de l'actualisé.**

> Le rapport du meilleur au pire ne représente conséquemment pas un travers qui serait constitutif de la nature humaine, mais une disposition qui n'est cependant pas extérieure à l'évolution de l'humain en tant que moyen servant son devenir. Cependant qu'un tel moyen ne peut s'amenuiser qu'à proportion du nombre d'humains qui, progressant en eux-mêmes d'âme et en conscience, abandonnent ce qu'il est souhaitable pour chacun de laisser en arrière. À l'esclavage succéda le servage. Aux seigneurs abusant de leurs serfs aura succédé les exploiteurs du salariat. Cependant, il y eut dans l'Antiquité de *bons maîtres* pour leurs esclaves. Il n'y eut pas moins au Moyen Âge des serfs appréciant et aimant leurs

> seigneurs, tout comme aujourd'hui il y a des patrons agissant en faveur de leurs employés, à côté d'autres qui sont indéniablement des exploiteurs. Mais seul l'usage du libre-arbitre en son âme et en conscience décide des progressions vraiment émancipatoires.

On conçoit sociologiquement à ce stade de l'hominisation de l'humanité que pour qu'un changement advienne, tout dépend encore des effets d'une masse critique. Une fois comprise ainsi qu'une disposition contextuellement historique, c'est beaucoup de questions restées sans réponses à propos du comportement réactif de l'individu qui deviennent signifiantes de s'expliquer comme devant processuellement accompagner des phases de maturation de la psyché qui, bien qu'organiquement formée, n'en est pas moins encore non fonctionnelle à l'esprit. Le vécu psychique ne reposant à ce stade que sur des substrats physicochimiques pour assurer des rétroactions comportementales à son environnement, fait que l'individu, s'il peut déjà délibérément agir, n'entreprend pas encore de le faire en tant que réponse à l'existence de l'endocosme. Se trouvant encore coupé de son superstrat de n'être pas organiquement fonctionnel d'âme et de conscience, et donc coupé du cordon ombilical immatériel devant le relier à son divin habitant intérieur, l'individu ne peut encore agir qu'en raison de lui-même, dans l'isolation de et depuis son propre substrat physicopsychique.

Deux modèles semblent ainsi à devoir être considérés pour expliquer la socialisation des mouvements humains. Le premier advient d'abord à ne considérer que l'inculcation d'effets centripètes. Dans cette phase, l'individu se forme à recevoir de l'extérieur sa motivation d'agir. Son effectuation opère *au prorata* des motivations collectivement téléguidées. Il faut dans ce cas quantifier un certain seuil d'individus réagissant à un état devenu insupportable, pour qu'un changement de société arrive, mais d'une façon factice à n'être pas pérenne, autant comme possibilité de progression que de régression quand cesse la pression des contraintes externes, puisque de tels états sont manifestés au hasard des rencontres dynamiques advenant dans la société, indépendamment des progressions individuelles, de réalisation interne: *in vivo*. Mais ce préalable processuel se réalise à permettre les progressions n'advenant en second temps par action centrifuge, du dedans vers le dehors, à entraîner que le changement de participation advient depuis des motivations spirituelles.

Des dégénérescences de l'ancien accompagnent et permettent heureusement épisodiquement la génération du nouveau. Un exemple avec les religions. Lorsque les rituels religieux se dégradent au point de n'être plus que

matériellement représentatifs, donc à faire que des spectateurs réunis autour d'officiants se nourrissent d'émotions dans le climat commémoratif, il s'agit encore, certes, d'événements à fonction animique, mais qui laissent l'âme et son animation spirituelle au dehors, comme abandonnée et inerte d'être réduite aux manifestations. C'est alors par l'intermédiaire des schismes à permettre le renouvellement, et des retours aux sources vivifiantes ou revigorantes dans l'émancipation de soi des religions d'autorité, que le cordon ombilical relie de nouveau le croyant d'âme et de conscience à l'Esprit.

À pouvoir rendre compte de l'activité d'être dans les coordonnées du vrai, du bien et du beau, ne pouvons-nous en tirer plus congru? Bonnement, constatons que l'habit ne peut définir pour l'acteur humain que son signe d'appartenance sociale, non les particularités qualitatives de son actorialité. De même des artifices en prolongement de ce que nous sommes devenus. Or si nous déshabillons le moderne de son arsenal de technologies mondaines si prisées ces derniers siècles, qu'est-ce qui a varié dans l'être par rapport aux époques qui précèdent? Nous pouvons comme en d'autres époques mesurer un moins bon, vrai ou beau ici, par rapport au meilleur, plus authentique et de constitution plus harmonieuse là, mais guère de différence humaine moyenne entre le civilisé moderne et l'homme d'une époque à l'avoir précédé. Constat inévitable: en regard de l'effectuation des progressions potentialisées dans l'humain lui-même, qui est à requérir des durées paléontologiques pour sa réalisation dans l'espèce, l'apport techno-scientifique n'a essentiellement qu'un effet localement quantitatif dans la puissance environnementale d'être. L'avènement technoscientifique permet indéniablement une conséquente expansion démographique en favorisant l'espèce dans sa concurrence biologiquement environnementale, mais à ne guère influencer le qualitativement latent dans l'individu, en matière de progrès de l'humain lui-même. Le progrès de l'humain lui-même reste en somme dépendant du lent processus réalisant le potentialisé en lui à partir des circonstances événementielles, conjugué à l'imbrication de cycles réglant les alternances entre *inspirations* et *expirations* métaboliques.

Le monde des affaires et du commerce visant maintenant le superflu et les plaisirs des consommateurs modernes à l'échelle planétaire est inévitablement similaire à ce qui décida de la perte de l'Empire romain. Il ne dura que son temps imparti pour mettre bas une progéniture lui succédant. Les leaders mènent ainsi constamment l'éveil des communautés, tandis que d'autres à être complémentaires conduisent des viandes au sacrifice sociétal, et les abattoirs que l'histoire retient sont alors mêlés aux cultures émer-

gentes par lesquelles des foules suivent leurs porte-étendards. Assurément, le procédé durera longtemps encore. Comme moyen processuel, ces alternances en des oppositions dureront le temps que s'épanouisse la détermination des personnes depuis leur libre-arbitre propre à en surdéterminer progressivement les effets fondés dans la substance sur des oppositions propriatives. C'est la volonté d'agir par soi-même dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau qui en émerge. Ou plus précisément, jusqu'à ce que le mouvement de soi en telles coordonnées qualitatives, même à devoir par intermittence rester négatif, n'arrive plus par contraintes extérieures, mais depuis des motivations intérieurement reliées à l'esprit en rapport à des conditions superstratiques de réaliser dans l'harmonisation des disparités, l'encours d'une réalisation cosmiquement potentialisée. Autrement dit, en référence à notre strate consubstantielle entre microcosme et macrocosme, en sorte que la participation de l'acteur social, en tant que personne, agisse depuis sa propre personnalité, ayant acquis par émancipation et concrétisation son autonomie pour décider par lui-même de ses capacités à participer du progrès visant le tout (le tout surdéterminatif propre à l'ensemble des êtres en raison d'une destinée postfinalitaire, et non plus les seuls bénéfices médiats visant la totalité des individus).

Pas de confusion, ou pas d'amalgame à se représenter semblable disposition. Dans la responsabilité rendue progressivement effective et non plus tacitement comme telle en regard des résultats venant de pressions extérieures agissant sur l'individu, un même acte pourra encore être jugé, selon des critères d'utilité, odieux par les uns, sublime par d'autres. Or comprenons bien que dans cette circonstance ce n'est pas la nature de l'acte qui change avec l'expérience du libre-arbitre, car ce qui transparaît de façon sous-jacente à l'acte ne participe pas directement de la détermination de la personne, mais son intégration. En ce sens que la responsabilité de l'acte depuis un libre-arbitre exercé d'âme et en conscience ne fait que préluder, à passer par l'instance d'autonomie de la personne dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau, de son moyen de participation d'une réalité suprapersonnelle. L'autonomie actorielle de la personne surdétermine alors le critère d'utilité économique en rapport aux individus (le surdétermine, et non pas le remplace). Voilà le stade émancipatoire à ne plus se suffire de respecter des tabous par peur des conséquences, ou suivre aveuglement la morale portant l'empreinte d'une époque par obédience religieuse au clergé transmettant des traditions reliées au communautairement convenu à leur propos. Dès lors, les motivations d'agir peuvent bien qualitativement coïncider aux mêmes mouvements lorsqu'ils arrivent dans l'autonomie de

soi, qu'ils n'en sont pas moins foncièrement différents depuis l'intimité valorielle du voulu. Ne pas tenir compte du voulu pour ne considérer que les effets de l'acte reviendrait à dire que la copie d'un tableau de maître, dès lors qu'elle est rigoureusement identique à l'original permet, dans la confusion substrative des deux, de n'avoir plus à distinguer leur différence d'existence. Que des mouvements dans les coordonnées humaines opèrent par contrainte extérieure pour viser des accomplissements individuels à son altérité, ou qu'ils reçoivent leur impulsion du fait de libertés intérieures visant ce qui est surdéterminable aux séparations individuées à passer par le processus de personnalisation, représente certainement l'entendement d'une évolution majeure.

Insistons bien sur ce que cela que l'on examine supra est toutefois posé à ne rien devoir exclure. Par analogie entre les phases de maturité sociale et les phases de maturité individuelle, puisque l'humanité est encore dans son âge immature, il est évident que les individus bénéficient du ministère de l'éducation, et les sociétés, du ministère de gouvernements invisibles. Toutes intensivités intérieures complétant l'autorité et l'éducation propices au développement de l'enfant, comme son prolongement social agissant bien visible par contraintes extérieures pour l'âge civiquement adulte, mais cependant encore spirituellement dans l'enfance. Cependant que traitant de sapience et de sophia à destination des interrogations personnelles, non de savoir académique et d'enseignement philosophique dont les institutions sont à profiter aux individus, ce qui précède est à pouvoir concerner l'accomplissement des personnes abordant leur autonomie d'âme et de conscience, pas ce qui se réduit au bénéfice individuel et ses extensions sociétales. Or, dans l'aperception de toutes sortes de considérations partielles, il importe de ne pas exclure un aspect pour favoriser l'autre, afin de pouvoir en second temps concilier les deux sortes au fur et à mesure que nous pénétrons l'endocosme en vue de nos progressions d'être à notre altérité.

C'est un nouveau voyage, de nouvelles aventures après celles venant d'explorer notre environnement extérieur. Au début, lorsque la décision n'est pas encore prise de renoncer à la jouissance gratuite en l'exocosme, c'est-à-dire envisagée pour elle-même de rester à la surface phénoménologique des choses sans besoin de connaître leur raison d'exister, ce nouveau voyage entrepris à la découverte d'une existence endocosmique commence à sonder une interface conscientielle onirique qui s'insère naturellement, ou de façon privilégiée à la manière de ce qui arrive entre la fin du sommeil quotidien et

le moment d'éveil à la vigilance du jour. Naturelle, car l'introspection ne concerne pas les éventuelles pratiques, en quelque sorte exorcisantes, de psychologues gourous-thérapeutes nous révélant, par des artifices *ad hoc* et en rapport à notre imagination, se qui se forme en lisière plus ou moins aperceptive du seul inconscient collectif. Le propos de l'introspection n'est pas non plus celui du *Cogito*, en ce que la recherche de DESCARTES fut épistémiquement conçue en rapport à l'exocosme. D'écarter méthodiquement les objets pensés de ce qui constitue le sujet pensant, il parvint à isoler la réalité psychique de celle qui est physique, alors que l'introspection relève de la découverte d'une liaison psychospirituelle. Comme AUGUSTIN en prévint l'explorateur: *Dieu est plus intérieur que propre intimité*. Et depuis le niveau qui fait la vie de l'être pensant et agissant volontairement, aimer tient sa source empathique d'une liaison animique à l'endocosme.

Reste qu'en discourir relève sans doute encore pour bien des générations à ne pouvoir lever que des incompréhensions, comme par exemple celle venant de saisir l'antique injonction de se connaître soi-même, puisqu'il y a plusieurs façons d'interpréter l'invitation au voyage intérieur. Aussi est-ce pour tout locuteur en parlant, toujours le pari de tabler sur les possibilités d'entendement en rapport à l'intellection psychospirituelle du lecteur, de tenter de passer outre à l'insuffisance langagière à pouvoir rendre compte du domaine d'existence complémentaire de notre continuum exocosmique: l'exocosme en lequel tout se fonde sur l'individuation, quand à l'encontre, l'endocosme, à lui être complémentaire, nous communique l'aperception de l'unité existentiellement sous-jacente.

Bien sûr, les sages de l'antiquité faisaient comprendre leur sophia à prendre conscience de nos limites en vue d'une action prudente de soi à notre environnement extérieur, ce qui n'est évidemment pas étranger à la sagesse. Mais s'il s'agit encore de cela ici, c'est à ne pas se couper d'une relation à ce qui nous habite de l'intérieur, comme nous-mêmes habitons un corps à nous permettre d'agir à l'exocosme. Pour l'apercevoir, il faut déjà ne pas confondre semblable participation endocosmique avec ce qu'en rapportent la plupart des diplômés universitaires qui se limitent à reprendre dans leurs articles philosophiques ce qui leur fut académiquement inculqué pour coller au mieux du prêt-à-porter intellectuel limitant nos préoccupations aux appropriations exocosmiques, objectif constituant la spécificité de notre époque en rapport à des moyens technoscientifiques d'appropriation. Car ce faisant, ces philosophes professionnels interpellent le lecteur dans les limites d'une interprétation conforme au monisme physicaliste, pour mieux nier la possibilité introceptive. Étant à se consacrer à l'expérience du monde

extérieur, il leur importe de répandre la Vérité en rangeant l'antique formule *connais-toi toi-même* dans le tiroir des mystifications. C'est dans le cadre du principe de concurrence animant corrélativement nos sociétés, tirer gloire de dénoncer croyants et gourous entretenant de fausses espérances. En sorte que de tels carriéristes, niant une existence endocosmique de ne tenir que la réalité de ce qui constitue l'exocosme du sujet pensant, expliquent conséquemment, dans la logique du présupposé moniste, l'impossibilité introspective, avec pour argument péremptoire que l'œil ne peut se voir, ni l'épée se couper. Ils discourent alors sur l'impasse de l'autoconnaissance, étant à ne pas apercevoir que ce que rapportent certains philosophes depuis l'antiquité n'est aucunement à en rester au niveau d'une conscience physicopsychique des mentalités.

Pour saisir la nuance, il nous faut discriminer la **connaissance** qui s'appuie étymologiquement sur le sens de pénétrer, dont le moyen advient de l'application sémasynthétique du tiers inclus, par rapport au **savoir** qui, lui, renvoie à l'analyse depuis son étymologie prenant sens de couper, à définir ce qui progresse à l'encontre dans la logique aristotélicienne du tiers exclu. D'impliquer des efforts personnels à *pénétrer en soi-même*, c'est-à-dire au delà les enveloppes substratives du MOI à constituer l'individu, tout autant que le JE visant le sujet en tant qu'agent, n'a évidemment pas la même signification que l'incitation quasi passive de *s'auto-connaître* satisfaisant si fréquemment une connotation narcissique. Qu'en dire plus précisément? D'en rester au savoir résultant d'une organisation mentale d'un rapport physicopsychique, on conçoit la conscience comme reposant sur des perceptions. D'où est que l'on se représente par cohérence intellectuelle la pensée dans les limites du conçu à propos du monde extérieur. Limitant l'appréhendement aux principe de transformation, il devient satisfaisant de dire que la pensée est le résultat de la sécrétion physicochimique des neurones. Semblable limitation dans les appréhendements ne peut avoir même incidence que de conjoindre celle-ci à la pénétration supramentale d'incidence psychospirituelle fondée sur l'entendement, et donc à concerner des aperceptions via l'esprit.

Le savoir issu de perceptions exocosmiques règne indubitablement sur des matérialisations en rapport à ce qui est issu étant formé en substance: la substantialisation de ce que l'on tient pour réalisé. Il est alors cohérent de s'y réduire à des considérations phénoménologiquement matérielles. Ce qui devient dogmatique, est de réduire l'existence dans ces limites à ne pouvoir concerner l'avoir, jusqu'à réduire l'être à ce qui a. La subjectivité, dès lors qu'on la définit par le rapport du sujet pensant au niveau objectif du

sensible, ne peut de même se limiter qu'à cet appréhendement conscientiel. C'est complémentairement que des réalités nouméniques réfèrent à l'essence d'être pour rendre compte de ce que le MOI, le JE et l'EN-SOI reposent sur la nécessité identitaire de l'individuation qui, pour son rapport au monde extérieur, s'appuie bien sur la substantialisation (fonction substrative dans la sécabilité des substrats), mais à être insécable depuis l'essence individuée à pouvoir communiquer une existence sous-jacente.

Dans le dialogue académique s'effectuant présentement entre philosophes matérialistes, un homme *sain d'esprit* (c'est un comble puisque l'on s'y trouve dénier la moindre tangibilité à l'esprit) ne réfère pas à la bonne santé mentale de considérer en prolongement une existence spirituelle, mais d'être bien dans sa peau, conséquent et objectif, précisément de ne tenir réelle que l'identité sociale. Or ce niveau identitaire est concrètement constitutif du seul état civil à pouvoir identifier l'individu localement dans le temps par sa date de naissance, et dans l'espace par son lieu d'habitation. Comme repères des perceptions environnementales dans les limites rassurantes de tels signes sociologiques, il s'agit de considérations pseudo identitaires, évidemment matériellement intangibles en elles-mêmes. Cependant que recourir à cette réalité identitaire de l'individuation par le subterfuge de sa localisation spatiotemporelle est à faire entendre qu'être *sain d'esprit* considère à ce niveau d'intellection la possibilité d'incidences pathologiques en rapport au fait que l'on quitte le champ des manifestations environnementales par manque d'objectivité. *A fortiori*, croire en une existence surnaturelle par l'intermédiaire d'une spiritualité de l'esprit, dont l'écho aperceptif ne peut s'apercevoir qu'en continuité de nos idéaux formés d'une façon étrangère aux dynamiques phénoméniques des substrats matériels, est tout simplement saugrenu, absurde, irrationnel.

Pour cause de considérer la philosophie en tant que pratique allant avec des moyens de progresser, les *philosophes des champs* n'ont pas à convaincre, tenant précisément l'opposé: que la moindre différence d'appréhendement venant d'une ouverture mentale hors sa clôture collective, permet d'en pénétrer l'univers. N'ayant pas à doctrinalement convaincre de la véridiction en soi de tel aspect particulier, en ce que le niveau de véridicité est alors en rapport de partiellité à ce que l'on examine, c'est tenir une susceptibilité de fécondité intellective avec l'examen d'effets circonstanciellement relatifs depuis les aspects limités de ce que l'on examine en conscience, que conséquemment nous n'avons rien à argumenter… dans l'absolu.

> Ce faisant, nous fondons l'entendement comme une disposition introceptive se surajoutant à l'intellection visant l'appropriation circonstantielle d'un environnement extraceptif, c'est-à-dire à se trouver sous-jacente des phases de progression du réalisé, et incidemment des phases de maturité psychologique. Autrement dit en sorte que ce qui se présente dans l'actualisation du métabolisme psychologique à être bon pour untel, ne l'est pas forcément pour un autre, tout en pouvant varier pour soi en fonction de notre propre évolution, et tel que ce qui peut nous paraître consensuellement vrai en référence à un état particulier de réalisation dans l'encours de l'instance de réalisation performative du potentialisé au Cosmos, peut s'avérer inadéquat en référence à un autre de ces états.

C'est à faire qu'en considération de l'introspection, nous n'avons pas à opposer doctrinalement, par exemple HEGEL à SOCRATE, comme on le fait dans l'enseignement universitaire, tenant que ce qui est regardé par l'un diffère de ce qui est regardé par l'autre. Dans la considération socratique du *gnothi seauton* (le Γνωθι σεαυτον du grec ancien à désigner l'autoconnaissance en tant que pénétration au delà des médiétés psychologiques), nous visons la sagesse d'agir conciliant ce qui nous motive, autant avec notre entendement d'une supra intentionalité divine, qu'avec notre compréhension, au travers du dialogue et du perçu de ce qui motive différemment nos semblables à pouvoir harmonieusement compléter nos propres motivations. Or cet aspect précède la forme logique hégélienne par laquelle nous sommes à relativiser nos opinions, en tant que le motif d'une pénétration introspective de soi porte maintenant sur le constat véricitaire de notre erreur à juger dans l'absolu, si les particularités de nos propres insuffisances entraînent l'erreur de jugement dans nos relations, ce qui ajoute aux conséquences en soi de ne pas relativiser notre jugement, jusqu'à ignorer par la suite l'incidence d'une évolution dans le temps des conditions jugées une fois pour toutes. L'universalité de l'esprit est pour SOCRATE à surdéterminer la diversité singulière des *esprits* individués, ce qui advient depuis un entendement endocosmique, dans une complémentation des perceptions exocosmiques. Le système global des savoirs, de passer par la phénoménologie mentale, conduisit HEGEL à considérer la logique issue de l'expérience des intentions, quand SOCRATE parle de sa source endocosmique. Ne confondant pas les deux considérations, elles sont également valables depuis des dispositions personnelles échappant au principe de concurrence, car:

Curieusement, on va d'autant plus à la rencontre de son prochain, que notre vie intérieure s'enrichit. L'explication se trouve en ce que cette disposition réglant notre relationnel à notre altérité, la peur pour soi des conséquences de nos rapports à autrui semble d'autant minimisée que l'on a consacré à l'introspection, et par suite par suite que l'on tient la relativisé notre jugement personnel à n'être plus catégoriquement productible d'une façon idéellement oppositive *comme si* les particularités actualisées pouvaient être prises à refléter des conditions absolues et universelles. En tant que l'un des stades de maturité conscientielle, l'équanimité accompagnant la sagesse de concilier des intérêts communs, puis d'user d'une logique du raisonnement particulier à joindre progressivement l'universalité entre tous, précèdent ainsi le stade de gratuité relationnelle devant arriver en tant qu'expression empathique : la communion spirituelle venant de notre capacité à nous retrouver dans autrui, de discerner ce qu'il pense, ressent, vit comme nous. Une disposition reliant en conscience nos idées de tenir l'incomplétude du réalisé, conjointement à ce que PLATON entendit sous le terme de *réminiscence* à viser la préconnaissance d'une finalité au travers notre entendement de l'idéal.

Résumant, qu'est-ce qui caractérise la disposition faisant que l'on peut se reconnaître indirectement entre un en dehors et un en dedans, donc rigoureusement à conjoindre *relations réflexives* et *relations transitives*? Là où cesse l'acte de penser les événements de l'expansion du monde extérieur, commence l'intensivité d'une vie intérieure dans l'acte de penser EN SOI à pénétrer au delà l'intersection JE: ce foyer médian particulier au sujet-agent. Le matérialiste objecte que l'autoconnaissance est une impossibilité à ne pas dépasser le raisonnement depuis lequel l'épée ne peut se couper, ni l'œil se voir. De fait, le principe de connaissance exige la dualité entre le sujet pensant et son altérité donnée à penser, avec, comme interface, le pensé dans son rapport au pensable. Mais il ne s'agit pas de ce que les contemplatifs entendent sous le même terme à sonder le domaine spirituel complémentaire, à défaut de pouvoir user de termes qui soient spécifiques. Pensant les choses examinées par leur extériorité, la surface des choses, c'est seulement apprendre d'expérience leur manifestation, tout en ignorant encore leur intériorité existentielle, c'est-à-dire non pas une intériorité physiquement envisagée comme le microcosme de ce qui substrate l'individuellement formé, mais l'individu lui-même dans sa nature insécable et en

tant qu'existence intérieurement sous-jacente à métaphysiquement compléter l'extérieurement manifesté à reposer sur des propriétés physiques.

Les deux domaines, considérés dans leur séparation, réfèrent à des questionnements complémentaires entre eux. Désignant des réalités de soi par l'essence endocosmique d'être, conjointes de l'existence individuelle, il s'agit d'une opposition de complémentation aux réalités exocosmiques accompagnant des façons et expressions d'être, en étroit rapport à des moyens: la substantialisation d'avoir à permettre de faire, et qui s'échelonne par strates d'individuation du microcosme au macrocosme. Dès lors, des interrogations laissées en suspens commencent de trouver leur résolution à mutuellement se compléter. En cette disposition, l'invitation à pénétrer en soi n'est plus à saisir au sens textuel. Elle évoque que l'interrogation extraceptive portant sur la surface des choses allant objectivement de QUOI à COMMENT, en partant du constaté pour aboutir sur l'explication, ne peut se confondre avec l'interrogation introceptive investissant la notion existentielle nominaliste QUI par le moyen des réponses que l'on donne à POURQUOI. C'est à pouvoir corrélativement à la réification de notre extériorité, sonder complémentairement l'existence du sujet déterminateur en rapport à la binarité faite de son objet.

Hors la déraison de chercher à connaître notre propre être indépendamment de notre altérité d'être, nous sommes en pratique à conscientialiser la valeur d'une relation en rapport à des symboles valoriels depuis une lumière intérieure, cela sur fond des significations préalablement conscientialisées dans l'expérience de notre exocosme. En première instance, c'est le MOI qui est mis en présence de l'objet. En seconde instance, le JE participe comme agent activement du monde des objets. Cependant que toute une littérature gnostique nous invite à n'en pas rester là, puisqu'en troisième lieu, c'est par des vertus relationnelles que l'EN-SOI conduit le sujet-agent au divin habitant de l'âme humaine, en tant qu'il est connu comme dissémination du divin pour qui, existant dans sa surnature divine, le temps ne passe pas, mais représente ce par lequel les racines de notre être trouvent la source de ce qui nous manifeste entre passé et futur, cependant que la progression, changeant le niveau de conscience allant du MOI à l'EN-SOI, se doit de nouveau s'appréhender non comme finalité processuelle, mais son moyen.

Au regard de l'actuel paradigme matérialiste, c'est le nouménalisé que l'on donne pour être fictif. Pèlerin des millénaires à tant chercher la demeure de notre véritable nature par delà le foisonnement vécu d'événements formateurs, cette demeure où véritablement, épuisant notre rôle d'acteur dans les

coordonnées du bien, du beau et du vrai nous animant sur le chapiteau du théâtre de l'univers, il adviendra hors temporalisation que nous pourrons commencer de participer de son éternel Auteur. Alors, c'est conscientiellement à passer du point focal entre exocosme et endocosme, que tout s'inversera en conscience: la tangibilité du substrat matériel du monde, de s'appuyer sur les métamorphies éphémères à processuellement substantialiser le réalisé, deviendra onirique à nos yeux (le paraître en tant que source illusionnelle d'être), quand, à l'encontre, l'être et ce qui est deviendra à nos yeux vraiment existant dans son immanence (*Cf.* PLATON).

Cependant que semblable appréhendement du voyage dans le cosmos intérieur ne s'insère ici que pour rappeler que l'étant, pour être personnalisable au monde des personnes, n'est à sanctionner que la finalisation processuelle de son devenir dans l'actuelle instance de réalisation du monde, et qu'en cette circonstance, nous avons à ne pas nous égarer hors le domaine de la sophia, en tant que l'on est chacun sujet observateur d'une phénoménie interne réglant précisément le domaine de la détermination des conduites de soi. C'est même l'occasion de considérer la psychologie comme représentant, non pas l'objet de la philosophie, mais son véritable moyen. Autrement dit, non pas la psychologie clinique qui fut abordée en France par Pierre JANET, mais celle qui le fut en tant que connaissance de soi-même par Paul JANET, son parent, en particulier dans son *Principe de métaphysique*.

Nous avons voulu faire une métaphysique concrète, objective, réelle, ayant pour objet des êtres et non des idées, écrit-il dans sa préface dans l'intention d'établir autant que possible des bases objectives du propos philosophique précisément en abordant celles-ci en tant que résultant de la connaissance psychologique de soi-même. L'argument est pour Paul JANET que la question: *qu'est la philosophie?* ne semble pas la bonne manière d'en aborder la teneur, en ce qu'elle n'a aucun être en soi, indépendamment du philosophe à la produire. Cela dit au sens que la philosophie ne saurait être quelque chose, même discriminé par exemple de ce que représente la science dont l'objet porte sur la matérialité du monde extérieur à ne pouvoir exister sans scientifiques, si on en doit préciser la manifestation comme advenant de l'existence de son agent.

Saisissons intellectivement ce qui est ici fondateur dans le raisonnement. Se demander quelle est l'influence d'une comète sur les événements de notre planète peut être une question objectivement chimérique; mais ce ne l'est pas de se demander si le monde a commencé ou n'a pas commencé (aspect

encore scientifique pour fonder l'examen des propriétés du monde). De même si l'existence de l'être a une raison d'être, et conséquemment s'il y a une raison à l'origine de ses choix advenant par libre-arbitre (aspect philosophique). Pour autant que la faculté de raisonner participera de la nature humaine (c'est semble-t-il un caractère distinctif de l'humain de se poser des questions de l'ordre du subjectif), conjointement à nos libres choix d'agir, c'est alors que la progression des réponses que nous donnons au fil des différentes époques accompagne l'évolution de nos décisions de participer du monde. Contrairement aux réponses objectivement solubles du domaine scientifique en rapport à la preuve d'expérience, les réponses abordées en philosophie restent de cela subjectives d'être en rapport au sujet et non directement aux objets de la corporéisation du monde.

Reste que ce qui pose l'incertitude quant au questionnement dans les deux domaines ne réfère pas à l'absence de preuve, mais au critère de choix entre plusieurs solutions. En sorte que retranchant l'interprétation nouménale d'une réalité objective tenue pour objective, l'objet de la sapience allant avec des considérations à propos du sujet-agent n'a pas, par voie de conséquence pour la sophia, rapport aux décisions relationnelles autres que qualificativement subjectives. Bien évidemment, cela est dit à ne pas considérer comme irréelle la subjectivité, attendu qu'avec la qualification, il s'agit d'un aspect complémentaire des réactions stochastiques du déterminisme advenant selon le hasard des rencontres s'enchaînant en aveugle, sans raison, entre les choses d'une réalité impersonnelle. Si ces dernières sont données pour réelles, d'autres aspects advenant de façon complémentaire en tant que des codomaines d'une unique réalité ne peuvent que l'être également (considération qui relève des règles d'équivalence entre relations réflexives, transitives et symétriques). Et c'est précisément de ne pas nier la réalité de cet aspect-là concernant ce qui est de l'ordre du stochastiquement déterminé par réaction, donc se faisant en aveugle et sans raison manifestative, que je ne nie pas non plus l'aspect opposé à lui être complémentaire: une réalité personnalisable se posant en tant que moyen factuel de la détermination du potentialisé en réalisation.

Dit autrement afin de nous édifier dans un surcroît de vraisemblance, si les rapports entre corporéisations ne peuvent advenir sans spatialisation, ce qui pose la condition relationnelle entre les êtres est qu'il ne peut y avoir de relation sans temporalisation. D'où est de ne pouvoir éviter de réfléchir sur ses origines, sa destinée, et la finalité d'un devenir. Se demander si la personne a en cette disposition un libre-arbitre est déjà établir une

connexion se posant librement, en tant que cette question ne peut relever d'un état particulier du déterminé, mais a trait au déterminateur.

Réduisant à son plus petit commun dénominateur la question de décider du monde en tant que présence actualisée, Herbert SPENSER argumenta à pouvoir établir qu'il y a trois solutions intelligibles. **Théiste**, si le monde a pour origine une existence qui lui est extérieure, on est à pouvoir considérer cette existence en soi de façon aséitique, à permettre le monde résultant alors complémentairement de conditions abaléitiques. **Panthéiste**, si l'on conçoit que le monde devient en se créant lui-même, donc à l'origine depuis rien; tel qu'il soit alors l'œuvre du hasard et qu'il arrive conséquemment sans raison. **Athéiste**, le tenant pour exister depuis toujours et pour toujours entre des alternances cycliques de formation et de corruption.

Semblable logique est peut-être à affiner. Elle n'en émerge pas moins d'antiques interrogations qui, ne pouvant se résoudre par expérience, sont à montrer des *tendances psychologiques*. Car en tant que résultat mental, elles forment des vérités particulières relevant d'aspects fragmentaires, chacun de ces aspects représentant conséquemment des vérités partielles à fonder en particulier les différences participatives de soi.

C'est parce que la pluralité des parties suppose leur unité, que la sapience vise à se représenter le tout par delà l'expérience fragmentaire de la totalité. Parvenant au niveau d'expertise philosophique conduisant au concept d'harmonisation des contradictions, nous prenons conscience que notre mental ne peut pas plus être causé par la matière, qu'indépendant d'elle, et de même, en son genre spécial (*sui generis*), pas plus indépendant de l'esprit, que son fait propre. Au plus haut des subsumptions résultant du travail de la raison, les lois déterministes de la physique explorées en science à généraliser les cas particuliers, nous font entendre consécutivement une métaphysique de la dissémination depuis l'Un à être le déterminateur ontologique du potentialisé dans le principe de transformation. PLATON montra que le constat réaliste des faits doit par cette disposition ne pas rester isolé de leur teneur à devoir s'accorder à l'entendement idéaliste inséparable de l'instance de réalisation cosmique depuis sa préalable potentialisation. La dynamique actualisée venant de l'énergie actuelle en rapport au potentialisé, fait qu'on en vient à accorder aux circonstances événementielles, le moyen d'inévitablement convertir depuis des pouvoirs spirituels le potentialisé en réalisation vers l'unité du tout à surdéterminer la totalité individuée, précisément en raison de l'existence de l'Un.

Bien sûr, en cette disposition, il importe de cultiver une ouverture conscientielle susceptible de dépasser de présentes clôtures mentales. Ce qui advient lorsque l'on est moins préoccupé d'avoir raison auprès de ses adversaires que de rechercher le plus vraisemblable. Pour faire simple depuis une disposition non conflictuelle à dépasser la contradiction suscitée dans les controverses sous deux aspects complémentaires du *cogito* que sont le: «je pense, donc je suis», particulier au constat existentialiste, et le: «je suis, donc je peux penser», particulier à l'entendement ontologique, s'entrouvre l'angle de la conscience vigile à pouvoir concrétiser un surcroît de conceptions. Et nous pouvons de cela affirmer une thèse relativement à des cas antinomiquement particuliers, sans que cette disposition implique la nullité de l'aspect antithétique relativement à tout autre cas. Dans cette disposition, que l'on parte du savoir pour accéder à la complémentarité du croyable, ou que l'on parte d'un état de croyance pour atteindre une connaissance gnostique, ce sont deux parcours qui mènent semble-t-il au même but: concilier des considérations séparées qui se posent étant inévitablement partielles.

La foi n'est pas plus réductible à la raison, que le libre examen dans l'art de raisonner à propos des choses du monde ne peut advenir de la conscience d'une relation tenant au libre-arbitre de soi à son altérité d'être, bien que cela soit à pouvoir en accompagner la détermination. Mais la foi sera l'occasion de, par exemple, circonscrire en termes de loyauté et de probité le rapport que nous avons à notre altérité d'être. Bien que tout se tienne, s'hybride en se complexifiant, rien n'est intrinsèquement séparable à coexister en des états différents d'être, d'avoir et de faire. Au contraire des progrès advenant des sciences basées sur la seule expérience *apostériori* des états du monde, la tyrannie d'une intellection scientiste excluant l'existence de ce qui n'est pas son propos, représente un activisme négatif en tout point semblable à celui des dogmatiques religieuses par lesquelles sont autoritairement exclues les croyances qui diffèrent de celles à constituer le credo d'une appartenance communautaire particulière.

C'est tout à la fois par audace et courage qu'une pensée philosophique progresse au cours des âges de réfléchir par soi-même entre credo et savoir, dans l'inviolabilité de la souveraineté individuelle du sujet de la pensée. Nous pouvons bien assimiler l'information des idées qui conviennent à la majorité, avec celles que nous acquérons par suite de nos propres réflexions, que ces idées communautaires ne sont pas acquises à pouvoir former la sapience susceptible de coïncider aux besoins du métabolisme psychologiquement qualificatif de soi sans passer par le crible de notre

propre processus d'intellection. Car en dernier ressort, la qualification légitime, comme moyen réalisateur, le choix des expressions personnalisées venant de notre entendement des valeurs. C'est à cette condition assurant la motilité humaine, que les signes de ce auquel on croit, vont avec ce auquel nous voulons d'expérience participer depuis des moyens propres: capacités et facultés de soi. Dès lors, c'est dans l'assurance d'un devenir nous appartenant de pouvoir librement participer de notre altérité, qu'une autocritique à se former entre le sensible et le suprasensible, en advenant dans la situation qui précède, se constitue dans la perspective de pouvoir dépasser des conditions actuelles à partir du potentialisé en réalisation.

Voilà donc en quoi la psychologie sert de lien entre sapience et sophia. Nous avons conscience de penser, pas conscience de ce que notre psyché puisse résulter de substrats matériels, ou spirituels, bien que nous ayons la lucidité de dépendre dans une certaine mesure des deux, en plus qu'il paraît juste de tenir que nous ne pourrions penser, au moins au niveau mental, si les domaines du matériel et du spirituel n'avaient aucune existence. D'où est que l'on nomme *faits de conscience* ce qu'en atteste la conscience au fur et à mesure qu'ils se produisent. Depuis la psychologie subjective (celle qui concerne le sujet pensant et non pas la psychologie neurocognitive, le penseur peut s'observer non seulement au moment où il réfléchit, mais de plus d'une manière différée par reconstitution de son vécu à partir du mémorisé et dans le rapport à la conscience intime de ce qui le motive. C'est à la fois se connaître dans ce qui nous affecte, et savoir que l'on est à se connaître, de penser et prendre conscience que l'on pense à partir de la conscientialisation de ce auquel on pense. Une faculté psychique réfère à la psyché, donc autrement qu'au seul organe mental. D'où est que l'on réserve la fonction psychophysiologique de l'organisation neurologique en rapport avec des réalités matérielles extérieures (affects et effects passant par l'interface physiologique), quand les affects et effects passant par l'interface animique complémentaire de la relation psychospirituelle à l'esprit concernent la vertualisation des valeurs déterminant la motilité humaine. C'est incidemment à pouvoir considérer le rapport de la volonté dans l'expérience du libre-arbitre humain.

Les discriminants qui précèdent s'aperçoivent à cerner des causalités propriativement physiques, qualificativement psychiques et valoriellement spirituelles. Attendu que faire reposer toute la psychologie, jusqu'à la conscience, sur le système nerveux depuis l'actuel état des explications reposant sur le monisme du matérialisme technoscientifique, constitue une hypothèse gratuite de n'être pertinemment fondée sur aucune expérience,

dès lors la contractualité entre plusieurs codomaines de réalités, pour raison de représenter la pérennité de toutes les cultures, paraît jusqu'à preuve du contraire préférable.[23] Il est évident que les concomitances entre le travail mental et des variations thermiques mesurées au niveau de l'encéphale sous scanner ne suffisent pas pour convaincre universellement que la pensée est une sécrétion du cerveau puisqu'il s'agit de deux choses fondamentalement différentes, alors que la conclusion s'appuie sur l'application du principe de transformation des concordances entre deux choses de même sorte posées à l'exemple de ce que la bile représente une sécrétion physiologique du foie.[24] Cette extension au principe de transformation colle avec trop d'évidence à l'exploitation de notre environnement matériel mobilisant l'époque contemporaine, pour pouvoir être retenu en philosophie. Autrement dit, notre intention étant philosophiquement étayée au sujet de la sagesse d'agir, nous convient mieux une approche de la réalité ne tranchant pas dans l'absolu jusqu'à faire table rase des conceptions restant cohérentes entre différentes cultures depuis l'antiquité. Et la nature se réalisant en se complexifiant du simple au composé, fonder sur des codomaines complémentaires entre eux la responsabilité processuelle de la faisabilité cosmologique, conserve de plus une cohérence épistémique, dans la mesure où cette cohérence vise l'unité du diversifié, de façon inconfondable avec l'uniformité du conçu par cohérence doctrinale, par exemple en ce qui aboutit à devoir conclure que rien n'existe hors le physiquement manifesté.

Donc nous concevons, au moyen d'associations d'idées venant de cas apparentables à former l'*esprit* des représentations à propos du réel, que l'encéphale possède intérieurement l'aperceptive subjectivité mentalisatrice d'une pensée cosmique, tout comme le système nerveux, qui lui est associé, comporte dans son moyen une sensorialité au monde extérieur. C'est par ce biais biologique associant physicochimie et conscience animique, que sur fond de vécu personnel se surajoute une aptitude au jugement moral et éthique. La conscience mentale contient par conséquent les potentiels de progrès spirituels, de même sans confusion entre les deux sortes. Au niveau

23. «La science doit se borner aux phénomènes, dit-on. Très bien; mais qu'est-ce qu'un phénomène? Peut-il y avoir phénomène sans qu'il y ait de l'être à quelque degré? La science se borne à la sensation; j'y consens; mais qu'est-ce qu'une sensation? Peut-il y avoir sensation sans qu'il y ait quelque idée, quelque pensée?». Paul JANET, page 174, *Principes de métaphysique et de psychologie*, t1, 1897.

24. En cette circonstance, la validité épistémique du déduit repose de façon cohérente sur le principe de transformation, attendu que le foie, de substrat physicochimique, produit une sécrétion, la bile, qui ne change pas de nature: elle reste physicochimique.

des mentalités, comme pour l'intellection, la spiritualité progresse en pratique de cataboliser moralement et éthiquement des événements qui ont une incidence sociale, à des fins spirituelles; ce qui s'organise en chacun sous l'impulsion de nombreuses influences advenant d'êtres adjuvats qui, eux, sont réellement psychospirituels et agissent à partir de moyens précisément hyperphysiques.[25]

En définitive, qu'est-ce que l'on entend en première notion de propagation dans le principe de cause et effet? D'un côté constater de l'être à passer par des états de ce qui peut être et avoir au travers des transformations métamorphiques selon des circonstances phénoménologiques; de l'autre faire acquérir incidemment de l'être à ce qui ontologiquement existe. Ce qui complète d'entendement la disposition consistant à recevoir l'état de ce qui peut être et avoir (différence entre la puissance expansive externe du réalisé, à l'intensivité interne de ce qui est à pouvoir se réaliser). Ne pouvant transmettre que ce que l'on a, ou communiquer que ce que l'on a reçu de préalablement potentialisé dans l'actualisé, la cause efficiente de celui qui cause ou de ce qui cause ne se situe pas en soi. En sorte que l'être, et ce qui est de son fait, ne peuvent reposer que sur le moyen relationnel. Aussi l'on conçoit que ce relationnel advient avec une même ‘objectivité’, qu'il passe par des agents physiques, ou qu'il transite par des agents psychiques et spirituels. Chacun de ces codomaines non réductibles l'un à l'autre (et par suite également rien des compositions mixtes de leur systématisation), ne peut avoir de réalité objective en soi, précisément d'être source d'une réalité objectivable à partir de rapports et relations à d'autres aspects complémentaires. Il en est de même pour ce qui est du concept de la source divine d'un donné existentiel nécessairement préalable à toute possibilité de faire être et avoir. Fruit du Plérôme, la tripartition des codomaines de faisabilité au continuum des multiplicités d'être, d'avoir et de faire suit ainsi dans sa nature la surnature de la trinité divine théologiquement symbolisée par l'intussusception Père, Fils, Esprit conçus comme

25. C. G. JUNG s'est livré à une étude approfondie limitant le concept de psyché à la sphère animique en laquelle la volonté se surimpose aux phénomènes rétroactivement réflexes. Reste que l'activité subliminalement inconsciente de la psyché, tout comme les stimulus endosomatiques, échappe à la volonté coïncidant à l'angle réduit de la conscience vigile pour son expression directe, sans que pour autant nous puissions en nier la réalité psychologique. En ce domaine mixte périphérique, si la volonté n'est pas actualisable, constatons qu'elle n'en est pas moins exprimée, par exemple au travers du phylum des espèces biologiques, en ce que la détermination de son produit se considère à l'opposé du principe de causalité agissant en aveugle quant aux résultats.

représentant les indivisibles aspects unicitaires de l'existence divine spécifiques du continuum médian du nôtre à celui existentiellement absolu de l'Un.

Pour coller à la phénoménologie scientifique excluant de son domaine d'appréhendement ce qui n'est pas manifestable, on a cherché en philosophie, avec l'existentialisme, l'émancipation des conditions métaphysiques. Des oeillères adéquates advinrent pour ignorer que de rien à l'origine, rien ne peut se transformer. Avec la nature naturée, il s'agit bien d'un processus de transformation, auquel s'applique la condition d'abaléité spécifiant l'impossibilité d'exister pour toute individuation, étant fondée sur elle-même. D'où est que l'on conçut la nécessité d'une existence aséitique, fondée sur elle-même en existence, auquel est sous-jacent le principe de génération allant avec le continuum d'une surnature naturante, car on ne peut concevoir sans incohérence que ce qui advient causalement possède en soi ce qui se trouverait métamorphiquement transmis, puisque semblable possibilité d'hétérogénéisation ne peut pas plus advenir depuis une origine chaotique, que la génération le peut d'une origine néantaire. Quel que puisse être le degré d'élaboration gnostique à y correspondre, voici l'entendement de tout temps que Dieu et son divin continuum n'existent pas comme relevant de causes, mais d'une façon non causale inévitablement complémentaire au continuum du monde causé.

C'est à la suite d'avoir nié cette disposition sans l'établir sur un fondement cohérent, que de même le sujet individué dans sa nature insécable disparut en philosophie pour laisser la place à l'objet substrativé à son propos. Dans la démission des philosophes modernes à entretenir l'expression de leur propre domaine de connaissance depuis toute synthèse spéculative de l'expérimentalement analysé, le scientifique réduisant son épistémologie spécifique au propos expérimental (*Cf.* Karl POPPER) place le *sujet* observateur face à l'*objet* de son extériorité, pour rendre compte de la possibilité qualificatrice du sujet d'agir sur son extériorité. À ne concerner que le prédicat d'avoir, cela arrive comme par opposition doctrinale au religieux mettant l'humain face à son endocosme depuis tout entendement intérieur des valeurs de relation, condition de sa vertu dans le prédicat d'être. Mais scientifiques et religieux ne communiquent pas, et même, leurs dogmes respectifs les opposent. Ce qui entraîne que devant l'éclipse de la spéculation philosophique médiane, les activités technoscientifiques au monde extérieur restent indéterminées vis-à-vis du tout, quand l'entendement d'âme et en conscience, s'il est seul mis en cause, reste factice à vouloir s'insérer temporellement dans ce qui opère au monde extérieur.

Tentons au vu de cette disposition de ne diligenter que l'essentiel à cerner la sophia.

> Quel est le cadre pour une sophia fonctionnement reliée à ce qui engage l'usage de la sapience individuelle en vue de participer personnellement de réalisations dont le but de nous appartient pas en propre? Au moyen de la philosophie plaçant la personne humaine en tant que média actif entre endocosme et exocosme, la sophia cerner la sagesse d'agir dans l'expérience du libre-arbitre relationnel de soi à son altérité. Mais c'est à tenir pour axiome que chaque être fait être au monde de puiser intérieurement à la source autant absolue qu'infinie de ce qui peut être circonstanciellement opéré dans le continuum spatiotemporel des choses limitées et relatives. Ce qui advient ainsi ne se peut que pour cause de trouver son origine métamorphique dans une nécessaire existence sous-jacente de la condition du processuellement transformable.

L'aventure de l'humain avançant dans les méandres des progressions de soi échelonnées dans le temps, relève certainement du grand défi divin lancé à chacun des êtres devant participer librement à la construction de ce qui sera à terme le monde des êtres par filiation divino-humaine, une fois toutes potentialités de réalisation seront finalement épuisées à passer par le moyen de la progression de nombreuses transformations intermédiaires.

Même si d'émerger de frustes conditions terrestres en tant que pèlerins du temps, étant encore enfants à traverser l'état présent des choses de notre monde, cette durée de réalisation peut nous apparaître incommensurable, ce ne peut être que l'action effectuée au présent dans l'entendement progressif de ce qui est idéal, qui, agissant sur le présentement actualisé, comporte un effet pour l'avenir à décider d'une finalité. Ce défi apparaît en effet nominatif dans l'expérience à initier chaque personne considérée unique et irremplaçable, sinon avec perte dans la finalité vue ainsi qu'un tout à surdéterminer la totalisation individuée. Il l'est encore au plan de la raison, en ce que son accession ne dépend pas des pouvoirs et des dons diversement disséminés entre les individus. La fructification de tels moyens, pour cause que par définition le libre-arbitre des personnes opère de façon imprévisible (ou d'une façon qui ne puisse relever des statistiques), pose en effet la personnalisation. Elle ne dépend conséquemment pas de plus ou moins de qualifications individuelles, au sens où, dans son autonomie, la personne

peut user de ses facultés autant à participer du but entendu d'âme et en conscience, qu'à le contrarier.

Une disposition qui apparaît immense quant à la destinée, c'est-à-dire non pas en référence au présent, mais dans un rapport d'indéfinité avec l'infinitude de son divin démiurge. Elle se pose en effet en sorte que nous ne pourrons jamais répondre adéquatement de ce qui advient depuis des regrets à propos du passé, ou bien en reportant la responsabilité de notre destinée sur l'altérité de soi. C'est encore dans un même sens qu'hormis l'acte qui seul laisse au travers l'intention son empreinte sur le futur, les serments aliénant notre autonomie de faire allégeance à des entités dominantes, ou les promesses de fidélité à des principes tenus dans le présent pour supérieurs mais pouvant être obsolètes en d'autres circonstances, restent sans effet sur la destinée de la personne elle-même, de ne pas la concerner en propre.

Ce que nous entreprenons par libre-arbitre advient en rapport à nos intentions. Et il semble bien que nous ne puissions progresser chacun dans les coordonnées du meilleur à viser ce qui est souhaité, dans la condition la plus vraisemblable comme résultante qualificatrice, et d'une manière qui soit la plus belle ou de la façon apparaissant la plus harmonieuse à notre altérité, que dans la mesure où nous aimons nos semblables, et par extension ce qui advient de leurs faits, puisque que c'est à aimer que s'abolissent les distances entre les êtres dans les coordonnées du beau, du bien et du vrai.

À le concrétiser, rappelons que la nature des coordonnées spécifiques de l'animation des êtres se considère en ce que voici. Au contraire des coordonnées spatiales spécifiques aux propriétés de ce qui est à distance dans l'exocosme, les distanciations dans les coordonnées heuristiques des êtres se mesurent au foyer de la conscience à progresser par le moyen du temps. En elle nous sondons la source d'un existant endocosmique pour pouvoir agir à faire être et avoir notre environnement exocosmique.

Par l'intermédiaire de la fonction mentale, l'enrichissement du monde opère à configurer des choses dans leur étendue et leurs rapports spatiaux de proximité, tant il est vrai que les idées vivent au mental des niveaux de changement dans le principe de transformation, alors que par l'esprit, ce ne sont plus les idées qui sont concernées. À la manière de ce qui répond à la gravité physique, l'existence spirituelle, une fois dispersée dans la génération de l'individué, est embrassée dans l'unicité du tout. Et de ce point de vue là, rien ne résulte du rapport dimensionnalisable à ne

concerner que des appréciations spécifiques de la totalisation du séparativement individué. Aussi la conscience accueillant les opposés, les contradictions et antithéties en tant que des aspects complémentaires entre eux, ne peut consentir à participer de la finalité que comme foyer reliant la plénitude existentielle intérieure (le non divisible) et le partiellisé dans le relationnel d'être, d'avoir et de faire (le divisible). C'est alors le regard qui, depuis la subjectivité du sujet, agit d'une façon platonicienne indépendamment du vu, c'est-à-dire d'une façon déterminative non soumise au vu d'opérer la transduction du regardé à concilier l'interne et l'externe depuis des éclairages complémentaires: celui de l'objectivité phénoménologique répondant à la sensibilité, assorti à cet autre, suggestif par l'entendement, qui accompagne le regard que nous portons à laisser son empreinte sur les événements du monde. Une disposition devant sensément durer jusqu'à l'ultime intégration finale par laquelle cessera toute différence dualisatrice entre l'accompli au dehors en réponse au potentialisé au dedans.

Si l'on conçoit qu'en l'infinitude la droite ne se distingue plus de la courbe, alors de même, au foyer de soi se résout ce qui sépare l'intériorité de l'extériorité. De même du convexe et du concave qui n'ont plus de sens dans la non séparation, là où le dedans et le dehors perdent leur signification relationnelle, et de même de l'étant et de l'existant quand, dans leur intégration, ils sont indissociables de l'Un via le continuum de l'unicité du tout surdéterminant à terme la totalisation dans la séparation individuée.

Au présent et dans l'attente d'un devenir,
réflexions et contemplations conduisent aux idées
ne pouvant trouver leur résolution que dans l'acte cocréatif
au sens qui pose le réalisable par l'humain
à ne concerner que des possibilités circonstantielles d'agir
depuis le potentialisé dans le principe de transformation.

Pour l'acteur humain sur le chapiteau du théâtre de l'Univers,
dégager le potentialisé des possibilités circonstancielles passe
par l'apprentissage des choix d'être, d'avoir et de faire

à interpréter en son âme et en conscience
la divine pièce écrite hors le temps de son effectuation.

Ce sont de tels choix que chacun actualise continûment
en raison de circonstances assortissant harmonieusement
des forces de bras à des efforts de tête
et des luttes de cœur.

Chapitre troisième

La personne sur le chapiteau du théâtre de l'Univers

> On ne voit bien que par le cœur. L'essentiel est invisible aux yeux.
>
> *Le Petit Prince*, Antoine de SAINT-EXUPÉRY

> Pour se rappeler, il faut déjà se souvenir, la mnémotechnie secondant le rappel sans suppléer le souvenir, c'est-à-dire qu'elle remédie à l'oubli quidditatif mais non pas à l'oubli ontique ou quodditatif.
>
> *Les vertus et l'amour*, tome premier
> Vladimir JANKÉLÉVITCH

La personne considérée dans son actorialité sur l'immense chapiteau du théâtre de l'Univers est représentative: 1) de son expression gratuite au plan de l'utilité du fait: condition à pouvoir comprendre le cadre empathique des participations personnanilées; 2) de la préconnaissance de la pièce à interpréter, condition se posant à pouvoir saisir le rôle personnel à personnaliser l'activité. C'est à entendre une disposition intercomplémentaire par laquelle l'acteur au monde, de devoir agir à n'être pas seul au monde, n'est aucunement libre de faire ce qu'il veut, de tenir l'impossibilité d'être indépendamment de son altérité, pour la simple raison que dans le contexte abaléitique, la totalité individuée, comme l'indépassable unité dans le tout, est mathématiquement égal à soi, auquel s'ajoute l'altérité de soi.

Dans l'idée assertant que la partie est comme le tout, de dire, en termes de métier, d'une *représentation* théâtrale qu'elle est l'incarnation actorielle particulière aux acteurs, il est évident qu'il en peut être de même des acteurs participant de *l'événement Univers*, c'est-à-dire l'entièreté événementielle considérée en tant qu'unicité insécable de son tout, indépendamment de la totalité substrativement individuée des acteurs. En cette participation, l'incarnation de la personne, d'être à son altérité entre son personnage et la personnalité qui l'anime, ne peut représenter que son moyen, au côté de

l'apparat scénique matérialisé par le décor. Par suite, il faut croire qu'elle s'effectue en raison de l'interprétation d'une représentation se jouant à l'échelle cosmique dans un entendement spirituel, toujours personnalisable en de nombreux avatars et une immense quantité d'occasions.

Semblable disposition particulière aux spéculations philosophiques est en accord de principe avec ce qui ressort de l'entendement en beaucoup de cultures religieuses, cependant qu'il est utile en philosophie d'en concevoir clairement la disposition. Abordant maintenant le concept de personne surajouté à celui d'individu, il est crucial de bien comprendre la vertu du sujet humain en tant qu'agent d'une actorialité personnalisée surajoutant à l'activité qualificative susceptible de déterminisme des individuations d'être dans le règne de l'animé, comme au déterminisme propriatif dans le principe de réaction entre choses (le règne auquel l'animation n'est pas donnée, mais seulement le mouvement). L'individuation d'être se constitue en se substratant à partir du reçu ou ce qui sera pris sur l'environnement à titre métabolique. Pour être complet, il ne s'agit pas de considérer seulement ce qui est matériellement pris sur l'environnement, mais aussi ce qui l'est mentalement et spirituellement en vue d'une constitution animique spychospirituelle à pouvoir remplir sa fonction motivante complémentaire des acquisitions physicopsychiques qui sont en rapport avec les propriétés environnementales. Tout autre est le concept de personne, en ce que les acquis individuels qui différent entre individus, forment le moyen d'expression sous-jacent au don de personnalité. Moyens qui peuvent être alors investis en des expressions personnelles. Car avec le don de personnalité, il ne s'agit plus de ce qui est pris sur l'environnement physicopsychospirituel, sa source allant avec l'aperception endocosmique du divin Auteur par qui l'Univers devient possible, et cela depuis l'esprit de l'ajusteur habitant le mental. L'expression actorialisée de la personne sur l'une des scènes du théâtre de l'Univers ne peut se fonder que sur l'entendement de la pièce divinement écrite hors temporalisation de son effectuation temporelle.

Aussi paraît-il crucial de préliminairement approfondir le sens de cette aperception sous-jacente à la personnalisation. Et c'est là que prend tout son sens le concept platonicien de *réminiscence*. En tenir compte paraît en effet crucial pour discriminer l'actorialité de l'activité. Chez PLATON, ce terme est à expliciter que si l'on n'avait pas la préconnaissance de l'existence de l'Un comme source diversificatrice d'être, nous ne pourrions pas, à partir des idées corrélées à l'expérience de notre environnement exocosmique, acquérir la connaissance de notre rôle personnel, et à partir d'idéaux

introceptivement entendus d'âme et en conscience, acquérir les vertus nous permettant de participer de la pièce se jouant sur les chapiteaux du théâtre de l'Univers.

Pour décider du bien fondé de la réminiscence, répondons à la question de savoir s'il nous est donné la possibilité de concevoir et prendre ensuite conscience de ce que l'on ne connaît d'aucune manière. On y répond clairement dans la condition apodictique montrant que du même ne peut résulter que ce qui est semblable. Condition à la base du principe de transformation, c'est-à-dire en sorte qu'au sujet des conceptions l'on ne fasse pas reposer une proposition sur elle-même. Or en aval de cette condition aperceptive, nous avons sa continuité en rapport à une expérience concrète. Celle qui veut que pour se rappeler la dénomination d'une chose en particulier, il faut déjà se souvenir qu'elle existe. Constatons que la mnémotechnie mentale seconde le rappel d'un terme sans suppléer le souvenir de ce que ce terme recouvre dit JANKÉLÉVITCH. Et c'est de même: comment pourrions-nous chercher à prendre conscience de ce que l'on ne connaît d'aucune manière? Pour nous souvenir de ce qui est en des particularités, nous nous rappelons ce qui est sous-jacent en existence. La réminiscence platonicienne entend que chercher ce que l'on ne pressent pas tout d'abord comme existent représente une impossibilité, voire un paradoxe, à le vouloir faire circonstanciellement être. De fait notre prise de conscience ne part pas d'une nescience (l'ignorance absolue et infinie), pas plus que la science ne concerne le pôle opposé omniscient. Il s'agit dans les deux cas de situer un entre-deux variable à distance de ces extrêmes se posant étant complémentairement invariables, entre-deux variable par lequel *on tente de se souvenir:* c'est la réminiscence de ce que l'on sait de manière préconnaissante, au côté de ce que l'on sait d'expérience.

Concept rationnel, puisqu'il ressort d'une application apodictique par laquelle on entend que de rien, rien ne peut être (*ex nihilo nihil*), tel que par suite, partant de la condition opposée au néantaire, tout peut exister en des inférences partielles d'être, de faire et d'avoir depuis une source absolue d'existence. En sorte que par logique, si du néant ne peut sortir la variabilité de quelque chose de limité, c'est que ce qui advient relativement dans sa finité et une relativité conditionnelle procède d'une plénitude infinie et absolue d'existence. On le conçoit assez aisément par le raisonnement, et la théorie mathématique prouve qu'il s'agit de la seule condition de pouvoir éviter paradoxes et ambiguïtés dans les significations tenant à la véracité propositionnelle. Aussi est-ce dans un même sens, tout à la fois quantitatif et qualitatif, que la conscience ne part pas d'une *tabula rasa* comme

substitut de la condition néantaire, pas plus d'une omniconscience, bien qu'une surnature omniconsciente se pose comme la nécessaire source de tout état fini de conscience individuée en rapport à des limites naturelles, via la supraconscience cosmique, qu'accréditent à l'entendement la révélation de l'Esprit infini, comme divin acteur conjoint de la primo scissiparité dans l'intemporelle unicité de l'Un. Tout comme l'enseigné est un rapport à l'enseignant, pas à qui ne sait rien, la *réminiscence* par laquelle nous apprenons à connaître en tant que coconnaissants se pose en rapport affaibli et déprimé de la supraconscience cosmique de l'Esprit infini. En sorte que la condition d'abaléité convenant à l'aléthique de possibilité et caractérisant notre continuum, entende que ce qui se fait requiert bien le principe d'une antécédence causale (c'est ce qui conditionne l'acception qu'en physique une cause nulle n'est pas censée avoir un effet non nul au niveau de l'aléthique de possibilité). Et c'est alors complémentairement que l'on fonde la métaphysique sur un nécessaire antécédent aséitique d'existence à permettre toutes contingences dans la condition abaléitique d'être, d'avoir et de faire.

On devient savant ou forgeron en apprenant et en forgeant, de faire *comme si* l'on était savant ou forgeron, c'est-à-dire sans jamais être l'un ou l'autre au sens d'épuiser la variabilité dans les prédicats en question (omniscient, omniforgeron). Aussi est-ce dans cette acception que la vertu nous est nécessairement potentiellement donnée, avant la possibilité de son exercice, ainsi que la préconnaissance l'est avant l'acte de connaître… tout comme dans le dialogue nous possédons préalablement la signification et la chose que l'on invoque, même si nous manquons de nous remémorer les termes à pouvoir les nommer.

> Une chose pourrait-elle être ici où là, à ce moment ou cet autre, si son existence n'était pas indépendante des conditions temporelles et spatiales de sa relation en des prédicats d'être, d'avoir et de faire? Répondant à cette question générale, le concept platonicien de *réminiscence* débrouille du même coup la compréhension portant sur l'entendement de la pièce écrite hors temporalisation cosmique, à pouvoir servir l'interprétation des acteurs dans son instance en cours de réalisation. C'est de même que le droit d'auteur est à reconnaître son immatérialité foncière, immatérialité qui entend une existence indépendante des tangibilités matérielles: le palpable avec l'effectuation de l'œuvre,, objet des sciences, ce qui arrive ici ou là, à ce moment ou cet autre.

Comme les savoirs croissent au fur et à mesure du travail conceptuel opérant sur des perceptions (c'est la fonction mentale physicopsychique qui, elle, est mortelle de se renouveler avec la progression organique des substrats corporels, son moyen), en concordance avec des entendements croissant de même aux travers du travail conceptuel portant sur des aperceptions (c'est alors la fonction mentale psychospirituelle, complémentairement pérenne, qui est en jeu à concrétiser ce qui passe dans la survie postmortelle des substrats), nos représentations s'adaptent en progressant au cours des siècles avec nos motivations. Réciproquement, nos participations personnelles varient en fonction des paradigmes à faire époque depuis les spéculations intellectives traversant les cultures. Il y a par exemple un *no mens land* séparant l'ancien concept judéo-chrétien d'un Cosmos créé pour orner la terre, centre de l'exception du genre humain, donc un concept à vouloir considérer l'homme comme ultime création du pouvoir divin, et d'autre part le concept d'avant-garde que l'on saisit aujourd'hui comme la participation humaine qui, en tant que jeune espèce encore trop immature, doit préalablement révéler ses potentialités pour pouvoir rejoindre une multitude d'êtres coordonnés entre eux afin d'atteindre le but devant statuer la réalisation finalitaire dans notre galaxie, concept évidemment plus élaboré produit à lire la *Cosmogonie d'Urantia*. L'humanité y figure en effet parmi l'une des multitudes communautés planétaires, et parmi celles-ci, comme l'une des plus primitives pour la raison d'être relativement juvénile en périphérie de notre galaxie. Une planète de plus séparée du système de diffusion reliant entre eux les mondes d'une civilisation galactique, pour cause de sédition survenue il y a bien longtemps dans l'organisation de ce secteur périphérique de la galaxie. Il est advenu comme adviennent les accidents de parcours covalent des discordes territoriales et idéologiques séparant encore les souverainetés nationales sur notre planète.

C'est en regard de cette disposition introceptive que, nier présentement en science l'existence d'une civilisation galactique certainement incommensurablement plus avancée que la nôtre en raison de l'absence de preuve d'expérience à l'objectiver, est du même acabit que croire que la Terre fut créée pour l'humanité, avec pour ornement l'Univers lui-même. Et je constate que pour se faire une opinion personnelle, beaucoup de gens font comme moi. Ils se suffisent d'étudier, pour édifier leur sapience personnelle, tentant de saisir par eux-mêmes des vraisemblances à ne pas automatiquement cautionner la vérité scientifique communiquée autoritairement depuis ceux qui la véhiculent au sein des sociétés, ou cautionner l'autorité de textes sacrés auxquels on doit être fidèle à les considérer sans possibilité de

relativisation, comme fixés une fois pour toutes, et à ne tenir aucun compte de l'évolution des sociétés. C'est à assortir ce que l'on sait chacun d'expérience, à cela auquel chacun croit d'entendement par suite de sa foi. Ce faisant et comme un certain nombre encore limité de penseurs en cours d'émancipation, je ne limite pas passivement mon savoir au corporellement senti et interprété par des spécialistes technoscientifiques occupés de limiter l'existence aux manifestations physiques, ni passivement mes croyances au colporté d'autorité par une communauté religieuse en concurrence avec d'autres. Ainsi que d'autres qui sont à persévérer dans cette voie, ce auquel je crois suit mon entendement personnel dans une possibilité de concilier toutes sortes de représentations inventoriées au fil des temps en beaucoup de religions. Présentement, notre capacité à pouvoir complexifier nos représentations au fur et à mesure des progressions sociétales, se doit d'amoindrir les confusions allant avec notre niveau de signifiance. Peu importe de ne pouvoir faire la preuve tangible de ce que nous lisons (par exemple au sujet d'êtres extraterrestres et de mondes suprahumains), si ce qui est avancé par ce moyen est non pas plausible, mais rationnel, et à même de faire avancer nos idées **à propos** du monde, d'en *réfléchir* la disposition comme répondant à plus de vraisemblance.

Croire n'est pas savoir, mais entretenir l'opinion que l'on puisse savoir sans aussi croire constitue une aberration dogmatique. Même l'expérimentateur scientifique le plus scrupuleux est déjà à devoir croire en la possibilité versatile de son expérience. En réalité, ce rejet du croyable à viser la *pureté* du savoir d'expérience vient naïvement d'assurer la domination de la science sur des superstitions depuis le rejet systématique d'antiques croyances, attendu que la moindre interprétation de l'expérience se fonde d'abord sur ce auquel on croit.

Constatons que l'ouverture mentale donnant sur notre horizon intellectuel ne peut aller au mieux qu'avec l'idée de remettre constamment à sa juste place notre condition dans le contexte des progressions de notre altérité cosmique. Il ne s'agit aucunement d'en considérer le propos en termes d'infériorité et de supériorité, mais de différences de progression au sein de l'instance de réalisation processuelle du Cosmos regardé ainsi qu'un tout. Par inférence logique, il est infiniment probable que ce que nous expérimentons maintenant sur Terre l'est présentement de même dans son principe expérimenté ailleurs, ou l'a été en d'autres temps. Il en va de même dans le principe pour chaque individu, ainsi que chaque communauté d'individus, fut-elle planétaire ou galactique. Collectivement préoccupée d'exploiter le milieu terrestre à son seul usage, l'humanité ne peut qu'être

psychologiquement dans son enfance. Aussi une ouverture d'esprit s'effectuant à titre personnel s'impose philosophiquement à pouvoir dépasser le bornage collectif de nos actuelles participations du monde. Une participation de la personne humaine dont la psyché ne se suffit plus du prêt-à-penser collectif pour cause de ce que son entendement d'âme et en conscience passe inévitablement par des représentations intellectuellement moins bornées que l'actuel dogme réduisant l'existence à ce que nous voyons physiquement au bout des télescopes; dogmatique nous inclinant à nous considérer comme les sujets d'exception de l'Univers déjà constitué d'expérience des milliards de galaxies contenant chacune des milliards de systèmes solaires, mais errant sans raison et pour rien. Tout comme il y a quelque 100.000 ans les tribus limitaient l'existence aux tribus voisines avec lesquelles ils avaient matériellement la possibilité d'entrer en rapport, nous entretenons même en science encore l'erreur de nous considérer à l'épicentre de la vie du Cosmos. Un comportement consécutivement liminaire de nos motivations. Il est remarquable que ce soit précisément depuis la plus haute antiquité le rôle des religions, même à passer par des projections mythiques, d'entretenir vive cette possibilité participative à dépasser l'effectué.

> Conjoignant l'ouverture d'esprit donnant sur le champ des possibles participations de soi, à notre ouverture mentale portant sur notre représentation du réalisé en expansion du seulement sensible, s'impose à nous la lecture révélatrice d'une instance cosmique à n'être pas réductible aux choses. Ce préalable posé, examinons ce qui préfigure l'actorialité de la personne humaine.

Nous n'allons pas cogiter ici à propos de ce qui peut constituer la fonction de l'actorialité humaine en rapport au de théâtre de l'Univers, mais plutôt sans détour tenter de cerner ce qui constitue le mouvoir des acteurs humains: la spécificité par laquelle il nous est donné d'apercevoir **la dimension des possibles participations de soi**. Tout d'abord ce trait d'émerveillement à vivre le monde:

> Notre humaine actorialité dans le contexte de l'Univers des êtres évolue certainement comme progresse l'éveil du nouveau-né à son entourage familial. Autrement dit en raison de ce qu'un étonnement chaque fois renouvelé aux yeux de l'enfant représente une source d'enchantement depuis tout vécu impliquant incidemment la possibilité de choix à

> déterminer son rôle dans les participations d'un monde en devenir, celui qui est spécifique des êtres. On le sait par la psychologie: prendre conscience d'un environnement, et vouloir agir en tant que sujet-agent de l'action, sont les deux aspects complémentaires d'une unique réalité, celle qui est spécifique de la psyché.

Pour présupposé de nos recherches sur le contenu de la sophia, ce qui paraît primordial à ne pas perdre de vue est que l'expérience humainement vécue dans le libre-arbitre personnel se pose à l'interface d'une totale liberté intérieure et l'intrication de multiples gouvernements extérieurs. Deux aspects opposés et complémentaires de ce qui potentialise précisément chaque instant qui passe au travers de tout l'art de vivre en conscience notre inaliénable liberté intérieure, conciliée avec la complexification croissante d'une organisation extérieure assujettie à de multiples sortes de gouvernements.[26] En référence à cette disposition, nous investissons l'expérience organisatrice poursuivie à l'extérieur de soi depuis des idées et la dirigeons à se trouver partageable d'un commun accord. Mais cette voie poursuivie dans une disposition de plus conciliée au vécu personnel d'une participation volontaire éminemment personnalisable à partir de notre entendement spirituel sous forme d'idéaux. Ce que l'on vit ainsi chacun entre idéaux et idées à catalyser nos déterminations personnalisées aux fins d'une destinée en rapport au relationnel à notre altérité d'être, nous achemine incidemment vers la finalisation de notre être, qui se distingue par là des fins collectives d'une même façon tangible que sont les réalisations du potentialisé au monde. S'agissant des avènements de notre intériorité, chacun devient maître d'une détermination personnelle à partir de ses choix valoriels sur le chemin de sa propre réalisation. En sorte que la sagesse humaine s'instaure incidemment entre deux aspects:

26. Cette disposition entend qu'une même activité réalisatrice (ce qui est visé) peut s'assortir d'une multiplicité d'intentions différentes (cela qui motive et caractérise la participation de la personne). En sorte qu'il soit possible de collectivement viser un même but depuis des motivations personnelles différentes. Disposition à la base de la tangibilité de la personne, en considération de son actorialité dans l'Univers. La chose n'est pas évidente pour tout le monde. Pour beaucoup de gens préjugeant des intentions, comme ils font des déductions à propos du monde, c'est-à-dire une fois pour toutes, dès lors que l'on choisit le végétarisme ou de se nourrir sans OGM, ce ne peut être que pour raison diététique. Cependant que peuvent être sous-jacentes d'autres intentions. Par exemple, même s'il s'agit d'un moindre degré que le cannibalisme, le choix de ne pas indexer sa vie sur la privation de celles dont on partage la sensibilité. Et l'on peut n'être pas opposé aux OGM, mais l'usage qu'on en fait. Donc à boycotter des pratiques plus ou moins avouables afin de n'être pas solidaire du monde des affaires.

- **l'aspect qualificatif** sous-jacent de ce qui guide nos choix de participer du monde à partir des dépenses individuelles en forces, efforts et luttes **visant des effets attendus qui ne nous appartiennent pas** (la pièce en est déjà écrite, et elle n'a pu l'être qu'en une atemporalité démiurgique échappant à son instance de réalisation);
- **l'aspect vertuel** sous-jacent au choix du meilleur effet valoriel à concerner nos déterminations personnelles. Ce choix est investi dans notre devenir en vue d'être complémentaire de notre altérité, en ce que ce devenir, celui de nous-même, advient intensivement du dépassement des états de soi. Un dépassement représentant autant d'étapes, ou autant de phases du perfectionnement interne assurant notre propre devenir en rapport à celui de notre altérité.

La liberté de disposer de soi engage ainsi la personne à rester dans une certaine mesure spirituellement maîtresse de son destin, quand la matérialisation des acquis au monde depuis son fait ne lui appartient pas. Nous pouvons déjà apercevoir cette disposition en ce que les conventions sociales laïques d'appropriation vont avec l'idée de partage d'un environnement matériel présentement aux seules fins d'en jouir, dans une analogie à ce qui fait que l'enfant doit s'exercer à la maîtrise de son milieu, avant de participer de son propre chef d'activités communautaires. Mais dans son but, semblable activité communautaire ne concerne que le présent âge de l'humanité. De telles réalisations extérieures étant conséquemment provisoires, ou non pérennes de ne pouvoir subsister à la corruption dans sa substance, cette corruption arrive précisément à permettre successivement la réalisation de toutes les phases d'une progression encore potentialisée.

Ces deux aspects éminemment personnalisables —notre actorialité substantiellement matérialisée à l'exocosme, conjointement à des déterminations endocosmiquement intensives au niveau des essences concrétisant ontologiquement l'être—, apparaissent inséparablement complémentaires dans le contexte des deux facettes d'une seule réalité.

Évoquons maintenant en quoi il s'agit sous deux aspects d'une unique réalité sur le plan des fins processuelles dans l'instance de réalisation du Cosmos. La possibilité de saisir ce qui arrive en prolongement de ces deux aspects spécifiquement réalisateurs, celui de l'être en essence, conjointement de la substantialisation à l'être, peut tenir en peu de mots, à les apercevoir en raison de la sophia. Quel est le domaine de la détermination sophiologique? Celui-ci n'arrive-t-il pas de viser le juste milieu dans les

opinions à propos du vécu d'âme et en conscience entre l'exocosme en cours de réalisation commune à tous les êtres (prédicat d'avoir en référence au total), et l'endocosme personnalisable dans l'unité spirituelle représentant l'indépassable unité d'être à laquelle manque la propre réalité de soi (prédicat d'être dans l'insécabilité unitaire du tout)?

C'est intuitivement de ce fondement, ou pour cause d'entendement, que partent les conseils de sagesse au cours des âges, puisque pour l'essentiel ils sont incitatifs d'une pondération dans les opinions alliant notre sobriété dans la jouissance des choses du monde, au courage de dépasser des états de soi, en tenant pour présupposé une inévitable relativité du jugement. Son moyen, l'option tablant sur la relativité du jugement ainsi retenue fait que nous pouvons assortir dans l'exercice du critère d'impartialité nos propres mobiles venant des impressions et sentiments personnels, aux écarts hétérodoxes de la volonté des semblables, jusqu'à tenir compte, voire jusqu'à faire une place à leur vécu différemment, au côté du nôtre, de ce qui advient pour chacun de pouvoir vivre et saisir par soi-même. Une attitude permettant déjà de nous défier des incitations populairement ancestrales de se suffire de boucs émissaires sur lesquels décharger la cause de tous nos maux. Le juif en pays chrétien, le chrétien en pays musulman, et encore l'extraterrestre ou le complot occulte à l'encontre de l'actuelle civilisation technocratique, s'accompagnent de projections toujours représentatives des *bonnes raisons* de s'opposer à quelque chose ou quelqu'un, quand ces *bonnes raisons* ne sont de fait produites qu'à pouvoir stagner à séculairement privilégier l'état de réalisation acquis, dans le refus de servir des progressions en cours dans notre environnement.

> En recourant au procédé passant par la recherche du bouc émissaire en vue d'apaiser des tensions conscientielles aux moindres frais, nous désignons un coupable sur le modèle faisant qu'en physique tel effet est déclaré venir d'une cause en particulier, sans tenir aucun compte de l'intrication des responsabilités dans le principe d'interdépendance marquant la solidarité entre toutes les chaînes de la détermination événementielle.

Il est évident que l'instinct d'exclusion vis-à-vis de ce que l'on ne comprend pas dans la survenance de l'inconnu (l'inconnu qui ne peut objectivement être entièrement bénéfique, ni totalement nuisible, même vis-à-vis de la seule maintenance essentiellement transitoire de l'actualisé), est à la base des peurs gérant les processus psychologiques de défense, dont sont les si familiers instincts de conservation. Des peurs contraires à l'heuristique

épistémique par laquelle on tente de comprendre toujours mieux la continuité réalisatrice associant le déjà réalisé au potentiellement réalisable, par épuisement performatif des possibilités réalisatrices en vue d'une finalité. Finalité qu'il est possible de concevoir comme étant indéfiniment ouverte étant considérée en référence au principe de faisabilité spécifique de notre continuum. En effet, dans une clôture toujours limitée se plaçant de fait en rapport au circonstanciellement faisable, ou à l'épuisement local du potentialisé en réalisation, nous considérons une finalité covalente de la finité en grandeur et en quantité du réalisé, explicité dans les mathématiques depuis le principe d'indéfinition de la suite des nombres à rendre compte de limites dans l'illimitation de l'infini. Cependant que depuis le phénomène d'hystérésis, on rend compte de la croissance indéfinie de ce qui peut être, avoir et se faire relativement dans le continuum des multiplicités individuantes bornées, en rapport à sa source: le continuum absolu et infini d'existence. En sorte qu'avec le principe d'hystérésis on puisse entendre deux aspects du même entre le continuum d'éternité existentielle de l'Un et celui des temporalisations indéfinies d'être, d'avoir et de faire.

En raison de l'entropie régnant encore dans la dynamique des libres mouvements humains, nos progressions d'être seront de fait pour longtemps assujetties pour partie à ce que la nature nous dicte (instincts de conservation, impulsions, inclinations), conjointement à ce qui en régule ou contrôle les effets (inhibitions, habitudes et toutes contraintes extérieures qu'on met au titre des lois de la nature). Il y a par là pour la vie biologique équilibre entre les possibilités organiques —reproduction, assimilation, dépenses— et ce qui la régule de l'extérieur en équilibre au milieu de vie. En l'absence du jeu des contraintes extérieures, ce sont toutes les espèces vivantes, depuis les unicellulaires que sont les bactéries et les microbes, jusqu'aux potentialités les plus complexes, en passant par ce qui participe présentement de la vie humaine, qui se reproduiraient continûment d'une façon exponentielle. En effet, sans contraintes extérieures, chaque individu (et donc chaque collectivité) tendrait, en réponse à conditionnements vitaux, d'occuper inconsidérément tous les territoires de la biosphère. Il faut donc, en l'absence de sagesse dans les conduites individuelles et collectives, que des mécanismes également naturels, mais opposés, restreignent cette expansivité biologique au travers d'agents, en contrôlant la vitalité individuelle, comme son inférence collective, si la réalisation de la nature implique que le principe de différenciation dans les expansions individuées vise à agir en symbiose en vue de l'unité du tout devant surdéterminer la différenciation individuée des parties. Depuis la sagesse, vient comme apothéose le choix

de non-violence. En fonction de notre maturité acquise, nous opterons circonstanciellement pour notre conservation depuis de moindres nuisances, mais c'est à pouvoir y renoncer le moment venu pour cause de sénescence, et dans l'entendement spirituel de devoir s'effacer pour faire le moment venu place à autrui, à l'exemple de SOCRATE, ou de JÉSUS.

> Par sa spécificité, l'humain possède un potentiel de maîtrise sur son environnement jamais atteint dans le règne animal. Cela lui permet une appropriation de son environnement sans commune mesure avec ce qui se peut pour d'autres espèces vivantes. Il faut donc qu'adviennent intérieurement des moyens d'autocontrôle à pouvoir remplacer le contrôle par contrainte extérieure. Considérant cette diminution des mécanismes naturels de contrôle, c'est dans leur contexte que la sophia représente l'artifice en continuité pour l'espèce humaine commençant de pouvoir agir par libre-arbitre, c'est-à-dire en devenant de plus en plus autonome par rapport aux acquis comportementaux.

Tout en contrôlant sa liberté expansive en partage, la personne acquiert cette sapience par laquelle elle reconnaît la valeur incidente de son acte investi en tant que retombée technique d'un art de participer du monde d'**une façon personnalisée** dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai. Voie du juste milieu, en raison de l'en soi, entre soi et l'a soi, la sophia vient d'équilibrer la pondération des libertés dans la modération de notre pouvoir de faire, en rapport à l'efficience visée en l'usage des capacités et facultés s'exerçant au sujet de quoi nos moyens passent par des expressions de la puissance physique effectrice depuis des forces brutes.

La voie dans l'appréciation du juste milieu va alors dans le sens de l'équilibre entre la pression individuante (diversification expansive), et des accordances qui maintiennent potentialisée la possibilité individuellement relationnelle à son altérité (intensivité relationnelle). C'est dans ce contexte des lois de la nature et en raison d'une surnature que des instances de personnalisation, passant pour la personne par des synergies à son altérité et son tout, s'autocontrôle de viser des idéaux montrant la finalité du potentialisé. Assurément, l'humain se place présentement dans l'ordre universel à mi-chemin entre les assujettissements comportementaux de son héritage biologiquement animal conduisant son individuation, et l'émancipation spirituelle à guider la personne vers sa personnalisation dans l'autonomie de son expression. Sans sophia arrivant sur fond de sapience formée entre croire et savoir, ce sont les indéfinies nuances du vécu qui se heurtent au jeu des frustrations. Elles nous submergent, avec leurs corollaires: tous les

degrés d'agressivité qui tendent à les résorber. Il serait bien aisé d'en développer le propos. Mais la pondération ou une sobriété à l'appui de ce qui précède dicte précisément mon choix de ne pas assouvir une satisfaction d'auteur d'étayer l'explication paraissant rationnelle par des exemples pléthoriques à convaincre.[27] Disposition qui représente aussi une bonne occasion d'évoquer que ce que l'on étiqueta trop aisément ainsi que la propension au secret des auteurs du passé traitant de la sapience d'une façon gnostique, peut quelques fois aussi être motivée par la raison de ne pas chercher à convaincre. Constatons en effet que, par différence au discours scientifique, ce n'est aucunement une surenchère des preuves, ni ce qui est susceptible d'incliner à conviction qui décide du bienfondé d'une sophia également faillible dans l'acquisition personnalisée d'une sapience limitée. Ce ne peut être que de corréler des dispositions personnelles à des phases de maturité psychologique, qui peut faire que nous puissions bénéficier d'une connaissance[28] à servir la sophia. C'est en tout cas dans ce sens que de profonds gnosticistes regardent le prétendu hermétisme des anciens, et non dans celui d'une rétention d'informations et de savoir, dès lors qu'une connaissance n'affère en réalité pas avec **les besoins pouvant satisfaire tous les âges de la réalisation de soi**, mais des étapes personnelles faisant que nos besoins, tant matériels que psychologiques et spirituels, sont éminemment spécifiques de phases individuelles et personnalisées de réalisation, tout comme en ce qui est des époques particulières de la maturation des collectivités qui ont semblablement leurs cheminements culturels échelonnés. Autrement dit, bien qu'universels, des matériaux constitutifs, tant individualisateurs, qu'à permettre la personnalisation, sont à l'opposé de la panacée, à devoir passer par le crible mental pour leur expression dans l'être. Une disposition à concilier avec ce que voici maintenant.

27. Un ami, du genre par lequel nous trouvons si souvent l'opportunité d'approfondir notre propre niveau de réflexion, me rappelait à propos une considération pourtant usuelle, mais si souvent oubliée dans notre versatilité à convaincre notre interlocuteur que *l'on ne met que trois ans pour apprendre à parler, mais c'est toute une vie qu'il faut pour apprendre à se taire à bon escient*. Voilà qui est sagesse.

28. Qui s'écrivait *cognoissance* en vieux français. Forme rappelée à se souvenir que la **connaissance** vise la cognition dans un parcours personnel d'entendement gnostique toujours ésotérique, éventuellement initiatique, distinguée des **savoirs** exotériques issus de l'expérience rationalisée en science à pouvoir pour tous servir les qualifications individuelles et collectives par extension (différence entre le savoir communautaire de la technologique d'un véhicule, et l'apprentissage, toujours individuel, à pouvoir le conduire).

Nous venons de voir que la sophia s'élabore au fil des temps comme art personnalisable des choix de conduite vécus à pouvoir unir, à personnaliser la sapience, des savoirs d'expérience à propos de la reconduction causale des états du réalisé, et des connaissances prospectivistes à propos du potentialisé en réalisation. Son champ depuis la conscience individuée pour chacun dans l'expression du libre-arbitre s'exerce ainsi à l'interface des multiples sortes de gouvernements matérialisés dans notre exocosme, et les réalités endocosmiques complémentairement immatérielles d'une existence spirituelle. Autrement dit, une disposition concernant la part du visible en rapport à celle de l'invisible, au plus juste de la connexion des lois sociales aux lois de la nature.

C'est de façon sous-jacente à cette disposition que les êtres (et leurs *éons* prenant gloire d'une identité entre l'actualisé et le potentialisé, autrement dit en considérant le relationnel advenant dans l'inséparation foncière du sujet-agent à ses actes en vue d'une finalité visant le tout), sont *objectivés* non pas comme les choses considérées en rapport tangible aux propriétés de l'effectué, mais en raison du visé dans le relationnel. Ce relationnel passant par des propriétés métamorphiques, mais à relier l'être considéré en soi immanent, à la relation qu'il entretient dans le temps avec son altérité. Ce qui passe du sujet à sa raison d'agir n'a rien de matériellement tangible. Une considération qui s'apprécie à l'exemple de ce que pour l'*intellect*, le logos que l'on aperçoit en conscience à devoir précéder les mots à le sustenter, et sa transduction mentale sémantique et syntaxique en liaison avec l'actuellement réalisé, représentent deux instances qui réfèrent à une unique pensée. Entendons de nouveau ici l'*intellect* immanent, au sens platonicien de permettre l'intemporelle réminiscence, en rapport à la pensée qui relève de considérations temporalisables.

L'itinéraire de la pensée s'élève alors en ce qu'elle n'est pas relative à son absoluité, mais à une intemporelle préconnaissance, quand les relativisations du pensé n'en figurent que les apparences déprimées à dialectiquement la substantialiser. Or ce parcours qui n'est plus ignorance foncière sans pouvoir être connaissance vraie, mais son moyen (voir la *réminiscence* platonicienne en rapport à la dialectique), diffère du savoir académique fondé sur la spécialisation disciplinaire à propos l'observation et l'expérience des états apostérioriques du réalisé, comme les institutions religieuses forment leurs prêtres sur la base de la transmission de ‘révélations’ à propos du potentialisé, donc à ne concerner à l'opposé que l'aprioriquement réalisable. L'une comme l'autre de ces institutions sont

éminemment utiles à la condition qu'entre les deux les philosophes n'en viennent pas à démissionner de leur fonction consistant précisément à ne pas opposer les deux sortes de discours qui précèdent à constituer le sien propre. La fonction du philosophe fut de tout temps médiatrice en vue d'une sagesse d'agir depuis le substantiellement formé entre savoirs d'expérience et croyances en référence du potentialisé.

Tenons que les techniques d'un tel art de vivre personnalisé dans l'apprentissage du libre-arbitre ne consistent au présent encore qu'en de malhabiles esquisses et des ébauches imprécises; la meilleure part de la sophia appartenant encore sur Terre aux générations futures. S'impose pourtant à nous dès à présent son cadre. Ce jour ou cet autre, par le passé comme au futur, ce qui paraît intemporellement défendable de cette disposition reste que chaque être en devenir se détermine en similitude au concept d'atome, c'est-à-dire à conjoindre son insécabilité foncière aux variations en des substances, restant immanent et unique dans son rapport à ce qui constitue les surdéterminations afférentes à son altérité, une altérité regardée autant sous l'aspect de la diversité, que celui de l'unicité.[29] C'est depuis cette disposition impliquant l'expérience personnelle d'un libre-arbitre vécu pour chacun à l'interface d'une entière liberté allant avec le principe d'unicité intérieure dans l'insécabilité de l'en-soi, et l'intrication de multiples gouvernements extérieurs séqués dans leurs substrats, que nous avons conséquemment à concevoir clairement, au mieux des connaissances acquises au cours des âges, ce que représente l'existence unicitaire de cet ultime Tout (prédicat d'invisibilité phénoménologique), distingué à être complémentaire de la totalité cosmique faite de l'indéfinité des séparations individuées d'être, d'avoir et de faire (la visibilité phénoménologique).

En quoi ce que j'entrevois ici de l'antique sophia peut différer de son occultation dans l'orthodoxie contemporaine? En ce que je mets en avant les déterminations de soi, même si elles sont impalpables à relever d'une intensité intérieure toute immatérielle, et donc invisible aux yeux d'autrui, quand le paradigme contemporain, sous la pression majoritaire à ne considérer tangible que le phénoménologiquement palpable à l'expérience, se justifie de politiques gérant des actions collectives consistant à opérer sur des conditions matérielles de vie indissociables des sécurisations

29. L'unicité du tout vu ainsi que l'unité du localement finalisé issu de la diversité quasi indéfinie de faire être et avoir dans la mise en relation des parties individuées dont l'atomicité se saisit significativement au sens grec d'élément insécable, c'est-à-dire autrement qu'à ne regarder que le substraté dans son microcosme.

sociales, en occultant les vraies déterminations de l'individu lui-même, celles qui concernent l'être dont le rapport à des moyens d'avoir se pose indirectement dans les relations d'être. Il suffit pour le comprendre de remarquer que la personne qui place la progression d'elle-même première et seconde son action susceptible de faire progresser son environnement en vue de ses besoins solidaires de la collectivité, se trouve avant tout préoccupée de ce par quoi elle devient, même au détriment de ce qu'elle a, se souciant alors peu de dépenser en protections et sécurités. Les inquiétudes à propos du matériel peuvent en effet sembler démesurées dès qu'il nous apparaît qu'elles ne peuvent servir que la seule maintenance de nos états d'être et d'avoir en rapport au présent état entropique du monde.

Mettant en premier le devenir et en second les acquisitions, le jugement personnel à propos des événements du monde diffère conséquemment de celui collectivement retenu en référence aux groupements d'individus préoccupés d'exploiter l'environnement et protéger l'état de ce qui leur est déjà acquis, fût-ce au détriment du réalisable: ce que font tous les animaux. Bien entendu, une telle adaptation au milieu naturel, reçue en héritage à servir la vie biologique reste indispensable, mais à la condition de ne pas amoindrir les possibilités réalisatrices de ce qui caractérise les potentialités spécifiquement humaines. Plus particulièrement, c'est du sentiment par lequel le devenir de soi prime sur ce qui nous est acquis, qu'advient notre ouverture intellectuelle sur une intériorité spiritualisatrice. Et cette formation psychospirituelle s'accroît de ne plus considérer extérieurement notre altérité comme la possibilité de servir des convoitises personnelles. Ce stade induit déjà le renoncement pour soi d'adhérer au principe de la ‘pensée unique’ particulière au groupe d'appartenance. Il se pose à commencer d'apprendre à penser la diversité des individus ainsi qu'une richesse humaine.

La ‘pensée unique’ réduit de fait la vérité dans son rapport aux aspects justifiant les investissements politiques du collectif dans l'époque. Bien qu'attendue pour ses effets bénéfiques, elle est cependant exclusive d'autres vérités par là occultées, et notamment celles qui tiennent à la personne, de ne considérer que les individus. En considération de la personne elle-même, il importe de prendre conscience que sont licites des motivations qui diffèrent de celles qui sont à diriger nos vies en raison d'un mouvement social d'ensemble. Une conséquence inaliénable en découle. Que la personne s'octroie une souveraineté consistant à disposer d'elle-même pour cause du droit naturel d'exercer son libre-arbitre, ne la met pas au ban des lois de la nature. Les lois de la nature sont universelles, même à ne pas les considérer comme immuables, à pouvoir s'adapter aux moyens processuels

de réalisation. Elles répondent conséquemment en tout de l'instance de réalisation performative du monde depuis ce qui est potentialisé en celui-ci, même si nous n'avons la capacité d'en déchiffrer que très partiellement les conséquences processuelles dans la conversion du potentialisé au réalisé. Par différence, les lois humaines, qui nous paraissent justes ou injustes depuis des critères pondérés relativement aux situations particulières d'époque et en telle culture d'accueil, ne peuvent qu'aliéner les libres mouvements individuels susceptibles de se contrarier entre eux, étant légiférées pour le bien collectif, et au mieux dans le consentement des collectivités d'individus. C'est à faire que si l'on ne conçoit pas juridiquement d'applications rétroactives à de nouvelles conventions sociétales, de même les lois naturelles gérant l'humanisation de chaque humain priment semblablement par leur antériorité et leur universalité sur le droit coutumier. Les lois de la nature sont conséquemment opposables aux artifices sociologiques particuliers des justices humaines. D'autant plus que les justices humaines sont promulguées en vue d'effets locaux, jusqu'à se contrarier d'être légiférées en différentes collectivités refermées sur leurs territorialités.

Ces discriminés se posent à ne pas accepter ce qui se fait pour des raisons sociales dans l'aliénation de la personne humaine à disposer d'elle-même, c'est-à-dire, et pour l'essentiel, à ne pas tenir comme étant inaliénables les privilèges léoniens du pouvoir, devant le droit naturel entériné par les lois de la nature. Sinon, ce serait tenir que les humains sont faits pour l'appareil judiciaire, administratif et gouvernemental alors que l'on entend que les lois sont faites en raison de la collectivisation des individus eux-mêmes.

Bien entendu, cette liberté à disposer de soi comporte un effet réciproque qui, s'il est socialement contrarié, peut faire l'objet de jugements collectifs, alors même que ce droit collectif n'implique pas la permissivité individuelle de se faire soi-même justice à le faire respecter à notre manière, en ce que cette manière qui est en rapport avec des ambitions particulières. Mais il y a plus à considérer. Au plan de la sagesse humaine, il apparaît en effet raisonnable que, dès lors que l'on se considère personnellement responsable, on tienne de façon semblable la réciprocité vis-à-vis des divergences de soi en rapport à autrui; donc de tenter de comprendre toute différence actorielle à soi comme étant à cosmiquement compléter notre partiellité actorielle. C'est à ne plus juger dans l'absolu du bien et du mal, avant même de se risquer à juger du collectif à titre personnel. Finalement, de ne pas juger autrui à titre personnel débouche, en rapport au critère d'impartialité entre ce qu'on s'applique et ce que l'on applique à son altérité d'être, à ne pas se

faire justice soi-même, même à participer d'une justice collective jugeant autrui en rapport à ses incidences sur la collectivité.

Notons que c'est précisément en ce que ce contexte s'effectue d'âme et en conscience que, par voie de conséquence, il forme nos connaissances et nos croyances personnelles en impliquant des différences individuelles d'appréhendement, tel que si la sapience personnelle est spécifique aux besoins métaboliques de la psyché, ils ne sont de cette disposition conséquemment pas opposables à tiers, même si certaines de ces différences constitutives apparaissent conflictuelles de référer à des possibilités de conciliation du collectivement visé entre individus. Aussi est-ce dans la liberté de conscience que des pénalités peuvent répondre à des dommages par voie de justice collective, non à uniformiser croyances et savoirs.

Ce qu'on examine en son âme et en conscience ne peut concerner que le jugement de ce que l'on appréhende depuis une façon personnelle de juger des choses, donc du point de vue qui nous concerne. Juger en son âme et en conscience les actions de son semblable qui diffèrent des nôtres, s'entreprend à ne pouvoir se mettre à la place de celui qui est ainsi examiné depuis nos critères personnels inévitablement personnalisés, donc partiaux. Le jugement opérant à titre personnel d'âme et en conscience paraît foncièrement inapproprié à juger autrui, bien que son moyen reste susceptible d'harmonisation de se concilier progressivement au collectivement convenu afin d'assurer la cohésion sociale.

> Couve donc sous les réflexions composant le présent livre un contenu approprié au stade d'évolution depuis lequel on cesse de déléguer aux clercs ce qui constitue leur office de subsidiarité. Autrement dit cela que tout un chacun se prenant en charge peut nourrir à s'émanciper de seulement sortir de la peau d'enseigné passif. Aussi, même à exposer des formes organiques et techniquement structurées de la sophia, il s'ensuit, pour qui se trouve en quête de sens en vue de l'interprétation de son vécu personnel —il n'est avec nul autre échangeable—, que le contenu de telles pages reste l'expression d'un témoignage distinctif et spécifique qui, bien que partageable, ne se pose pas ainsi qu'une règle ou des prescriptions invalidant le jugement personnel.

Remarquons à ce propos que la langue chinoise discrimine mieux le chercheur véritable du factice à partir ce que l'on pense par soi-même tenir pour vrai à propos des événements du monde. Une disposition langagière permettant de faire les distinctions montrées supra dans la littérature asiatique. Il en découle pour l'observateur que de n'avoir aucune idée

préconçue de ne pas les tenir pour inamovibles, on peut apparaître n'avoir pas d'idée si, préférant écouter, nous semblons n'avoir rien à dire, alors que ce peut être aussi pour ne pas réagir à contrecourant des événements environnementaux. Mais souhaitant vivre ainsi sans passion à ne satisfaire que peu de désirs personnels, il arrive encore qu'autrui puisse interpréter que celui qui cherche à nourrir une vie intérieure de pénétrer son endocosme est désintéressé du sort des autres, alors que ce que cette disposition vient seulement de ne pas intervenir à l'encontre de mouvements individuels contradictoires au nôtre propre. De cela, l'introverti peut même être jugé dépourvu de moralité, si recherchant de vraies valeurs il lui arrive d'émettre l'opinion que la morale et l'éthique collectives sont déficientes. Le moralement et éthiquement convenu est éminemment variable d'évoluer d'une époque à l'autre pour une même collectivité, en plus d'afficher des différences entre les cultures progressant séparément. Ne pas prendre parti pour les uns contre les autres dans les conflits sociaux résulte précisément de cultiver un détachement passionnel, en soi inconfondable avec le manque d'empathie, étant entendu que les sentiments ne reposent pas sur leurs manifestations, mais sont en rapport au vécu intérieur à propos du manifesté. En un mot, cultivant **le juste milieu**, ce chercheur-là qui ne sépare pas le savoir et les croyances de la sagesse, fait en sorte que son MOI ne bâillonne pas l'EN-SOI.

De ces chercheurs vivant leur émerveillement à découvrir le monde, et se sachant en sous-estimer l'existence comme moyen de continuer d'apprendre tout en ne souhaitant pas concurrencer les maîtres à penser du moment, on en trouvera toujours en bien des cultures. Sauf à refuser de les voir, tant est que le regard que nous portons sur le vu est à décider de nos représentations à propos du réel.

Il s'agit bien évidemment de discriminer, avec ce que nous signifions sous le terme de ‘réel’, la réalité objective, d'une réalité subjective, en ce que la subjective n'est en soi pas séparable de ce que l'on vise depuis nos projets. Les psychologues le savent bien à définir la conscience au processus d'information (ce qui équivaut à ne pas réduire la fonction conscientielle aux systèmes informatiques, qui eux restent inconscients). Cette disposition pose l'information aboutissant à la sapience comme indissociable de l'intensivité conscientielle liée aux intentions du sujet pensant. Autrement dit le champ de conscience vigile au travers du filtre mental vise ce qui nous convient de connaître, en ce que c'est cela qui est à pouvoir servir nos

choix de participer de notre altérité. Il s'agit là très simplement d'une économie dans les moyens de se qualifier, faisant suite aux focalisations de la conscience vigile centrée sur des intérêts particuliers. Dans ces conditions, en quoi une représentation portant sur le réel est-elle plus pertinente qu'une autre, puisqu'elle se construit en rapport à des motivations particulières? Et plus précisément, en quoi le regard des technoscientifiques dont le but vise la maîtrise de la matière est-il plus pertinent que celui des religieux ayant en vue de participer d'une existence spirituelle? Dit d'une autre façon, concevoir l'existence du monde réduite au senti au travers du corporel matériellement analysé en direction du microcosme est-il plus congru qu'introspectivement chercher de complémentaires réalités superstratiques? Il paraît évident qu'une amélioration des connaissances repose sur un appréhendement visant des fonctions cosmiques supraorganiques à ne pas séparer les aspects microcosmiques et macrocosmiques, en des codomaines matériels, psychiques et spirituels qui sont à rendre compte du plus petit commun dénominateur des moyens processuels, conséquemment irréductibles, que représentent les propriétés réalisées dans l'encours réalisateur, depuis des qualifications réalisatrices à répondre aux vertus du potentialisé en réalisation.[30]

Valider cette question peut reposer sur ce constat: dans un même sens que la vie ne peut se trouver sous le scalpel de l'anatomiste, ce n'est ni l'existence d'une surnature, ni une vie divine, qui peut apparaître à se suffire de scruter l'aspect matériel du Cosmos. Nous reste la faculté de déclarer sans véritable preuve qu'une surnature n'existe pas, seulement de se satisfaire de rendre compte de la nature restrictivement à des intentions participatives se limitant aux appropriations. D'en asserter académiquement sans probation le formalisme, puisque l'on ne peut pas plus prouver l'existence d'une surnature l'œil rivé entre le microscope et le télescope, que de découvrir la vie à disséquer des cadavres, nous ne pouvons comprendre la dogmatique des scientistes qu'en rapport aux visées contemporaines.

Voilà des réponses que l'on donne scientifiquement au questionnement allant de QUOI à COMMENT. Peut-on penser en toute impartialité que celles qui vont de POURQUOI à QUI sont étrangères au principe de connaissance,

30. Du fait qu'au Moyen Âge on croyait encore à la génération spontanée des animaux et des minéraux, la condition processuelle ici proposée l'est en ce qu'elle peut être susceptible de mieux convenir à certains penseurs mettant un pieds dans le futur, dans le respect de ne pas chercher à endoctriner qui choisit le dogme contemporain approprié à croire que le réalisé au Cosmos puisse arriver sans *quid proprium* du néant, par hasard et donc sans raison.

voire à la pertinence de ce que l'on déclare en science? Bien sûr, le degré de véricité des conclusions reste dans un rapport syllogistique, la logique des conclusions dépendant étroitement de ce que l'on met dans les prémisses. Évoquons à propos le vieil écrit tamoul disant que lorsqu'on voit le chien, on ne trouve pas de pierre, et lorsqu'on voit la pierre on ne trouve plus le chien. La morale de l'histoire? Certainement pas à pouvoir conclure que le chien existe seul, ou que dans l'autre circonstance, c'est la pierre qui existe seule, mais que dans la circonstance du rapport évoqué entre la pierre et le chien, le conditionnement intellectuel repose sur le crible mental à propos du manifesté en étroit rapport à des intentions. Les conclusions peuvent se suffire du monde extérieur lorsque nos intentions se réduisent à des usages de notre environnement matériel. C'est conséquemment, depuis ce *point de vue,* que l'on conclura qu'on ne trouve pas opportunément de cailloux à jeter au chien rencontré errant en travers de notre route, si le hasard fait que lorsque le chien se trouve hors d'atteinte il arrive qu'on trouve le projectile. Cependant que pour une autre sorte de configuration mentale, celle qui n'exclut pas une vie intérieure reposant pour partie sur le moyen du raisonnement spéculatif, la consistance de ce qui est ici évoqué sera différemment entendue. Elle le sera plus particulièrement à comprendre que **regardant** le chien, on le **voit** par la matière de son substrat, idem pour la pierre. Dans ces conditions, regardant l'objet corporel, l'être du chien et ce qui est en tant que pierre ne peuvent se voir simultanément. De nombreuses expressions hindouistes et chinoises discriminent ainsi entre l'apparence depuis des substrats, par rapport au contenu en essence. Ici le constat portant sur QUOI entraîne notre questionnement spécifique à devoir répondre à COMMENT la chose s'avère objectivement possible. Là, l'entendement portant sur qui peuple notre altérité personnelle, implique d'appréhender les réponses que l'on donne à POURQUOI des actions sont voulues dans l'attente que se produisent certains événements attendus. En sorte que le travail de subjection psychique reliant notre objectivité extraceptivement corporelle par l'intermédiaire d'inférences physicopsychiques, et celui d'une suggestivité introceptive à l'esprit s'appuyant complémentairement sur une relation psychospirituelle ne se nient pas réciproquement, de délimiter leurs propres incomplétudes.

À partir du lu au travers de la nature à édifier la sophia en correspondance d'une sapience ne divisant pas savoir d'expérience et croyance d'entendement, de même, le métal argent miroitant dans la nacre de l'huître pourra être jugé illusoire. En sorte que, comme pour bien d'autres choses, l'aperçu de cette métallisation-là dépendra de l'âge ou de la maturité du chercheur,

de son milieu culturel, et encore de l'ethnie dans laquelle il trouva à naître. Aussi ce que l'on donne pour réel ne peut être que cela qui nous convient en tant que régime à nourrir le mental selon des besoins propres à l'individuation de chacun, tout comme le corps prend dans son environnement matériel ce qui convient à son catabolisme. Untel est allergique au lait ainsi qu'au gluten. À cet autre ne convient pas l'oraison qui, partant du cœur, est mentalement traduite pour remercier le Père de tous les êtres, ou certains de ses divins aides, en réponse au constant émerveillement éprouve à partir du son vécu personnel.

Oui, nos représentations dépendent du regard que nous portons sur ce que nous voyons. À devoir se distinguer du savoir scientifique et des croyances religieuses, voilà la sapience susceptible de composer les deux dans une cuisine à satisfaire des besoins métaboliques et cataboliques propres.

Pas une civilisation n'échappe à devoir fonder ses prérogatives politiques sur des constitutions et des commémorations. Pas une à ne pas fonder sa religion sur des cultes et rituels communautaires sacralisés pour inculquer une conduite d'ensemble au maximum d'individus, c'est-à-dire en basant la cohésion sociale sur les prérogatives d'un unique modèle de croyances. De fait, cette disposition précède fonctionnellement dans le processus de socialisation, tout d'abord la phase corruptive établissant les moyens de cohésion sur des privilèges obtenus par les détenteurs du pouvoir et des richesses. Et c'est de telles corruptions institutionnelle que se réalise l'instance sociale de l'émancipation individuelle qui, en s'appuyant sur la souveraineté de la personne dans son droit à disposer d'elle-même, permet la participation dans l'autonomie de soi. Constitutions et commémorations, cultes et rituels communautaires ne sont donc pas à bannir. Ils sont de fait un moyen de nourrir l'individuation acquérant les éléments de son inférence sociale. Mais c'est à faire également que les gens, renonçant à leur personnalité par obédience librement consentie au travers ce qu'ils sacralisent, se subdivisent à vénérer des idoles vivantes (prélats et pontifes), interceptant la foi en une surnature divine, ou en s'opposant en des politiques idéologiquement partisanes à porter leurs héros nationaux. Donc encore éminemment utiles pour animer les individus pour qui, de communautairement vivre les émotions en surface des choses propres aux spectateurs du monde extérieur, cultivant des idéologies ou entretenant des croyances particulières, sont en attente de pouvoir participer dans l'équité depuis des idéaux formés à partir de la vie intérieure.

Pour la raison d'une orientation individualisatrice allant avec la mise en avant du personnage durant l'instance où la souveraineté de soi est encore balbutiante, l'on comprend qu'afin de ne pas contrarier le mouvement d'une progression de l'ensemble, des lois et traditions puissent se codifier à réguler de libres mouvements individuels. Cependant que lois et traditions, prolongées outre le stade des transformations sociales en lequel elles peuvent être bénéfiques, deviennent de moins en moins compréhensible au fur et à mesure que progressent les sociétés. Elles sont alors à imprégner les corruptions des individus eux-mêmes au travers des hiérarchies exécutrices. Des schismes et le remaniement des délégations de pouvoirs fonctionnent encore pour éclairer, contraindre et séduire les masses en vue de la pensée unique sous-jacente d'une activité socialement concertée, fait que les détenteurs de pouvoirs finissent par prospérer eux-mêmes, et dès lors incluent leurs propres corruptions entraînant des processus quasi cycliques de régénération. L'histoire n'a pas cessé de s'écrire à partir des abus de gouvernants politiques et ceux des autorités religieuses devenant tyranniques à viser leurs expansions appropriatives. L'instauration des raisons d'État et celles d'Église dans les institutions, fait que l'on regarde dès lors les populations en tant qu'objets devant servir des ambitions particulières, entraînant inexorablement la levée de forces contraires aux abus de pouvoir devenant épisodiquement insupportables à ériger des lois et vénérer des traditions **en raison de fondements institutionnels**. Derrière les religions et les politiques, des ambitions particulières peuvent même se dissimuler sous l'égomisme de groupe, en ce que semblable disposition remplace si pernicieusement l'égoïsme individuel de passer par une forme prenant le goût de l'altruisme en reportant sur le groupe d'appartenance une pseudo abnégation de soi.

Dès lors, ce sont des forces contraires qui entraînent dans leur sillage les dynamiques accompagnant les espoirs d'améliorer des conditions sociales devenues insupportables. Cependant qu'à passer par le non-respect des traditions et des lois devenues insupportables parce qu'obsolètes, leurs acteurs se retrouvent dans la même situation d'accomplir des malfaçons. De nouveaux élus, s'ils reçoivent eux-mêmes du pouvoir social, c'est à renouveler le cycle. Pour peu qu'une proportion de la population ne soit pas suffisamment mature, de possibles progrès s'appuient de nouveau sur les ambitions de potentats, prenant de l'ascendant à partir de privilèges venant de manipuler des idéaux sous forme d'idéologies consacrées à mieux scléroser les communautés. Voilà qui active de nouveau les révolutions par lesquelles de nouveaux avatars institutionnels adviennent.

Ainsi furent trahies dans les pratiques au travers de l'institutionnalisé à leur propos, autant les pensées de BOUDDHA, JÉSUS, MAHOMET, que celles de MARX, LÉNINE ou JAURÈS. Car ces institutions, une fois épanouies leurs transpositions communautaires, évoluent tout à la fois en coalition et en opposition à des structures spatiotemporellement concurrentes opposant monothéisme, déisme, panthéisme, ou les formes républicaines aux monarchiques, le communisme au capitalisme, le socialisme à la démocratie. Ce qui entraîne que toutes ces forme, trop restreintes dans leurs spécificités, pour être incomplètes, ne manquent pas d'être à leur tour dénaturées en situation dans la pratique des intérêts particuliers imposant le mécanisme des corruptions constitutives.

Comment évoquer ce mécanisme cyclique de régénération par des exemples? C'est à marée basse qu'il est pratique de recueillir le fruit du sable, en ce que cela présente plus de difficultés à marée haute. De même c'est de nuit que le vécu de jour se trouve psychologiquement mieux assimilé. Et de façon apparentable, quant au principe d'opposition inévitable dans le manifesté en cours de réalisation, ce ne peut qu'à rechercher la pureté d'être en son essence que l'on trouve à devenir aux autres entre vertus et corruptions, tant est que de ne procéder d'aucune substance comme moyen, le devenant se doit de chercher à ne plus former aucune ombre de rencontrer la lumière.

Que faut-il en retenir en rapport à la sagesse? C'est un quasi-constat: comme pour toutes transformations dans la nature, l'humanité progresse à partir de mécanismes sous-jacents à la dynamique des libres mouvements d'être, dont sont ceux que l'on vient d'ébaucher. Une progression à régler le parcours de l'humanité faite de la totalité des individus la composant montrant incidemment que l'humanité ne peut progresser qu'au prorata de la progression des individus la constituant, même si ceux-ci semblent avoir à subir les perturbations autant épisodiques qu'endémiques réglant l'ordre social variant entre des périodes libertaires alternées avec des consolidations autoritaires. Dans cette disposition, il importe d'apercevoir que si les oppositions propriatives dans la matière sont source de mouvement à quantifier l'incorporation des propriétés en un Cosmos abouti dans les coordonnées spatiales x, y, z, alors de même les oppositions qualitatives du vécu entre les êtres paraissent instrumentaliser dans le temps la progression vers leur unité dans les coordonnées du beau, du vrai et du bien.

Aussi est-ce dans le refus de porter atteinte en particulier à tel des opposants par rapport à d'autres participants de l'édifice des jugements préférentiels

portant sur des activités divergentes, ou différentes, donc complémentaires, qu'arrive la conviction que rien n'est à jeter du monde en cours de réalisation. C'est en conséquence que l'on trouve chacun dans la sophia notre sagesse personnelle d'agir à mi-chemin entre la matière et esprit. Car le contexte social montre on ne peut mieux que le progrès arrive du rapport opposé dans les aspects du même, et non pas à ne considérer qu'un seul des aspects. Les couples d'aspects opposés sont complémentaires et par là phénoméniquement polarisés à pouvoir constituer la dynamique humaine. Que l'on soit de conviction matérialiste en posant l'épiphénomène humain dans un rapport apostériorique au cosmos matériel, ou que l'on soit croyant en une surnature en rapport à l'avenir de la nature humaine, que ce soit par conviction personnelle ou par soumission consentie aux tyrannies des puissants, le tissu formé des choses et des êtres qui sont les agents de la réalisation du monde n'en continue pas moins de se fabriquer, trame et chaîne étant inséparables. Aussi, ce qu'il importe de distinguer en philosophie se pose entre physique et métaphysique, à dégager les instruments sous-jacents du processus par lequel s'opère la floraison des êtres sur le terreau de leur libre-arbitre relationnel à leur altérité. Depuis des développements métaphysiques, les êtres apparaissent intemporellement potentialisés dans l'endocosme qui porte en lui la source ontologique des transformations de ce qui se réalise à l'exocosme en passant par les dynamiques qui en assurent la concrétisation spatiotemporelle. Cela tel que le libre-arbitre apparaissant en arrière-plan de multiples sortes de gouvernements exocosmiques réglant la cohérence mouvante à la base des organisations complexifiant la réalité, ne fait qu'exprimer durant toute l'instance de réalisation du Cosmos, au travers le nuancement des valeurs dans l'arc-en-ciel spirituel des esprits, la richesse du potentialisé à pouvoir expérientiellement approcher l'unicité endocosmique de l'existence divine.

Aucune loi sociale ne semble efficacement pouvoir s'appliquer textuellement sans examen de conscience en rapport à des cas particuliers, attendu que dans son texte, une loi n'est qu'à transcrire des intentions, et que celles-ci évoluent au fur et à mesure des progressions sociales. Entendons ici qu'appliquer une loi dans le contexte d'une intention différente ne peut que la violer, attendu que l'application automatique de la loi, comme le serait une juridiction informatisée, ne tient pas compte de ce que la volonté sous-jacente à sa promulgation puisse varier. Ce n'est que de façon palliative que l'on tente de rendre justice en modulant des lois plus ou moins obsolètes depuis l'adjonction continuelle de décrets circonstantiels. En ce que lesdites lois de la juridiction humaine ne sont que pour rappeler le cadre ancien d'un

jugement collectif à pouvoir guider le jugement s'effectuant au présent. En tant que suite cohérente dans l'évolution des personnes qui font office de justiciables, souscrire aveuglément aux lois, sans jugement d'âme et de conscience, ne peut être l'effet que du laxisme, sinon d'une lâcheté personnelle. Car ce que l'on est à traiter par le moyen d'une actualisation judiciaire ne peut que refléter des cas particuliers déjà jugés, dans une acception actualisatrice à faire référence au passé. Le jugé se posant dans l'examen à propos du nouveau qui soit à pouvoir améliorer le légiféré en rapport à des événements historiques, les lois qui sont le fait des hommes ne reflètent pas l'évolution des sociétés quant à leurs besoins potentialisés en rapport à l'avenir. Elles sont seulement en situation dans leurs imperfections de ne pas renouveler ce qui est jugé indésirable en rapport au passé. Or sans la disposition de juger circonstanciellement en son âme et en conscience, même des intentions opposées à l'esprit des lois peuvent s'appliquer à la justice actuelle depuis la verve des avocats. C'est également la porte ouverte aux bévues administratives appliquant des règlements xénophobes et raciaux, comme peuvent l'être d'obliger les juifs à porter un signe distinctif, ou l'obligation citoyenne de dénoncer comme crime patriotique l'assistance humanitaire aux personnes étrangères que la police refoule aux frontières (ce qui peut aller pour le citoyen à l'encontre de son devoir d'assistance à personne en danger). Une volonté gouvernementale peut ainsi passer outre le légiféré, et même subsidiairement promulguer des décrets contredisant le droit des personnes resté à la base du code procédural.

Constatons que les lois d'un état de droit varient d'une époque à l'autre pour un même pays, autant que dans l'espace d'un pays à l'autre. Elles sont conséquemment relatives et amovibles. Repères consensuels de la vie en communauté, elles sont par extension à justifier le fait des États depuis des gouvernements. Elles sont plus ou moins justes, plus ou moins équitables, plus ou moins évoluées en fonction des peuples, leur histoire, leurs parcours particuliers. L'examen d'âme et en conscience de ces lois doit conséquemment se poursuivre en rapport aux phases de socialisation alternant progressions et régressions relatives. L'appareil judiciaire sera implacable en période de chasse aux sorcières allant avec des foules prudes et timides, il sera ‘coule’ lors des périodes opposées coïncidant à des besoins libertaires manifestés dans la population. Une loi est en effet censée répondre à des besoins de société: elle ne peut conséquemment que refléter un état de moralité général sur lequel une majorité prendra appui, dès lors que quelques-uns en permettront la promotion, ce qui ne relève pas du traitement robotisé de la justice sociale à les tenir dans une applicabilité

absolue, forme qui de plus n'est pas à permettre la réalisation du potentialisé dans la nature humaine.

> Les lois étant à endiguer la dynamique des libertés individuelles depuis des gouvernements extérieurs, c'est de fait la maturité individuelle venant dans un climat social propice et depuis l'éducation ainsi que la formation scolaire à conduire l'expérience personnellement vécue, qui reste source du progrès des consciences menant les acteurs du monde à leur émancipation personnelle dans le libre-arbitre actoriel.

Compte tenu des lois garantissant la liberté des personnes à disposer d'elles-mêmes dans le contexte de leurs corruptions locales, sans doute verrons-nous dans l'avenir des réactions civiles à pouvoir protéger la liberté de conscience à l'encontre de toutes formes d'influences, de contraintes, de coercitions relevant d'autorités hiérarchiques occupées de modeler les administrés pour qu'ils rendent incidemment des cultes à ceux qui gouvernent afin de pouvoir continuer de s'accorder des privilèges. Donc une disposition pour que chaque individu adopte sans discernement personnel le prêt-à-porter mental coupant court à tout besoin d'interprétation personnelle des événements: ce que l'on *doit* croire et ce que l'on *doit* comprendre du monde pour faire partie intégrante d'une société policée. C'est en effet restrictivement que le droit des gouvernements peut subroger des lois naturelles permettant le processus d'acheminement de tout être vers sa liberté à disposer de soi. Et dans ces conditions, il ne peut s'agir avec les lois juridiques que de conventions sociales librement acceptées à pouvoir vivre ensemble. Spécifiquement au niveau de l'inaliénable libre-arbitre de la personne qui fonde en droit pour quelques-uns la liberté de promulguer des lois pour l'ensemble, cela ne peut en effet s'appliquer que dans le cadre de la délégation citoyenne du pouvoir individuel à ériger des dispositions collectives qui, précisément, impliquent de garder intact le libre-arbitre citoyen. Sans cette disposition, il y a tacitement prise de contrôle depuis des moyens coercitifs dont les multiples facettes répondent aux possibilités inventives du pouvoir de quelques-uns sur les populations. Possibilités inventives qui passent le plus souvent dans leurs moyens à précisément faire croire aux foules ce qui dissimule cela qui convient aux profiteurs de toute hiérarchie par ailleurs nécessaire au bon fonctionnement des sociétés.

Pour l'essentiel et dans les faits, il s'agit indirectement en toutes les époques historiques des variantes à incarner sur Terre ce qui relève du pouvoir d'une

surnature divine. C'est alors gauchir la liberté de croire que de l'indexer à à des cultes et une obédience d'Église. Souvent, la soumission à Dieu, ou à une divinité, se déguise sous l'obédience au clergé. Elle se pose indirectement comme moyen depuis les incitations à conduire des cultes, puisque cela advient dans la séparation entre spectateurs passifs et des spécialistes religieux qui sont hiérarchiquement chargés de les célébrer. Les gouvernements tels que les pharaoniques s'instaurèrent à l'origine de droit en tant qu'incarnation divine. Suivent ceux qui ne sont plus que représentatifs d'une volonté divine, avec le pouvoir des rois sur leurs sujets et le pouvoir impérial. Ensuite est venu le pouvoir démocratique. C'est alors sous forme moderne l'appareil de l'État qui reçoit des privilèges au travers le sacrement de son institution. Même de constitution reposant sur la volonté du peuple, les démocraties modernes héritèrent dans le contexte laïque, donc au dessus des religions, de préliminaires sacrés évoluant bien lentement. Certes, ces dispositions fondant le droit sur des présupposés divins s'estompent au fur et à mesure de l'évolution des sociétés, mais sans disparaître, et même sont à réapparaître provisoirement au détour des crises sociales. En sorte qu'il semble que l'émancipation réelle des personnes au fur et à mesure que devient mature l'individu, advient bien du fait des lois de la nature. Une émancipation qui passe par la liberté d'interpréter les événements du monde sans les influences des spécialistes advenant pour que l'on adhère à leurs explications dogmatiques à conduire des idéologies politiques. En un mot l'évolution passe par la liberté pour la personne de participer de son altérité depuis un jugement honnête arrêté d'âme et en conscience. Une disposition pouvant faire que, tout en adhérant de soi-même à des participations sociales forcément imparfaites, précisément d'être perfectibles, on puisse ne pas participer de la corruption des systèmes sociaux en vigueur, comme ne pas se dépenser à l'encontre, choisissant de travailler aux progressions humaines.

Gouvernements à conduire le collectif, sciences à dire ce que l'on interprète de la nature et religions à dire ce que l'on entend d'une surnature retrouvent en cela leur vraie raison d'être: pallier les défauts de maturité dans les rapports collectifs en correspondance aux insuffisances individuelles. Reste que le progrès des sociétés est éminemment parallèle aux progressions des individus. Et c'est dans ce contexte que toute subordination de la personne humaine à des raisons sociétales peut apparaître ainsi qu'un abus de pouvoir. Les phénomènes réglant les mouvements de foule se trouvent plus ou moins endigués par des cultes et des idéologies, relevant pour l'essentiel de la démission des individus à vouloir progresser en eux-mêmes. Culte de

la nation, d'une personne publique, d'une divinité, voire d'objets sacralisés —avec ou sans rituels, avec ou sans commémorations—, facilite peut-être la cohésion sociale, mais une cohésion qui est alors apparente étant afférente à des artifices tenant aux contraintes ou à des influences.

Ces artifices peuvent dans le même temps entraîner l'arrêt des vraies progressions de soi. Mais ce ne sont pas en soi eux qui détiennent une valeur négative. Leur effet négatif vient de satelliser l'individu à s'agiter sur place, dans l'aura du localement adulé en rapport à ce qui est honni de l'étranger ou du banni: cela qui dérange. L'élan naturel du cœur étant alors prisonnier de frontières pour cause de s'appuyer sur toutes espèces de territorialités par les biais de cultes et commémorations restreints aux clôtures communautaires, ces clôtures représentant comme le cancer du cœur à détourner de l'amour universel, c'est-à-dire à s'exprimer dans l'amitié de tous les êtres.[31] Pour autant qu'il n'y a pas encore une proportion appréciable de la population à en avoir conscience, aucun gouvernement ne prendra sur lui d'apporter vraiment un début de réponse à ce problème. Ce que ne feront pas plus les organisations intergouvernementales, puisqu'en agissant à prolonger des clôtures gouvernementales, elles ne peuvent en continuité du même induire l'opposé, tout en conservant la souveraineté nationale dans leurs moyens. Reste qu'en rapport à une vue plus panoramique et moins réduite à l'actualisé, les prises de contrôle de certains individus sur d'autres à viser des intérêts particuliers au travers sectes, religions et politiques partisanes, sont processuellement le gage du développement constant d'une meilleure autonomie des personnes dans leur libre-arbitre.

Un peu comme entre l'inné et l'acquis pour la conscience psychophysique, le principe de réminiscence platonicienne pour ce qui est de viser une supraconscience psychospirituelle, nous permet d'aborder un éclairage intérieur du réel potentialisé (cela qui est dénué d'ombre), à précéder la réalisation et ses inévitables ombres portées. La lumière des idéaux éclaire constamment de l'intérieur chaque personne sur ses activités réalisatrices à pouvoir diminuer le potentialisé en vue d'une fin accomplie. L'indispensable opposition phénoménique de cette disposition fait que des groupes de pression peuvent en chaque actualisation agir par persuasion coercitive par

31. Par pertinence, l'amour ne peut pas plus se réduire à la sexualité du couple, que la compassion ne le peut aux émotions qui nous submergent dans notre sensibilité. Et le dire à ne pas s'enfermer en des préjugés n'implique nullement l'intention de renier la sexualité, ou nos émotions, pour peut que l'on accède à plus.

l'intermédiaire de leaders s'appuyant sur le fait que des individus sont encore malléables à des conditionnements hérités ou acquis ne concernant pas l'avènement du libre-arbitre de la personne, mais son stade d'individuation préalable. Cependant que ce moyen particulier du processus d'individuation régulé depuis des attraits et des récompenses, des punitions et des réprobations porte atteinte à l'intégrité psychique de la personne si leurs effets se prolongent au delà du besoin de former l'individuation. Ce qui n'est pas socialement pris en compte au même titre que les agressions physiques, puisque seules ces dernières sont présentement à être, dans le principe, juridiquement reconnues.

À mi-chemin entre individuation et personnalisation, rares sont encore les gens adhérant d'eux-mêmes au courage de se laisser guider par l'esprit divin habitant chacune des mentalités humaines, devant le nombre de ceux qui sont encore recrutés, démarchés, évangélisés, endoctrinés, piégés à des moments particuliers de la vie les rendant plus vulnérables. Donc victimes servilement consentantes, en ce que tout abus de pouvoir passe par le recrutement d'individus ayant des dispositions serviles sous-jacentes à des soumissions par libre consentement. Ces êtres sont alors pris en charge pour servir une cause, à l'exemple des choses qui le sont en possession exclusive. La collecte de biens et de services auprès de semblables se font dans l'affirmation établissant un pouvoir particulier sur la collectivité dont les mouvements internes dépendent autant de pouvoirs directeurs que de puissances d'action.

> Ce qui précède à ébaucher une phénoménie sociale, je l'introduis en vue de la sophia. Semblable phénoménie est ici proposée dans le seul but d'apercevoir les méandres d'une disposition naturelle, et non comme une invite à combattre ce qui nous paraît mauvais, dans l'idée de ne conserver que le bien, à croire que cette activité consistant à trier peut favoriser la progression de ce qui nous apparaît utile. Car pour ce qui est du bien et du mal, il en est encore une fois de même du chemin aperçu monter ou descendre. Si vous voyez un chemin qui monte et que vous éprouviez des difficultés à le monter, il vous suffit de vous retourner pour apercevoir qu'il descend avec facilité. Il n'y a pas là deux chemins: ce sont inévitablement deux aspects d'une unique réalité. C'est par le moyen de cet exemple, ainsi que d'autres qui sont apparentables, que des philosophes de l'antiquité grecque, ou plus particulièrement LAO-TSEU pour la philosophie asiatique, montrèrent l'illusion de progresser à dépenser des énergies dans le but d'éradiquer ce qui nous paraît nuisible en vue de favoriser le souhaitable. L'attitude efficacement positive et par

> sagesse raisonnable consiste à dépenser nos énergies en forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles pour effectivement progresser chacun en soi-même, en tant que c'est semblable disposition qui fait réellement progresser l'ensemble d'autant.

Quel bonheur! Voilà donc les facteurs qui sous-tendent sans doute la diversification des attitudes humaines potentialisées depuis leur libre-arbitre s'exprimant à partir de multiples nuances et formes d'expression dont les retombées sont, en des rapports circonstanciés, meilleures ou moins bonnes, plus ou moins belles, plus ou moins vraisemblables. Ce sont depuis de tels facteurs d'expression dans le libre-arbitre, la marque de la souveraineté qualificativement actorielle allant avec le don de personnalité humaine surdéterminant la réification substrative des individus, en ce qu'ils sont plus ou moins soumis à des comportements réglés sur le milieu environnemental, que l'on peut rendre compte de l'enrichissement spirituel susceptible, depuis les expressions singulières de soi, de se diversifier quasi indéfiniment. Mais nous nous situons constamment à mi-chemin d'antiques esclavages et le présent affranchissement des servitudes en vue du futur. Dès lors, la potentialité d'interopérer dans harmonie, ou confronter de libres choix personnels, fait apparaître de façon flagrante les deux aspects opposables d'une seule fonction processuellement universelle. En tant que fonction, fut-elle à vocation d'universalisation, il s'agit conséquemment encore de moyens. De l'individu à la personne, ce sont en effet les heurts venant du manque d'ouverture de soi auprès d'un voisin en vis-à-vis de nous-même, et la réciproque venant d'autrui, qui s'amenuisent avec le temps: pas les personnes elles-mêmes, puisqu'en considération des personnes il s'agit du temps préalable à faire que chacun puisse, dans un rapport à son actorialité, devenir lui-même et pas un autre, d'épuiser le potentialisé en situation dans les états du réalisé. Et ce sera là le point de chute à me permettre de conclure sur ce niveau de réflexion.

Pour chaque collectivité, une pensée unique servie par des doctrines et conventions, des idéologies et des idéaux, voilà le subterfuge qui, s'il peut usurper le droit d'exister personnellement, n'en est pas moins le moyen d'assurer un certain degré de cohérence relationnelle sans lequel l'anarchie prendrait le dessus avant que l'entente communautaire ne résulte des maturités individuelles. Mais c'est bien de nouveau le perfectionnement des personnes qui est visé par de tels moyens processuels, et l'on en use en vue de cette obtention. Le sentiment de valeur évoluant de la rencontre du vécu

de soi aux autres et indirectement aux choses issues de transformations métamorphiques physicopsychospirituelles, forge d'humaines expériences à mi-chemin tout à la fois des gouvernements extérieurs agissant au travers des lois de la nature et des lois artificielles des sociétés, en rapport aux accidents advenant des dynamiques extérieures, et le voulu issu du domaine des libertés intérieures. Que conclure de la dynamique des libres mouvements humains progressant continûment entre degrés d'anarchie et degré d'harmonisation (c'est le coefficient d'entropie locale jamais nul, ni infini)? Que ce n'est de nouveau qu'à nous voiler le réalisé que nous sommes à ne pas tenir compte qu'il s'agit du même vu en des aspects opposés. C'est à faire qu'il n'y a qu'un unique chemin, mais que l'on peut monter ou descendre, ou qu'untel dort ou veille, allant tantôt dans une direction jugée belle, vraie et bonne, tantôt dans la direction opposée. Disposition entraînant de n'avoir pas à considérer des sortes d'individus, mais des états d'individuation en rapport aux mêmes individus évoluant dans leur temps d'être, d'avoir et de faire.

Au travers des mouvements de foule, l'histoire montre qu'il arrive que l'on choisisse pour idole celle qui nous manipule. N'est-ce pas à nous communiquer le sentiment que c'est dans le bruit fait à la suivre que l'on assure notre pseudo existence? Notons que c'est en rapport à cette disposition que l'on a le moins d'entendement pour trouver en soi la propre direction de ce qui nous anime de l'intérieur. Nous faisons l'expérience d'une à plusieurs idoles, comme nous déléguons les possibilités d'exprimer notre propre personnalité aux autorités collectives susceptibles de favoriser la collectivisation de nos désirs et des besoins vitaux. Une disposition à prendre conséquemment le dessus durant le stade de formation métabolique des individuations psychologiques. Mais il s'agit d'un stade à démarquer l'attitude de laquelle peut ensuite émerger la possibilité de révéler plus aisément le potentialisé dans la personnalité de chacun. Par suite, dogmes et religions d'autorité ne peuvent avoir qu'un temps, celui de permettre l'émancipation ultérieure depuis l'esprit. À terme, l'essentiel nous vient d'apprendre à penser sans maître dans la progression de nos émancipations aux dynamiques extérieures, cependant que c'est à nouveau un résultat qu'il nous faut considérer en tant que moyen et non comme fin. Car si cela advient sur la formation individuelle du métabolisme physicopsychique, c'est précisément pour cause d'une future fusion divino-humaine avec le divin habitant de nos mentalités qui nécessite le préalable de la formation métaboliquement psychospirituelle complémentaire. Une expérience de

l'existence arrive ainsi pour chacun dans une temporalisation à faire être et avoir, quand l'esprit qui nous habite possède une existence intemporelle.

Nous entrevoyons maintenant ce qui ressort du parcours: il revient à chacun de se déterminer entre ce qui nous est donné d'une liberté intérieure en vue de participations extérieures collectivement conditionnées. De cette possibilité sont les moyens harmonieusement orchestrés de notre détermination entre les efforts sur soi en rapport à des dispositions intérieures, et nos libres consentements d'user du don de personnalité dans l'encours de ce qui se réalise communautairement. Semblable progression paraît répondre à une fonction privée. Mais en tant que la retombée de tels effets concerne le devenir de soi en vue de nos rapports aux autres, la puissance sur soi des gouvernements extérieurs allant avec nos obligations publiques advient au profit des collectivités, donc en étroit rapport avec notre altérité d'être, d'avoir et de faire. De nouveau, c'est entre ces deux aspects opposés et complémentaires que chacun s'applique des règles. Mais celles-ci peuvent se former avec ou sans nécessité de maîtres, avec ou sans besoin de carottes, en développant d'âme et de conscience l'expérience du libre-arbitre personnel répondant pour agir à la boussole intérieure que représente l'esprit habitant notre conscience mentale. Dans la navigation en haute mer, le capitaine choisit sa route à suivre les indications du compas en raison d'une destination qui ne lui appartient pas en propre. Et c'est de même que la présence d'un esprit divin, ne relevant pas du temporel, existe à habiter notre mental. Il assure l'édification du niveau d'expérience personnelle à notre altérité comme fait la boussole, nous indiquant le nord de nos libres mouvements dans nos coordonnées que sont le bien, le vrai et le beau, en rapport au continuum des temporalisations expérientielles de l'existence.

La chose est dite au sens que la programmation et les conditionnements de pontifes et des mandarins qui superposent leurs empreintes à ce qu'ils sont chargés de transmettre, peuvent justement un temps compenser les immaturités personnelles, mais seulement jusqu'à la phase plus mature par laquelle il devient possible de trouver dans les ressources du personnellement vécu le pouvoir d'animer en soi des efforts personnels. En ce que des ressources extérieures suppléent un temps des manques fonctionnels en soi, les dogmes de la séculaire fossilisation des savoirs et des croyances qui se construisent à partir d'idéologies et de doctrines, sont nécessairement provisoires. Pour preuve, c'est dans l'amnésie des jougs, sujétions et servitudes qui permirent en d'autres époques de mieux collectivement avancer dans une seule direction depuis des violences physiques, que l'on fait varier le harnachement des nouveaux attelages immatériels; les

subjections et les suggestions adaptant, avec le même effet, des populations aux besoins de l'évolution des collectivités modernes, dans le but de conduire plus aisément le fait social. Constatons que les doctrines et les mots pour en parler peuvent bien varier, le principe d'accompagnement et les abus subséquents restent inchangés.

Rien ne saurait être blanc ou noir, pur ou impur, vrai ou faux pour celui qui accède en raison de son vécu au seuil de maturité à pouvoir en prendre conscience. C'est de fait la première tentative à pouvoir exister autrement que comme succédané des substantialisations prises sur le milieu extérieur. Cependant que dans les mêlées entre foules s'activant à réduire le libre mouvement humain dans les limites d'anciennes traditions produites à entretenir un environnement de convention, le regard des conservateurs visent les hérétiques. En sorte que le point de vue des personnes acceptant l'hétérodoxie —les différences individuelles—, de seulement s'émanciper à pouvoir s'autodiriger en appliquant la même disposition à autrui, les désignent à la communauté ainsi que des parias. Le terme d'apostat marque historiquement qui se prend personnellement en charge au sein d'une communauté, en laquelle on agit comme un seul depuis un *esprit de chapelle*. La pensée de celui qui s'émancipe diverge de la pensée unique convenant à la sclérose de telle collectivité particulière, ce qui est ressenti comme une désertion par ceux qui font corps à maintenir l'état de l'institué, alors que nous sommes en cette circonstance à chercher plus d'oxygène aux fins de notre animation suscitée d'âme et en conscience, précisément en vue d'augmenter notre ouverture conscientielle aux autres. Autrement dit, en vue de dépasser l'enfermement communautaire venant d'ignorer les individus participant d'autres communautés considérées comme étant concurrentes.

Aussi me défendrai-je à nouveau d'avoir une quelconque autorité pour dire ce qui m'apparaît le plus vraisemblable, le meilleur et le plus beau. Car écrivant à réfléchir entre sapience et sophia à dépasser les oppositions qui n'ont d'existence que manifestative dans les dynamiques des phénomènes autant physiques que psychiques et spirituels, l'éclairage pouvant résulter de ce travail réfère à ma propre étape de progression, donc à ne pouvoir se généraliser auprès tout autre lecteur, dès lors que ce que j'avance peut n'être pas susceptible de répondre aux besoins métaboliquement qualificatifs d'autres individus, c'est-à-dire à leur présente phase de métabolisation psychologique, comme à la mienne propre au futur.

> Une occasion de rappeler ce que j'ai mis en exergue dès l'introduction: ce que j'ai retenu de mes lectures portant sur le cultivé dans le jardin

> intérieur d'autrui, ce que j'écris moi-même pour d'autres, représentent ensemble des produits interprétatifs mis en commun. Les particularités de telles cultures représentent des richesses humaines en ce que, si elles sont individualisées, elles n'en participent pas moins du collectif en tant qu'objets de libre échange intellectif, auquel reste étranger l'artifice du copyright pour ce qui est du bénéfice commercial, autant que le droit moral d'auteur pour ce qui est des avantages honorifiques.

C'est dans la disposition des dynamiques socialisatrices qui viennent d'être proposées à pouvoir éclairer le parcours individuel d'une intellection s'instaurant entre sapience et sophia, qu'à poursuivre l'*agapè* de l'âme humaine à l'Univers, sont aussi des événements s'insérant ainsi que des accidents causés en raison d'inerties sociales interindividuelles. Elles sont connues en sciences humaines comme CEAQ: *conséquences entropiques des activités qualifiées*. Les activités qualificatives dans la dynamique des collectivités, ont un résultat contre-entropique, seulement si elles sont produites en raison de résultats vertuels attendus au bénéfice de l'ensemble. Résultats qui diffèrent de ce que nous attendons pour ce qui est du prix que nous accordons aux choses qui nous profitent.

Ces événements qui se présentent en tant qu'accidents pour cause d'entropie sont par exemple de la sorte que l'on trouve clairement transcrite à mettre fin à la vie de SOCRATE et celle de JÉSUS. Notons bien que s'il s'agit d'exemples que l'histoire retient, des milliers d'autres subirent le même sort à rester incognito. Ces accidents de parcours paraissent évoqués de fait sous la plume de SHAKESPEARE depuis l'affirmation semblant paradoxale: *Il faut partir pour vivre, ou rester et mourir* (Roméo et Juliette). Et donc aussi se résoudre à abandonner son corps pour ne pas renier les idéaux nous vivifiant en direction de notre existence vraie de ne plus reposer que sur des substrats physicochimiques empruntés. Le principe d'accident dans les événements sociaux, expliqué par le principe d'entropie, peut trouver sa raison d'être depuis ce que voici:

> Lorsqu'un peuple vient à stagner, lorsqu'une communauté repose sur ses acquis, beaucoup d'ouvrage se perd à vouloir sécuriser outre mesure des biens patrimoniaux, avec la maintenance d'un état d'être en rapport à une culture particulière. On s'y suffit, on s'y satisfait, on s'y complaît, et c'est bien sûr au détriment des progressions. Dès lors, pour ceux qui vivent à trouver en eux-mêmes leur propre animation —les âmes à sang chaud—,

> le choix de l'exil a capacité de révéler ce qu'ils détiennent encore à l'état latent, mais au risque d'avoir à renoncer aux présents acquis. Aussi ne pas résister au jugement des sociétés en ce qui nous concerne (lorsque le secours à personne en danger devient nul) reste de tout temps un choix circonstanciellement personnel, sachant bien que la condamnation est à nous priver de ce que l'on possède et de ce qui sustente notre incarnation, mais pas notre existence.

L'époque contemporaine est indirectement dirigée depuis une logique technoscientifique s'établissant autour de propriétés matérielles. Ce que l'on oppose à pouvoir la compléter est une frileuse religiosité engoncée dans les traditions, et donc à ne pouvoir proposer aux fidèles prospectant hors des sentiers battus que les sanctions d'un pape, d'un mollah et autres dignitaires régentant ou endiguant les aspirations à la spiritualité. Le dispositif est nécessaire, sinon socialement utile. En ce que des inerties comportementales décident si fréquemment de la stagnation individuelle, des autorités extérieures répondant à la soumission consentie des fidèles sont cependant à faire que des déterminations personnelles ne puissent advenir. Ce moment toujours quelque peu pathétique d'un tel événement transposé à répondre aux conditions contemporaines se réalise maintenant. Il est spécifique aux spécialistes se conduisant en autant de mandarins des technosciences occupés d'autorités à dire ce qu'il faut interpréter de notre expérience du monde. Ce moment annonce un renouveau. Des démagogues prétendant actuellement instruire de ce qu'il faut interpréter du monde au travers de disciplines maintenant bien instrumentalisées dans les académies croient qu'ils sont encore animés de ce qui fit l'avènement des sciences. Mais commençant de tenir le même discours dogmatisé que les prélats conduisant leurs troupeaux de fidèles par contrainte extérieure, c'est un *Chant du cygne*, ramagé en concurrence, que l'on peut entendre, de ne pas reconnaître l'existence de l'être autrement que circonscrit par ses substrats physiques. La manière d'être n'est cependant pas confondable avec le mode d'être. Qu'est-ce qui procède au devenir de chacun hors le libre-arbitre personnel décidant de nos relations à notre altérité? Les manières d'être n'ont pas cette responsabilité, le manifesté tenant aux apparences depuis des propriétés ne pouvant que reconduire les états d'être de ce qui précédemment est devenu.

Comme la réalisation dans le mode d'être untel passe par des moyens individués de devenir, les contradictions de ce devenir viennent d'accidents au sein de la dynamique environnementale. La pensée unique et le prêt-à-porter intellectuel les évitent au sein des communautés, mais au prix de ne

plus concerner que les apparences dans les prédicats allant avec le principe de progression. Les manières contemporaines d'être sont de fait plus soumises aux lois des marchés (ce qui décide du prix d'une manière d'être est sa rareté à contraster sur le devant de la scène) et en tant que tel, ces choses finissent par ne plus concerner directement l'être, mais ses apparences extérieures. Apparences, car elles sont de nouveau historiquement soumises à rémunération de passer par les prédicats d'exploitation et d'appropriation réglant l'enrichissement différentiel, les honneurs sociaux, comme le pouvoir acquis sur son semblable. Une prédominance ne pouvant alterner qu'avec les qualités vraies d'être,[32] en ce que ces qualités sont à concerner la condition positive d'être aux autres. Elles tiennent avant tout au courage d'agir sur soi pour se réaliser à révéler nos propres potentialités, et non pas aux forces, efforts et luttes dépensés comme condition d'agir sur les autres.

La nuance est à faire que la qualité d'être en devenir ne repose pas sur des propriétés d'avoir à l'être. Notion significativement entendue en philosophie depuis longtemps sous le terme *qualia*. Au sens où des substituts sociologiques apparaissent comme l'habit de l'être allant avec l'animation de son rôle social à se trouver soumis à des inférences extérieures. Dès lors c'est le personnage qui seul est mis en avant. Mais le personnage ne peut que refléter les qualités du vécu dans l'expérience relationnelle de la personne aux autres. Lorsque la personne devient seconde de se retrouver indexée aux manifestations de son personnage, prédominent conséquemment des choix d'agir trouvant leur satisfaction dans l'actualisé, au détriment des intentions impénétrables que la personne investit dans son véritable destin en rapport avec la finalité d'être à son altérité.

Notons que les conséquences entropiques des activités qualifiées évoquées en rapport au destin de Roméo et Juliette se compliquent, dans la synchronicité du voulu au causé, de *l'effet papillon*, connu en physique. En sorte que, dès lors que des actions nuisibles peuvent entraîner à terme échu au bilan du Cosmos en cours de réalisation plus de bien que si elles n'avaient pas eu lieu, de même, quelque puissent être nos bonnes intentions de participer qualificativement, nous n'avons aucune garantie que notre entreprise partant de bons sentiments ne se termine, aux conditions présentes des inférences entropiques, en une catastrophe retardant d'autant

32. Qualité d'être tenue en soi et non conditionnée à des apparences. Donc entendue autrement qu'en rapport à son substitut social allant avec des titres et des considérations politiques ou valorisantes faisant illusion par allusion à d'anciens régimes: **ce qu'on y retrouve est précisément réduit à cela par quoi on agit juridiquement en qualité de…**

l'échéance de possibles réalisations du potentialisé. Le danger de lutter au creux de la vague à l'encontre des déchéances communautaires ne pourrait-il pas tenir à se croire maître de quelque puissance à pouvoir agir rétroactivement sur les conséquences des événements indésirables? **Voilà bien le dilemme portant sur le choix personnel envisagé depuis des considérations tenues dans l'absolu**. On le trouve magnifiquement évoqué dans la Bhagavad Gita. Mais nous pouvons encore l'apercevoir en rapport au cocher de KIERKEGAARD. Lorsque l'attelage vient à s'emballer par suite d'un événement l'effrayant, comme il arrive pour les mouvements sociaux advenant depuis des individuations aux caractères disparates se contredisant, faut-il tenir les brides, ou est-on mieux avisé de provisoirement les lâcher? La seule réponse qui paraisse crédible est de tenir qu'il est impossible d'en décider une fois pour toutes, sinon à considérer que l'humain ne répond qu'à des lois mécaniques. Mais nous sommes alors à réifier l'être, en faire une chose répondant exclusivement au déterminisme dans principe de causalité. La conclusion s'impose semble-t-il de répondre à l'expérience du libre-arbitre, le choix d'agir personnellement ne pouvant être examiné qu'en rapport à des circonstances précises, non à des lois écrites une fois pour toutes et sur lesquelles nous pourrions nous appuyer absolument. Précisément, de ne pas considérer la **capabilité** significativement synonyme d'une plénitude indépassable dans sa relativité relationnelle, est à en reconnaître le prédicat d'une façon garante ou inséparable de la **faillibilité**. En sorte que si l'humain est un animal raisonnable, la raison lui manque crucialement pour une gestion sociétale globale, c'est-à-dire qu'elle est quasi absente au macrocosme des clôtures communautaires. Au niveau planétaire, rien du critère de raisonnabilité individuelle ne dépasse son application indirectement communautaire, dès lors que les événements sociaux extracommunautaires restent encore stochastiques.

Cette parenthèse faite sur les conditions processuelles en jeu, le principe d'accident peut être maintenant mieux abordé. En effet, il fallait d'abord montrer que la progression en soi de la personne n'est qu'indirectement concernée par le degré d'entropie gouvernant les mouvements individuels se contrariant au sein d'un milieu social. Cela dit au sens par lequel on entend que le principe d'accident ne concerne pas directement l'être en soi, mais ses acquisitions (son avoir), tant est que l'essence d'être se conçoit complémentairement à sa substratisation.

La question que l'on doit se poser maintenant est celle-ci: la morale ébauchée pour être relative aux accidents que l'histoire retient, du fait que l'on en juge selon des critères d'utilité en bien ou en mal appliqué **à conserver** *des états d'avoir à l'être,* est-ce directement la personne qui est concernée? Il semble bien que non depuis l'exemple que voici à mieux comprendre le problème des responsabilités. Même si Vérone cessait d'exister ou que le grand SHAKESPEARE venait à tomber dans l'oubli, les générations se souviendraient en effet de Roméo et de Juliette ainsi que d'un exemple faisant ressortir l'indépendance du déterminisme de cause à effet dans les événements communautaires, par rapport au libre déterminisme de ce qui motive la sympathie comme l'amour entre les êtres.

Rappelons de nouveau les circonstances dramatiques de ce cas proposé à illustrer ce qui est ici discuté. C'est en un moment crucial que les gardes de la ville, **convaincus de bien faire,** fermèrent la porte de la ville à Frère Jean, messager de Roméo, le suspectant de venir d'une maison où régnait la peste infectieuse. S'en souvenir ne devrait pas l'être ainsi qu'un devoir de mémoire, mais à ne pas oublier que SHAKESPEARE enchaîna **un ensemble de causes semblables reposant sur les rigidités du communautairement convenu**. Autrement dit des conventions systématiquement applicables **à ne pas les remettre en jugement selon chaque cas rencontré**, donc sans l'aide du discernement s'effectuant d'âme et en conscience. Mais nous serons toujours dans l'impossibilité de connaître par avance l'entièreté des événements responsables à concourir au produit de l'actualisé. Le destin des amants tint alors aux malheureux concours de circonstances, dont personne n'est en définitive individuellement responsable.

Il s'agit donc bien, avec cette incidence collective sur les événements due au niveau entropique de l'état socialement actualisé, de phénoménologie sociale. Une disposition coïncidant incidemment au socialement convenu sous l'empire de représentations institutionnalisées, par le moyen desquelles paraissent évidentes d'éventuelles chasses aux divergences communautaires. De même encore, adhérant à la pensée unique à faire époque, sont en nombre de circonstances médiatisées ce par lequel on craint que soient mises en danger la sécurité des biens matériels, ainsi que la pérennité des coutumes et des traditions tenues pour sacrées afin de soutenir l'édifice. En tant que macro-effets des mouvements individuels dans la dynamique d'ensemble soumise à un certain degré d'entropie des libres mouvements individuels, il s'agit d'accidents qui peuvent socialement être pris en compte dans leur vraie nature. Une disposition qui semble plus rationnelle que la recherche de boucs émissaires responsables des macro-effets advenant de l'activité

individuelle dans l'autonomie et la responsabilité de soi. Au 21e siècle, il faut encore un responsable explicitement désigné allant avec la recherche politiquement diligentée du bouc émissaire, et consécutivement sa vaine satisfaction venant de croire pouvoir, depuis le moyen judiciaire, éradiquer le mal pour que ne reste que le bien au travers des idéologies soutenant les politiques communautaires.

> Pour axiome : vis-à-vis de la gestation d'une progression de l'âme humaine durant son incarnation expérientielle allant avec la maturation individuelle en référence aux libres mouvements dans le carcan des conventions sociales, la responsabilité personnelle se partage entre vivre dans une libre disposition de soi en relation à d'autres personnes, et de libres rapports de soi au mouvement d'ensemble spécifique des communautés. Cette disposition, bien sûr, a pour extension potentielle les conséquences partagées de nos relations à tous les êtres participant intentionnellement de l'Univers au vu de sa finalisation, et non en tant que moyen, donc **d'une façon essentiellement distincte à cela qui dans la circonstance nous fait devenir**. Remarquons encore que 'servir' dans ce même contexte en tant que moyen et non pas fin, de nouveau n'entraîne pas les mêmes conséquences, autant pour soi, que pour les autres êtres avec lesquels nous partageons un devenir commun.
>
> La morale venant d'apercevoir ces différences? C'est que l'être conditionné en prolongement de l'objet, en tant que sujet assujetti à satisfaire un autre ou d'autres en répondant au principe d'autorité du milieu extérieur, diffère par son incidence de la relation advenant dans le libre-arbitre de soi guidé en esprit au travers des coordonnées du beau, du vrai et du bien dans l'amitié du prochain, alors même que dans les deux cas, la confrontation aux accidents en situation reste objectivement identique.

Avec le risque événementiel, comme pour Roméo et Juliette, sera toujours un destin personnel dans l'aventure de vivre l'expérience consistant à:

… Ouvrir le livre du visage de l'aimé,
Trouver en lui le charme inscrit entre les lignes par la plume du vécu.

Ce précieux livre ouvert à l'amant révèle en l'aimé ce qui est beau en dedans, en rapport à l'essence immanente de l'être, alors que depuis des apparences extérieures, l'en dehors s'abîme et s'use au gré des affrontements du vécu, de devoir être renouvelé dans sa substance.

C'est à pouvoir généraliser, oui, mais dans la considération du champ donné à l'amitié entre les êtres. Puisqu'à surdéterminer le formé sur fond de

matérialisation, le monde aussi, individuant sa propre vie accompagnant le corps du Cosmos et prenant de cela un visage se surajoutant aux métamorphies corporelles, nous avons constamment chacun à juger où nous nous situons dans son face-à-face. Non par rapport à tel des camps de ceux qui sont présentement satellisés sur une idéologie politique, mais comme la possible participation de soi dans l'amitié de ce qui émerge au présent en vue du futur, dans la libre disposition que l'on peut donner de soi à cette rencontre. Cette aventure-là qui s'offre à nous d'aimer sans exclusive, jusqu'au face-à-face de ce qui donne visage au monde, accompagne les tragédies de tout vécu par l'être en son âge immature, étant confronté à nombre d'imperfections assortissant des propres maladresses aux événements contraires caractérisant d'impossibles assouvissements. Et c'est encore dans ce vivant contexte que le masque du personnage peut se surimposer à occulter l'existence pérenne de la personne, en tant que la sensation n'est pas l'entendement du visage à communiquer la personnalité derrière ce qui advient au monde de son fait.

Conséquemment, deux choses semblent devoir s'harmoniser, étant nourries de sagesse. D'une part la responsabilité de soi venant de participer librement du monde en instance de réalisation performative. Par celle-ci, chacun est responsable au regard des intentions profondes reflétant nos motivations au travers des choix que nous prenons circonstanciellement d'âme et en conscience, bien que nous ne soyons pas individuellement responsables des conséquences quant aux effets participant des activités de tous à pouvoir événementiellement se contrarier dans les conséquences. C'est à compléter nos activités que notre actorialité dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau vient d'interpréter l'entendement de la pièce intemporellement écrite à potentialiser la réalisation de la réalité cosmique. C'est conjointement à notre qualification sur la scène du monde, répondre à l'entendement de ce qui nous est continument soufflé par le divin esprit nous habitant, avant de ne plus faire qu'un avec lui, dès lors que la discrimination entre activité et actorialité ne représente que deux aspects complémentaires devant gérer un unique processus, celui du sujet de l'acte à viser une fin commune aux êtres. Finalité processuelle venant de passer par l'actorialité de la personne référant à la manière personnalisée de participer de l'unité du tout, jusqu'à surdéterminer la totalisation du réalisé en commun dans l'efficacité de la pluralisation quasi indéfinie des individuations.

Sans interprétation personnalisée dans l'usage des moyens en vue d'une finalité, il advient que nous sommes à ne considérer que ce qui concerne

l'individuation d'être: l'extension des appartenances communautaires de soi. C'est en rapport que, pour arriver à nos fins, l'on peut se dire, à ne viser que l'efficacité, qu'il est impossible de faire une omelette sans tout d'abord casser les œufs. Voilà ce qui constitue la logique du tiers exclu. De ne viser que l'efficacité l'empathie pour notre altérité ressentie à l'intérieur de soi peut s'avérer handicapante, puisque l'on a dans l'idée exclusivement les qualifications à pouvoir réaliser des choses pour leurs propriétés attendues. Cependant qu'à surdéterminer cette disposition par l'actorialité de la personne advenant en raison d'une fusion divino-humaine, c'est d'abord l'harmonisation en tant qu'orchestration des différences individuelles qui est visée de n'en devoir exclure aucune, puisqu'elles sont complémentaires des nôtres dans l'unité de la partition. Dès lors nos déterminations se composent dans une logique du tiers inclus. De dépasser ainsi la sélectivité qualificative ne visant que le maximum d'efficacité en vue d'effets attendus dans l'économie des moyens, nous abordons le domaine des valeurs passant par la personne, en ce que la personne choisit d'agir circonstanciellement d'une manière qui soit la meilleure, la plus vraisemblable et la plus belle, même au détriment de son efficacité qualificative. Voilà ce qui révèle au mieux le face-à-face de la personne avec le visage de l'aimé.

En une considération centrée sur la pensée grecque qui passa dans celle des latins, nos racines historiques discriminent en Occident, d'une part la chance que l'on a dans une recherche du bonheur matériel (fortune, prospérité), de l'autre les félicités et béatitudes tout intérieures ressortant de satisfactions éprouvées face au bien accompli du fait de soi. La chance, bien qu'à différer de la causalité stochastique, n'en touche pas moins aux hasards de la vie. Nous l'avons vu en rapport au degré d'entropie des dynamiques communautaires. Il s'agit ici de l'événement immédiat, conséquent d'autres antérieurs, à satisfaire des jouissances présentes. Les seconds, qui trouvent leurs ressources en soi en raison de vertus ressortent, non pas des choses du monde, mais de relations spirituelles à l'esprit intérieur et concernent une destinée vue en tant qu'investissement en efforts et luttes présentes. Si tant est qu'avec les vertus nous puissions considérer des actions de soi au présent en vue d'effets au futur engagés dans une perspective de soi à notre altérité.

Aussi, en philosophie et depuis KANT, l'eudémonisme (du grec ευδαιμονια) affère à cette part de jouissance matérialisant la consommation médiate d'un héritage autant matériel que spirituel, c'est-à-dire à consommer ce auquel on n'a pas personnellement participé, ou qui est anticipé en raison de

circonstances tant sociales que cosmiquement économiques. Bien sûr, à compenser de tels avantages sont les accidents de la bonne fortune. Et c'est en référence à ces conditions duelles, que l'*eutukhia* (ευτυχια) représenta comme les prémices du ressenti à l'idée d'accéder au bonheur divin qui, lui, est dit *makariotés* (μακαριοτης) et *olbos* (ολβος): bonheur lié à des dispositions intérieures, dont on peut jouir au delà du corruptible.

C'est en considération de tels aspects qu'ARISTOTE distingua encore depuis un approfondissement du raisonnement sur ce sujet entre ευτυχια et ευδαιμονια, pour signifier ce qui relève des contingences dans la faveur de ce qui nous échoit personnellement du fait des hasards de la vie, par rapport à ce qui nous est spirituellement donné à anticiper des efforts et des luttes durant notre devenir menant à notre finalité personnelle d'être. Bien évidemment, le but d'ARISTOTE n'était pas de discriminer les deux sens à les opposer en défendant la prééminence d'une sorte sur l'autre, mais, en les considérant homothétiquement chacun dans sa sphère d'influence, à les tenir *fonctionnellement assemblés*. C'est ainsi que l'équanimité ressortant en philosophie du bien faire, ou du fait avec sagesse, aide à surmonter les chances et malchances incombant aux accidents et fortunes du sort posant au présent la jouissance d'une prospérité, en même temps que son revers: les retours de bâton.

Quant à la paix ressortant des conditions particulières à un milieu de vie donné, elle peut être le moyen sur lequel s'appuyer pour progresser. Et c'est en la circonstance de nouveau à discriminer entre l'*eu-daimon*, celui qui a en partage un bon génie veillant à la prospérité et au bonheur, tirant ainsi parti des circonstances de la vie, de l'*eu-tukhia* (sort, fortune…), visant un semblable résultat, mais du fait d'une adéquation aux circonstances rencontrées. En sorte qu'ARISTOTE remarque que c'est en référence à cette disposition que le hasard peut même rendre fortuné et sans bonheur, quand la prospérité intérieure advenant du ministère du divin habitant de l'âme humaine, rend de plus heureux, même dans le défaut des jouissances qui adviennent en raison de circonstances extérieures. D'où il conclut que ce n'est pas dans la fortune du sort que résident le bien et le mal vivre, mais dans l'activité qui soit la meilleure à excellente, à pouvoir nous rapprocher d'autant de la part concédée à l'humain entre le matériel et le spirituel en relation au divin, c'est-à-dire à participer des deux sortes, non pas étant absorbé à éviter un aspect au profit de l'autre en choisissant l'une ou l'autre de ces réalités dissociées, mais à surdéterminer ces deux aspects séparés, en

tant qu'ils sont réunis dans la nature fonctionnellement médiane particulière à la réalité humaine mixte.

Donc autre est la béatitude du bienheureux, même coupée de la jouissance d'un bonheur terrestre pour cause d'une vie vertueuse à être présent au transcendant et conséquemment tout à sa félicité d'âme. Voilà bien toute la différence de signification entendable derrière de mineures variations langagières recevant l'empreinte de VOLTAIRE entre un bonheur résultant d'un heureux événement, donc soumis à accident et à précarité, et le bonheur s'inscrivant dans la durée comme permanence. Et c'est à ce propos que KANT fait quant à lui clairement du sentiment de bonheur le moyen qui se pose en sorte qu'il importe d'en considérer l'erreur de le rechercher en tant que fin dernière de l'activité humaine. De sorte qu'une philosophie axée sur la quête de bonheur ne peut que falsifier la sophia (la sagesse conduisant à être raisonnable), de la même manière que le plaisir désiré pour lui-même contamine la morale de se tenir à l'opposé des satisfactions venant de l'activité vertueuse de soi envisagée pour elle-même en tant que fin, et non de l'être comme moyen en raison du relationnel à notre altérité.

À scruter le visible dans son inséparation d'un domaine d'existence complémentairement invisible, Camille FLAMMARION put écrire que: *les libres chercheurs ont devant eux deux sortes d'adversaires: les croyants, à un pôle; les matérialistes, à l'autre pôle*. Il évoquait par cette phrase que c'est pour avoir soif et faim de véritables connaissances venant de mieux scruter le croyable, qu'il arrive que l'on soit étiqueté comme adhérant par libre consentement à l'un ou l'autre camp, ou bien vassalement.

Derrière les fonctions sociales, il y a des individus. L'habit ne fait pas le moine! Entre un pape athée comme le fut ALEXANDRE le sixième, et un observateur déiste attentif aux mœurs humaines ainsi qu'était VOLTAIRE, l'habit peut bien permettre d'identifier au premier coup d'œil le personnage, mais bien rarement la personnalité. Lorsque l'évêque CAUCHON condamne Jeanne d'Arc seulement âgée de 19 ans à être brûlée vive, tandis que d'autres évêques dans son sillage la canonisent, il est évident que tous répondent, parés de leurs luxueux atours dorés et autres ornements des pouvoirs de leur charge, à des intérêts particuliers, sinon à des caprices qui participent aussi d'un climat social devant nécessairement faire époque.

Ce qui précède, évoqué à décider des événements qui séparèrent Roméo et Juliette en rapport à une entropie sociale, montre que si nous tenons que les

agents d'une actorialité sur la scène du monde fonctionnent autrement que des automates, le cours de l'histoire répond pour une part à la responsabilité de ses acteurs, et pour l'autre au fatalisme arrivant de l'imbrication des conséquences collectives des actes faits au titre des responsabilités actantielles entre individus. La conséquence en est qu'à des degrés divers particuliers aux événements, le fait associe tout à la fois de responsabilités individuelles, et de circonstances collectives advenant en tant qu'effet social macroscopique des mouvements individuels mêlant libre-arbitre —**actions** décidées d'âme et en conscience par chacun—, et conditionnements: la somme des **rétroréactions** advenant en réponse à des incitations environnementales. Rétroactions, qui sont pour une part inconsidérées, de répondre inadéquatement au présent reconduisant sans jugement ce qui servit utilement par le passé.

> L'acte décidé d'âme et en conscience détermine le mouvement de soi en raison d'intentions résultant d'un cœur pur. Le décidé dans ces conditions est alors retenu, fût-ce à rester seul au sein d'une habituelle minorité persévérante à ne pas se suffire des influences et pouvoirs localement triomphants. Aussi est-ce pour la raison d'être libre d'user de ce qu'elle sait suivant les ressorts de sa personnalité dans l'expression de sa vie relationnelle, que la personne regarde la sophia comme le solfège à permettre les accords harmonieux de son vécu à d'autres personnes. Cependant que dans la pratique des conventions collectives servant à réitérer du convenu en rapport au renouvellement des événements, ce peuvent être même les plus belles louanges grégoriennes qui se mêlent au calcul politique des inquisiteurs. Ou à faire qu'ailleurs et dans le même temps, ce sont par exemple en culture Hindoue, les plus hautes élévations spirituelles qui participent des pires déchéances humaines, et plus loin encore les préceptes de Lao-Tseu qui ne servent plus que des cultes patriotiques. Les préceptes n'en continuent pas moins d'éveiller ceux qui en cherchent le sens au travers des siècles et hors frontières territoriales. Aussi ce qui primordialement compte n'est pas le tri dans l'ainsi diversement manifesté: dépenser à lutter contre ce qui nous apparaît dépassé ou nuisible, dans l'illusion que de cette disposition émergera ce que l'on tient pour désirable. Car ce qui prime assurément sur l'effectué dans le jeu des opposés, c'est cela qui sert à progressivement accomplir l'âme humaine. Or en semblable disposition, l'essentiel n'est pas dans les événements multiformes qui poussent ou tirent l'âme humaine au travers les générations à dépasser des états du matériellement transformé en tant que moyen. Comme moyens, dépenser

> à éradiquer le mal dans notre environnement extérieur semble vain, du seul fait que la finalité d'un processus s'appuie sur le principe de transformation. Le moyen de conversions en des dynamiques dualisantes fait que bien et mal sont des conditions qu'il importe de dépasser pour ne pas occulter la vérité du chemin suivi. Cela est dit tant il semble vrai que notre face-à-face au vivant visage du Cosmos advient de ne pas fixer notre attention sur la seule substance objective à permettre des métamorphies.

Surdéterminant les leurres et pièges des artifices humains dans l'apprentissage du libre-arbitre, voici encore aujourd'hui ce qui semble éclairer au mieux nos entreprises. Confronté aux événements de l'Empire, Marc AURÈLE écrivit pour lui-même (Pensées, VII, 57): *Que peut-il m'arriver de mieux que ce qui m'est donné à vivre, puisque cela advient étant lié à ma destinée.*

Dès lors que l'on vise le perfectionnement de soi ne pouvant se situer que dans le principe d'épuisabilité progressive des imperfections en rapport à la réalisation du potentialisé en nous —c'est la condition inhérente à la présente instance performative de notre continuum—, il paraît rationnel de viser en premier la perfection elle-même et secondairement le bien dont on s'occupe de faire l'apologie en propageant l'opprobre du mal. En effet, bien et mal sont des données susceptibles de mesurer le progrès et son contraire la régression. Ce sont des signes positifs et négatifs *relatifs*, donc en rapport au mesuré sur le chemin des perfectionnements depuis des étalons de mesure à faire époque, non la perfection elle-même. Autrement dit, dans les coordonnées à distinguer les dynamiques spécifiques des choses et des êtres, bien et mal représentent des qualificatifs qui ne se posent aucunement comme les déterminants du perfectionnement: de tels aspects opposés constituent la mesure des positionnements relatifs du parcours en direction du meilleur, du plus beau et du plus vraisemblable. De fait, le côté obscur du processus de réalisation des êtres que l'on caractérise par le mal, la laideur et la fausseté, ne paraît pas dissociable des aspirations au meilleur, au plus beau et au plus vraisemblable. Une conséquence surgit, inévitable lorsque l'on arrive au seuil d'une certaine compréhension du processus sous-jacent au perfectionnement. Elle advient en ce que c'est à partir de ce seuil de compréhension que devient intelligible qu'il faut, dans le contexte de l'expérience individuelle de progresser depuis un vécu personnel, **tenir aussi les bénéfices indirectement résultants d'un mal, d'une erreur,**

comme d'une laideur. Car d'évidence, à éviter toute erreur, par exemple, on ne progresse pas, alors que celle-ci arrivant depuis nos efforts à progresser, bien qu'à ne pas la rechercher pour elle-même, elle ne peut que servir positivement l'expérience du progrès. Consécutivement c'est une semblable évidence qui fait que la volonté d'asepsie du mal dans le vécu ne vise qu'au respect des bonnes mœurs socialement acquises, sans effet autre que virtuel sur les progrès de soi. En sorte que se suffire de bien faire en référence à des convenances sociales, comme se suffire d'éviter l'erreur dans l'exercice d'une activité qualifiée, c'est-à-dire se satisfaire d'appliquer le convenu et le déjà reconnu, reste une disposition qui est certes à ne pas entraîner la régression, mais qui n'interfère pas ou plus avec l'expérience de progresser.

L'aspect du rapport entre bien et mal évoqué ici est de faire apparaître le leurre allant avec l'artifice de croire que l'on est dans le vrai d'éviter de faire des erreurs, ou avoir pour opinion que l'on puisse devenir bon de simplement ne faire aucun mal. Le moyen de progresser dans l'aléthique de la véricité apparaît d'en juger circonstanciellement d'âme et en conscience, donc à faire le moins de concessions qu'il nous est possible aux duplicités hypocritement convenues d'en juger par procuration depuis des énoncés autoritairement avancés dans l'absolu, quand le moyen de progresser dans l'aléthique du bien ne se peut qu'à aimer. C'est dans la prérogative du jugement personnel que l'on a le plus de chance de se dépenser à bon escient en des forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles en vues des progrès de soi. Dans une confrontation aux présentes déductions sociétales, le dire est critiquable, puisque à circonscrire ce que l'on avance en référence à de l'égocentrisme, voire de l'égoïsme. Mais la relativisation des moyens étant appliquée à soi **dans la circonstance de devenir en rapport à autrui et en raison de l'unité du tout**, ces transformations dans l'intensivité du contenu en soi sont efficaces à pouvoir faire progresser d'autant notre environnement.

Ajoutons qu'il importe encore de garder à l'esprit que de telles considérations ne sont pas à abordées en tant qu'incitation d'en rester au seul niveau de sa déclaration textuelle. Qui entreprend de faire face à l'entièreté de son vécu, donc sans en renier certains aspects spécifiques, c'est-à-dire à pouvoir accéder à la compréhension du processuellement phénoménique, ne représente aucunement l'expérience volontaire du mal, de l'erreur et de la laideur. En tant que signes des progrès humains, s'il est possible d'entendre que pas plus le bien que le vrai ou le beau ne sont des vertus à rechercher **pour elles-mêmes,** c'est de même que le mal, la fausseté et les laideurs ne

peuvent l'être. Une condition dans l'exercice de la sophia qui fait suite au modèle stoïcien de ne pas plus chercher le plaisir que la douleur. Même si certains voient pernicieusement l'enseignement du mépris de l'un comme de l'autre dans le stoïcisme, force nous est faite de considérer semblable attitude essentiellement pragmatique à ne pas se trouver détourné de la quête qui reste pour le stoïcien l'apprentissage philosophique d'un art de vivre.

Donc, en tant que pratique, la vertu reste un moyen de progresser en soi. La vertu est alors bonne, mais à la condition expresse de ne pas se tromper à l'endroit du but **qui n'est pas la vertu, mais ce auquel elle mène**. Ni la vertu ni le progrès ne sont la fin. La finalité est situable au niveau finalisé de réalisation épuisant les potentialités de perfectionnement qui sont portées par chaque être, même si cette finalité se situe en une époque hors l'horizon de ce qu'il nous est donné d'apercevoir idéalement au contact de l'esprit.

C'est de même que la finalité de la nature tenant pour ses possibilités d'une nécessaire surnature existentielle est conséquemment inexpérimentable dans les conditions factuelles de devenir et d'acquérir, cependant que l'humain doué de raison a cette particularité, parmi bien d'autres envisageables, de pouvoir atteindre par la foi et au travers de l'expérience sa finalité existentielle. La fin ne peut être visible durant les manifestations y conduisant. Aussi les raisons et le contenu à décider d'une existence postfinalitaire nous sont encore cachés, en sorte qu'à parcourir le chemin des perfectionnements vers une destinée que nous ne connaissons pas encore, c'est la foi qui nous soutient étant transposée pour son effet dans une confiance sans réserve en l'Auteur divin qui écrivit la pièce se jouant présentement sur le chapiteau de l'Univers. Et c'est de façon sous-jacente à cette condition, que n'importe quoi de ce que nous recevons du monde extérieur peut être circonstanciellement apprécié ainsi qu'un bienfait ou un malheur, alors que l'une ou l'autre sorte reste sans effet en rapport au finalisable. Qu'est-ce qui est à pouvoir soutenir semblable assertion? Déjà et en pratique que les choses du monde qui nous atteignent par leurs propriétés ne contiennent pas en elles-mêmes aussi les vertus servant l'apprentissage de la sagesse au moyen de laquelle nous apprenons à agir dans l'expérience personnelle du libre-arbitre.

> L'alchimie du devenir en vue d'être (en tant que cette essentialisation se distingue des substantialisations en vue d'avoir), fait qu'une vie malheureuse et emplie d'obstacles peut s'avérer un véritable bienfait,

> tandis qu'une vie à l'encontre préservée à l'extrême ou ne cumulant que des satisfactions, constituer un vrai malheur; une juste proportion des deux participant processuellement des dynamiques à conduire le progrès. Ce n'est qu'à viser la subsistance en un état d'être, c'est-à-dire à ne considérer que la préservation des acquis à soi (prédicat d'avoir) qu'apparaissent bénéfiques les contentements et nuisibles les obstacles.

La dynamique des choses dans la spatialisation du monde représente *de facto* la matrice de l'événement ontologiquement existentiel inaugurant la véritable naissance des êtres en devenir. Aussi, le laborieux accouchement des pèlerins du temps est dans leur devenir autant aiguillonné par les souffrances allant avec le travail d'enfantement, les espérances et les joies de constater qui naît. Deux opposés constituant également pour la personne des encouragements à émerger de leurs chrysalides successives. Entre ce qui nous pousse et ce qui nous attire, répulsions et impulsions, opère la dynamique progressivement transformante. Progression qui vient d'être potentialisée, à représenter la face cachée allant avec la fonction animique de la sagesse. Examinons le tableau que voici:

CLASSE D'ASPECTS DES CHOIX DE VIE

effets sociaux *relation à l'altérité: les autres êtres en rapport à ce qui est de leur fait: les choses*	**résultantes sanitaires** *rapport à soi de l'organicité fonctionnelle entre corps, mental, âme*	**effets spirituels** *rapport à l'en soi, c'est-à-dire en raison d'une existence du transcendant*
pouvoirs de soi dans le milieu des multiples sortes des séparations individuées formant le relationnel exocosmique	activité biologique comme gestion métabolique et catabolique des substrats d'être et d'avoir aux autres	non-pouvoir, source d'amour, ou l'inappropriable conduisant à l'unité du différencié dans le tout, vers l'insécabilité qui est le propre de l'endocosme

Trois aspects semblent circonscrire le champ des possibilités qui sont à permettre des choix personnels pour la personne participant tout à la fois de l'exocosme pour des matérialisations propriatives, et de l'endocosme pour ce qui est des valeurs de l'action entreprises au mésocosme depuis des qualifications médianes à relier le matériel au spirituel depuis des possibilités personnelles s'exprimant liminairement aux aspects tripartites que sont : 1° les participations retenues par la personne pour adapter son milieu de vie, avec son extension à participer de ce qui réalise le

matériellement potentialisé à l'exocosme; 2° les attitudes desquelles arrivent les résultats sanitaires de soi, comme conséquence des relations que l'on engage aux substrats organisés de notre individuation (corps, mental, âme); 3° le choix des déterminations à effet spirituel gérant la relation de soi vis-à-vis de ce qui nous transcende.

La sagesse consiste dès lors à ne pas favoriser un aspect au détriment d'autres, au sens organique par lequel on entend que ce qui est hors reste contractuellement inséparable de l'organisé, en tant que complémentation du partiellisé dans les aspects susceptibles d'être considérés. Par là nous concevons que la recherche guidant nos choix personnels ne peut servir que de béquilles si la visibilité de son parcours dans le monde s'effectue étant privée de la connotation invisible allant avec la dévotion intériorisée envers une surnature qui se trouve être par la foi le complément de notre enthousiasme à découvrir le monde visible: cela que nous considérons avec le concept de nature et qui est source de notre confiance dans les lois du Cosmos. Il est presque vain de chercher à décrire en quoi consiste cette surnature. Or réminiscence au sens platonicien de préconnaissance à édifier nos croyances, la face cachée avec la surnature ne peut que se trouver justement masquée par les mots dont on se sert pour décrire ou expliquer la nature. Assurément, la tentative d'en dire quelque chose avec l'aide des mots en continuité du dicible reste à ne pouvoir porter éclairage que sur le contenu d'un entre deux mondes interfaçant notre continuum des indéfinies pluralités d'être, d'avoir et de faire (condition abaléitique), et le continuum complémentaire de ce qui existe d'unicitairement absolu en soi (non relatif et donc non relativisable), c'est-à-dire de façon nécessairement aséitique. Ce qui fait que nous avons chacun à relier notre fait exotérique (notre action au monde tenant au fait que la lumière ne devient visible que dans la rencontre de ce qui s'oppose ou complète sa nature en soi invisible), à notre foi en une lumière complémentairement incréée nous arrivant à l'opposé de notre action au monde au prorata de nos participations entreprises au bénéfice de réalités superstratiques, c'est-à-dire ainsi qu'une intérieure non-action convenant à l'entendement ésotérique qui représente pour l'essentiel notre contemplation du potentialisé aperçu au travers des idéaux.[33]

33. Bien entendu la sémantique distingue les oppositions ci-dessus des négations des deux aspects dans le sens considéré: prédicat privatif de lumière; le tout à la fois ni nature ni surnature; l'absence existentielle d'être, à côté des oppositions manifestatives d'être et n'être pas, en rapport à telle façon ou cette autre à lui être contraire.

Vu du continuum spécifique aux dualités processuelles, l'existence de l'Un se distingue comme principe premier, par rapport aux multiples individuations d'être, d'avoir et de faire, qui relèvent alors d'un principe second. Donc de même la formation de l'individu, de par son expérience spatiotemporalisée à son altérité, se distingue du Soi suprême résidant en chaque être volitif en tant qu'esprit incréé, par dissémination existentielle de l'Un. Mais vu depuis le continuum d'unicité, la multiplicité d'être et son principe de séparation spécifiquement spatiotemporelle, à ne pas avoir d'existence propre, n'est pas indépendante de la nécessaire inlocalisation existentielle complémentaire de la dissémination en existence de l'Un. Par similitude, c'est à faire que depuis une position conscientielle plus spirituellement intériorisée, le regard que l'on porte sur notre environnement extérieur arrive sans que l'on trouve en lui la possibilité de diriger d'une façon privilégiée notre propre mouvement: ce mouvement reçoit son moteur, ou sa motricité, de l'Un. Pénétrant dans l'équanimité de soi jusqu'à ce qui constitue la source de notre être —source qui *se situe* partout à la fois et nulle part en particulier—, nous avons à saisir la voie de notre non mouvoir intérieur comme étant complémentaire de notre activité extérieurement visible, dans l'expression personnalisée du double cheminement de la progression personnelle pénétrant à proportion autant l'exocosme que l'endocosme.

Le procès de l'être est par là cocréateur d'une manière limitée au principe de transformation exocosmique. Cela en ce que la cocréativité à l'intérieur du principe métamorphique de transformation, qui représente la possibilité spécifique des êtres, arrive en tant qu'elle s'inscrit en continuité du principe de génération divine par dissémination existentiellement individuée depuis l'endocosme. En sorte que lorsque le savoir technoscientifique, qui nous permet de nous qualifier physiquement à notre environnement extérieur, est conjoint d'une connaissance arrivant par pénétration contemplative de notre intériorité spirituelle, la sophia, en tant que technique des choix personnalisés, rend possible la personnalité cocréative entre matière et esprit.

Sans cesse se perfectionner dans ce contexte est comme rendre visible le divin au monde extérieur cosmiquement en cours de réalisation (ce qui est du fait des êtres). Dans la similarité au fait que la possibilité de voir ce qui est corporéisé, formé au monde, se peut de faire obstacle à la lumière physique, nous comprenons qu'être se peut de même à participer spirituellement de la nature d'une lumière intérieure non physique, comme source d'entendement des raisons du monde matériel. Ne pas considérer ici l'inversion focale entre endocosme et exocosme venant de passer par l'être

comme point focal, entraînerait l'inconséquence des choses et leurs attributions données pour exister étant vues en soi sans besoin d'un quelconque relationnel. Nous pouvons saisir cette disposition dans l'entendement de ce que, si le savoir s'acquiert au détriment de l'ignorance, alors la réflexion (pour peu que nous dépassions avec le concept de réflexivité le retour de la pensée sur elle-même) advient dans l'articulation des deux aspects du thétique à l'antithétique, certes, mais à la condition de tenir le processus épistémiquement ouvert en interface à une supramentalité cosmique qui permet que l'intellect-agent soit particulier en rapport réflexif à l'univers local considéré dans son tout.

C'est dans ce contexte participant pour une part du dicible et de l'indicible pour l'autre part, que Giordano BRUNO écrivit, afin que ne faiblisse pas notre goût d'étudier, sur l'impossibilité pour l'être de séparer son désir affectif à vouloir se mouvoir, des coordonnées spécifiques: le bien, le vrai et le beau. L'affection est à l'origine du mouvoir de l'être à transformer l'état métamorphique de la substance du monde. Par l'indéfinie puissance duelle générée préalablement à toute possibilité de transformation, se produisent dans ce continuum les inépuisables individuations relatives entre elles d'être, d'avoir et de faire. Mais tout comme Léonard DE VINCI dont les découvertes technologiques et anatomiques arrivèrent trop tôt dans les progressions sociales de l'humanité, l'entendement de BRUNO concernant le moteur d'une authentique sophia fut rejeté dans le contexte social particulier de son époque. Il n'en était pas moins à évoquer la plénitude de l'unité processuelle s'instaurant entre ce qui se produit une seule fois, ou de façon unique dans le Tout (potentialisation des singularités existentielles-expérientielles), et le parcours centripète centrifuge commun à toutes les âmes migrant en leurs chrysalides adaptées aux paliers formés à pouvoir relier l'exocosme et l'endocosme. Ainsi, par delà les réincarnations et les vicissitudes advenant des rotations de la grande roue des évolutions établissant la fusion processuelle dans la chair du Cosmos s'instaurant entre le côté pile d'une unicité endocosmique de l'existence absolue, immanente et infinie de Dieu, et sa face complémentairement expérientielle au travers la multiplicité exocosmique des possibilités individuantes, ce sont les âmes, héroïques dans leur animation, qui deviennent cocréatrices. Ce qui constitue la progressive union de notre individuation abaléitique avec l'aséité du Soi qui nous habite —l'Esprit incréé, ni mentalisé ni égotique, existant complémentairement sans forme et sans besoin d'aucun substrat d'espèce physique, psychique et spirituelle, d'exister nécessairement en soi comme déterminateur de telles possibilités substratives—, est donc à pouvoir

pénétrer autant notre extériorisation que notre intériorisation, d'une manière à laquelle est aussi étranger l'enchaînement que la liberté. En ce sens la vraie fusion au divin de l'être personnel ne se prête à aucun principe de mesure. Elle arrive en toute indépendance des chaînes physiques advenant avec les accidents du corporel, existant indépendamment de ce qui advient phénoméniquement de cause à effet. Disposition à pouvoir montrer que la voie endocosmiquement unificatrice de l'être fusionnant avec sa source existentielle se situe à l'opposé de tout effort, toute lutte ou toute espèce de force dont on use pour se libérer des gouvernements extérieurs. Cette voie allant avec la pénétration d'une vie intérieure à concrétiser l'union de notre spatiotemporalité avec ce qui est sans commencement ni fin du divin habitant de notre endocosme reste d'espèce informelle, autant qu'intemporelle unité.

Voilà bien une préconnaissance ésotérique qui traverse les siècles à ne pouvoir ni se breveter, ni se copyrighter aux fins de satisfaire les illusions égotiques de la propriété intellectuelle, et qui reste encore disponible même quand on brûle les livres écrits à son propos. Constante, ineffaçable, qu'on ne peut enfermer pour la raison qu'elle est insaisissable, cette connaissance illumine l'intelligence dès que cette dernière se retrouve non séparée d'avec le sentiment vu comme fonction humaine d'associer le produit du mental au produit du cœur, car c'est là pour l'Esprit nous montrant un chemin à dépasser tout dualisme, la porte ouverte sur l'âme humaine. Son aperception est complémentaire du savoir construit à propos des perceptions du monde extérieur.

On peut dire à ce sujet qu'une suprapensée, en tant qu'elle appartient à l'éternelle mentalisation cosmique non individualisable, fait que chaque individuation mentale trouvant progressivement par elle sa plénitude particulière, recevant le pensé à concilier ce qui a, est et se fait au monde extérieur dans un processus de réflexivité cosmique prenant sa source d'une existence intérieure: elle advient de *réfléchir* sur la conscience individuelle, actualisée sur un vécu particulier, le contenu du supramental cosmique existant intemporellement dans l'unité surindividuelle du tout. HUSSERL le montra:[34] Les objets donnés aux perceptions ont des propriétés, mais le sens que nous appliquons aux choses résultant du propriativement perçu vise des significations qui n'appartiennent pas aux objets. La signification ‘table’ peut référer à des objets pouvant prendre des formes extrêmement diversifiées, en sorte que l'usage qualifié attaché à des qualités projetées sur le métamorphiquement corporéisé n'appartient pas à l'objet. C'est dans un

34. Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*.

même sens que les valeurs de faire et les vertus d'être se surimposent en tant que proactivité spirituelle à l'activité qualificative auquel convient le signifiable, d'une façon de nouveau éminemment plus complexifiable que le domaine des seules qualifications fondées sur la variation métamorphique indéfinie du formé (la signification table en rapport à ses variations réalisatrice). Les codomaines irréductibles de la réalité sont alors à se compléter. Aux propriétés physiques se surimposent des qualifications psychiques, qui elles-mêmes reçoivent leur vecteur depuis des valeurs spirituelles. D'où sont trois aspects phénoménologiquement complémentaires entre le corps, le mental et l'esprit, que l'on conçoit en métaphysique corollaires des non individuations et incidemment de la non relativisation (absoluité) ainsi que d'une non variabilité (infinité) dans le genre, avec l'Esprit habitant l'âme cosmique, qui elle-même intègre le corps cosmique en une unique existence insécable (supra-individuelle).

Dans le préjugé moniste selon lequel l'esprit est un produit du corps, nous vivons assurément un degré de confusion intellective de notre expérience environnementale à n'être pas fonctionnellement relié aux entendements intérieurement complémentaires. Une communion à l'unité endocosmique est assurément complémentaire du dialogue que nous avons à notre altérité extérieure. Une disposition qui ne réduit ou n'augmente en rien les misères et les souffrances vécues à compenser joies et plaisirs de nos communications à l'exocosme, au sens où c'est l'emprise des effets sur notre véritable nature qui diminue, pas notre sensibilité. Ce n'est que l'organisme psychosomatique qui reçoit des conditionnements. Il peut bien mourir d'inanition, qu'une organisation complémentaire psychospirituelle à l'esprit n'en reste pas moins vivante, ne dépendant intrinsèquement pas à des moyens subsistantiels pour cause d'être en relation aux aspects existentiellement complémentaires d'une surnature. On le dit: pour l'âme humaine, l'Esprit intérieur est l'unique trésor, en tant qu'elle y trouve la vraie source de son existence à permettre de participer personnellement comme acteur sur l'un des chapiteaux du théâtre de l'Univers, interprétant d'âme et en conscience la pièce préalablement écrite à son instance de réalisation. Mieux que transmutation du plomb en or ou du vil en pur, c'est le perfectionnement animique qui relie l'expérience dans l'action extérieure auprès de l'individuellement séparé et subdivisé jusqu'à l'infime au microcosme, à la proactivité d'une existence intérieure visant macroscopiquement l'unité du tout. Cela advient sur le lieu médian du vécu dans l'érudition et la sagesse d'être enfant à l'école de la nature et en un pèlerinage visant au cours des temps la direction des modes supérieurs d'existence au travers des multiples

mondes associant en toutes proportions les aspects processuellement fondamentaux que représentent la réactivité physique, l'activité psychique et la proactivité spirituelle.

Chemin faisant dans une fonction supraorganique entre le corps, le mental et l'esprit, nous nous libérons de l'illusoire depuis une intimité à l'esprit, nous devenons de mieux en mieux assurés l'entendement que tout ce que nous pouvons sentir, toucher et voir n'est que de la nature de l'enveloppe. Comment mieux comprendre que c'est depuis l'unité intérieure que l'on change le monde extérieur en lequel les libres mouvements individuels sont encore à mutuellement se contrarier? LAO-TSEU dit à propos du Tao, pour montrer que nos artifices technologiques ne sont qu'un palier de l'évolution, qu'ils sont dépassables à pouvoir agir en liaison d'une surnature par l'esprit dans l'unité intercomplémentaire des partiellités de chacun. Ses exemples à le signifier représentent le pouvoir de fermer un coffre sans besoin de serrure, de marcher sur l'eau sans besoin d'une barque, de traverser l'atmosphère sans besoin de l'artifice d'un véhicule approprié et autres possibilités considérées miraculeuses de ne pas en passer par des artifices technologiques. Commodément de façon paradoxale Taittiriya Âranyaka illustre le résultat exocosmique de l'unité intérieure avec: *L'aveugle perce une perle. Qui n'a pas de mains l'enfile. Celui qui n'a pas de cou la porte, et le muet chante la louange de cela.* Mais présentement, cette finalité, à devoir passer par des processus de réalisation, ne peut faire l'objet que de préconnaissances gnostiques.

Électricité, masse et gravité manifestent de la puissance dynamique dans l'exocosme. Une puissance physique, que le processus de qualification intellectuelle tourné vers la réalisation matérielle peut arranger, ordonner et former. Cependant qu'à ne pas se contrarier indéfiniment, ces mouvements dans la fonction qualificatrice se doivent d'être entre eux reliés par l'esprit. Disposition qui entraîne qu'au niveau de l'être médian entre matérialisation et spiritualisation, pouvoirs et puissances forment une condition relative mixte dans un état de non séparation.

L'omniprésence divine suppose que le divin existe entièrement dans chaque individuation devenant et acquérant. Le concevoir se trouve facilité depuis l'analogie montrant que chaque point d'un hologramme de lumière cohérente a le pouvoir de représenter une image complète, bien que de faible puissance. Ce n'est qu'un grand nombre de pixels en lumière cohérente, chacun étant considéré participer d'un ensemblement ordonné, qui reproduit l'aspect de l'image au macrocosme des pixels individualisés

dans l'hologramme. De même de la dépendance qualificative individuelle du pouvoir de l'esprit venant de relier l'individué à l'unité du tout. Aussi, allant avec cette disposition similaire au résultat d'une lumière cohérente, il n'y a, vu en l'Esprit, ni plus grand ni plus petit: chaque relation individuée étant indispensable à représenter ce qui affère à l'unité du tout. Ce ne peut être que vis-à-vis de l'exocosme qu'il est physiquement possible de mesurer des différences relatives entre individuations, en ce que celles-ci sont vues en rapport de séparation totalisatrice, non dans la relation unitairement surindividuelle d'existence au tout. Tandis que de façon médiane, celle de la psyché, l'avers va avec l'aspect d'une distribution en strates interdépendantes dans la complexification du réalisé entre microcosme et macrocosme (ce ne peut être qu'au noyau générateur de l'endocosme qu'omicron ne se distingue pas d'omégon à ne faire qu'un dans l'Un), quand le revers du même processus vient d'apercevoir l'aspect complémentaire à entendre la fonction motrice par l'endocosme et son mouvement par l'exocosme. Les maîtres du Zen et leur *doctrine du lâcher prise* cultivent une expression de cette disposition avec l'assertion que c'est intérieurement à ne rien vouloir par soi qu'arrive notre union à toute volition, et que c'est de taire les agitations mentales, que se forme une connaissance gnostique. Dans l'unité résultant de ne plus différencier la cible de la flèche, advient le **pouvoir de faire** ne devant rien aux artifices techniques. Cependant, ne nous trompons pas: ce n'est pas le moyen ainsi réalisé qui compte, par exemple à permettre de traverser la rivière sans besoin d'une barque, ou guérir sans médecine, mais la finalité du chemin suivi au travers des progressions qui ont à voir avec l'épuisement du potentialisé en soi. Si l'expérience dans la détermination de la personne à son altérité est loin de représenter un chemin semé de roses, c'est précisément parce que sa finalité, pour être complémentairement existentielle au tout, advient à pouvoir agir dans l'unité du tout à partir d'une absence d'effort, une non lutte, le non voulu s'effectuant sans la moindre épreuve de forces. Forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles ne se justifient que spécifiquement à l'instance du processus performatif des réalisations épuisant le potentialisé au Cosmos. Nombre de sages le disent: ce n'est pas la démonstration de pouvoirs extraordinaires qui est à rechercher comme signe de progression, car leur manifestation est alors à occulter de vraies possibilités latentes de progression.

Le pouvoir participatif de la personne exploite ainsi une frêle zone d'expérience libre située entre une liberté intérieure en marge des règlements régissant, au travers des institutions, les individus depuis des

systèmes de lois qui sont dans leur principe constamment à renégocier au quotidien pour soutenir, comme instrument, l'invention des moyens de réaliser l'encore potentialisé. Des contraintes de toutes sortes sont également inévitables. Dans l'agencement de la multiplicité diversificatrice des rôles, la stratification régissant l'organisation entre eux des individus est nécessaire à l'obtention progressive du tout comme moyen d'obtention de l'unité organique, non comme fin. Les contraintes structurelles des sociétés peuvent de cela apparaître contraires aux libertés individuelles, mais c'est à orienter les activités singulières propres aux individus, vers des actions synergiques profitant à l'ensemble, en ce qu'elles sont complémentaires.

Entre l'autonomie participative mature et les contraintes dans l'immaturité des rapports de chacun à autrui, des foules recherchent une autorité hors d'elles-mêmes, pouvant être autant bénéfique que pathologique. Que de ce rapport émerge des profiteurs ainsi que des exaltés s'imposant depuis la force des traditions et le poids du passé, cela relève de buts utilitaires. Si des religions, sectes et gouvernements peuvent porter en leurs institutions de façon latente ce besoin endémique, il reste que la philosophie canalisa depuis ses origines une aspiration inverse à devoir circonscrire des états du réalisé pour viser l'émancipation de la personne regardant du côté de l'encore potentialisé. À quoi rimerait, au sens philosophique, de combattre et sacrifier l'un de ces aspects au détriment de l'autre? Avons-nous à considérer ici des contradictions, si des aspects divers, en contrariant la disposition des uns tout en satisfaisant d'autres, conviennent à des besoins et des désirs correspondant à des âges différents des instances de maturation psychologique? N'y a-t-il pas méprise dans cette circonstance à dissocier la satisfaction d'une liberté individuelle d'appropriation en raison de soi, donc susceptible de contrarier une semblable liberté chez autrui, et la même disposition dans sa version indirecte consistant à agir solidairement en raison d'une idéologie communautaire contrariant ce qui est semblablement porté solidairement par d'autres communautés? Les deux aspects ignorent les libres participations de soi en vue du tout? Lorsque l'on a en vue des événements spirituellement nouveaux, il importe sans doute d'éviter l'effervescence polémique entre les clans de ceux qui sont pour quelque chose, ou contre telle autre chose prise dans un état quelconque du réalisé.

Le choix de devenir en vue d'être personnellement aux autres et le choix d'acquérir en vue de posséder les moyens de ce devenir, représentent un double registre qu'il importe de tenir en accord. La sophia est le moyen de tempérer les enjeux politiquement concurrentiels. Il paraît important de faire apparaître qu'avec la procédure actorielle de l'acteur personnalisé, la

liberté tient aux choix d'agir dans l'aléthique du possible considérée en rapport au potentialisé, donc une liberté distincte des rétroactions s'effectuant entre les seules activités environnementales considérées comme faits individuels susceptibles de se prêter à collectivisation locale.

> Pour conclure, étant libre d'agir à l'unisson depuis son for intérieur, la personne l'est-elle encore à se trouver engagée face à une action conjointe de la sienne, mais arrivant en contradiction? À se surimposer aux possibilités qualificatives de son activité, c'est dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et dans son expression la plus belle que l'acteur interprète la pièce divinement pré-écrite et coréalisée par une multitude d'êtres. La personne tient alors dans son actorialité justement la capacité d'adaptation circonstancielle aux situations réalisatrices tenant compte d'une interprétation personnalisée conjointe de son effectuation collective. Cela arrive inévitablement pour elle à partir de sa faculté appréciative, en situation, des possibilités d'effets attendus entre l'estimation circonstanciée des moyens, et le projeté.

Pour avoir à plusieurs reprises utilisé le terme peu usuel de cocréativité, et en ce qu'il peut recevoir plusieurs acceptions, il importe que je définisse le sens dans lequel j'en use ici.

Lorsque l'on parle de cocréativité entre une divine surnature naturante et la nature naturée naturante des êtres en rapport à la détermination des choses, c'est métaphysiquement associer deux formes complémentaires qui apparaissent autant inconfondables que foncièrement incontournables. Se trouver cause d'un effet voulu, concerne pour l'être la *matérialisation* de ce qu'il conçoit préalablement à son activité qualificatrice visant la réalisation de quelque chose de particulier référant au seul principe de transformation. C'est ce sur quoi l'on agit en vue d'un résultat attendu. Disposition qui implique un principe génératif auquel l'humanité ne pourra sans doute jamais atteindre par elle-même, quel que puisse être le degré d'avancement des technosciences, puisque le produit technologique ne peut interférer que dans le principe de transformation, et en ce qu'on y limite l'appréhendement à des considérations apostérioriques, en vue de leurs effets dans l'avenir. C'est à ne pas entendre le potentialisé dans l'instance de réalisation du Cosmos. Or ce n'est que dans la considération du potentialisé que peut s'envisager et se poser l'alliance divino-humaine d'unité subséquente postfinalitaire fusionnant le mixte créatif à ne plus distinguer la créativité

dans le principe de génération, de la cocréativité dans le principe de transformation.

Dans la condition abaléitique de faire être et avoir dépendante d'une existence aséitique, l'être dispose dès lors de la potentialité d'assumer un devenir prenant sa source en essence dans l'inconditionnelle capacité existentielle surdéterminant les conditions des moyens d'acquisition en rapport à l'état substantiellement réalisé des substrats. La condition en opposition de complémentation représente l'aséité (*a se*), en tant qu'existence hors toute instance performative, et donc sans cause première, ni effet attendu particulier au principe de transformation qui, lui, réfère à la seule condition préalable de non-être, non-avoir et non-faire, comme antécédence de toute condition dans la possibilité de faire advenir et acquérir soumis au principe de transformation du préalablement généré en existence. Mais c'est en sorte que l'on puisse concevoir que le devenir inconditionnel se déterminant dès à présent dans le monde conditionné en conséquence d'un libre-arbitre, ne pouvant trouver sa cause dans le cadre des conditionnements du monde, marque le caractère distinctif mixte de la perséité particulière à la libre possibilité d'être en raison performative de soi. Rappelons que par logique sémiotique, l'aléthique de possibilité s'instaure entre un préalable existentiel (aléthique de nécessité) du donné à transformation selon des conditions. De cette conditionnalité préalable, la volonté personnelle dans le présent continuum performatif ne peut être vis-à-vis du monde devenant et acquérant, que participative.[35]

L'aséité, latin *aseitas,* marque le caractère d'être par soi, indépendamment de la moindre cause, donc de toute éternité et sans origine, autant qu'hors de tout relationnel. C'est l'opposé du caractère d'abaléité par lequel on considère ce qui est dans sa possibilité d'advenir à partir d'une condition relationnelle. La condition est que si notre continuum relève de l'ordre du conditionnable en référence au relationnel de la multiplicité individuée d'être, d'avoir et de faire, alors aussi le continuum complémentaire de l'inconditionnement existentiel (référence au carré sémiotique posant la *condition de ce qui ne peut pas ne pas exister*), en opposition à *cela qui a possibilité conditionnée de devenir* en se trouvant accidentellement causé,

35. *Cf.* § 2.6, la loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques, second tome de *Science métaphysique et codomaines*. Au contraire du réalisé depuis le principe de transformation, l'existé au monde dans le principe de génération échappe à toute causalité. Logique qui rend compte de ce qu'il n'y a pas causalité en amont de la première cause d'un effet, et sa suite causatrice propre au réalisé dans le principe de transformation, conformément au concept de multi-ordinalité ébauché par Alfred KORZYBSKI en sémantique générale.

ou encore déterminé étant voulu relativement à une durée de réalisation performative. Ce qui fait encore, à l'encontre du mixte perséitique surajoutant à l'abaléité, qu'en ontologie, le continuum de ce qui existe aséitiquement n'a pas et ne peut avoir de localisation spatiotemporelle. L'espace-temps représente la spécificité continuumique des discontinuités de faire être et avoir propre à l'indéfinie extension des pluralisations individuées à permettre tout relationnel, parallèlement au continuum d'une continuité unicitaire d'existence. Étant alors absolu et infini, le contenu du continuum unicitaire d'existence est conséquemment dans l'impossibilité de changer: il ne peut ni diminuer ni augmenter sans contradiction sémantique à son absoluité et son infinitude complémentaire du relativable et du limitable.

Voilà donc le cadre méta-relationnel de la personne sur le chapiteau du théâtre de l'Univers. Tout d'abord apodictiques, les conditions trouvent maintenant leur fondement dans la logique sémiotique du discours sur l'actorialité dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai de l'être personnalité. Depuis ce cadre sous-jacent au libre-arbitre de la personne, nous aborderons maintenant ce qui constitue de soi-même le courage de progresser.

Chapitre quatrième

Du courage de progresser et le lieu de son expression

> Dans la vie aucun exemple ne nous laisse indifférent. L'appel du bien nous élève. Le mal en nous touchant nous blesse toujours.
>
> Selon les circonstances, le doute nous étreint ou l'espoir nous entraîne.
>
> Les êtres peuvent nous faire comprendre la beauté de l'heure, ou bien vite l'écœurement de la convoitise. Les événements nous révèlent des résolutions, magnifiques ou tragiques.
>
> *Sur la mer*
> Virginie HÉRIOT

En tant que le courage tient le même rôle dans les réalisations spirituelles, que les énergies tant physiques que psychiques dépensées dans les réalisations de ces codomaines, il paraît essentiel aux progressions de soi. L'énergie physique est impondérable, sinon au travers des forces à manifester les phénomènes de matérialisation en des propriétés particulières. L'énergie psychique l'est de même, sinon indirectement par l'expérience des efforts entrepris à se qualifier. Et c'est encore semblablement que l'énergie spirituelle ne se conçoit pas directement en rapport aux luttes consistant à investir, en des réalisations vertuelles, les valeurs que nous entendons dans l'interface intellectivement psychospirituelle des mentalités.

Dès lors que nous ne confondons pas le devenir avec ses acquisitions à substrater en substance le donné en moyens de concrétiser des essences d'être, nous tenons semblablement le courage pour tangible, dans la mesure

où, sans lui, aucun changement dans les états d'être soi n'adviendrait, et donc aucun investissement vertuel des valeurs d'être aux autres spirituellement entendues depuis une vie intérieure. Le cœur à l'ouvrage et les motivations qui accompagnent le moindre progrès spirituel ont leur source en tant que pouvoir dans l'endocosme, en ce que l'on n'en peut trouver l'origine dans le manifesté extérieurement à soi, au contraire des puissances en des énergies physiques.

Parmi les facettes du courage, la non-violence à notre entourage extérieur s'accompagne de ce que l'on nomme en Asie le *lâcher-prise*. Cela est dit en ce que les différentes facettes du courage participent ensemble du choix de ne pas concéder aux protections sécuritaires personnelles, dès lors que l'on se trouve par leurs moyens à nous soustraire des dispositions intérieures se formant en vue de progresser dans une participation d'autrui visant l'indépassable unité du tout à pouvoir fonder les strates de notre superstrat.

Bien sûr, le courage que l'on évoque à des fins spirituelles ne concerne pas le mâle concept d'héroïsme viril tenant si souvent aux bravades par lesquelles il arrive que l'on prenne la mesure de nos forces en s'opposant à d'autres, ni même l'aspect venant du sacrifice et de l'abnégation qui représentent historiquement la disposition à auréoler plus particulièrement la féminité. Il arrive que pour s'exprimer dans le secret des dépassements de soi, que nous vivions de sombres passages à se croire seul, impuissant à ne pouvoir que subir. C'est alors que l'on prend conscience de cet autre courage, celui venant du cœur à différer du conditionnement physiologique, principalement hormonal. Quelle en peut être la raison et quel en est le moteur? Émancipé des espoirs d'être fêté par nos concitoyens pour des expressions réussies de soi au monde, le courage de progresser reste extérieurement invisible de n'opérer qu'intensivement dans l'alchimie de notre l'être. Aussi faut-il que ce courage commence par l'entreprise de progrès envisagés pour eux-mêmes et non pas au motif détourné de convoiter un bénéfice particulier. Faire les choses pour elles-mêmes et non au motif d'un bénéfice détourné, représente une disposition conscientielle d'affranchissement accompagnant le constat de solitude. Et il peut advenir que nous éprouvions un sentiment d'abandon, l'impression d'être intérieurement non relié à plus que soi, c'est-à-dire privé de l'aide accompagnant des convictions à intégrer une organisation spirituelle transcendant notre individuation.

C'est encore à mi-chemin entre l'individu social et son personnage, que la personne cesse de se trouver localement concernée par les vanités

accompagnant de concurrentielles agitations environnementales. Convient à ce moment l'épopée de *la personne impersonnelle, interchangeable*, la couleur du régime militaire qui teinte nos sociétés Étatiques: *On comprend pourquoi le sacrifice total devient si facile dans cette grande collectivité grégaire qu'on appelle une armée, dans cette paradoxale cité militaire où les individus portent l'uniforme et risquent leur vie ensemble, où la guerre normalise la tragédie de la mort, où le geste métempirique du don de soi devient mécanique et professionnel comme celui de payer des impôts.* Ainsi s'exprime JANKÉLÉVITCH dans *Les vertus et l'amour*, au chapitre de l'effectivité courageuse. Ce courage-là, qui réfère à celui des individus dans la ruche ou la fourmilière et qui se produit vis-à-vis des risques extérieurs, advient encore étant contestataire depuis les combats de la classe des dirigés constatant épisodiquement que la délégation de la souveraineté personnelle en des élections à désigner les élus de petits pouvoirs nationaux ne répond pas aux attentes. Même levé par un Jean-Paul SARTRE et une Simone DE BEAUVOIR, la responsabilité de soi reste quasi vœu pieu de se perdre dans les manifestations opposées à un système, une époque. Ce courage sociétal n'est pas encore le courage spirituel.

> Le courage spirituel, en ce qu'il est dénué d'artifices, arrive lorsque l'on est libre de crainte face à l'inconnu du chemin suivi; vaillant et confiant par la foi, face aux supposées menaces d'un Univers qui ne saurait être en fin de compte qu'amical en dépit de tant d'éléments de preuves contraires éprouvées à l'occasion d'endurances en quelques ascensions escarpées dans le destin qui nous échoit pour conquérir les états d'être personnellement, à passer par une expérience singulière avec nul autre partageable.

Vaillance et confiance arrivant sous-jacente à la foi sont à faire apparaître que l'anxiété représente une attitude négative du souci de soi, dès lors que ce souci se nourrit du constat d'insécurité vis-à-vis de la préservation qui affère à l'advenu en des substrats déterminés dans une confrontation aux événements d'un environnement concurrentiel extérieur. Peurs, craintes et anxiétés pour soi représentent assurément de vaines dispersions des énergies déterminatrices, puisque le souci dans l'attitude expectative de l'inéluctable changement pour cause de devenir, n'est pas à pouvoir éviter le cours des événements transformateurs convertissant l'existentiellement potentialisé en des états réalisés d'être. Ce que nous pouvons posséder (prédicat d'avoir) réfère en effet au principe de transformation du substantialisé. Ce que nous pouvons devenir (prédicat d'être), réfère au

relationnel de soi à notre altérité et se distingue à répondre avec l'investissement d'essences au principe de génération. En sorte que durant la vie dans la chair il importe de distinguer les occasions en deux catégories d'événements. Ceux qui sont spirituellement intérieurs en essence d'être et ceux qui sont matériellement extérieurs en substance d'avoir. Ce sont ces derniers qui seuls sont corruptibles, même à devoir prendre en considération la liberté de souveraines déterminations intérieures en vue d'être depuis l'expérience du libre-arbitre déterminatif dans le rapport aux variations d'avoir qui est à nous permettre de nous exprimer comme moyens acquis par suite des puissances en jeu advenant d'une confrontation aux lois des dynamiques extérieures.

Par l'endocosme, de libres déterminations entraînent des effets exocosmiques préparant les états d'être avec un avoir pouvant s'actualiser au futur selon des occasions, quand ce qui détermine agit depuis esprit sur l'existentiellement potentialisé, spécifiquement à des progressions spirituelles. Nos manquements à de libres déterminations se posent alors processuellement en tant qu'impossibilité ultérieure de les déterminer. L'entendement de cette disposition est à l'image de l'enfant manquant de réaliser certaines des étapes psychologiques le menant à l'état mature de la condition d'adulte: il en est ensuite quasi irrémédiablement privé, ou quasiment dans l'impossibilité de pallier ce manque d'expérience préalablement échelonné. Cela est à dire que la disposition intérieurement intensive allant avec la personnalisation ne remplace pas ce qui arrive par l'exocosme avec la maintenance biologique de la matérialité substratant notre individuation interfaçant un ordre d'organisation, mais y ajoute. Présentement, le degré d'organisation est comme une bulle encore soumise à accidents au sein de la dynamique du désordre externe régi par le hasard des libres mouvements entre individuations désunies (le chacun pour soi), en plus d'advenir avec un degré de fragilité tenant aux évolutions de l'encours performateur des fonctions sociales résultant de progressions collectivement organisatrices.

Pourquoi distinguer le courage spirituel? Parce qu'il ne concerne qu'indirectement le corporel, ajoutant aux relationnel d'être à en complexifier la fonction. C'est à cesser de s'identifier dans la seule substance. Ma fille me disait que son petit-fils répondit à son affectueux reproche de l'éveiller en pleine nuit pour demander à boire: *mais ce n'est pas ma faute, c'est mon corps qui a soif.* À l'exemple des petits enfants, ne faisons pas l'erreur de nous identifier à notre corps. La question spirituelle reste occultée lorsque nous avons le souci de la seule maintenance des états réalisés venant d'assimiler l'identité de notre JE à la substance de notre corps. À l'obtention

d'une organisation spirituelle, est-ce vraiment les accidents et ceux qui ont l'intention de matériellement nous nuire, ou la possibilité de détruire nos corps qu'il faut craindre? Ce faisant, nous ne sommes pas à devoir négliger le corps dans le souci de concilier l'état du devenu en tant que moyen, avec des occasions que nous avons de progresser en rapport au plan spirituel, mais de savoir que le corporel est corruptible, c'est à l'occasion ne pas tout miser sur sa préservation. Les épreuves sont à révéler dans l'âme humaine des intentions secrètes et le vrai contenu du cœur. Pour le soutien de la personne sur le cheminement de son devenir personnel, nul besoin d'user de forces à opposer aux événements extérieurs, en tant que c'est le produit de la manière d'être qui l'emporte sur les moyens de réaliser: uniquement l'expression du choix des moyens, et pas la domination de notre environnement depuis ces moyens. Là commence la possibilité d'accepter ce qui nous échoit comme représentant les meilleures occasions de faire notre expérience personnelle de venir à être soi et pas un autre, dans une participation personnalisée à notre altérité venant de viser ce qui ne nous appartient pas, mais intéresse le tout, et donc en rapport à une destinée dans l'unité du tout.

L'adversité même, ressentie depuis l'antiquité en tant que punition céleste dans les communautés religieuses, n'a jamais cessée d'être l'occasion de progrès spirituels pour les plus forts. En définitive, à quoi reconnaître l'acte courageux? Parmi les signes possibles pour celui qui ne se considère pas être, mais en devenir dans la matrice des événements ayant pour effet de faire être, le moindre arrêt de son jugement en rapport aux circonstances de la vie arrive à décider de ne plus combattre à l'encontre d'autres individus. Lutter contre eux implique l'idée de les tenir *comme s'ils étaient par nature* mauvais, nuisibles, voleurs, assassins. De constater que l'actualisation d'une nuisibilité locale n'a pas d'incidence sur le potentialisé, cela arrive dans le préalable venant d'apercevoir que les vertus sont inséparables de leurs ombres. En sorte que toute valeur actantielle n'est rien en elle-même. Elle ne peut être qu'à participer de l'un des moyens performatifs manifestés à pouvoir réaliser l'être avec ce qui est. Il semble bien en effet que le crédit octroyé aux valeurs d'agir conduisant chacune des métamorphoses formatrices allant de la pire des vilenies à la plus louable gloire advenant de nos relations à notre altérité individuée, l'identité de soi reste inchangée d'être existentielle: ce qui varie sont des états d'être en rapport aux acquis et désacquisitions de ce qui est à soi, et donc que l'on peut rendre, lorsque cela ne nous est pas circonstanciellement repris, **tenant qu'en considération du tout, rien ne varie en plus ou en moins**.

Lorsque l'autre nous prend, cela a exactement le même résultat global que lorsqu'on lui donne. Cependant que le dénouement peut concrètement advenir à l'occasion en augmentant nos possibilités animiques, agissant dans l'âme ainsi qu'un élagage permettant à la lumière spirituelle de mieux vitalement pénétrer jusqu'au noyau de notre être à le rendre fécond. Saisir les méandres de cette arithmétique divine propre à toutes macroéconomies concerne moins le savoir que notre sapience ne séparant pas le savoir d'expérience de ce auquel on croit par entendement spirituel. Et le résultat de son acception se constate au degré de confiance que nous accordons aux lois processuelles de la nature pour mener à réalisation le tout, reliée à notre foi en ce qui nous transcende au travers les myriades d'êtres invisibles occupés de conduire l'immensité, présentement trop complexe pour notre compréhension, de ce qui se réalise en direction de l'épuisement du potentialisé. Pour résultat pratique, le courageux paraît naturellement vacciné contre les passions partisanes; son courage advenant comme un écho mental formé d'âme et en conscience afin de progressivement faire reposer sur des surdéterminations endocosmiques les conditionnements liés aux réalisations exocosmiques.

Ignorer la gratuité actantielle dans le tout pour ne considérer que les concurrences locales nous maintient au niveau des louanges de soi arrivant de jauger ce que l'on paraît être à l'environnement. Tout en masquant le réel sous l'intéressement de flatteuses adulations, on en vient à jeter l'opprobre, la honte et l'infamie sur ce qui diffère de nos propres appréhendements. Un comportement pouvant être parmi les plus insidieux, puisqu'il advient à trahir les possibilités que l'on a de progresser, avec pour retombées pernicieuses d'agir en opposition à d'autres, en raison d'appartenances idéologiques à des sphères sociales. Une arithmétique ne prenant en compte dans le bilan comptable que des éléments locaux ne peut que donner des résultats faux étant appliquée à nous édifier sur le tout.

Il arrive encore que de trop consacrer à l'évitement des périls, on en oublie de vivre, jusqu'à en perde le goût. Le meilleur milieu social contient en soi les moyens de recourir aux anciennes lois de la jungle de se trouver encore soumis à un niveau dynamique non nul d'entropie. Dans cette disposition, un consensus visant l'intérêt commun au sein des clôtures de nos appartenances sociales s'établit dans le défaut des communions par lesquelles chacun participe comme élément fonctionnel d'une réalité venant de complexifier le réalisé à notre niveau d'être, donc à participer de ce qui est plus que soi. Mais le constater conduit également notre entendement à comprendre que ce n'est plus *la combustion du bois mort* qui peut assurer le

renouvellement vital pouvant apporter la chaleur aux âmes à sang chaud, mais la nutrition vitalisant le bois vert. Les changements de fortune, les hauts et les bas de tout vécu, chances et malchances, sont les conditions de libérer des énergies animiques. Cela est avancé au sens analogique où, sans puits de chaleurs suffisamment différenciés en température, pas de production d'énergie physique. De même, l'écart entre beauté et laideur, vérité et fausseté, le pire et le meilleur, dans une analogie à ce qui fait en termes de calories la différence entre source chaude et source froide pour les forces motrices, satisfait la motricité animique, donc une condition à rendre circonstanciellement possible l'effectuation des potentialités latentes.

Si la mort n'était pas au terme des formes provisoires, tant de chair, de mentalité, que d'une protospirituelle organisation animique, l'espoir que nous portons devant nous et plus haut serait dans l'impossibilité d'investir de nouvelles naissances correspondant aux étapes des métamorphoses de soi.

Pour gravir des sommets en droiture, ce n'est pas combattre celui qui choisit de redescendre un moment au camp de base, qu'il faut. À l'imitation du naturaliste classant de species animales entre oiseaux diurnes et oiseaux nocturnes, le senseur moraliste peut bien étiqueter les gens en bons et mauvais, que cela ne change aucunement l'unité du genre humain. La méchanceté de l'un ne porte aucun préjudice aux moyens d'expression de l'autre visant le sens opposé. Bien plutôt, sans lui, aucun mérite ne serait attribuable en raison d'efforts personnels. Sage celui qui accepte sans les voiles sur le cœur que forment la haine et les condamnations d'autrui, ces signes naturels de corruption et de mort à permettre l'avènement du nouveau, en ce que ces signes révèlent précisément l'humus sur lequel trouve à croître la vitalité de nouvelles expressions belles, vraies et bonnes. Sur le chemin des vraies progressions, consacrer à en combattre les ombres portées alentour ainsi que le fit Don Quichottes, reste vain. Et au regard d'une volonté à faire durer le plus longtemps possible des acquis sans échange avec le milieu, alors même que les décrépitudes corporelles ne nous permettent plus d'agir, qui peut ignorer la parabole sur la transformation en statues de sel de quelques-uns qui se détournent de leur propre chemin?

C'est que pour pouvoir être perfectible, rien du perfectible n'est à durer en son état. Et le contrefait ainsi que des maquillages et des masques à permettre de paraître dès à présent ce qui n'est pas encore, peut bien durer un temps, mais pour cause de tenir au factice, reste illusoirement tel. En terre d'illusion aussi il nous est possible de nous appuyer sur des moyens.

Par exemple en allant de bigoterie en bigoterie à se sentir protégé derrière d'épais murs d'église. Égrener prière sur prière à se sentir en bonne compagnie à l'intérieur d'une mosquée, d'un temple ou d'autres congrégations religieuses, ce n'est pas du courage d'avancer qu'il faut, c'est satelliser la conservation des états de soi autour de reliques religieuses. Y oser bouger de s'opposer aux hérétiques et incroyants est chose que l'on peut montrer comme relevant des vaillances téléguidées, celles qui sont privées de toute générosité étant mercenaires de faire commerce des apparences du vrai courage de soi. Ce n'est pas là l'or mais de la dorure; pas précieuse pierre mais enchâssement de verroteries; ou encore encensements de reliques et de dépouilles à ne pas avoir les saveurs et les odeurs de la vie. Preuve, empêtrés de pompes, de rituels et autres artifices à remplacer le naturel, ceux qui s'enlisent ainsi une fois passé l'âge par lequel de tels moyens sont un tremplin à pouvoir poursuivre en d'autres paliers des progrès de soi, ne peuvent plus en juger qu'à s'offusquer des discours tenus différemment du leur. S'indigner à mieux se dissimuler que le propre fonds sur lequel on s'assoit entretient l'illusion d'un dogme opposable à d'autres, accompagne précisément la compréhension qu'il ne sera jamais universel de l'isoler, dès lors qu'il est toujours possible de chanter un unique dessein divin, non seulement en cœur sur des octaves différentes, mais de plus en bien des arrangements mélodieux. En sorte que c'est d'orchestrer qui peut approcher l'universel d'autant. Entendons bien: ce n'est aucunement le fait de louer Dieu depuis la communion entre plusieurs qui est ici jugé, mais de le faire d'une façon caractérisée opposable à d'autres communautés du même, dans le souhait d'universaliser **notre façon particulière de voir**.

J'essaie d'avancer prudemment à sonder en prolongement des sentiers déjà explorés. Ce que j'énonce ne peut échapper aux erreurs d'interprétation et restera à tous égards insuffisant. Il est certainement possible de mieux rendre compte des différents aspects du courage spirituel. Toujours est-il que c'est sous le signe des moyens d'émancipation par rapport à notre environnement que l'on peut favoriser la progression d'une vie moins dépendante. Et ce ne peut se faire qu'à proportion d'une émancipation covalente de nos comportements hérités, quand de mauvais comportements acquis grandissent par accumulation des faiblesses successives envers soi-même. Les événements vécus, à l'exemple des substances prises sur le milieu physicochimiques pour notre organisme corporel, s'avèrent être les substances psychologiques servant de nourriture au mental. Par suite,

venant à se métaboliser en vue de nos moyens d'intellection, ce sont des acquis en possibilité qualificatrice qui peuvent être soumis à l'entendement de l'esprit intérieur depuis une disposition psychospirituelle. Tant est que le principe d'une telle digestion immatérielle est de trier les événements vécus à correspondre à des dépenses —nos activités participatives—, qui sont en rapport à leurs incidences qualifiées, soumises à des aspects valoriels.

Pour mieux saisir l'aspect sanitaire du son contexte trophique de nos mentalités, inspirons-nous de ce qui advient lorsque l'organisation somatique est privée de diététique ou que ses besoins sont mal gérés. Plutôt que de se faire placer un anneau étranglant l'estomac, la maîtrise de soi n'est-elle pas la meilleure méthode pour lutter contre les plaisirs de manger à ignorer les limites en des besoins propres? Certains meurent des suites de tels artifices médicalement palliatifs, beaucoup en ressortent handicapés et tous en sont moralement diminués. De même la lutte médicamenteuse contre des douleurs est-elle la meilleure solution? Les maux d'estomac avertissent de quoi? De gastrites, prolongées d'ulcères en perspective. Autrement dit que la peau de l'estomac est en train d'être elle-même digérée. Dès lors, taire ce signal au motif de pouvoir continuer de mauvaises habitudes ne fait que favoriser l'extension du mal, alors qu'il suffit parfois de faire précéder de bonnes résolutions par deux semaines de jeûne pour récupérer un estomac de bébé. Or c'est semblablement que, lorsque le délabrement du mental devient depuis de mauvaises habitudes semblablement malade d'accumuler les expériences de la vie en vue de l'escalade des plaisirs toujours nouveaux (donc à repousser le moment de la satiété), il suffit de faire un temps abstinence pour que la fonction mentale devienne à nouveau saine. Une méthode coûteuse uniquement en maîtrise de soi, et hautement gratifiante en ce que le courage nécessaire à l'obtention des résultats prend sa source en soi. Ce courage-là est humainement plus noble que celui que l'on oppose à son semblable auquel on veut imposer notre loi, avec nos manières dites civilisées visant l'abondance de biens toujours considérée insuffisante. La maîtrise de soi, moralement gratifiante, comporte en plus une incidence économique pour la communauté. En sorte que la maîtrise de soi peut s'accompagner de plus d'une communion de solidarité avec les plus démunis, de ne pas être dupe par exemple du commerce médical exploitant un cancer, une leucémie ou l'une des déficiences auto-immunes mises sur le compte du sida. Ce ne sont que des abus *thérapeutiques* qui sont contestés, c'est-à-dire par exemple cela qui est à base des chimiothérapies participant d'un commerce tellement bénéfique pour leurs promoteurs qu'il est quasi inévitable, dans le contexte des

concurrences entre produits financiers, qu'on en vienne à museler des scientifiques indépendants, et que nous en sommes venus dans les ministères à éliminer les termes législatifs faisant obstacle aux profits financiers, tout en promulguant des lois et des décrets entravant les libertés individuelles pour des choix alternatifs responsables. De telles dispositions administrativement contraignantes arrivent afin que ne subsiste que le choix de vie sans efforts, d'être démocratiquement majoritaire. Les propagandes favorisant une médecine mercenaire deviennent si sophistiquées qu'elles ne sont à la portée que des nantis. En cette disposition, le choix de Gandhi passant par le boycott à viser une vie simple pour raison du refus de participer de ce que la morale réprouve, semble plus efficace que de manifester dans la rue, si la condition se pose de nouveau à ne pas confondre fin et moyens. Le choix des moyens fait que l'on garde à l'esprit que ce n'est pas de ne pas participer, ni la privation matérielle qui est visée, mais d'en assortir l'événement d'amitié, d'empathie et de sympathies.

Pour conclure, il est aussi commode de recourir à la profusion des antibiotiques, corticoïdes, anti-inflammatoires, neuroleptiques et hormones pour ce qui est du corporel, qu'aux messes, confessions et obédiences pour ce qui est du spirituel, lorsque l'on renonce aux ressources de soi. De nouveau, cela n'est pas dit à nier les bienfaits de tels moyens, mais leur exploitation à ne supporter aucune autre option. Au service des faiblesses humaines, médecins et prêtres ne produisent plus la santé physique et spirituelle : ils sont devenus le dernier chaînon de l'exploitation des faiblesses humaines et des maladies, formant un vaste réseau démesurément lucratif pour l'un et fondateur de pouvoirs dits temporels pour l'autre, en répondant aux choix d'une vie dilettante facilitée par des artifices palliant le défaut en efforts dans la maîtrise de soi. Constatons que même la prévention détourne le sens prophylactique d'entreprendre ce qu'il faut afin de se conserver en bonne santé, puisque par le biais publicitaire, il s'agit maintenant de promouvoir de coûteux dépistages médicaux tablant sur des peurs particulières pour capter au plus tôt une clientèle passive. Et ne voit-on pas régulièrement en bas des pages publicitaires proposant des ersatz, d'hypocrites recommandations comme ‘*pas un jour sans fruits et légumes*’.

De telles institutions sanitaires, autant pour l'âme que pour le corps sont louables. Leurs corruptions les rendent toutefois déplorables lorsqu'il s'agit d'encourager les faibles à devenir plus faibles qu'ils ne sont, et elles sont vicieuses de contraindre par dogme ou au nom d'une idéologie, sous forme de pensée unique à contenir les plus forts dans le même moule des dépendances par obédience à des systèmes. Le constater n'est pas inciter à

lutter contre, ce l'est à stimuler le courage personnel par compensation. Que dénotent ces choix de vie tiraillés entre être et avoir par lesquels on s'illusionne que des artifices peuvent remplacer les efforts personnels? Pour ce qui est de l'être, ce parent pauvre, pour ne pas dire miséreux de l'époque moderne par laquelle le prêt-à-porter intellectuel vise aux biens de consommation, une dépendance à des moyens contrefaits ne peut qu'occulter les potentialités de devenir d'une façon autonome et responsable par maîtrise de soi. Reste que pour les générations futures c'est présentement l'indice des possibilités de développer un pouvoir intérieur que l'on trouve déjà minoritairement ébauché au passé, notamment avec des pratiques comme sont les yogas et d'autres ascèses positives (positives au sens d'être entreprises autrement qu'au motif de pénitence et de contrition).

Ne pas faire face aux difficultés propices à l'expérience personnelle dans une incidence favorable aux progrès de soi, entraîne de fait une fuite en avant par laquelle on amplifie à l'encontre couardise et poltronnerie. C'est en effet de faire face aux obstacles dans la responsabilité de soi que se forge le courage, dès lors que le courage ne dépend pas de dons personnels, capacités et facultés, mais le moyen de caractériser la réponse de soi aux sollicitations extérieures. Car il en est de nos rapports aux choses, comme du nuancement dans l'harmonie de nos relations à autrui. Si ne sont pas toujours nécessaires un habit au corps, un uniforme au mental montrant de quel bord on est dans notre dialogue à autrui et le masque à caractériser son personnage, c'est que l'on peut tenir la voie réfléchie du juste milieu opérant dans le respect et l'attention d'autrui, c'est-à-dire à mi-chemin, arrivant comme un effet neutre entre se dissimuler et s'exposer. Le discernement par l'esprit et les grandeurs du cœur pour décider des occasions propices à pouvoir éclairer en acte un aspect beau, vrai et bien dans notre relationnel à autrui, diffère bien entendu de la dissimulation et de son opposé consistant à s'exposer inutilement. Se laisser avec pondération transparaître sous la sagacité de son interlocuteur, ou y faire obstacle, diffère de même dans les résultats, comme le font les règles à permettre de respecter les personnes instaurant la réflexion des interrelations personnelles au même titre que leur spontanéité, c'est-à-dire sans convention. Ce sont là choses riches en résultats positifs, autant que satisfaisantes pour la personne de les appliquer.

Afin d'obtenir des profits particuliers au moindre coût en efforts personnels, il arrive que l'on considère autrui disponible à notre cause et un usage que nous avons décidé. On abuse pour cela de forces sur les plus faibles, et l'on

use d'influences en vue de profiter par notre intégration dans la hiérarchie sociale de la soumission librement consentie des individus. Pour le soumis, c'est alors se dégager d'une responsabilité actante que de renoncer à sa personnalité. C'est de même qu'une soumission librement consentie aux plus forts, habiles et séduisants, même au nom de la convention d'égalité instaurée entre tous, peut satisfaire d'humaines faiblesses. Cependant, la soumission consentie ne nous dédouane pas de notre responsabilité.

Considérons par ailleurs le courage non-interventionniste et motivé par l'amour du prochain incarné chez JÉSUS, en ce qu'il accepta même sa mort par fidélité à la vérité entendue en son âme et en conscience dans la responsabilité de lui-même (expression de son libre-arbitre). Historiquement, il y eut bien des personnes qui périrent dans leur corps afin de rester en leur âme et conscience fidèles à leurs convictions, et bien d'autres qui se trahirent afin de sauver ou conserver leurs acquis. Mais ce que l'on évoque à l'imitation de JÉSUS ne porte pas sur des convictions depuis le jugement, il s'agit de l'entendement d'âme et de conscience du divin esprit qui l'habite: son Père. Reste que le courage ne peut être que personnel, tout comme son défaut. Et les Églises chrétiennes, en tant qu'institutions temporelles d'une pluralité de dogmes *à propos* du Christ, firent que si peu de leurs fidèles, tout comme bien peu de leurs clergés vivent en acte les Évangiles. Cependant que c'est aussi de n'avoir jamais cessé de les annoncer, que des personnes courageuses vécurent effectivement le message de JÉSUS.

Selon l'étymologie latine, le terme de ‘preux’ devrait désigner celui qui fait sortir de…, ou qui donne naissance à…, en tant que son exemple vécu porte témoignage du beau, du bien et du vrai **en acte**. Aussi est-ce assurément le terme qui convient à désigner ceux qui, étant animés par l'endocosme, agissent en catimini en vue de l'émergence du potentialisé en eux. Se savoir être ainsi le médium de ce qui se fait par notre intermédiaire, c'est-à-dire sans besoin pour faire de se croire être en toute indépendance l'auteur du fait, n'est aucunement à déranger l'esbroufe des fanfarons moins matures qui, encore en enfance, sont à faire les matamores et les bravaches si distrayants d'être mus en raison d'eux-mêmes au monde extérieur. À vrai dire, comme les deux aspects ressortent *de facto* ainsi que l'avers et l'envers du même en rapport aux stades naturels de l'évolution, il y a ambiguïté d'aborder le propos sur l'émergence des potentialités humaines à partir de l'expérience personnelle. Ni l'un ni l'autre de ces aspects du courage n'ont de valeur en soi s'il s'agit de moyens, et nous allons le montrer.

Au Moyen-âge, on usa du terme ‘preux’ afin de désigner tout d'abord l'honnêteté portée idéalement par la chevalerie. Or il est vrai que l'honnêteté subsiste étant sous-jacente de ce que l'on entend avec le terme d'une façon plus moderne, mais en ce que sa signification affère maintenant à des aspects seulement héroïquement extériorisés. Le sens dévia progressivement en effet, ainsi qu'il arrive souvent, à ne plus regarder dans le signifié la qualité acquise depuis des moyens, mais le seul manifesté en rapport. Et donc en l'occurrence à ne plus désigner l'honnêteté dans les peux, mais la manifestation *de preuves d'honnêteté*. Dès lors la bravoure invisible émergeant de la personnalité au nom d'une noble cause, celle qui prend son sens à n'être ni dite, ni démonstrative, se trouva occultée par le personnage la manifestant en habit de chevalier. De même ‘preux homme’ qui donna ‘prud'homme’ pour désigner la valeur d'agir avec loyauté, probité et sagesse dans les coordonnées humaines du vrai, du bien et du beau, possède sa dérive sémantique plus flagrante encore, puisque le *Conseil de prud'hommes* ajoute aujourd'hui au principe de manifestation probante, la résolution des discordes allant jusqu'au règlement de comptes entre employeurs et employés! Vivre avec loyauté, probité et sagesse, n'a bien évidemment besoin d'aucune preuve manifestée: il s'agit d'un moyen processuel, non de ce qui montre la fin.

Aussi, revenons au sens premier. Les preux et preuses dénotent des personnes faisant l'effort de progresser en elles-mêmes, un peu comme les athlètes du plus beau, du meilleur, et du plus véritable, jusqu'à sortir de leur condition héritée. Mais c'est afin que naisse leur être véritable, concrétisant ainsi du positif dans la relation progressive que chaque être a avec son altérité. En référence au sens original, les preux et preuses donnent naissance en eux-mêmes au meilleur, en usant pour cela de moyens qui paraissent les plus beaux et entretiennent une prédilection pour suivre ce qui leur apparaît en leur âme et en conscience le plus vraisemblable en vue du meilleur. Ce n'est donc que comme conséquence que le courage transparaît de leur honnêteté relationnelle à autrui. Tant est qu'en référence à l'actuel parcours performatif du monde, nous n'avons par exemple la possibilité d'être véridiquement authentique à notre altérité qu'au prorata de ce que nous devenons en nous-mêmes. Ce qui fait qu'un jour le dictionnaire —pour continuer de se référer qu'à l'usage le plus courant— devra, après l'avènement d'une majorité des preux en esprit devant prévaloir ou succéder aux apparences de leur personnage, probablement aussi cerner le signe distinctif des personnes déployant toutes sortes de courages répondant à la gestation intériorisée des vertus et qualifications

qui sont potentialisées dans la nature humaine. Mais comprenons bien que ce moyen processuel de réalisation opère psychologiquement d'une façon semblable que l'on soit plus ou moins introverti ou extraverti, à concerner encore deux aspects opposés du même. L'un des aspects tient de la carotte, avec ce qui nous pousse, l'autre est ce qui nous attire de l'intérieur en vue d'une même fin.

> Donc, le preux animé en vue de l'obtention des dépassements d'eux-mêmes peut désigner le courage dans l'aventure de soi à l'esprit. Mais, ainsi que déjà dit, il s'agit d'une sorte spéciale de courage; celui qui est particulier à l'anti-héros, pour cause qu'on est toujours seul témoin des transformations intérieures dans les coordonnées du meilleur, du plus beau et du plus véritable. À mobiliser ainsi les ressources intensives de soi dans le registre de notre devenir en vue d'être aux autres, c'est en distinguer la réalité des apparences de soi impliquées dans le fait de paraître depuis nos relations aux autres, c'est-à-dire que dans la tournure du héros, on ne peut encore que construire l'image la plus enviable personnifiant une reconnaissance sociale spécifique à l'époque. Le courage du héros ne se trouve-t-il pas galvanisé dans la griserie des effets produits par son personnage sur la gente admirative et quelque peu envieuse? Si cela est, ce courage-là ne tient pas à l'instance d'acquisition vertuelle, précisément de trouver sa rémunération au présent. Ce moyen n'en est cependant pas moins à servir de levier de véritables acquisitions vertuelles, c'est-à-dire durant le temps pour lequel on a plus ou moins besoin de carottes afin de nous mouvoir, dans le défaut d'une motivation fonctionnelle de notre propre mouvement trouvant sa source en nous. Disposition qui est à entendre, qu'à permettre la conscience mentale, une fonction psychospirituelle à l'esprit ne peut advenir qu'à compléter la fonction physicopsychique au monde extérieur. Tout comme les phases de développement psychologique de l'enfant: de rester partiellement réalisées, cela peut altérer des développements ultérieurs.

Que des personnes choisissent de se mouvoir depuis de telles dispositions intérieures qui sont en soi invisibles, quand d'autres optent d'en passer par la manifestation, n'empêche en rien les résultats qui sont en rapport avec l'inexorable progression en réalisation du potentialisé à correspondre à des besoins métaboliquement personnels. Et ce n'en est pas moins d'une façon non dirigée par des causes extérieures, que l'on s'émancipe d'obéissance à des gourous, mollahs, évêques qui servent de passerelle vers les sectes sous couvert d'autorité, à correspondre aux états de soi. Beaucoup captent en

effet les adeptes sur fond d'héroïsme. Mais c'est aussi en empruntant aux représentants de commerce la méthode du pied dans la porte, qu'il arrive que certains induisent progressivement (insensiblement) des dispositions personnelles, à côté d'autres induisant l'idée d'oblation au profit des visées expansives du groupe, palier qui est à indexer l'obéissance du fidèle aux désirs d'un leader. Le preux à l'extérieur n'est de cela que satellisé autour d'un système, augmentant d'autant sa masse attractive. Mais là n'est pas la fin. L'invisible probité suit intérieurement le parcours linéaire des progressions que rien des événements du monde n'arrête, épuisant dans l'occasion le perfectionnement des potentialités humaines.

Pour le scientifique qui s'émeut encore de la nature du monde ainsi que l'était Camille FLAMMARION, avec d'autres découvreurs, plus particulièrement parmi ceux qui vécurent le début de l'avènement des sciences, et pour le philosophe d'être mû dans la possibilité d'une liberté de décider par soi aux fins d'acquérir sa propre responsabilité dans une participation du monde et d'autrui, il s'agit dans les deux cas de prendre conscience du plus royal des cadeaux, celui d'une surnature divine fait à la nature des êtres en devenir. Mais pour cause que la liberté de conscience ne passe qu'indirectement dans les interventions concernant les affaires humaines, c'est aussi la libéralité la moins bien comprise. Et elle est d'autant incomprise que l'on cherche à ce que le soient d'autres qui nous portent pour éviter des efforts d'avoir à apprendre à marcher par nous-mêmes sur le parcours qui va du devenant à l'étant. Reste que jamais l'on ne pourra apprendre à marcher à son enfant en marchant à sa place. Fût-ce même dans le cas d'une naissance à l'esprit, le pouvoir parental du divin habitant de notre âme ne peut qu'attendre des dispositions personnelles. Le proverbe populaire *aides-toi et le ciel t'aideras* n'est pas phrase vide de sens. Dès lors que nous entreprenons les efforts nécessaires à notre progression, nous acquérons la conviction, si ce n'est l'expérience directe depuis le développement ultrasensible en correspondance, de présences compétentes accompagnant notre parcours. Des présences compétentes qui ne sont aucunement à fournir des efforts réalisateurs à notre place, ni en dévier le parcours. Les gnostiques le disent en écho au cours des siècles: ces présences angéliques, qui ne sont normalement pas perceptibles aux sens corporels, se consacrent entièrement à éclairer notre chemin.

Méditer ce propos peut être une grande source de force d'âme. L'étymologie du mot ‘preux’, en évoquant le sens de faire naître au dedans en faisant être au dehors, n'est-il pas ici bien utile?

Abordons à présent le terrain des frictions sociales advenant pour cause de considérer ce qui paraît naturellement succéder en terme de progrès aux états du devenu. Qu'au sein d'une collectivité, les êtres reconnaissent des autorités extérieures à occulter leurs libertés en vue du bon fonctionnement du processus de socialisation, n'est aucunement à inclure la limitation de leur libre-arbitre. Mais dans cette disposition, la voie est également ouverte aux compétitions corrompant l'esprit participatif reposant sur des qualifications individuelles ne pouvant que se compléter entre elles. Dès lors que chacun des participants se place en compétition performative vis-à-vis de la distribution des pouvoirs de soi en vue d'exprimer des puissances individuelles, alors puissances et pouvoirs doivent fonctionnellement être distribués avant de trouver pleinement leur bénéfice collectif.

Comment est-ce possible en rapport au présent stade d'humanisation? Pour éviter l'erreur de faire reposer une disposition sur elle-même, il semble que ce le puisse être lorsque le modèle des compétences de groupe en vue de fonctions associatives à l'exocosme s'assortit de compétences individuelles susceptibles de répondre à terme aux expressions d'une fonction endocosmique agissant comme le cordon ombilical reliant chacun au transcendant depuis des valeurs spirituelles. Car si notre puissance de faire, nous l'empruntons au milieu extérieur, c'est la conséquence d'une vue un peu courte, accompagnant le concept anthropocentrique isolant la nature humaine de son altérité, que de se représenter le pouvoir comme advenant du néant ou depuis rien. Sauf à l'usurper dans le contexte social, chaque personne ne peut en vérité qu'être le véhicule d'un pouvoir d'agir qu'il reçoit de son intériorité jouxtant des réalités superstratiques, en complément de sa puissance d'action référant aux capacités sous-jacentes à ses expressions en de propres facultés acquises en rapport à des substratisations.

Du point de vue d'une clôture planétaire il ne peut y avoir, semble-t-il, que deux sortes de souveraineté: 1) celle naturelle des individus pour cause de reposer sur les lois de leur détermination au fur et à mesure des complexifications relationnelles correspondant à l'évolution de leur phylum biologique depuis des moyens substratifs d'échange avec l'environnement; 2) celle sous-entendant la liberté de soi, en tant qu'elle détermine la destinée privée. C'est le libre-arbitre spirituel venant de reconnaître une surnature. Nous ne demandons pas personnellement à naître, cependant que nous avons à accepter ou refuser la finalité cosmique de notre propre existence à passer par des moyens (faire être et avoir). Comme expression

volontaire de la délégation représentative aux collectivités, des pouvoirs individuels sont seulement en extension collective au prorata des dynamiques individuelles se contrariant entropiquement dans leurs mouvement. Donc en tant que cette extensivité à l'humanité attend sa résolution dans un accomplissement futur, tel que sa finalité vise l'inséparation des subdivisions relationnelles au-delà la phénoménie sociale, pour fonctionner à entropie nulle. Il y a là en effet succession. La croissance en organisation, de laquelle se manifeste le pouvoir distribué entre les êtres, aboutit au gouvernement de l'humanité recevant son autorité de l'ensemble des humains à fonctionner, non plus d'une façon limitée au bien-être de tous, mais comme fonction au macrocosme. Nous distinguons ici des phases processuelles de réalisation s'appuyant sur des opportunités systémiques liées aux états réalisés d'une réalité microcosmique par le passé, suivie au futur de sa continuité macrocosmique en vue de la fonction dans le tout passant par des stratifications systémiques. Ce n'est qu'à la suite de l'unité acquise d'une souveraineté planétaire de l'humanité que nous pouvons concevoir la personne morale représentative auprès de l'administration de notre secteur galactique, c'est-à-dire la strate considérée comme palier ou échelon systémique au sein de l'extension planétaire. Il y a conséquemment à considérer deux aspects complémentaires du pouvoir. L'aspect montrant que la personne est médiatrice d'un pouvoir dont la source est intérieure, et l'aspect de sa transmission au travers des hiérarchies d'êtres.

Pour présider l'édification de cette complexification sociale dans le cadre des compétitions individuelles et collectives du pouvoir, l'histoire montre qu'à mesure que la souveraineté passe des petits groupes à des collectivités plus vastes (par exemple depuis l'autorité dans la famille à celle qui est représentative des nations, avec pour intermédiaire des échelonnements locaux historiquement connus), les conflits diminuent en nombre, tout en augmentant en puissance, dès lors que ce pouvoir en question est transmis dans l'aléthique du carré sémiotique visant le principe d'échange. Autrement dit à s'effectuer entre acteurs prenants et ceux auxquels on prend par contrainte, d'une part, et d'autre part ceux qui donnent volontairement et qui sont donc en relation avec ceux qui reçoivent. Ce qui suppose que les derniers conflits s'instaurant au niveau planétaire dans la distribution des pouvoir individuels sont seulement représentatifs du dernier étage de complexification relationnel assorti du pouvoir politique ayant la planète pour territorialité naturelle. Aussi, une fois le pouvoir planétairement transmis au travers d'une succession de tribalités amoindries partant des rapports entre les individus, nous avons de nouveau à le considérer sur une

échelle globale à faire que le dernier échelon réalisé est de nouveau potentiellement actualisé comme étant encore parcellaire, pour cause d'inclusion dans le monde des êtres au Cosmos.

Cependant que pour avoir distingué entre le principe de concurrence menant à une disposition performative de la répartition des pouvoirs au profit de la distribution hiérarchique d'une part, de l'autre l'aspect complémentaire du même avec le principe librement participatif des compétences partielles, nous arrivons à une conclusion distincte. Le processus de complexification est à considérer théoriquement au regard de cette extension, jusqu'à l'épuisement des potentialités de perfectionnement statuant le seuil d'une compétence globale indépassable. Après quoi, l'on conçoit que plus aucun pouvoir des êtres, ni aucune puissance des choses ne seront manifestables à l'Univers, pour cause de passer de l'instance performative de faire être et avoir entre individuations échelonnées du microcosme au macrocosme, à l'instance existentiellement réalisée, celle du tout vu dans sa nature insécable à ne plus distinguer l'extériorité de l'intériorité. Autrement dit, puissances et pouvoirs affèrent aux moyens processuels dans la dynamique réalisatrice de la seule instance performative de réalisation allant avec le potentialisé entre microcosme et macrocosme, quand son moteur reste la finalité résolutive unifiant dans l'instance de réalisation perforative la surnature de l'endocosme à la nature exocosmique. Autrement dit le continuum finalitaire d'une existence aséitiquement infinie et absolue, inséparée des réalisations expérientielles d'être, d'avoir et de faire nécessitant la condition abaléitique de spatiotemporalisation à permettre la délimitation et la relativité individuée.

Rappelons que semblable distribution du pouvoir à pallier les insuffisances fonctionnelles d'organisation entre les êtres, puis l'intégration à une unité subséquente, apparaît comme l'artifice convenant à la nature naturée naturante des êtres (le règne de l'animé), parallèlement aux puissances distribuées dans la structuration matérielle des choses du cosmos, de nature naturée (le règne de l'inanimé). Et notons que le concept de nature naturée naturante des êtres, allant avec celui d'une nature naturée des choses (La qualification déterminatrice dans le principe de transformation représentant la facette complémentaire de ce qui est déterminé du fait des êtres), en répondant aux aléthiques de possibilité et d'impossibilité, s'entend ontologiquement depuis au moins deux millénaires de concepts métaphysiques, à devoir être complété par celui d'une surnature existentielle innaturée naturante, axiologiquement nécessaire aux présupposés d'une contingence générale de la nature.

En tant qu'avec le choix des facultés d'être, il s'agit de moyens parmi les possibilités de réaliser le potentialisé au monde, il ne semble pas qu'une autorité transcendante régisse autoritairement l'artifice institutionnel à régler les affaires spécifiques des êtres, ni que ces moyens doivent durer toujours dans le cadre compétitif des prises de pouvoir. Il faut certainement attendre la lente évolution à faire que se développe naturellement dans les consciences cette liaison au monde divin par l'esprit, pour que le principe d'autorité prenne réellement effet sans besoin d'aucun des pouvoirs institutionnels. Et c'est en cela que, durant l'instance performative à précéder ce moment-là, l'autonomie du libre-arbitre est au mieux à estimer pour chaque personne d'âme et en conscience dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai. En tous lieux des mouvements d'être, c'est depuis le vecteur individuel prit dans ces coordonnées que chacun est à découvrir les états du monde advenant de conjoindre ce qu'il perçoit à ce qu'il aperçoit d'entendement. L'éclairage mental est de cette disposition dans le regard que la personne porte sur les choses, et donc n'advient pas uniquement pour cause du vu, ainsi qu'on peut le soutenir à partir du dogme matérialiste. De restreindre son discours à des réalités phénoméniques, n'implique pas de nier l'existence qui est complémentairement non phénoménique. Et c'est dans un même sens que la personnalité trouve l'éclairage d'une compréhension au contact de l'esprit à propos des relations d'être, à surdéterminer ce qu'il nous est donné de considérer objectivement depuis ce que l'on perçoit des rapports phénoméniques. Nous sommes ici à compléter une fonction mentale physicopsychique, par son revers: la fonction mentale psychospirituelle.[36]

36. L'idée reçue est si profondément ancrée de faire en épistémologie contemporaine *comme si* une pièce de monnaie pouvait avoir un côté face (celui qui s'offre à la sensibilité) sans aussi un côté pile (ce qui existe à n'être pas sensible), que l'on voudra bien me pardonner encore des redondances. L'actuel paradigme technoscientifique ne tient aucun compte de la philosophie de KANT développée quasiment toute entière sur le principe fondamental des antinomies, ni aucun compte du principe d'universalité des oppositions comme théorie des contraires de Gabriel TARDE, ou, encore parmi d'autres, un HEGEL démontrant que ceux-là se trompent, sont les jouets d'une étroitesse intellectuelle d'entretenir l'illusion consistant à affirmer une thèse en toute indépendance des considérations antithétiques ayant pourtant immanquablement même poids dans la balance des tangibilités à établir des vérités. En sorte que le discours portant restrictivement sur la physique du monde, implique inévitablement dans le non-dit à lui être complémentaire: les vérités concernant l'existence préalablement indépendante des considérations phénoménologiques à ne pouvoir représenter que le manifesté.

Il ne semble pas qu'il puisse y avoir prise de pouvoir sans dogmatique appropriée. Il arrive souvent que le nouveau palier en cours de formation d'une souveraineté, en s'obtenant au gré des compétitions entre loyautés et trahisons, reste entravé par ce qui subsiste dans le même temps d'un loyalisme maintenu envers des organisations antérieures. Cela arrive pour cause de les considérer toujours depuis l'ancien point de vue regardé comme étant intemporel, et donc hors d'atteinte des événements du temps qui passe. Ces loyautés à des ordres intermédiaires qui sont nécessaires en vue du processus de complexification, entravent les efforts subséquents accomplis en vue d'organisations plus modernes. Elles sont plus modernes d'embrasser des réalités plus complexes que les anciennes. Dans cette optique, bien des exemples pourraient être avancés en ce qui est des institutions religieuses ne pouvant faire progresser la spiritualité depuis des dogmes et le cérémoniel allant avec des rituels. Au point que des auteurs en viennent à irrémédiablement opposer la religion et la spiritualité, tout comme on en est venu à opposer le savoir d'expérience, au croyable, qui est pourtant à en compléter les insuffisances. Exactement comme la sapience personnelle se doit de rester unie entre l'expérience acquise et la croyance en ce qui ne peut l'être ou ce qui ne l'est pas encore, le progrès spirituel, pour rester religieux, ne peut que passer par le moyen des schismes religieux. Un phénomène semblable apparaît en politique. Ce qui fait actuellement le cas le plus flagrant du loyalisme appliqué à des institutions gouvernementales refermées sur elles-mêmes à ne pouvoir progresser vers un gouvernement planétaire est la sacrosainte souveraineté des États, en tant que cette sacralité institutionnelle de l'héritage monarchique, héritage advenant d'une représentativité divine à renforcer les prises de guerre fondant le droit de vie et de mort sur les sujets des premiers potentats autocratiques. Un gouvernement démocratique se fondant sur la délégation des souverainetés individuelles, comporte en prolongement le stade d'un gouvernement planétaire susceptible de se réaliser à terme que dans l'abandon ou la privation de souverainetés nationales, au profit d'une unité gouvernementale fondée sur le genre humain, et non plus sur des différences culturelles ou ethniques. Extensivité reposant sur ce que l'humanité est en essence unique, bien qu'indéfiniment diversifiable dans les individuations, alors même que leurs constitutions organisées, au regard des fonctions dans le tout, n'est pas plus à remettre en cause qu'elle ne l'a été pour la délégation des souverainetés individuelles dans la pyramide du système des institutions allant présentement de la famille à la nation. De faon sous-jacente aux articulations administratives, la distribution sociale

des pouvoirs n'en continue pas moins de reposer sur la souveraineté individuelle, en sorte que c'est l'organisation sociale qui est à servir l'épanouissement des individus à leur exocosme, avant que ceux-ci ne répondent par libre-arbitre à l'entendement de considérations en vue des réalités existentialisant l'endocosmiquement potentialisé.

La considération qui précède est à dire que le citoyen ne devrait pas être le moyen pour les gouvernements d'exprimer l'État de droit indépendamment de l'évolution de l'humanité, en posant l'humanité comme la somme de ses individus, et idéologiquement à subroger les individus. Se greffent en effet toujours sur des idéologies les compétitions pour le pouvoir qui tiennent au processus de complexification en organisation, les multiples formes que prennent les abus du pouvoir sacrifiant la finalité des individus dans une subordination des moyens depuis des idées à propos d'eux. Or si la finalité des humains passe par des moyens, dont sont les effets sociétaux, les gouvernements peuvent suppléer à des déficiences humaines, mais ne peuvent être substitutifs de l'humain lui-même.

À noter que c'est aborder la personnalité dans le champ des relations physicopsychospirituelles régies par des lois générales fondées sur des rapports topologiques de relation (relations physicopsychospirituelles du sujet de la qualification en son espace non métrique, celui des coordonnées du bien, du vrai et du beau). Disposition qui n'empêche pas une dynamique éclairée par les concepts de résistance et d'inertie, dès lors qu'on fait appel aux efforts de soi exprimés en des vecteurs particuliers, dans le contexte des résultats assurant l'ordre depuis l'harmonisation des relations entre les êtres. Ce qui distingue, avec KANT, deux aspects complémentaires: l'homo nouménal, ce législateur qui, introspectivement entend les lois actorielles dans l'autonomie d'un vouloir agir en tenant compte d'une altérité d'être, et l'homo phénoménal auquel convient le personnage à rendre compte de l'existence de la personne agissante. Ce sont ces deux aspects que l'on investit depuis le jugement dont l'acception évolue à dépendre du niveau de compréhension des limites du droit personnel d'agir jusqu'à impartialement tenir compte d'autrui, ensuite pour s'acquitter du reçu du monde, agir de façon pleinement mature au fraternel bénéfice de son altérité. Cependant que l'on peut encore faire apparaître qu'il y a des termes manquant aux fins de discriminer en cette matière, en considérant non pas les résultats dans la fin attendue des échanges entre acteurs à définir l'effectué entre destinateur et destinataire (effet dynamique exocosmique entre émetteurs et récepteurs de l'acte), mais leurs vecteurs décidés depuis le travail des raisons à considérer les interrogations à propos de QUI, et concernant les agents

responsables d'une intentionnalité endocosmiquement proactorielle à viser le questionnement philosophique d'interrogation à POURQUOI dans son extension théologique. C'est dans ce cadre que nous pouvons métaphysiquement distinguer la source des motifènes[37] décidant de trois classes de motivations surdéterminant nos multiples raisons d'agir avec:

- une source *x*, inclinant le vecteur de qui agit en vue des simples raisons autonomes de soi et dont les déterminants valoriels ont pour fin soi-même;
- une source *y*, inclinant le vecteur déterminant le citoyen cosmique à agir en vue des finalisations de l'Univers visant l'Être suprême;
- une source *z*, inclinant le vecteur de la personne unie à la présence divine intérieure et qui vise, depuis une destinée divino-humaine postfinalitaire, de répondre au promoteur originel —Dieu-Père—, en raison de sa suprapersonnalité.

Ce sont là des variantes à mouvoir l'être depuis son pouvoir dans les coordonnées temporelles d'agir dans le principe de transformation entre une origine au delà de laquelle se situe intemporellement la divine proactivité démiurgique), une présence d'être, composable avec l'altérité de soi, et une finalité (tous les êtres unis en l'Être suprême). Bien entendu, ces trois aspects ne s'opposent pas: ils se complètent, sans doute indéfiniment, en sorte que nous avons à les unir fonctionnellement.

Que pourrions-nous réaliser en quelques jours de vie alternant des phases de sommeil aux moments de conscience vigile? En référence à la durée d'une unique et courte incarnation, et même dans l'harmonie fonctionnelle entre un corps, un mental et une âme, nous ne pouvons semblablement

37. Hors le prix qu'on accorde aux choses et les valeurs qui sont à nous faire agir en raison d'autrui, les motifènes, comme objets de la motivation, représentent ce qui fait intentionnellement mouvoir l'être, en tant que satisfaction d'entreprendre à se déterminer soi-même dans le sens d'une destinalisation. Partons de G. M. HOPKINS pour en rendre compte. Une pression psychique s'exerce via l'esprit qui est à concrétiser le manifesté ontique d'une réalité ontologique appréhendant le sujet d'un être, comme des impressions statuant le devenir de tel être, et lui seul. Ce rapport définit une pression psychique, qu'il nomma *intress* (intensivité de l'impression), reposant sur un contenu en motifènes intimes (*inscape*), à rendre compte de l'ensemblement cohérent des schèmes mouvant l'être. Un surcroît d'entendement à cette disposition vient de comprendre que l'être se pose ontologiquement médian entre la nature naturée des choses formant exocosme (ce qui est pour les êtres et de leur fait), et l'endocosme d'une surnature naturante à faire exister une multitude d'êtres hiérarchisés entre eux dans leurs moyens.

guère dépasser les insuffisances de notre héritage physicochimique présidant à nos réactions biologiques, sinon depuis des artifices techniques et culturels. Cela est avancé au sens que des artifices qualifiants peuvent multiplier les possibilités d'agir, et des moyens culturels rectifier de mauvais conditionnements psychologiques, jusqu'à pallier les fâcheuses habitudes prises en des réactions émotionnelles indésirables ou inappropriées. Cependant c'est sur le plan spirituel, là où le terrain est quasi vierge, que la personnalité trouve depuis l'expérience du libre-arbitre, la possibilité d'une réponse aux événements supplantant semble-t-il avec le maximum d'efficacité les tendances et les inclinations indésirables. Là se tient vraiment pour chacun de nous, à surdéterminer des puissances physiques, le vrai pouvoir d'être en devenir à notre altérité.

Constatons, à relier une organisation physicopsychospirituelle, que s'il nous faut nous dépenser en forces depuis des énergies physiques afin de pourvoir aux besoins du somatique en vue d'agir sur la matérialité de notre environnement extérieur, quand, semblablement, nous avons à nous dépenser en efforts intellectuels métabolisant notre mentalité depuis une énergie psychique en vue de nous qualifier, c'est en continuité que des luttes depuis des énergies spirituelles sont, pour les plus courageux,[38] à satisfaire aux besoins du métabolisme animique de l'âme. Ce faisant, l'aide spirituelle est certainement effective à la concevoir par l'intermédiaire d'une superadministration cosmique à diriger les efforts personnels au minimum en trois moyens que sont:

- l'apostolicité consistant à accueillir toute information pouvant intelligemment favoriser les activités personnalisées dans le libre-arbitre, jusqu'à transcender le cadre des allégeances;
- la sage discipline de vie exprimée dans la générosité de soi, en tant que frugalité de nos propres besoins;
- la prévoyance, comme provisionnement et sécurisation en référence aux accidents du temps, à dépasser l'anxiété et le souci envers le corruptible.

Quelle leçon en tirer? Au plan spirituel, l'équité interindividuelle peut se représenter en tant que loi par laquelle il devient possible d'entendre que les conséquences de tous les actes partiels s'équilibrent **dans le temps,** dès lors

38. Si la grâce sauvant dans la passivité et l'attente messianique forme au plan spirituel des artefacts épisodiquement possibles en religion, cette passivité semble foncièrement étrangère aux lois qui sont par hypothèse instaurées en vue d'une surnature épuisant processuellement au cours de millions d'années le potentialisé dans l'instance performative de ce qui se réalise.

que communiquent le passé et le futur, aussi sûrement qu'en physique la pression s'équilibre **dans l'espace** entre deux vases lorsque leurs espaces propres communiquent. Une disposition à devoir reconsidérer ce qu'il y a d'insensé d'en rester à tirer des avantages particuliers venant de chercher à court-circuiter les délais tenant aux transformations métamorphiques de l'instance performative de l'Univers. L'évitement est possible un temps, il ne peut l'être toujours. On conçoit, complémentairement à semblable disposition, que lorsque le monde aura épuisé ses potentialités de perfectionnement, aucune opposition de forces entre corps matériels, aucun conflit d'efforts dans les mentalités et entre celles-ci, comme aucune contrariété spécifiques des luttes en esprit et entre esprits ne pourront plus advenir. Disposition conjointe de l'entendement que le bien, le vrai et le beau représentent des conditions de relation en les relativités individuelles, processuellement en rapport à l'instance de perfectionnement.

Relativement au statut d'achèvement dynamique à précéder la possibilité pleinement cinétique entre parties individuées, une chose voulue au monde des pluralités quasi indéfinies d'être, d'avoir et de faire adviendra extemporellement en concordance mixte d'une existence propre au continuum de la plénitude de l'unification subabsolue et indéfinie (le continuum médian entre celui d'une unicité existentielle absolue, infinie et immanente, d'une part, et le continuum d'une quasi indéfinité d'individuations en des relativités finies et variables d'être, d'avoir et de faire, d'autre part).[39]

Ces choses sont à considérer le fait que la personne se dote progressivement d'une nature codivine par filiation spirituelle dans sa possibilité d'agir au monde matériel, conjointement à la nécessité d'une surnature non manifestable (complémentairement aphénoménologique). Et précisément, le devenir par filiation spirituelle ne se prête pas à sensibilité au sens expérimental du savoir scientifique, quand l'existence n'en est pas moins évidente en tant que connaissance déduite des progressions spirituelles. On ne procède pas autrement en physique pour déduire les effets de la gravité et ceux de l'électromagnétisme, alors qu'attraction et répulsion n'ont en soi aucune existence à investir en soi les propriétés physiques. Au travers les inclinations mentales répondant semblablement au supracontrôle de la psyché par l'esprit, l'ego de l'individu n'en continue pas moins son évolution à porter sur son environnement un bienveillant regard. Une disposition allant avec l'amitié du prochain et l'ouverture de conscience consistant à

39. Une meilleure compréhension de cette disposition peut ressortir de la figure et le texte s'y rapportant, page 149 du Cahier 4, Ontos, *Science métaphysique et codomaines*.

embrasser toujours plus de ce qui constitue pour chacun sa propre altérité d'être, justement pour cause de ce que son essence à permettre d'être prend sa source au niveau de la divine présence intérieure. Autrement dit complémentairement aux conséquences de faire avoir en raison d'un monde croissant substantiellement dans une disponibilité aux êtres.

Étymologiquement, l'amateur désigne celui qui aime. Le sens moderne a évolué jusqu'à opposer l'amateur au professionnel, ou au spécialiste. Subsiste le label de l'amateur: avoir des ailes à l'âme, jusqu'à découvrir de réfléchir par lui-même et en autodidacte au delà le socialement convenu. Cela advient de son élan passionné prenant appui sur la matière des frontières sociales, jusqu'à cultiver l'impartialité dans l'attrait éprouvé au contact de ce qui diffère en prolongement, ou ce qui complexifie la réunion des territorialités tenues pour séparées, au sens de précisément apercevoir les incomplétudes allant avec les particularités de ce que l'on considère doctrinalement dans les clôtures de l'institutionnalisé. Autrement dit, jusqu'à pouvoir penser librement par soi-même et non en vue d'une pensée unique visant l'isolement en des groupes de pressions formés en considération d'intérêts restrictivement partagés. En effet, nous ne nous y trouvons pas à sonder hors les frontières du déjà expérimenté. Pour une part non négligeable, nous nous y dépensons à l'encontre d'opposants cernant des particularités propres révélant des incomplétudes en partage. Ce sera la tangibilité technoscientifique en rapport à une nature naturée, à l'encontre des impondérables d'une nature naturante. Ou encore les religions à l'encontre d'autres clôtures dogmatiques à propos de Dieu, et les politiciens faisant de même entre eux à propos d'idéologies sociales. Dans ces conditions qui tiennent encore aux conditions héritées à maintenir les lois de la jungle (elles sont uniquement endiguées par des conventions sociales), l'amateur peut être rabaissé, discrédité, dénigré s'il empiète sur le territoire de ceux qui visent la cour des grands. Aussi, de faire bande à part dans ce contexte encore socialement tribal, l'histoire montre que l'amateur, celui qui aime ce qu'il fait de ne pas entreprendre quelque chose contre rémunération ou une honorabilité sociale, doit travailler solitairement, et s'il intervient, recourir à la stratégie particulière à l'office du candide, c'est-à-dire dans la neutralité du citoyen à part entière, pas complètement ignorant, mais suffisamment avisé pour n'être pas inconditionnellement admiratif de quelques mandarins du savoir, ni idolâtre d'un gourou ou de chefs religieux en quête de fidèles, pour cause d'une foi prenant sa source en esprit et des

croyances advenant du vécu intérieur. Bref à travailler avec d'autres en catimini, évitant tous les stratagèmes conduisant à *l'homme public*.

Pourquoi introduire cette page? Ce que nous recevons en prêt en même temps que notre vie incarnée —héritage, environnement matériel, corps et mentalité—, en représentant des moyens qui nous sont donnés pour réaliser notre vécu, sont appelés à se transformer, puis se perdre de nouveau à devoir rendre à terme les substances élémentaires de ce qui nous servit dans une adéquation des moyens. Si nous considérons notre vie dans la matière ainsi qu'un passage, une étape nécessaire aux progressions ultérieures de notre individuation intellective et spirituelle comme peut l'être la vie fœtale avant la naissance à permettre notre vie biologique, nous viendrait-il à l'idée de raccourcir ou mutiler cette vie fœtale dans le but de favoriser la venue de celle qui suit? Cette pensée de l'hindou BAHA AMTÉ peut prendre tout son sens pour saisir ce qui meut l'amateur: «*Une vie sans ascèse, sans confession, sobre, mais le cœur en fête pour cause de devenir pèlerin du temps comme témoin du divin…*». Sa place n'est conséquemment pas au Panthéon où reposent les hommes illustres.

Nous investir toujours plus, au lieu d'inhumainement trancher à exclure ce qui ne nous convient pas dans le moment, est à sublimer notre humanité. Par exemple, et pour illustrer le sens généralisable de ce que l'on montre, haïr l'amour-éros en croyant qu'il sera automatiquement remplacé par l'amour-agapè, paraît la poursuite illusoire des seuls moralisateurs. Ce n'est jamais de mutiler que vient le progrès. L'éros physique, la philia psychique et l'agapè spirituel représentent certainement trois aspects interfonctionnels du même amour exprimable au travers du corps, du mental et de l'esprit, jusqu'à se sublimer dans les expressions de la personne au travers de sa personnalité. Cela est à dire que de purs esprits, nous ne sommes pas. À chaque organisation donc, son langage, et notre organisation fondée sur les codomaines physicopsychospirituels mettant en rapport conscientiel le corporel, le mentalisé et une âme pour la fonction animique, ce qui passe par les trois façons d'aimer que représentent l'*éros*, la *philia* et l'*agapè* peuvent également prendre des consonances belles, vraies et bonnes, autant que circonstanciellement produire des dissonances laides, fausses et mauvaises. Les corps entre eux peuvent par l'intermédiaire du senti partager, se donner réciproquement, comme l'un des partenaires posséder l'autre depuis des violences. Tout comme les mentalités, par l'intermédiaire des qualités de l'intellectivement échangé, ainsi que les esprits pour ce qui est

des vertus à satisfaire des valeurs relationnelles, peuvent transfigurer la nature humaine, et conséquemment réfèrent à des moyens que l'on s'illusionne de nouveau à considérer au titre d'une finalité. Il y a complémentation dans le visé depuis chaque individuation. Le reste fait montre d'inhumanité, prend la rigidité de ce que la vie quitte, ou auquel elle ne convient pas. En définitive, **abstraire quelque chose du vécu ne saurait conduire la vie concrète**.

C'est dans un sens apparentable que l'animation de notre vie en amateur agit à l'identique vis-à-vis de toutes dépendances venant d'influences extérieures, et pas seulement à penser en se tenant éloigné et libre des langues de bois gouvernementales, politiques, académiques et d'église. Aussi autre est de réagir à s'opposer, autre le choix d'agir en considération de ce qui advient par différence à soi dans le but d'y trouver l'harmonie. C'est assez évident. Comme des influences sociales interagissent à faire croire dans les limites de quelque chose de particulier en vue d'asservir les indécis, il suffit d'examiner par exemple le rôle d'enfermement des religions, pour comprendre le sens de ce que l'on tente de faire apparaître ici. En considération de son action sur nous-mêmes, le témoignage du divin peut être constaté dans la vie d'autrui en correspondance à notre vie intérieure. Ce qui a plus d'impact que le témoignage indirect reçu étant asserté par les ambassadeurs à instruire les populations à propos de Dieu, en ce sens qu'Évêques, rabbins, mollahs et autres ministres religieux ne peuvent au cours des siècles transmettre que la seule nourriture spirituelle spécifique du premier âge. Une dérive manipulatrice y correspond, dresser les croyants les uns contre les autres en vue que progresse l'institution de laquelle ils tirent leurs avantages et salaires, quand la fraternité humaine, de n'être pas gauchie par des privilèges hiérarchiques institutionnels, est vécue naturellement par les croyants recevant leur mouvement de l'Esprit intérieur. Ces croyants là vivent sans soumission à se retrouver satellisés autour de la grandeur des précurseurs dont on veut partager l'héritage, seulement de les mettre sur un piédestal pour éviter les efforts d'embrasser l'expérience de devenir soi-même à leur exemple. Ceux-là qui se suffisent d'apparences partagées à propos des événements peuvent encore considérer, en tant qu'incidence de la part visible du vécu par d'autres, le témoignage d'actions divines, mais ce n'est alors pas dans une volonté de se mouvoir en considération de ces témoignages. À diriger encore le plus grand nombre des fidèles comme un seul, chacun ne peut aborder son devenir spirituel propre, au sens où ce n'en peut être que le prélude. Vrai, le fidéisme à l'un des éclaireurs de voies religieuses et spirituelles peut se rencontrer dans

l'approbation des fidèles à partir de dévotes reconnaissances, mais le moindre pas fait par la personne en direction du divin vient d'une motivation intérieure, même à trouver son écho en raison de l'éclairage fait sur des témoignages d'antan par l'intermédiaire d'instructeurs en glorifiant la mémoire.

L'intolérance est d'évidence au plan social plus destructif que la tolérance. De cultiver la tolérance, terme qu'on applique trop aisément au but de l'éthique, alors que ce n'en peut être que le départ, nous n'en sommes qu'à permettre ou accepter que des gens qui, individuellement, différent de vous, puissent aussi exister. De reconnaître le droit d'exister de qui diffère de nous peut finalement aboutir à accepter qu'il puisse en être de même pour nos propres différences par autrui, bien qu'à classer encore nos semblables sur une échelle des réprobations entre bons et mauvais, comme le naturaliste classe des oiseaux entre diurnes et nocturnes. Cependant que les différences individuelles représentent certainement la richesse que nous avons à saisir pour tenter de comprendre le grand puzzle des insertions individuellement lacunaires dans la complétude du tout. Et c'est de reconnaître cette richesse que, de la tolérante neutralité allant avec des clôtures communautaires, on accède à des relations socialement constructives. Si les sciences humaines se suffisent d'en constater le fait, le philosophe des champs aux prises avec le monde restant amateur au sens d'avoir des ailes à l'âme de réfléchir par lui-même, ne comporte-t-il pas dans son attribution de concilier autant les opposés en découvrant ce qui les surdétermine, que de dépasser les intolérances, les résoudre, afin de progresser au delà avec sagesse? Mais même dans cette acception, la tâche n'a peut-être pas de solution définitive en ce qu'elle peut ne convenir encore qu'à des circonstances. Examinons certaines solutions pour avoir été expérimentées, dans le risque de favoriser de nouveau l'une en particulier à la tenir pour universelle.

Devant l'immensité de la tâche, on peut, en raison de la beauté du geste, se trouver tenté de vivre la tribu patriarcale d'un LANZA DEL VASTO, ou en raison d'une autre obédience, choisir la vie monastique, c'est-à-dire s'isoler en communauté à s'entourer du meilleur à nous convenir, plutôt que la vie citadine mêlant le meilleur au pire de toutes les conduites humaines. Certainement le résultat visé communautairement est plus aisément atteignable en associant des compétences partagées à l'obtention d'un but commun. Reste que se plonger corps et âme dans la clôture d'une communauté ne peut que nous voiler à terme le dépassement toujours possible en continuité de l'effectué. À désirer viser une doctrine universelle fondée sur la pensée unique, il y a encore risque de se perdre dans une

volonté expansive, musulmane ou catholique, socialiste ou libéraliste, ou la tangibilité du savoir d'expérience dans son isolement du croyable. Nous nous retrouvons dès lors satellisé à ne pouvoir poursuivre en tant que personne humaine notre destinée personnelle en raison de notre altérité. Plus précisément, nous atteignons le stade de la sclérose à ne pouvoir progresser par delà toutes différences doctrinales.

Le vécu entre les murs d'une communauté refermée sur elle-même est assurément source d'émotions et de sentiments venant de vivre ensemble dans une meilleure harmonie qu'au dehors. Ce vécu là comporte des effets appréciables, mais à ne pas concurrencer ce qui advient complémentairement dans la dynamique du mélange des genres. Ce que l'on vit dans le giron d'une institution religieuse, de prendre d'inévitables nuances culturelles autour d'un foisonnement de traditions spécifiques est aussi source d'émotions et de sentiments d'attachement à louer une transcendance de façon autant particulière que scellée, immobilisée. Émotions et sentiments peuvent en cette disposition, cela est indéniable, nous aiguillonner un temps à vouloir entreprendre des efforts personnels en vue du dépassement des états de soi, mais à devoir se limiter au cadre du doctrinalement institué, fixé. Aussi dans ce cadre s'offrira à nous un jour ou l'autre l'entendement qu'il peut s'agir avec le giron communautaire d'un mirage nous donnant l'illusion d'une progression de soi, alors que nous n'évoluons plus que de façon satellisée sur une doctrine particulière. Dans l'arrêt des progressions linéaires au profit des satellisations de soi, on en vient d'autant plus aisément à confondre les moyens et le but. Comme pour la sapience —ce savoir restant vivant de ne pas académiquement séparer le croyable à nous mouvoir dans les limites d'un savoir d'expérience—, la sophia n'est pas évidente sans dépenser par soi-même au niveau de réflexions personnelles à propos de nos choix d'agir, en ce que ces choix sont libres non à viser l'autonomie, mais en vue de réussir l'apprentissage de notre libre-arbitre. Ils sont conséquemment à devoir dépasser des règles convenues dans l'examen des échéances historiques. Autrement dit à se suffire de regarder derrière soi pour avancer devant.[40]

Pour nous porter vers ce qu'il nous sera circonstanciellement possible d'acquérir et de devenir en réalisant le potentialisé en nous (le potentialisé à être toujours entendable sous forme d'idéaux examinés d'âme et en conscience), c'est le libre parcours d'une quête spirituelle personnelle qu'il

40. Voilà bien de nouveau un aspect qu'il importe d'entendre depuis la parabole du risque, en se retournant, d'être transformé en des statues de sel.

nous faut chacun mener à bien. Cependant que cette quête, même à passer en compagnie du mystique Jean de la Croix par *la nuit intérieure* invisiblement habitée, reste à promouvoir au grand jour le bénéfice du tout venant de prendre soin de son altérité comme de soi-même. Certes, en ce parcours linéaire et non plus satellisé, subsisteront les risques de commettre des erreurs, des fautes et encore parfois manquer de perspicacité à confondre dommageablement entre des moyens et le but. Durant l'instance performantiellement réalisatrice, nous évoluons linéairement à continûment dépasser les états réalisés de soi venant de regarder devant vers des perfectionnements, à l'image des continuelles remises à jour de nos représentations du divin en fonction de nos progressions. À nous émanciper de fidéisme à une religion particulière, il ne s'agit pas de sacrilèges envers une surnature. Même si notre progression peut être ralentie de devoir suivre un parcours en dents de scie, de ne plus nous situer sur une trajectoire satellisée autour d'une religion séculairement fixée à propos de Dieu, ce n'en est pas moins progresser avec la possibilité d'entendre ce que contiennent de meilleur toutes les religions. Ce qui est évidemment moins liminaire que de se satisfaire en la clôture d'une seule, même si en rapport à cette clôture l'esprit ne peut manquer d'être également à l'œuvre.

LANZA DEL VASTO, *Arbres d'automne*, 1965, dit: «*je suis l'unité vivante des éléments qui me composent*». Une réflexion valable à distinguer l'insécabilité de notre individuation représentant en soi l'aspect impartageable, de l'examen des éléments qui nous individualisent par rapport à autrui. En l'occurrence, il s'agit du corporéisé dans le somatique, du mentalisé dans la psyché et du spiritualisé par l'esprit. Autrement dit, cela de complexe à relier l'organisation de ce qui substrate notre individuation particulière et insécable. Mais c'est de même que les possibilités relationnelles de nos propres individuations sont immanquablement à devoir substrater l'organisation des réalités ne pouvant qu'être au superstrat de notre propre strate cosmique de réalité. En sorte que viser la réalisation de nos moyens d'être aux autres ne concerne encore que ce qui nous fait être en raison d'un superstrat, relationnel qui se pose certainement à de nouveau devoir être dépassé, s'il n'est que moyen d'être au tout. Entendons que c'est vis-à-vis de nos relations aux semblables, aux proches, qu'un temps plus sublime viendra pour chacun d'entendre en écho à Jean-Baptiste: «*Il faut que je diminue pour qu'il croisse*». À l'image de notre temps d'être dans les événements du monde, la vieillesse est aussi cela, l'alternance à s'effacer

pour faire place à qui vient avec son temps d'être particulier, dans une expression qui est tout à la fois renouveau et moyen de faire progresser l'effectué. Ne pas faire ombre depuis ce que nous sommes devenus à la lumière qui vient, reste un don pour la personne qui est sans doute aussi essentiel que le patrimoine de sagesse auquel participe le pèlerin de passage sur Terre et qui la quitte à ne pas effacer les traces de ses propres pas.

> D'où la condition d'un devoir de réserve à permettre à autrui de s'exprimer en continuité, de s'effacer devant lui sans effacer les traces de nos pas. Que l'on dise du mal ou du bien de quelqu'un, de même d'une religion ou d'une institution, plaçant en exergue des erreurs et des réussites, des fautes et des errements au côté de progressions effectives, est mettre en scène sur la place publique ceux dont on parle. Quel que puisse être ce que nous rapportons en bien d'eux, ce ne sera encore qu'à pouvoir alimenter les salons mondains. Le progrès spirituel de soi est intérieur et personnel: il n'est certainement pas institutionnalisable. Aussi l'amateur, non pas considéré péjorativement dans le dilettantisme attaché à celui qui, faisant l'expérience de penser par lui-même sans les béquilles mentales à s'appuyer sur le savoir du spécialiste, mais en tant que personne aimant son altérité jusqu'à ne viser les particularités de soi qu'en rapport à l'insécabilité du tout, se doit de considérer en phase l'effacement de lui-même pour comprendre l'autre. Saisir la sève vivifiante de cette disposition est aussi, tout en se tenant éminemment présent, à devenir extérieurement silencieux, pour mieux faire une place à celui qui vient.

Le mécanisme de corruption est commun aux institutions et aux individus. Covalent des altérations individuelles et citoyennes, le principe des dégénérescences semble tout à fait naturel à permettre d'épisodiques adaptations corrélant de nouvelles progressions sociales avec celles de nouveaux individus. Aussi prendre conscience de la nature de tels aspects négatifs à permettre une continuité positive des réalisations de l'encore potentialisé n'est pas à devoir les bannir. Et rien ne nous oblige à choisir de changer autrui et le monde pour éviter d'avoir à progresser soi-même. Comme rien ne nous contraint de trouver le courage d'évoluer en agissant sur notre nature profonde, sans renoncer de participer activement des progressions de notre environnement depuis une conduite de soi examinée en son âme et en conscience?

Étudier pour le seul ornement d'une intellection bien faite, se suffit d'incorporer quantité d'informations sans les relier significativement. On

reste alors persuadé acquérir du savoir, quand ce n'est que vaine information à ne pouvoir croître sans le fruit de la réflexion. D'où l'embonpoint de l'intellect de ceux qui n'ont pour seul talent que de faire miroiter des succès élitistes passant par les œillères à ne regarder que les plus faibles. Et pourtant tous ont la même place et même valeur au regard de l'absolu et l'infini, le même droit d'être, d'avoir et de faire au monde. Aussi ne serons nous jamais assez prudents: ne nous arrêtons pas dans notre jugement. Une réflexion bornée, délimitée, ne peut qu'avoir dans son champ l'illimitation.

On ne saurait expliquer aisément ces faits. Toujours est-il que plutôt qu'exclure des présupposés aux fins d'une cohérence mentale restreinte à des préférences particulières, toutes les significations du premier niveau qui viennent d'être différenciées en opposition restent à concilier pour pouvoir structurer des significations tenues à plus de hauteur en vue d'apercevoir des effets nouveaux s'ajoutant à ceux qui adviennent d'examiner les causes indépendamment les unes des autres. C'est le rôle de la systémique.

Chapitre cinquième

Pour mieux accepter l'autre dans sa différence et les défauts du monde en cours de perfectionnement

> C'est une sotte présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable
>
> MONTAIGNE

> J'ai quitté l'Europe en 1954 étant chrétien, je suis devenu hindou et je deviens bouddhiste sans cesser d'être chrétien et hindou.
>
> Raimon PANIKKAR

Avec la pensée philosophique traversant les générations, il faut bien que des gènes appartenant aux philosophes de l'antiquité hellénique, notamment jusqu'aux néo-platoniciens, réapparaissent épisodiquement. Distinguant entre moyens et fins, ne pouvons-nous apercevoir semblable disposition que celle relevée par MONTAIGNE à juger du vrai et du faux, mais cette fois dans une application de notre jugement à ce qui paraît bien et mal de faire? Il nous a été donné d'apercevoir que tout comme en épistémologie, ce ne peut être en fin de compte dans l'éthique que sotte présomption de dédaigner et condamner l'autre en appliquant l'étiquette ‘mauvais’ sur ceux qui ne nous semblent pas les meilleurs.

Il est reconnu que le faisceau de notre conscience vigile dépend de nos intentions à participer du monde, et conséquemment aussi pour ce qui est

de notre savoir à propos du monde. Ce qui n'empêche pas de considérer doctrinalement l'épistémologie comme étant neutre, en toute indépendance de ce que l'on vise à exploiter notre environnement. C'est dans cette disposition que présentement notre conscience progressivement acquise des états réalisés du monde, pour s'améliorer continûment, repose sur une organisation psychique en état d'assurer des performances extérieures, mais à ne pouvoir regarder simultanément les variations physiquement métamorphiques à notre extériorité, en corrélation introceptive d'une existence spirituelle responsable des archétypes décidant des potentialisations de ce qui devient et acquiert à partir d'activités idoines. Ce contenu endocosmique est alors déclaré fictif dans une focalisation extraceptive basée sur la preuve du senti, quand l'entendement fondé sur des aperceptions endocosmiques complémentaires, arrive de façon telle que la subsistance de ce que l'on perçoit des transformations extérieurement substratives nous communique à l'encontre l'idée que sont illusoires les apparences du phénoméniquement manifesté aux sens (concept indouiste de *Maya*, repris dans le bouddhisme, et aversion pour le corporel dans le christianisme). Selon qu'on regarde à favoriser des endoceptions ou des extraceptions, dans les deux cas, cela qu'on éprouve conditionne notre objectivation consécutive de l'aspect fictif du tenu à l'opposé. Il nous faut donc bien conclure que cette disposition d'exclusion infère avec le principe de représentation dualiste de nos concepts, et par contrecoup, admettre l'orientation de nos représentations dans un étroit rapport aux actions entreprises dans le libre-arbitre de soi. Aussi est-ce incidemment à faire que le vrai et le bien ne sont pas intrinsèquement séparables du faux et du mal. Dans la divergence des croyances et des savoirs à propos du réel, nos activités seront jugées nuisibles ou favorables, illusoires ou objectives selon ce que l'on décrète être vrai ou faux en rapport à nos buts qui sont étroitement dépendants des représentations que l'on se fait du monde.

Lorsque notre inspiration devient psychospirituelle, après que soit réalisé notre substratisation physicopsychique, nous commençons de pouvoir agir n'étant plus téléguidé depuis des automatismes acquis en réponse aux idées reçues favorisant exclusivement l'immédiat en rapport avec la satisfaction environnementale de nos besoins. C'est alors que nous apercevons chacun en son âme et en conscience que notre investissement au présent à des conséquences pour l'avenir. De nouveaux choix peuvent dès lors germer jusqu'à tendre l'autre joue en réponse à une gifle reçue, plutôt que rendre coup pour coup, ou de donner la moitié de notre manteau aux nécessiteux, plutôt que leur prendre même ce qu'ils ont. Et dans cette circonstance, pour

n'avoir pas à juger par lui-même de ses actes, untel obéira ou refusera d'obtempérer aux prescriptions morales de telle religion particulière, préférant appliquer ce que prescrit un État de droit, même s'il arrive encore d'en contourner le sens pour obtenir plus pour soi et ceux qui nous sont proches que pour les autres, autrement dit à défavoriser ceux qui sont étrangers à notre clôture culturelle et religieuse.

Cela arrive pour cause de ne pas en juger d'âme et en conscience. Or précisément, c'est par exemple pour ne pas suivre sans discernement en tant que juif les prescriptions de sa religion, que Jésus avança spirituellement à pas de géants, jusqu'à pouvoir enseigner efficacement à propos dans le contexte de son époque. Peu importe que nous le considérions en tant que prophète de Dieu ou son divin avatar, l'essentiel est présentement d'apprécier sa relation au monde en ce qu'elle est susceptible de servir d'exemple pour d'autres qui entreprennent leur propre accomplissement divino-humain, en ce que celui-ci arrive à aimer son prochain, de répondre à l'injonction de se perfectionner à l'image de l'intemporelle constitution du Parfait. Une disposition qui impose de s'émanciper de traditions lorsque celles-ci sont suivies à n'être plus bénéfiques en rapport aux circonstances évoluant dans le temps. Par exemple avec le sabbat fait pour l'homme en une époque où le travail s'imposait à exploiter les forces humaines sans jour de repos hebdomadaire, en perpétuer la tradition jusqu'à considérer sacrilège d'entreprendre durant ce laps de temps la moindre chose, par respect commémoratif, renverse les conditions: c'est l'homme qui devient dogmatiquement fait pour sacraliser le sabbat. De même pour l'agneau devant être rôti et en aucun endroit bouilli (par exemple autour de la broche), ou des miettes de pain levé qu'il faut rechercher dans toutes les pièces de l'habitation afin de les jeter dehors. Où se tient la spiritualité en de telles opérations? Ces exigences ne peuvent qu'édulcorer l'expérience personnelle du libre-arbitre dans la stagnation des croyances d'une façon semblable bien qu'opposée à ce qui a lieu pour les savoirs d'expérience. En effet, si les croyances arrivent en vue de fixer une fois pour toutes nos idéaux à ne pas remettre en jugement d'âme et en conscience la valeur de nos actes en des rapports circonstantiels, les techniques, la santé du corps et sa maintenance vitale, de même se contredisent à varier entre les époques de suivre inconsidérément les dernières découvertes. Par exemple, dans l'enthousiasme qui succéda à la découverte de la radioactivité, on en mettait partout, jusqu'à vendre en pharmacie des eaux radioactives. Maintenant nous assistons à une disposition contraire: l'ennemi numéro un est devenu la radioactivité. Académiquement pour les savoirs, l'éventuel bienfait des

usages n'est pas dans la découverte. Et en religion, force nous est faite de réexaminer nombre des prescriptions qui désarçonnent pour cause d'apparaître obsolètes, dès que l'on tente aujourd'hui de les appliquer à la lettre.

Les conditions de croire et de savoir paraissent dès lors au mieux d'être fonctionnellement reliées. Ne pas se laisser extérieurement déterminer par les événements pour cause de ne plus nous suffire de vivre sans qualification au niveau seulement vital des conditionnements corporels ne visant que les seules propriétés physicochimiques, imposa de se déterminer mentalement afin d'agir selon le critère des bénéfices retirés à décider entre essais et erreurs, jusqu'à former notre expérience dans la maîtrise de notre environnement matériel. Les propriétés physicochimiques organiquement vitales et les qualifications mentales pour agir sur notre environnement ayant progressées sur bien des millénaires, commence la nouvelle étape complexificatrice, celle des vertus se surimposant aux activités qualifiantes, la qualification ne comportant en soi que le choix des moyens réalisateurs, aucunement le vecteur de son mouvement. D'où la spiritualisation à ne pouvoir se réaliser semblablement que durant les prochains millénaires, en ce qu'elle advient pour cause d'être potentialisée dans la nature humaine, arrive à surdéterminer l'encéphalisation s'amplifiant dans le règne animal, présentement jusqu'à l'*homo sapiens*. Une nouvelle étape, donc, n'intéressant plus les propriétés matérielles et les facultés psychiques, mais bien de décider de nos actes selon des critères valoriels entendus depuis des dispositions spirituelles intérieures.

Après ces étapes de somatisation et de qualification dans les progressions du vivant, nous aurons donc prochainement à considérer ce qui en continuité sera encore à nous émanciper toujours plus d'une causalité réactive selon le hasard à être spécifique de la seule maintenance des états advenus dans la substantialisation exocosmique, et donc envisager à l'opposé des substrats, de nouvelles phases d'intégration par entendement endocosmique allant avec des réalités superstratiques. Car si l'étape spirituelle dont nous parlons se pose en amont de l'organisation physicopsychologique préalablement effectuée et poursuivie à permettre la fusion fonctionnelle entre des codomaines complémentaires, rien ne montre qu'elle puisse être ultime. De même avec l'intégration de la psyché à l'esprit qui lui est intérieur comme la psyché l'est au corps, rien ne permet de conclure que c'est là atteindre le seuil d'une existence à ne plus devoir s'appuyer sur le principe de substantialisation.

Comment significativement enrichir la compréhension de cette progression constatée *de facto* entre des codomaines de réalités devant surdéterminer l'évolution des espèces, par exemple à dépasser DARWIN, MENDEL et QUATREFAGES? Si exprimer des faits dépend des progressions langagières, il est évident que «*faire la volonté de mon Père qui est aux cieux*» n'a pas le même sens aujourd'hui qu'hier d'être textuellement traduit de l'antique araméen dans une langue moderne. Ce qui décide du niveau dialectique dépend de ce que l'on en saisit en tant que signification du dit en rapport à des faits et des valeurs de faire. Ou plus exactement, ce que nous catégorisons des scènes et des événements du monde est en grande partie dépendant de l'état de nos conceptions, ici et maintenant, dont l'expression passe nécessairement par un niveau de complexité langagière évoluant au cours des siècles. Il paraît dès lors aller de soi que c'est à nous émanciper du carcan de nos convictions que nous apercevons que nos conceptions dépendent de ce que nous tenons comme valeur de faire et vertu du fait, en rapport à des qualités et la possibilité de nous qualifier en des moyens de faire, auquel tiennent les états déterministes du préalablement réalisé à établir les propriétés matérielles dans le parcours processuel tenant au principe de faisabilité en rapport à des degrés d'effectuation.

C'est en effet de faire avantageusement et en pratique la démonstration de tel cas réalisé, pris parmi plusieurs moyens d'obtention, que nous décidons d'agir qualificativement en raison de valeurs poursuivies à l'obtention d'un but. En sorte que telle valeur d'action représente une disposition vectorielle à pouvoir **viser une fin susceptible de ressortir de moyens qualificatifs différents,** étant considérés égaux en termes d'efficacité. Bien que le degré inventif de celui qui se qualifie suppose l'indéfinition des possibilités inventives, son choix des moyens ne vise qu'une économie réalisatrice, pas l'intention que sous-tend une valeur se posant à l'obtention d'un but. Il devient évident que telle qualification retenue à l'obtention d'un but, l'est dans son application à des variantes limitées aux détails énoncés à en rendre compte dans l'économie des moyens. Choisir en son âme et en conscience de tendre l'autre joue, partager son manteau, ou faire la volonté d'untel, ne concerne aucunement une dépense en termes d'efforts intellectuellement qualificatifs, mais des luttes en esprit, même si l'esprit est supposé pouvoir fusionner en une seule identité individuée investissant un complexe fonctionnel entre la fonction qualificative et la fonction vertualisatrice. Ainsi, pour revenir à des codomaines irréductibles dans les réalités participatives du réalisable, c'est de rester dans ce cadre spécifique de la facilitation écogénique, que de multiples aspects actantiels peuvent

être envisagés dans les moyens devant assurer la fin attendue. Telles sont les réactions physicochimiques, les rétroactions biologiques, les actions mentales…, les proactivités spirituelles.

Au niveau évolutif d'une relative indépendance présente entre corps, mental et esprit, l'activité ne peut être représentative d'une suridentité synthétique. C'est à corrompre l'idée qu'on se fait des moyens d'obtention en vue d'une fin attendue en référence de notre continuum des pluralisations quasiment indéfinies en individuations interdépendantes mises en relation complexificatrice de réalisation. Seule une surnature divine échappe à cette disposition, en tant que perfection donnée sans origine dans le cadre de la spatiotemporalisation propre au continuum des multiplicités individuantes d'être, d'avoir et de faire. D'où les illogismes d'appliquer les prédicats d'invariabilité, d'absoluité et d'infinitude à notre immersion dans la nature du perfectible. Mais s'agit-il d'une indépendance foncière de la multiplicité quasi indéfinie des individuations dans leurs possibilités individuantes? Et encore plus profondément, le but au travers de moyens processuels de perfectionnement vise-t-il à s'en sortir soi indépendamment de tout autre, dans une indépendance de l'existentiellement Parfait par constitution originelle ne passant complémentairement pas par une instance performative de réalisation? Autrement dit, et afin de recevoir autrement les données du propos: l'activité perfective est-elle afin de progresser à supprimer le substrativement donné à perfectionnement au travers ses états transitoires dans le principe de transformation, pour atteindre la finalité visant l'unité insécable du tout à partir de la totalité individuée?

> Le penseur dit objectif paraît suspendu à l'interprétation mentale qu'il fait d'être présent au monde perçu étant spatiotemporalisé. Ce qu'il observe n'est pas lui-même, mais les transformations du monde dans la séparation entre l'observateur et l'observé. Pour le pèlerin du temps développant parallèlement son aperception supramentale à l'esprit, ce ne peut être la route qui se déplace sous les pas qu'il fait à pénétrer le monde, c'est lui qui progresse au fil du temps qui passe. Aussi la voie qu'il poursuit en vue d'une finalisation épuisant les potentialités de perfectionnement peut bien être en permanence formée d'éléments métamorphiquement impermanents, pavée de choses bonnes et mauvaises, bordée de vrais ou faux décors, parsemée d'échecs et de réussites, ce n'en est pas moins le sujet qui fait le voyage en vue d'être. Dans le sens où l'expérience qu'on en retire est initiatique, nous avons à rester à l'écoute de cet environnement changeant depuis toutes sortes d'oppositions, de contradictions, d'antagonismes et de conflits, d'hostilité et d'amour, de dissonances et d'harmonies,

> pour apprendre à le connaître intellectuellement, certes, mais à pouvoir en corrélation ‘réfléchir’ notre entendement du but poursuivi, cette aperception complémentaire du perçu advenant de spirituellement méditer sur la surnature d'une divine immanence par existence endocosmique.

À passer par l'instance de perfectionnement réalisatrice du potentialisé, il s'agit bien de considérations temporelles à faire être. Au contraire de la spatialisation, rien de ce que nous y entreprenons en rapport au temps qui passe apparaît petit ou grand de considérer quelque chose en tant qu'exception isolée, ou de l'apercevoir comme élément d'autre chose; donc à n'avoir en soi pas de réalité comparativement mesurable. Exactement comme l'apparence de tangibilité des objets matériels repose sur une dynamique physiquement ondulatoire et quantiquement infracorpusculaire à ne pas avoir en soi une tangibilité matérielle, la conduite de soi dans l'expérience personnelle et personnalisable du libre-arbitre à participer du monde des manifestations duelles prend sa mesure comme investissement endocosmique d'un cheminement vers une existence unicitaire, de sorte complémentaire des indéfinies possibilités individualisatrices d'être, d'avoir et de faire.

Ce préliminaire étant posé, venons-en maintenant à ce qui peut rendre compte de ce qui est annoncé avec le titre du présent chapitre.

Au niveau de la faisabilité du Cosmos, le plus ancien texte du monothéisme expose que le Démiurge, à l'origine du monde, sépara le jour d'avec la nuit, le haut d'avec le bas, le vide du plein, et qu'à la fin, il vit que ces conditions *suffisaient* (que le principe de dualisation à la base des possibilités d'hétérogénéisation suffisait à permettre une potentialité indéfinie à pouvoir réaliser la diversité). Sans énumérer chaque dualisation créatrice, il est un fait que la Genèse n'en exclue aucune. Ce serait sans cette disposition faire que le principe de création puisse ne pas advenir entièrement de la créativité divine. Jusqu'aux anges et l'humanité préoccupés de ce qui a, est et se fait, comment tenir que si parmi toutes les créatures ontologiquement générées en existence, du fait que certaines sont jugées agir bien quand d'autres le sont de mal agir, toutes pourraient n'être pas créatures de Dieu? Au prix d'un effort mental d'adaptation à en saisir l'esprit au détriment de la lettre, c'est à surdéterminer l'antiquement écrit que l'on peut dans l'époque présente et d'autres restant à venir, concevoir adéquatement que le principe de génération en existence introduit dans sa translittéralité ce qui paraît

significativement nécessaire aux possibilités métamorphiques de faire être et avoir ultérieures dans le principe de transformation. En définitive, semblable cohésion conceptuelle, d'éviter l'erreur épistémique de référer au seul principe de transformation allant avec la preuve d'expérience, sans aussi son complément, le principe de génération, permet de tenir compte de l'axiome précisant que ce qui est, a et se fait au monde ne peut advenir du néant.

C'est dans ce contexte que nous agissons au monde en tant que des êtres de nature mixte. Une nature tout à la fois conditionnée et inconditionnée à permettre l'expression de soi dans le libre-arbitre qui relève du principe des possibilités génératrices, en vue de réalisations qui relèvent quant à elles du principe de transformation. Notre individuation, pour ne pouvoir être aséitiquement fondée, ne peut exister sans cause première. Par suite elle advient abaléitiquement à cause d'au moins un autre être, cependant que cela ne se peut qu'à se trouver fondé sur une antériorité préalablement existentielle à ne pas dépendre du principe de causalité spécifique des transformations métamorphiques. Et ne devenant dans l'aléthique d'abaléité spécifique de l'instance performative **qu'en raison d'autres choses,** de ne pouvoir étant fondé sur nous-même, c'est-à-dire sans emprunter à notre environnement les substrats de notre individuation, nous devenons également en raison d'effets attendus qui ne nous appartiennent pas, de relier notre entendement du potentialisé, à des moyens processuels de réalisation. C'est dans la conscience de cette circonstance, qu'à introduire la sophia par laquelle on entend l'art de choisir sagement de participer du monde en cours de réalisation, l'élevant, le soignant, l'aidant en même temps que nous nous élevons nous-mêmes, nous avons le précieux conseil d'HIPPOCRATE, si bien mis en pratique en certaines communautés de l'Inde: «*Avant tout, ne pas nuire*». D'où la conséquence logique: en vertu de quel privilège je pourrais m'octroyer le droit de décréter qu'untel est nuisible et untel bénéfique puis, fort de ce préjugement, condamner l'un au profit d'un autre? Ce faisant, je serais à m'octroyer un libre-arbitre que je refuserais à mon semblable.

L'activité diversifiante est nécessaire à l'instance de réalisation du monde. C'est dans ce contexte que nous apprenons continûment à qualificativement agir entre l'entendement d'une proactivité spirituelle et la pratique d'une réactivité physique. Hors cette proactivité d'entendement spirituel n'est aucunement à dire que ce qui m'est bénéfique (ou qui l'est indirectement à ce dont je profite: ma communauté culturelle) est en soi ce qui est bien, et

mal ce qui est à me nuire. Tout le pragmatisme sophiologique paraît tenir à devoir dépasser ce cadre.

ARJUNA contemplant le champ de bataille relevant des tragédies de notre rapport au monde extérieur vit qu'il combattait des frères, des membres de sa propre famille humaine. Et il conçut de cela l'entendement venant de la réponse intérieure de son dialogue avec KRISHNA. Réponse que l'on peut ainsi résumer: comme bras armé, acteur des tragédies sur la scène du monde, il pouvait, dans une ultime communion, offrir son acte en tant que sacrifice fait à Dieu, ou, s'inscrivant dans le rôle du sacrificateur que l'on connaît en toutes les religions d'autorité, en tant que ce n'était alors pas lui qui allait tuer des membres de l'autre camp, cousins, anciens et jeunes, tous frères, mais en fin de compte DIEU au travers de lui, dont il se fait l'instrument, ou le médium, pour réaliser une œuvre qui ne lui appartient pas en propre. Voilà la motivation en l'une des étapes sur le parcours de la spiritualisation de soi. Cette étape-là introduit pour l'acteur se produisant sur l'une des scènes du monde **l'éveil le conduisant à agir autrement qu'à être le bénéficiaire de son activité**. Mais il y un grand nombre de degrés dans l'engagement à réaliser la destinée: nuire pour nuire; rendre dent pour dent et œil pour œil; aimer également l'ami comme l'ennemi, et dans ce cas pouvoir encore châtier un proche tout en l'aimant, *pour son bien*, ainsi que font des parents envers leurs enfants chéris. Dans ces variantes allant avec des moyens contraignants, ne pouvons-nous pas déborder, jusqu'à aller à l'encontre de ce qui fait être l'autre dans la diversité des volontés particulières aux choix de chacun, donc, en fin de compte, encore nuire? Il y a conséquemment encore le choix de ne pas intervenir, de laisser faire. Mais cela peut de nouveau être en connaissance de cause, comme dans ignorance des résultats prévisibles et, en fin de compte, aussi la possibilité de rester dans l'expectative d'une absence de résultat coïncidant au non-agir.

Ce n'est donc pas là une fin qui serait d'agir sagement dans la responsabilité de soi, puisque le non-agir est encore une disposition examinable dans ses conséquences nuisibles ou bénéfiques. Que nous reste-t-il? Assurer notre participation du monde en tenant qu'en termes d'événements, nuisances et bénéfices représentent des moyens qui ne sont pas la fin. C'est alors à juger la conjecture examinée d'âme et en conscience pour être **circonstanciellement** le meilleur, le plus vrai et le plus beau auprès de tous en général, comme envers chacun en particulier. Autrement dit, c'est le mouvement de soi dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et dans l'expression la plus belle qui nous élève au dessus le fait d'avoir à discriminer entre le bénéfice profitant à soi, par rapport à celui qui profite à

notre altérité. Dès lors c'est d'apercevoir l'unité du tout par delà la séparation dans la totalité, que nous considérons, dans le contexte des réciprocités, le suprême but qui est à viser une non séparation intrinsèque.

Se qualifier au monde implique le choix inventif en de multiples moyens réalisateurs. De même nos intentions passent par la décision personnelle, au contact de l'esprit, de choisir entre de multiples valeurs d'agir. Usant de tels moyens réduits aux capacités en des facultés acquises, nous restons tenus à des résultats locaux. Travailler aux besoins immédiats et futurs de notre monde est une belle œuvre qui devrait faire l'objet de toute note attention et elle nous appartient. C'est précisément en cela qu'elle n'est pas la plénitude à pouvoir satisfaire le Plérome. L'autre facette est de servir d'intermédiaire à pouvoir manifester Dieu ou ses anges. Et ce ne peut être semble-t-il que dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et de façon la plus belle que d'âme et en conscience la personne, en tant qu'acteur sur le chapiteau du théâtre de l'Univers, reste toujours libre d'interpréter au mieux la pièce de tout temps préalablement écrite. Son acte personnalisé autant que circonstancié est fondamentalement à distinguer de celui du robot ne pouvant que répondre à une programmation pour son activité. En toute logique métaphysique, en tant qu'être s'exprimant sur la scène du monde, la personne ne peut recevoir son libre-arbitre que d'un Être suprapersonnel dont l'existence est à ne pas dépendre d'autres êtres. Et c'est à y répondre que l'on peut devenir les médiums d'activités superstratiques ne nous appartenant pas.[41] C'est à rendre compte que dans ce monde en construction, à compléter les lois qui régissent les choses, la qualification des êtres incarnés ne peut que progressivement répondre à l'esprit qui, lui, est complémentairement libre de se situer à l'opposé du déterminisme matériel.

L'organisme physiologique, bien que vivant, reste soumis aux lois de la physicochimie pour sa vitalité, et donc aussi ses moyens d'animation. Pour cette organisation somatique, les chocs et accidents avec l'environnement matériel sont essentiellement réactifs, entraînant de cause à effet des conséquences directes, bien que souvent réparables en raison d'une vitalité interne. Lorsqu'au cours de la vie la psyché devient de moins en moins dépendante de l'organisme corporel basé sur la vitalité conditionnant les

41. Pour exemple de médiumnité, en premier JÉSUS, et à sa suite Maître Philippe de Lyon, Bruno GRÖNING qui servirent, chacun à sa façon, d'intermédiaires aimant aux guérisons par la foi de ceux qui les sollicitèrent.

échanges physicochimiques avec l'environnement, il n'en est plus de même: les rapports à l'environnement matériel deviennent rétroactifs. C'est alors ce sur quoi se fonde l'humain afin de progresser dans son phylum spécifique. Les événements du monde qui ont un impact en tant que chocs, stress, conflits au niveau corporel, sont maintenant proportionnels entre leurs effets corporels et les effets accompagnant la manière que nous les recevons à nourrir nos représentations, dès lors que l'interprétation psychologique de notre vécu aboutit sur des concepts. Grâce à l'activité cérébrale, le filtre mental n'est plus neutre à passer par des perceptions. Cependant qu'au niveau de la vitalité des synapses, si ce ne s'agit déjà plus d'une réaction purement physique, ce n'est pas encore la libre activité psychique, mais un domaine mixte intermédiaire relevant de lois physicopsychologiques ayant des effets psychosomatiques. Voilà le point de départ des potentialités humaines advenant maintenant à participer d'une supraorganisation associant les trois codomaines complémentaires entre eux à pouvoir réaliser le potentialisé. Le complexe physicopsychospirituel commence à se dessiner jusqu'à rendre compte de la nature humaine dans le règne animal. Dès lors, si le substrat de complexion physicopsychospirituelle est à permettre la relation personnalisée de la personne au monde depuis son libre-arbitre, c'est à se surimposer au complexe organique réalisé en ces trois codomaines. Bien qu'encore non pleinement fonctionnel, il s'agit de prendre au mieux conscience de ce qui commence à surorganiquement s'élaborer. Ce qui fait que nous avons à considérer en rapport à une supraréalité physicopsychospirituelle la nature naturée naturante de notre individuation psychique, comme le mixte susceptible de relier la nature naturée du corporel, à la nature naturante de l'esprit.

L'incidence rationnellement gnostique de la disposition qui précède, en s'éloignant de la représentation scientifiquement académique présentement enfermée dans le matérialisme et en opposition dogmatique aux croyances religieuses pour lesquelles des efforts ne sont dépensés qu'à préserver les fondements religieux auprès de reliques consacrées par d'anciens témoignages alimentant un fidéisme se trompant indéniablement d'objet, peut déjà se justifier au plan psychospirituel de ce qu'aurait dit très simplement A. EINSTEIN: «*l'emploi de notre vie s'apparente à l'usage de la bicyclette, il faut avancer si nous voulons conserver notre équilibre*». C'est d'appliquer semblable recommandation à transformer continûment notre sapience ne séparant pas l'expérience du croyable, que se façonne notre *équilibre* en de libres choix d'agir.

Durant l'instance performative de réalisation cosmique, nous pouvons efficacement nous fixer des règles de vie élaborées à concilier libertés intérieures et gouvernements extérieurs, assortissant par là les ailes de notre âme aux chaînes de notre corps. Mais c'est aliéner l'esprit que d'en rester à ce niveau. Le monde change continuellement de répondre à transformation. Les choses évoluant, c'est aux fins d'agir sagement que nous avons à soumettre chaque circonstance de la vie aux moyens que nous avons de réfléchir sur le moment à partir de continuellement remise à jour de nos concepts au fur et à mesure du vécu. Autrement dit, de reconsidérer constamment d'âme et de conscience les acquis à pouvoir établir nos choix d'agir en situation, au fur et à mesure des progressions de notre entendement à pouvoir réaliser ce que nous tenons sur le moment pour idéal. En effet, si l'esprit n'est pas libre des règles que l'on se fixe pour se faciliter la vie de n'avoir pas à remettre en cause jugeante nos concepts et notre conduite à vivre de nouveaux événements, la routine guette nos agissements, entraînant la sclérose en nos moyens d'être, d'avoir et de faire.

Pour tendre à m'éveiller dans le champ des accomplissements progressifs formant le monde, de quelle bataille je peux couronner personnellement ma vie pour rejoindre tant de faits courageux redevables à d'autres êtres? La responsabilité en cette disposition reste que le moindre acte individuel peut avoir circonstanciellement des conséquences nulles à immenses, attendu que la moindre action est tout à la fois bénéfique par certains aspects, maléfique par d'autres. D'en être conscient, est-ce une raison suffisante pour s'abstenir d'agir à titre personnel? Dilemme allant submergeant des crises de conscience face aux décisions de se heurter au monde. Participer de la construction au plan social, intellectuel, religieux, politique ne se peut sans porter atteinte ou détruire l'exacte contrepartie institutionnalisée au passé en ces domaines. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en l'occurrence il s'agit d'aspects périssables. L'erreur étant humaine, est-il logique pour s'en préserver de renoncer à apprendre d'expérience? L'erreur tout comme la faute sont humaines, et l'on ne peut s'en garder qu'à renoncer aux progressions de soi. Ce renoncement ne peut être la bonne réponse. La bonne réponse est certainement de continuer d'apprendre, de poursuivre notre progression, sachant qu'en raison des lois régissant le processus des progressions, des transmutations positives dans le temps qui passe résultent en fin de compte autant des fautes et des erreurs, que des réussites, puisqu'il s'agit de moyens processuels, non du visé dans la finalité.

Dans la pratique particulière à l'instance performative réalisant le potentialisé à l'Univers, puissances et pouvoirs s'affrontent. Des charges de potentialités

autant que des états inertiels du réalisé changent constamment de destinataires (ce sont les agents individués de l'activité en des réactions physiques, actions psychiques et proactions spirituelles). La plus petite force physique, le plus minime effort mental et le moindre quantum de lutte spirituelle ne sont possibles que comme conflits, oppositions, transgressements de l'établi au niveau du subsistentiellement en cours de réalisation. Mais cette inévitable disposition à l'exocosme se trouve inévitablement obéir aux complexifications en instance de réalisation. C'est donc aux racines de l'âme humaine, en ce qu'elle est portée par l'esprit divin sur des horizons intérieurs, que se situe la paix et l'harmonieuse unité où rien ne se meut selon des oppositions en puissance et divergences de pouvoir.

Les trois modes d'expression du matériel, du mental et de l'esprit s'avèrent contractuels entre eux dans la faisabilité du monde. Ils sont chacun basés spécifiquement sur trois sortes d'énergie, de travaux, comme de réalisations. De nouveau, cela se pose à concevoir que la qualification psychique, médiane à investir dans la réalisation exocosmique des potentialités existentiellement endocosmiques, puisse assortir des puissances physiques à des pouvoirs spirituels, pour autant que nos mobiles d'agir en ces domaines restent libres du fruit de l'action. Notons bien que le véritable détachement (véritable en ce qu'il diffère de l'indifférence), conduit par là autant le succès que l'échec, puisque, afin que l'œuvré et l'œuvre n'asservissent pas l'être agent, le succès dans son accomplissement au monde extérieur advient comme étant compensé par la notion d'échec dans l'expérience, et réciproquement, comme autre face intériorisée du même, par des réussites.

Vis-à-vis de nos actions personnelles entreprises à notre altérité, déjà, le fruit qui en advient ne nous appartient pas. Il importe que le bras armé ne soit pas victorieux aux fins de lui-même, que le vu et possédé par suite d'efforts intellectuels ne soit pas considéré en mercenaire de soi au plus offrant, et que nous luttions d'âme et de conscience avec courage pour ne pas se soumettre, autrement dit ne pas spirituellement abdiquer à l'une des multiples formes donnant un masque à l'esclavage.

Peut-on rester en paix, serein au dedans de soi sans dépense substrative de soi au monde à viser des réalités superstratives? C'est un constat: différentes sortes de dépouilles et d'enveloppes nous servant un temps de moyens couvrent les champs terrestres de carnages et d'hécatombes laissant leur empreinte dans l'histoire. Mais la chose advient de conjointement pouvoir entendre que notre vie devient immortelle par le moyen des dépenses de soi nous approchant progressivement d'un monde finalitaire. Et

c'est d'aimer que l'on parvient au seuil de sensibilité à pouvoir s'ébrouer des sensibleries envers ce qui inexorablement est de la nature de l'impermanent: cela qui peut nous troubler, non pas nous affliger dans nos prises de décisions comme pèlerin du temps vers un monde finalitaire. Ne confondons pas sensibilité croissante et sensiblerie allant avec des stagnations. Une réflexion appropriée nous permet de toujours mieux relier des gouvernements exocosmiques à une liberté endocosmique. Entendons ici autre chose que les limitations dans la logique jugeant des conditionnements en des réactions de cause à effet qui sont particulières des manifestations phénoménologiques. En effet, une implication rationnelle, pour ne pas dépendre de la sujétion aux transformations métamorphiques relevant encore des manifestations phénoménologiques d'être, d'avoir et de faire, vient d'une réflexion à propos de ce qui passe: cela qui passe est conjoint dans l'entendement avec ce qui perdure d'être et d'avoir réellement à ne pouvoir cesser d'exister. Ce qui implique d'agir sans viser le fruit de l'action immédiate, à concevoir son intemporelle finalité.

Il est bien malaisé de prendre conscience de ce qui motive la thèse imagée supra, quant aux moyens discernés avec la fin, en référence exclusive de notre sensibilité aux transformations métamorphiques, c'est-à-dire sans considération ontologique. C'est que nous nous suffisons encore aisément en notre époque de ne regarder que ce qui s'actualise de cause à effet à faire l'événement dans une indéfinité temporelle, comme si tout n'avait jamais eu d'origine et n'aura jamais de fin, alors que, comme instance de réalisation cosmique, une finalité est en attente d'épuiser continument le potentialisé dans l'investissement réalisateur passant par des moyens processuels. Aussi, tout absorbé par le quotidien, apparaît-il malaisé d'en tirer individuellement les conséquences jusqu'à décider de nos actes au présent en raison d'investissements hors de portée du temps circonscrit à notre humaine incarnation. Bien plus difficile encore, peut-être, de, souscrivant à l'ensemble des événements, devoir les considérer en tant qu'inévitables expériences formatrices auxquelles tiennent nos états dans les domaines physique, psychique et spirituel, c'est-à-dire les aspects positifs ressortant de notre vécu, à côté de ceux qui nous apparaissent négatifs et dont en situation nous souhaiterions pouvoir nous soustraire. Sur ce parcours, nous aimerions bien trier ce qui nous convient au présent. Mais précisément, le principe de corruption du substantialisé, à soutenir le formé en des apparences, permet en contrepartie une essentialisation progressivement correspondante.

Cependant que, dans la sagesse de mener notre ouvrage il s'agit, non pas d'accepter tout sans discernement, jusqu'à embrasser l'attitude fataliste

> des personnes proclamant que *c'est écrit!*, mais bien, lorsque certaines circonstances vécues échappent à notre sagacité présente, de faire face aux événements étant vraiment vivant, efficacement debout, de mettre notre confiance dans les dispositions supracosmiques ayant généré de tels moyens.

Agir sans viser le fruit de l'action est intuitivement en surimpression d'une semblable confiance. Même de vivre ainsi que des échos nos anciens désirs subsistants de nos conditionnements, est-il sage ou seulement logique d'attendre du fruit en bénéfice de quelques ‘bonnes actions’, comme si ce fruit investissant des substantialisations d'avoir en des essentialisations d'être pouvait tenir au principe de causalité propre au séquencement du monde extérieur en instance de perfectionnement matériel. L'attente du donné à être compensateur du reçu, on en croit la disposition comme étant universelle, mais ce n'est qu'à prolonger ce qui arrive de cause à effet par réaction selon le hasard. Rien n'apparaît pourtant plus aisé à comprendre qu'il ne peut en être ainsi, pour peu que l'on en transpose l'aspect dans un temps qui surdétermine l'actuel séquencement temporel spécifique de l'instance processuelle de réalisation cosmique. Au plan des réalités spirituelles jouxtant l'unité du monde divin, la gratuité actorielle est là dans une non-attente des effets compensateurs au niveau des individuations. En sorte que nous pouvons même apercevoir dès à présent pour nos intentions une finalité déjà existante, indépendamment de son anticipation à porter nos motivations.

Qu'ajouter en rapport aux considérations supra accordées au fait que nous avons reçu sans jamais le devoir ‘payer’? Pouvons-nous nous acquitter pour la vie qui nous fut donnée, son environnement propice au progrès de soi, parmi tant de choses et de circonstances dont nous bénéficions et qui ne dépendront jamais de nous? Semblable réflexion pourrait faire notre pain quotidien d'apercevoir par cette disposition les prémisses d'un continuum subabsolu que nous apercevons intérieurement au delà des choses échangeables. Une réflexion montrant que l'alliage divino-humain est, d'âme et de conscience, clairement spirituel. Nous sommes dès lors à nous tromper de monnayer le bien que nous faisons, même contre de l'éprouvé à satisfaire notre vécu à l'exocosme, non pas que cette satisfaction éprouvée soit à écarter de nous, mais que le bien n'en constitue pas la monnaie d'échange: c'est aimer qui établit la possibilité de dépasser cet horizon là. Attendu que s'enclore à borner notre altérité va à l'encontre du perfectionnement, la gratuité nous conduit peut-être même au delà de l'*agapè*, et

même d'attendre les plus minimes honneurs de nos semblables, des anges et de Dieu est déjà se prostituer.

Ne serait-ce pas comme démériter le divin habitant intérieur de demander une compensation pour la gratuité de nos relations à notre altérité, quand lui, le divin habitant de nos pensées, de méconnaître le conditionnement des apparences, ne fait sans doute pas plus de cas des faiblesses que des forces humaines, à ne pouvoir que sans restriction être animé de l'*agapè* divinement non conditionnable et concerné par un degré de conscience dépassant toutes conditions antithétiques. Si cela n'était pas nous devrions en rester aux dogmes enfantins des religions primitives opposant l'Enfer au Paradis. Il faudrait enseigner que par volonté de Dieu, l'élu est à sa droite et qu'il châtie le laissé pour compte. Autrement dit, nous nous suffirions encore de nos jours des archaïsmes religieux motivés par d'orgueilleuses croyances tribales: faire partie de la tribu des élus, quand nos frères d'une même ascendance seraient d'une impensable exclusion divine.

La vie terrestre consacrée aux améliorations biologiques n'a guère plus que quelques milliards d'années. C'est à pouvoir estimer que, dans le tréfonds du *fatum* divino-humain, bien des milliards d'années s'offrent devant nous pour l'accomplissement psychospirituel complémentaire. Le quasi-axiome d'une destinée divino-humaine paraît indéniable pour cause de relier notre entendement au raisonnement à propos de l'individuellement constatable d'expérience. Dès lors que nous constatons d'expérience ici et à présent des activités mercenaires, c'est que la gratuité existe présentement ailleurs ou ici en d'autres temps, attendu que nous ne connaissons rien dans l'instance de réalisation du monde qui ne repose pas sur la dualisation des aspects (oppositions, contraires et contradictions, antithéties et complémentations). Aussi, est-ce là le contexte du champ des réversibilités possibles se posant aux changements entre des extrêmes invariables dans notre continuum. À ce champ que concrétise l'instance de réalisation performative, appartient l'inévitabilité des maux, des accidents, des effets indésirables au côté des effets attendus. Les extrêmes duelles inatteignables se présentent alors à l'acteur de la pièce en laquelle il a un rôle cosmique ainsi que les didascalies l'instruisant à comprendre le chemin de sa progression.

L'alliage divino-humain, précisément purifié dans l'ardent foyer du vécu fait que c'est la vie même qui, lentement, d'actualisation en actualisation, assure l'alchimie conduisant chaque être en devenir, ce pèlerin du temps, plus sûrement que toute autre disposition. Une autre aventure en perspec-

tive à concerner la personne, et son contenu est autre que ce qui était en vigueur à concerner la paix des individus entre eux depuis l'antique invite élitiste allant avec l'espérance salvatrice d'une grâce patriarcale, en ce que dans le contexte religieux, cette attente prend une forme élective éminemment étrangère au concept de droiture spirituelle. Elle en a seulement le goût de s'apparenter aux fratries d'enfants immatures cherchant à exploiter des faveurs parentales.

Revenons à la gratuité de soi. Être fort ou faible à ce moment où cet autre, ici où là, pourrait-il être ce qui conditionne un résultat spirituel se trouvant reconsidéré en rapport à l'âge adulte? Il est possible d'être fort physiquement et psychologiquement déficient, ou faible de corps et fort dans la tête, et encore à la fois faible ou fort en ces deux domaines, cela autant pour cause d'héritage parental, que par manque d'exercice, et encore en rapport aux chances et les malchances du cours de la vie. Mais si ces critères peuvent interférer avec les progressions de soi au monde, est-ce que ce sont là des conditions qui intéressent le cheminement spirituel?

La spiritualité compose nécessairement avec une surnature considérée en soi, sans quoi nous ne pourrions l'en distinguer de ce qui est matériel ou mental. Que le temps qui passe porte en lui à terme la fusion divino-humaine, n'est qu'à montrer que le travail sur soi dans le temps ne peut être considéré à dépendre directement de notre extériorité. Conduit par l'amour à ignorer l'indifférence auprès d'autrui, porté entre joies et souffrances, notre propre participation n'est pas finalitaire: ce qui l'est arrive en écho. De ne pas conceptuellement limiter le divin, sa surnature se présente à nous en raison même de son éternelle absoluité. Et cette présence est alors source des possibilités que nous avons de reconduire gratuitement nos buts depuis des intentions à dépasser chacun de nos accomplissements par d'autres les surdéterminant. Il suffit d'accepter en son âme et en conscience le plan divin pour qu'une multitude d'êtres spirituels éclairent au fur et à mesure le chemin menant aux réalisations de nos potentialités de perfectionnement.

Le potentialisé dans l'humain progressant depuis des moyens complexes fonctionnellement interdépendants, est à faire que gravir une montagne demande des forces physiques soutenues par des efforts mentaux. Mais l'esprit lévitant, pesanteurs ou légèretés physiques indiffèrent sa nature qui répond quant à elle à sa propre gravité pour se mouvoir, ne devant rien à la gravité physique. Et tout comme l'exercice intellectuel ne requiert pas de soulever des altères, le travail en esprit ne passe pas par les performances intellectuelles auxquelles tiennent le raisonnement. Comment pourrait-il en

être autrement? À cela, point de mystère. Ce qui reste mystérieux est la véritable nature d'une finalité échappant aux instances processuelles. *De même que l'aveugle est aveugle même s'il lui est possible de recouvrer la vue,* dit PLUTARQUE, *de même l'âme sur les chemins du perfectionnement ne peut que rester imparfaite*. Autrement dit, autant pour ce qui passe de rien à tout des extrémités invariantes, que pour ce qui n'ignore pas les variations entre *crescendo* et *diminuendo,* l'état durant l'instance processuelle diffère entièrement en nature du résultat projeté en une intemporalisation finalitaire.

Pour cause de cesser, même momentanément, de passer sa vie à trier systématiquement un contenu environnemental en vue de surenchérir à viser ce qui nous procure des satisfactions personnelles, il arrive que nous apercevions qu'il nous faut utiliser une partie des énergies dépensées à cette obtention pour poursuivre de réels progrès de nous-même. Mais en décider représente une démarche ne pouvant qu'être personnelle et personnalisable. Même à ne trouver aucune place dans notre paysage culturel et des traditions héritées, il importe, pour qui souhaite avancer plutôt que de tourner en rond alentour de vérités figées en des traditions, d'entendre GANDHI disant que même répétée indéfiniment, ou partagée par le plus grand nombre, l'erreur colportée à représenter une vérité, ne deviendra jamais vérité. Et c'est précisément d'être relativable à des circonstances que le vrai implique le faux. Il nous faut entendre d'âme et en conscience que le potentialisé au monde ne se conçoit pas dans l'expérience du monde. De concerner une finalité et non pas l'état de l'actualisé, la vérité du potentialisé n'apparaît qu'au travers de nos idéaux. À l'expérience du monde l'augmentation de la capabilité qualificative d'agir au monde. À l'entendement des idéaux, la possibilité de cerner le potentialisé en réalisation.

Pour toutes ces raisons, il apparaîtra qu'il peut n'être pas inutile d'approfondir quelques éléments venant d'examiner cette disposition pour en soutenir la compréhension. À devoir relativiser des vérités que nous tenons inconsidérément pour absolues de les juger une fois pour toutes, un argument semble ressortir en priorité de ce que voici. À travers les erreurs et les fautes, c'est le critère de faillibilité que l'on impute à grever le facteur de performance dans nos possibilités d'agir sur notre environnement, sans tenir également son incidence sur un milieu perfectible interne, autrement qu'indirectement, en tant que conséquence d'un résultat externe. Dans la confusion des genres, c'est un quasi-consensus de croire que des vérités absolues sont à concerner des événements relativables. Mais ce consensus advient dans une acception du critère de majorité, n'ayant pas sa place dans l'appréhendement

véridictif. Nous devrions conséquemment chercher à dépasser cette source de faillibilité dans nos activités afin de pouvoir faire avancer l'échéance continûment provisoire allant avec les progressions de l'épistémologie venant de ne pas confondre le but recherché en épistémologie d'avec les moyens. Même si l'état de perfection ne se conçoit pas à comporter la moindre erreur, la plus petite faute, il reste bien illusoire de croire que supprimer la propriété de faillibilité, en ce qu'elle semble inhérente au perfectible, peut faire que l'instance réalisatrice du perfectionnement aboutisse comme par magie au perfectionné. Pour mieux comprendre le propos sur la véridicité inévitablement relative en référence à l'impermanence foncière des états particuliers du monde en instance de réalisation d'une façon soumise au principe de transformation, examinons cette question rapportée au cas analogiquement apparentable que voici. Les efforts qui conduisent au savoir font bien reculer comme conséquence l'ignorance, mais à ne pas l'éradiquer. De même que cesser d'apprendre ne fera jamais que l'on sache plus tôt. Semblablement, de tenir des vérités absolues à décider de ce qui varie, ne tient aucun compte de ce que peuvent changer des moyens réalisateurs en rapport à des phases de progression, pour rendre circonstanciellement adaptable une adéquation processuelle en rapport aux progrès réalisés. Présentement nous sommes à croire que les lois de la nature sont immuables. Ce qui entraîne que de ne pas tenir compte de ce que la véridiction ne peut être que relative, ne fera jamais avancer d'un iota notre savoir à propos d'un monde variant nécessairement dans ses moyens en rapport à des phases d'effectuation. Rigoureusement, et contrairement à ce que l'on entend avec le principe de causalité,[42] la conclusion rationnelle jugée en rapport à tel événement passé, si cet événement se reproduit à l'identique dans un contexte futur à n'être plus le même que par le passé, ne peut qu'être jugé différemment. D'où il advient que les lois processuelles de la nature, à permettre de réaliser le potentialisé, ne sont pas définitives: elles sont adaptées à des phases de réalisation.

Pour ce qui est de la phase humaine d'activité causale avec effet attendu, c'est en rapport à un même sens que l'on sait depuis les précurseurs modernes de la non-violence que sont GANDHI et TOLSTOÏ sur la fin de sa vie, que des

42. La nature est inventive, par exemple au travers des espèces biologiques, pour parvenir à ce qu'elle vise. Sinon il faut des agents endossant ce rôle pour mener à bien les réalisations du Cosmos. Si des théories probabilistes invoquent la dynamique des interactions dues au hasard, la complexité des relations mises en jeu est telle qu'il faudrait des durées irréalistes pour imputer cette responsabilité au seul hasard. Ce ne peut être de déclarer irréelles des idées qui permettra au réductionnisme matérialiste d'en expurger l'intellection.

conflits engageant notre présent n'ont pas plus la possibilité, comme moyen, de conduire à la paix. En toute logique, la paix ne saurait résulter d'opposer des violences en réponse à des actes barbares. La non-violence représente un choix personnel, arrêté en conscience, qui ne peut gommer de libres choix opposés pris de même dans le libre-arbitre inférant à l'expérience de la personne. Reste que la paix ne peut provenir que de l'accroissement du nombre de personnes à choisir la non-violence pour vivre en paix, non de l'augmentation en puissance de ce que l'on oppose dans les conflits. Durant toute l'instance de socialisation s'effectuant à entropie ni nulle et ni infinie, agneaux et loups, prédateurs et pigeonnés sont, comme les doigts de la main, rigoureusement inséparables. Qu'une sorte vienne à circonstanciellement diminuer ou augmenter, est-ce vraiment la société qui s'en trouve finalisée d'autant, si cela arrive depuis des contraintes extérieures aux personnes? N'est-ce pas ce qui ressemble à une amélioration, quelque ersatz du statut attendu qui change, puisque les deux espèces antagonistes, étant dépendantes l'une de l'autre, ne peuvent disparaître qu'ensemble?

Aussi pour le sage, la non-nuisibilité tenant à son choix de conduite peut représenter l'option prise à anticiper la réalisation du potentialisé, la non-nuisibilité vue à réaliser l'état de soi en une disposition surdéterminatrice, en tant que cette non-nuisibilité n'est aucunement à changer ce qui est en chacun à pouvoir circonstanciellement se manifester autant comme loup que dans l'office de l'agneau. Comprenons que de même que pour les fautes et les erreurs, c'est une bévue de tenir que la vraie paix peut s'établir sur les cendres de tous les loups, ou les os blanchis de tous les agneaux, puisque dans la dynamique humaine à entropie sociale finie, loup et agneau ne peuvent que renaître des événements de chaque terroir sociologique faisant que des mouvements se contrarient les uns les autres. Anges et démons manifestent semblablement des attitudes vertuelles contradictoires aussi indissociables que le sont les oppositions qualitatives entre les êtres, ou propriatives entre les objets physiques. Relativement à la sphère de progression spirituelle, les trois codomaines progressent également depuis leurs agents spécifiques dans de principe d'opposition, **à ne donc pas cerner la fin**, celle-ci reposant sur le potentialisé, non sur les seuls moyens pouvant varier en invention pour l'obtention du réalisé.

Serions-nous quantitativement plus à en prendre conscience, que nous serions à vivre encore à ne pas pouvoir nous soustraire de participer du monde depuis des oppositions, même si celles-ci évoluant, nous pouvons concevoir une époque par laquelle cessera l'alternance entre soumis et dominateurs, profiteurs et altruistes. En sorte que de futures tribulations

conséquentes de nouvelles sortes de manifestations pourront nous apparaître non pas en rapport à la justice des uns en balance aux injustices des autres, mais ces aspects étant inhérents à la possibilité de réaliser le potentialisé passant par les états en cours de réalisation performative du monde depuis des moyens processuels *ad hoc*.

Tant il apparaît vraisemblable que de rompre la ronde fait qu'elle ne puisse se reformer, cela paraît dès lors une injure que d'accuser ceux qui tournent ainsi, puisque le résultat reste qu'on s'oppose dans un camp aux accusations reçues en accusant ceux de l'autre camp tournant en sens opposé, dans l'incomplétude des données à pouvoir équitablement juger des fins à partir d'une perspicacité des moyens. Mérites et démérites apparaissent irréalistes étant jugés hors le circonstanciel les générant. Aussi nous ne pouvons établir définitivement le partage entre personnes méritantes et déméritantes. Les honneurs projetés sur quelques-uns détachés de la foule maintenue dans l'ombre, ne peuvent que fortifier ou entretenir l'assujettissement de la multitude anonyme aux personnages publics, dans le motif qu'ils représentent les modèles fixés à perpétuité pour servir d'exemple. C'est à conclure ce que voici: la transformation de l'exocosme est externe, quand sont foncièrement internes les progressions endocosmiques, alors même que les unes et les autres ne vont pas en toute indépendance étant fonctionnellement reliées.

> Autre est d'abstraire la valeur supérieure d'un aspect, la tenant hors tout circonstantiel la temporalisant, autre de faire comme si elle pouvait s'imposer comme absolu universel dans les affaires locales (ici et là, à ce moment ou cet autre), en ce que ces affaires ne peuvent concerner que des considérations circonstanciellement relatives entre elles depuis des relations particulières, donc par principe éminemment non universelles.

La faisabilité inhérente relative à notre humanité prend ici tout son crédit: erreurs et fautes sont des facteurs participant du progrès tenant aux événements concernant des moyens en vue d'épuiser les potentialités de perfectionnement dans leur réalisation. Mais il faut se frotter les yeux, les écarquiller grands (bien sûr les yeux portant sur le vu depuis un regard intérieur), pour apercevoir qu'entre moyen et fin ce ne sont pas les choses du temps et de l'espace qui se transmuent en des choses intemporelles autant qu'inlocalisables, attendu que les inépuisables transformations sont manifestées par différence environnementale à d'autres. Distincte est l'intemporelle existence à n'être pas plus spatialisée, mais qui a pouvoir d'investir de l'existence en des apparences d'être, d'avoir et de faire ici ou là,

à ce moment particulier en rapport à d'autres. Il s'agit de deux aspects complémentaires du même ne pouvant se rejoindre que dans le mixte conjoignant une existence originellement parfaite de n'être conséquemment jamais passée par le perfectionnement, au finalement perfectionné par suite d'une expérience de l'existence pour avoir processuellement épuisé ses potentialités de perfectionnement.

> Entre acquisitions et devenirs, nous pouvons entendre quelque chose d'apparenté tenant au fait qu'il s'agit de deux moyens collatéraux visant un apex commun. Se meut-on d'une vie en une autre, que l'on n'emporte rien de nos acquisitions dans l'au-delà. A-t-on le dessein d'accéder à notre finalité d'être, que de même notre être finalitaire ne comportera aucune essence particulière de ce qui constitue son devenir en vue d'épuiser ses potentialités d'être. Substances à permettre d'acquérir et essences à permettre de devenir sont des moyens. Précisément, la fusion entre la source d'existence intérieure, et l'être étant et ayant à son altérité sans besoin d'aucune substantialisation pour avoir, ni d'aucune essence pour être, peut s'éprouver ainsi que la liberté subabsolue vis-à-vis de moyens à investir le potentialisé en des possibilités d'être et avoir.

Un exemple est à saisir la logique de cette disposition: tous les outils, comme toutes les machines qui servent à la construction d'un navire, et sur le chantier la carcasse même de ce qui sera un navire, ne sont pas le navire. Ce qui entend qu'à partir des choses relativables de ce continuum qui sont indéfiniment localisables par différence phénoménologique en temps et en espace, et une nécessaire existence complémentairement absolue, immanente ainsi qu'infinie (l'infinitude n'étant pas spatiotemporalisable, au contraire de l'indéfinitude en prolongement du bornable), nous pouvons concevoir un domaine mixte de relation qui se pose alors de sorte pas plus relativable qu'absolue, mais subabsolue et indéfinie entre les catégories que représentent le domaine de l'absolu (infini et immanent) et le codomaine du relatif (pour toujours limité et indéfiniment relativable en tant qu'expérience de l'existence).

Pour l'immédiat, conscient de ce que la moindre de nos actions est positive par certains aspects en même temps que négative par d'autres aspects qui sont circonstanciellement contraires, il nous faut en toute honnêteté intellectuelle, tout d'abord distinguer entre le choix personnel de ne pas intervenir, et celui d'agir au monde à ne pas aller à l'encontre de ce qui relève de choix

partenaires, pour ne pas violer de libres dispositions attenantes à la nôtre. Ensuite examiner ce qui fait que l'on puisse socialement gérer les tensions communautaires pour le bien de tous, différemment de celles advenant entre particuliers. Une disposition à distinguer en quoi les options dissemblables dans la protection des sociétés (incluant le secours à personne en danger), en rapport au bien visé pour tous, d'une part, et celles concernant l'autosécurité personnelle, en tant que dispositions prises par la personne vis-à-vis d'elle-même du fait d'accidents, de violences d'autrui, ou d'abus de pouvoir à son égard.

Ce qui règle des choix d'action spécifiques dans ces aspects diffère encore selon des options pouvant, dans les grandes lignes, interférer en ceci: si nous ne pouvons raisonnablement considérer que tout ce qui arrive est processuellement bénéfique, assurément chaque événement comporte des retombées favorables dans la mesure où, à terme, le bilan s'avère positif depuis le seul constat de la flèche des progressions transformant le monde avec épuisement concomitant des potentialités de perfectionnement. Et c'est sans doute là ce qui constitue les divergences principales d'opinion entre le sujet qui agit en raison de lui, et son entourage qui, ayant en continuité la société, vise à conserver le privilège de jouir d'un état de choses advenu. Nous avons à examiner ce rapport depuis le regard de l'interventionniste, en tant qu'il est aussi l'observateur d'un *point de vue*, mais se voulant neutre, même à ne pouvoir l'être jamais complètement de regarder les événements sociaux en rapport à l'obtention des moyens de conduire le progrès sociétal.

C'est dans le cadre de telles considérations, qu'à suivre une vérité tenue pour supérieure en considération des potentialités humaines, quelqu'un peut encore se justifier d'agir en raison de ce que veut son entourage, ou à l'encontre considérer qu'un moindre degré de vérité, mais socialement mieux partagé, en ce que ce degré de vérité relative peut s'avérer en pratique mieux adapté à circonscrire les besoins particuliers d'une d'époque. Comme adaptation pragmatique aux circonstances, ces choix peuvent même s'inspirer de l'infinie patience divine qu'on présuppose vis-à-vis l'agissement des êtres à l'école de la vie, supposée instaurée dans tout le Cosmos en instance de réalisation. De fait, patrie, honneur, droit, peuvent animer l'humain depuis des causes justes en regard de considérations relatives. Ce sont dès lors opportunément les meilleures, même si de telles attitudes et comportements qui s'ensuivent n'ont aucune valeur spirituelle, attendu que le patriotisme subdivise et oppose entre elles les populations, quand les honneurs génèrent des privilèges allant à l'encontre de l'égalité

entre semblables, tout comme la justice communautaire n'a sa raison d'être qu'autant qu'il y a des injustices commises.

La sagesse est alors de se garder d'induire, à l'exemple des prosélytes, un régime tenu dans l'absolu pour mieux abusivement le considérer universel en tout temps et en tous lieux. D'agir d'âme et en conscience, nous avons à décider personnellement en rapport à des circonstances, et non dans l'application de règles et de lois décrétées ou entérinées à convenir en toutes circonstances. Et c'est là, pour qui s'éveille avant son entourage en prenant conscience de réalités existentielles au plus profond de ce qui substrate son organisation interne —réalités existentielles sous-jacentes des manifestations performatives d'être, d'avoir et de faire—, toute la subtilité d'assortir ce par quoi nous rétroagissons en considération du plan matériel, c'est-à-dire selon qu'il faille en préserver la maintenance, ou en transformer la nature métamorphique en rapport à des vecteurs de l'animation mentale (patrie, honneur, droit, ou à l'encontre humanisme et altruisme…), sans perdre aucunement de vue l'entendu d'âme et de conscience à devoir incliner nos choix visant au présent la pérennité des valeurs spirituelles.

Les valeurs spirituelles procèdent non de raisons logiques, mais d'un divin *agapè* (l'amour spirituel d'autrui, de sorte désintéressée, à ne pas relever de conditions particulières comme sont nos empathies reposant sur des sensibilités individuelles). Leur résultat s'aperçoit dans l'union du séparé, l'harmonisation des dissonances, le soutien des plus faibles dans la réalisation de leur propre être. Des conditions spirituelles advenant en tant qu'investissement au présent de ce qui ne saurait se concrétiser que dans un avenir indéterminé, relèvent d'une invisible ou non phénoménique proactivité sur le lieu de leur promotion actualisée en nous. En rapport à cette disposition se constitue toute la difficulté pour la personne de ce lever entière et de se tenir humainement debout afin d'embrasser circonstanciellement son altérité de sa propre participation advenant dans le respect du libre-arbitre d'autrui. Cela se peut à relier en une même teneur: 1° les implications rétroactives venant d'une sensibilité aux conditions des autres; 2° les implications actorielles de la personne trouvant leur écho dans le domaine des sentiments et des émotions aux fins d'être effectivement soi à son altérité; 3° l'incidence proactive venant d'unir tête et cœur dans l'entendement de la divine présence intérieure.

Par définition, la sagesse qui s'actualise au présent est donc à unir plusieurs niveaux d'une seule réalité conciliant la richesse quasi indéfinie des diversités individuées d'être au monde. Au niveau de nos rétroactions physico-

psychiques visant des biens matériels par la sensibilité que nous avons de l'exocosme; au niveau de nos actes qui appréhendent, dans le champ du mentalisé, tous les sentiments et d'humaines émotions participant du vécu mésocosmique. Et encore au niveau proactif d'un entendement psycho-spirituel par l'esprit nous inclinant à investir au présent gratuitement ce qui permet une fin spirituelle ne nous appartenant pas, même s'il peut nous être donné ainsi de concrètement participer d'une existence endocosmique.

De tels aspects sont conciliables du seul fait que notre nature mixte repose sur des fonctions particulières à conduire une unique réalité. C'est en effet dans cette manière personnalisée de nous exprimer, que l'on peut chacun entrevoir l'ultime sagesse d'unir fonctionnellement dans son moyen supraorganique les trois codomaines responsables de la réalisation du potentialisé, que représentent ensemble le domaine des propriétés physiques à l'exocosme, celui des vertus spirituelles à l'endocosme, et médian entre ces deux oppositions complémentaires, les qualifications mésocosmiques fondées sur des réalités psychiques.

Une immense aventure nous attend avec l'émergence moderne du concept de souveraineté de la personne. Cette souveraineté permet la participation cocréative personnalisée à partir du libre-arbitre de la personne. Une participation immense en possibilités cocréatives et par l'imprévisibilité allant avec les expressions personnelles dans le libre-arbitre. Du fait que le libre-arbitre de la personne est imprévisible en raison du temps qui passe, cette aventure advient temporellement à conduire ce qui est donné aux êtres pour cocréativement réaliser un Cosmos potentiellement créé perfectible depuis l'éternel continuum d'une divine perfection. Présentement, cette aventure sur Terre préfigure la possibilité de conjuguer à partir du message d'amour des Évangiles, la capacité en chacun de ce auquel conduit le *lâcher prise* Zen, en des expressions personnalisées de soi, afin de simultanément ne pas tenir au fruit de nos actes, cela auquel la Bhagavad gîta nous engage au moyen de sa si belle évocation historique. Leur rapprochement relève d'un choix irrévocablement personnel et, précisément à le permettre, il participe de la possibilité de vivre notre rencontre des territorialités étatiques et leurs violences concurrentielles, allant si évidemment avec la dimension réductrice des rituels protecteurs par lesquels l'individu se suffit d'honorer, craindre ou prier Dieu de ne voir en lui que des aspects servant l'économie protectrice de soi. C'est la condition pour que les personnes puissent progresser jusqu'à embrasser à terme, comme pèlerins du temps, l'entièreté de l'Univers, celui qui dépasse le principe des frontières naturelles, autant que celles qui sont socialement artificielles. À cela, point

besoin de parcourir des distances astronomiques. Il suffit de se trouver confiant et aimant là où l'on vit: c'est la voie royale d'une croissance en conscience.

Dans le flux événementiel, chaque situation est unique et prend son plein sens à tenir tout à la fois ce que l'on sélectionne pour l'action de soi à notre altérité, et notre inconditionnel accueil des événements, donc sans aucun refus du préparé à pouvoir nourrir notre destinée personnelle dans l'unité du tout. Au contraire de la dynamique particulière de la totalisation individuée au monde, l'acteur participant du monde étant détaché du fruit de l'action au sein d'une extériorité partagée, vise l'unité du tout. Quand depuis la dynamique événementielle les individuations se réalisent dans leur totalisation, l'unité surindividuelle est déjà existentielle en tant que complémentaire des indéfinies séparations individuées et collectivisantes. Elle ne demande qu'à se réaliser. Après les préceptes hindouistes et bouddhistes de non nuisance, après les préceptes évangéliques d'aimer son prochain comme soi-même, cette unité peut présentement pénétrer notre interface psychique depuis l'attitude zen d'être tout à la fois flèche et cible, étant dans le même instant au monde intemporellement présent depuis l'immensité potentielle de notre intériorité suprahumaine.

Étreindre outre mesure notre vie biologique participe en fin de compte de l'expression courante que l'on entend à sous-entendre qu'on aime la vie. Cependant qu'en cette circonstance on n'aime pas encore la vie au travers de tout vivant, on ne fait que s'aimer au sein du spectacle du monde. Parvenir à aimer l'entièreté de son altérité depuis une disposition active, toute spirituelle est alors le contraire de tenir à sa propre vie liée pour un temps à la substance matérielle. Tenir inconsidérément à notre corps et nos appropriations environnementales se fait au détriment de ce qui est semblablement à substrater la vie des autres. Aimer l'entièreté de la vie n'est aucunement exclusive de notre vie. Il est même ce faisant impensable de la considérer dans l'exclusion de la nôtre propre. L'aspect n'apparaît dilemmique qu'en rapport au vu depuis notre phase d'acquisition individualisatrice, en ce qu'elle consiste à recevoir ou prendre sur l'environnement en vue des constitutions individuantes de soi. Elle ne l'est plus à partir de la phase investissant le relationnel personnalisé à notre altérité, en ce que cette phase succédant à celle concernant l'individuation permet de compléter en essence la transformation en soi du précédemment reçu ou pris en substance.

Tous les jours nous constatons que chacun naît avec des talents et des moyens inégaux, mais c'est dans l'égalité que nous pouvons tous vivre les

satisfactions personnelles d'user de nos moyens et talents au bénéfice d'autrui. L'inégalité du reçu en rapport à ce que nous avons potentiellement possibilité de donner participe certainement du fil d'Ariane à pouvoir nous lier par l'endocosme à plus que nous-mêmes. Ce qui nous transcende se substitue alors occasionnellement aux possibilités qualificatives de soi auprès d'autres. C'est quelques fois dans la pauvreté des capacités en d'humaines facultés que de rares humains deviennent par leur foi le médium pour des effets dépassant miraculeusement leurs propres capacités qualificatrices. Cela arrive de ne pas oublier que la beauté de l'actorialité personnelle tient précisément dans les harmoniques, les proportions, les tempos du vécu entre une absolue liberté intérieure dont nous ne sommes que les intermédiaires, et la relativité des gouvernements extérieurs qui dépendent de l'immense diversité organisée d'êtres visibles et invisibles. Là se tient certainement la section d'or au plan de la personne, son excellence à traduire l'existence endocosmiquement unicitaire en une indéfinie diversité exocosmique de dénouements à faire être et avoir.

Acteur du monde? Nous pourrions aisément croire avoir sous les yeux une mauvaise imitation de ce qui se joue sur les planchers des théâtres pour la divertissante mise en scène des mœurs exprimant diverses cultures humaines. Si c'est une affirmation répandue que de tenir en telles scènes du spectacle des mœurs humaines que tout homme est mortel, combien de Don Quichotte se battent en vivant leur présent de tirer profit des autres (disposition depuis laquelle on s'estime perdant de considérer les avantages arrivant à autrui)? Mais ce monde-là sert précisément de point d'appui au levier par lequel l'individu progresse épisodiquement. Et cette édification des progressions individuelles précède ou se mêle conjointement à l'ouvrage particulier à l'avènement de la personne. Cependant que ce monde qui participe de l'individuation nous donne seulement de quoi vivre au travers la substance de notre vécu, il n'est pas l'essence de ce pour quoi nous vivons. Ce qui révèle la personne comme pèlerin du temps au travers des perfectionnements reste la gratuité de l'actoriellement fait à son altérité. À le saisir, entendons la poétesse Indienne MIRABAÏ qui passa sa vie à dire si pertinemment au travers de ses chants d'amour à KRISHNA que s'il fallait *faire des choses* comme moyen d'atteindre quelque rivage du monde divin, nombre d'animaux nous devanceraient. Et de montrer au travers des prescriptions à suivre des traditions religieuses particulières que s'il fallait pour atteindre ce but prendre un bain par jour, elle se ferait baleine; s'il fallait pour cela ne se nourrir que de fruits et de racines, elle se ferait chèvre; et s'il suffisait à cette fin de se nourrir de lait, les veaux connaîtraient Dieu.

> Il ressort qu'aimer paraît représenter la condition première de tout être sur le chemin de la spiritualité; en sorte que les activités représentent des conditions secondes, sans que l'on puisse pour autant les tenir facultatives, puisqu'elles sont précisément des occasions à manifester la possibilité d'aimer.

Aimer: la condition première de tout être sur le chemin de la spiritualité. À l'exemple de la confiance des enfants envers leurs parents biologiques, mais ne comprenant pas toujours étant enfant pourquoi les parents qui sont à les aimer ne satisfont pas à l'exubérance des désirs d'enfants impatients de devenir adulte, c'est de même qu'adulte dans la chair nous ne sommes pas toujours à comprendre malgré notre confiance en une parenté d'êtres spirituels nous aimant —en particulier en la guidance de l'esprit nous habitant—, les raisons pour lesquelles les plans divins comportent tant d'accidents désagréables et toutes les choses indésirables auxquelles nous avons à faire face.

À l'âge en lequel le caractère est insuffisamment trempé, il arrive même qu'après avoir quémandé des protections spéciales par le moyen des prières, de constaté ne pas recevoir satisfaction, on en vienne à renier Dieu… et de perdre confiance dans le renoncement à aimer.

Chapitre sixième

Le personnage, la personne et la personnalité

> Ce théâtre du monde où je n'ai paru jusqu'à présent que comme spectateur…
>
> DESCARTES

Avant d'aborder plus précisément le propos à distinguer l'actorialité de la personne, revenons tout d'abord sur ce qu'est l'acquisition de ce qui nous individualise, à permettre précisément l'actorialité du personnage. En tant que l'individuation représente l'une des phases d'un accomplissement préalable à permettre l'expression de la personne dans le libre-arbitre de sa personnalité, nous cernerons en effet sans doute plus aisément, ou avec plus de profit, le concept de personne en concordance avec celui d'individu.

L'**individuation** vient en impliquant le principe de séparation des uns et des autres en des caractères individuants. L'instance d'individuation arrive en effet avec des critères de différenciation: les spécificités de localisation (ici ou là, à ce moment ou cet autre), et les particularités des attributions relationnelles, avec les rapports proprioqualivaloriels (habilité, inventivité, vaillance). Par complémentation au continuum unitaire d'existence hors spatiotemporalisation et principe de limitation relationnelle spécifique, le continuum d'être, d'avoir et de faire repose sur l'individuation multiple au sens ou l'on ne saurait être, avoir et faire que par rapport à une existentielle altérité. C'est aussi ce qui pose ontologiquement l'existence conditionnée d'une multiplicité quasi indéfinie d'individuations (elle est dite abaléitique, en tant que répondant à l'aléthique de possibilité et d'impossibilité d'être, d'avoir et de faire indépendamment d'un autre ou d'autre chose), donc la condition sous-jacente d'une nécessaire existence inconditionnée de l'Un, dite aséitique: ce qui nécessairement existe complémentairement par soi).

Bien que l'individualité soit insécable et qu'elle puisse référer à une simple présence hors toute relation, elle est pour sa manifestation supportée en substance par ce qui est corruptible, et c'est cette corruptibilité dans la substantialisation qui permet des formes nouvelles en rapport au processus de progression dans la réalisation, une réalisation épuisant d'autant les potentialités de faire devenir et acquérir, au prorata des complexifications possibles du devenu et de l'acquis.

Sur quoi faire reposer le constat d'individuation multiple? C'est l'Un qui, en tant qu'existentialité absolue se pose en ontologie nécessairement originaire de la divisibilité fondant l'existence relative dans le multiple, sous peine d'illogisme à devoir entendre que l'existence puisse advenir du néant (voir principalement PLOTIN, PROCLUS et DAMASCIUS). En sorte que la disposition contraire pose que l'individué advienne en essence à partir de la dissémination originelle de l'Un qui existe complémentairement à constituer **ce qui ne change pas au travers toutes adaptations, métamorphoses et transmutations substantialisées**. Par son essence, l'individu conserve précisément de l'Un son caractère d'insécabilité allant avec son pouvoir particulier de se trouver en situation d'étendue ici ou là, à ce moment ou cet autre depuis des moyens de communication à son altérité (cela qui substantialise, et de plus permet processuellement la progression grâce au principe de corruption), donc d'une manière séparée de toute autre individuation. Complémentaire de l'existence de l'Un, une corporéisation substantivante depuis un quelconque relationnel obéit à la condition d'antitypie de LEIBNIZ, condition reposant sur le caractère d'impénétrabilité des individuations entre elles, sous peine de n'être pas distinguées. Cependant que le **corporéisé** à l'individu, en reposant sur l'incorporation substrative caractérisable depuis des compositions particulières à partir d'éléments pris dans son environnement, permet la communication pour cause de reposer sur la communauté de substances avec d'autres corps. C'est cette condition seconde qui entraîne le pouvoir manifestatif de l'individué, à être subséquemment la base des propriétés phénoméniques depuis des compositions individuées.

Objets et choses n'ont de réalité que dans l'interface du corporéisé aux êtres, en ce que les **choses** reçoivent des attributions, et les **objets**, des propriétés manifestatives, et forment ensemble leur utilité sous-jacentes de raisons dans l'organon cosmique. Troisième après chosification et objectivisation vient l'**être** en ce qu'il ne peut advenir que selon des qualités, d'une façon telle que le qualifiable dans la qualification, est impossible à se représenter sans relation à ce qui est autre par différence. Pour que cette relation puisse

arriver, il importe qu'elle soit temporelle, et qu'elle advienne par différence complémentaire à son altérité, en tant que l'essence de l'être concerne sa partiellité relationnelle dans le tout, au contraire des objets corporels qui ont pour coordonnées spécifiques un espace de relation. Ce préalable métaphysique qui n'a pas sa place ici n'est introduit que pour mieux saisir ce par quoi l'on distingue la personne. Toute autre est en effet la **personne** qui, en surajoutant à l'être individué, ne se conçoit bien que depuis l'acquisition d'un rôle actoriel se trouvant personnifié sur la scène cosmique en passant par l'expérience de son mouvement propre dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau.

ÉRASME écrivit que l'*on ne naît pas humain, on le devient.* Une fois que sont satisfaits les besoins vitaux de subsistance par lesquels l'être se qualifie socialement, le propos sur la personnalité prend place dans l'interrogation philosophique, et même se retrouve assez central à nos humaines préoccupations de sagesse. Aussi voudrais-je en rappeler le sujet, les aspects du sens portant le signifié, et aussi ce qui en fonde sémantiquement sa réalité. Une sémantisation sans perte en sa continuité signifiante de pouvoir faire apparaître en périphérie de la *terræ incognitæ* de l'entendement que sous-tend le domaine de l'aventure intellective: là où aucun garde-fou n'est encore répertorié pour éviter une possible errance et des égarements de la pensée.

Il y a conséquemment des âges à permettre une progression des êtres dans leur entendement, qui est donc aussi indirectement en rapport à la complexification progressive des sociétés. Ce qui fait que présentement les plus avancées d'entre elles, en s'acheminant vers une société civile à dimension planétaire, permet de nouveaux concepts. Ceux-ci réfèrent en l'occurrence aux besoins d'une l'humanité quittant comme l'enfant les tutelles de l'autorité parentale aux fins d'accéder à l'âge de l'adolescence. Elle ne se retrouve de fait plus soumise par l'intermédiaire d'un clergé approprié à l'*élevage* des petits enfants devant lesquels on brandissait l'autorité céleste d'un Père tout puissant, et qui par dérive corruptive subordonnait l'humanité à de temporelles fins propres. Servant cette adolescente émancipation sociétale, la formule qui fit le juste combat d'un BLANQUI, *ni Dieu, ni maître,* ne peut rester de même à son tour indéfiniment d'actualité. Une surnature est de nouveau aperçue comme habitant les mentalités, mais à n'être plus sous dépendance des institutions qui firent les religions d'autorité allant historiquement si bien avec l'asservissement des *sujets* aux monarques. La révolution est passée et l'humanité s'éveille de ses contingences aux classes sociales. Dans les conventions à la base des

gouvernements, il n'y a plus de maîtres, même si, numériquement, la plus importante partie se trouve encore en pratique au travers du salariat à servir les intérêts d'une minorité nantie au nom de la libre entreprise.

Surdéterminant le processus d'individuation de l'individu, la personne humaine ayant socialement acquis sa souveraineté, peut légalement commencer maintenant en son âme et conscience l'expérience de son libre-arbitre, jusqu'à constater que le refus d'être asservi n'implique pas l'athéisme. En sorte que pour ce qui est du concept d'une surnature naturante, l'être humain devient partenaire à part entière dans la réalisation d'une nature naturée, du seul fait que le don de libre-arbitre apparaît souverain pour ce qui est de participer à la formation de son propre monde. De pouvoir qualificativement agir sur tout ce qui substrate le microcosme des choses réduites au déterminisme physique, l'humain acquiert maintenant la libre expérience de participer par l'esprit d'un superstrat qui, au macrocosme, se conçoit naturellement en continuité du microcosme, en tant que complexification surorganique de laquelle complexification relationnelle émergent de nouvelles réalités. C'est de cette disposition, qu'après la déclaration de souveraineté en droit, la personne devient participative à partir de son propre mouvement dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai, comme interprète personnalisé de ce qu'implique pour les potentialités du monde une surnature existentielle. Quel peut être maintenant le fondement du personnalisme?

Quoi de plus significatif, autour du terme de personne, que les dérivations étymologiques renvoyant à un usage devenu indélébile sous la poussière des siècles. On sait que le mot latin *persona,* traduisit celui de *prosopon* désignant dans l'antiquité grecque ce masque de théâtre par lequel l'acteur était censé personnifier le rôle singulier le distinguant des autres acteurs en scène. Donc, prégnante est déjà l'évocation au sujet d'un art de vivre depuis l'expression personnalisée dans le libre-arbitre de la personne sur la scène du monde. Au plus grand des théâtres, celui ayant pour chapiteau l'Univers, la pièce que jouent les acteurs du monde dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et du plus beau, s'effectue dans l'entendement de son divin Auteur qui ne peut être qu'un, mais que l'on nomme diversement selon les langues humaines: Dieu, Allah, Brahmâ…, et sans doute sous des millions d'autres noms dans la galaxie.

Alors que nous n'en sommes encore sur Terre qu'à planter le décor en vue d'un travail d'écolier par lequel chacun des présents âges —en prenant

conscience de n'être pas déterminé ainsi que l'est une machine, ni plus totalement conditionné ainsi que l'est un animal, cependant que pas encore réalisé comme on l'entend avec ce qui est potentialisé dans la nature humaine—, la personne commence de chercher d'âme et en conscience quel peut être son rôle dans l'interprétation de la pièce ainsi ‘écrite’ hors l'instance temporelle de son effectuation performative.

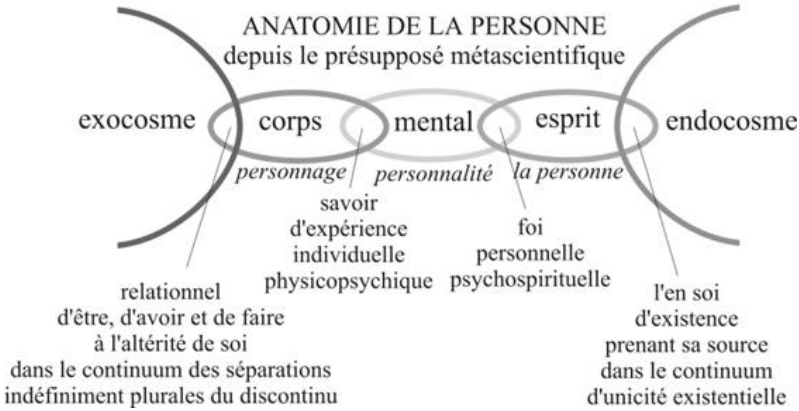
Comme être progressant dans l'expérience de notre libre-arbitre, la notion de notre rôle personnel relie notre actorialité dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau, à l'esprit du divin Auteur habitant nos pensées pour ce qui concerne l'interprétation des événements auxquels nous participons, mais sans que nous en soyons à l'origine. De cela, en tant qu'humain, nous ne pouvons déjà plus éviter d'entendre que si chaque individuation sous-jacente a la possibilité d'une actorialité personnelle ‘unique’ au sens de compléter son altérité, c'est que chaque personnalité est **existentiellement** ‘irremplaçable’ sur la scène de l'Univers, sous peine d'incomplétude dans la pièce en cours de réalisation. Peut-être est-ce pour pallier la possibilité de démission de l'individu auquel est donné l'expérience d'un libre-arbitre interpréteur, que si une personne manque à révéler la perfection actorielle du rôle qui lui incombe personnellement au cours des temps sur la scène des univers, la divine présence intérieure, gardienne de sa personnalité et lui soufflant[43] occasionnellement son rôle personnel pour cause d'avoir connaissance de l'entièreté de la pièce intemporellement écrite, a la possibilité de ‘repotentialiser’ ce qui ne saurait être perdu, en vue de l'insuffler à la conscience d'un nouvel acteur appelé à suppléer la défection précédente (*Cf.* Le livre d'Urantia).

Un peu d'histoire sur la genèse des discriminations de sens autour du rôle de la personne. Après que des efforts antérieurs conduisirent nos lointains ancêtres à réaliser ce qui constitua leur conscience individuelle (on sait que le jeu de l'ego émergea d'une antérieure conscience spécifique des actions et des événements de groupe, par exemple comme c'est encore le cas pour les communautés d'insectes *pensant* et agissant uniquement en tant qu'unité collective), c'est aux civilisations gréco-romaines que l'aspect ‘personnage’ commença d'apparaître.

En quoi cet aspect surajoute-t-il à l'individu et comment se fait-il que la phanicité du concept de personnage précéda celle de la personne? Si le personnage apparut le premier, c'est bien entendu pour cause de participer

43. Remarquons bien de nouveau cette correspondance étymologique: depuis d'antiques gnoses, l'esprit dérive du terme *pneuma* (souffle).

du visible, étant de la nature des écorces. Il fut conséquemment le plus prégnant de sens implicite à conduire la prise de conscience d'une actorialité personnelle à ignorer tout d'abord la personnalité, depuis ce auquel l'expérience nous frotta en premier au travers le jeu théâtral du personnage. Mais sous l'écorce et le visible il y a l'âme, et avec elle l'invisible animique. Disposition à découvrir l'existence personnelle, tout intériorisée, donc non manifestable, en rapport au rôle tout extériorisé manifesté par le personnage. Avec le schéma suivant, voyons sur quoi objectiver cette disposition.



Le rôle personnel est imparti à la personne sur la scène cosmique, venant d'apprendre la pièce écrite hors le temporalisé: hors son instance de réalisation. Ce rôle concerne une fonction dans l'unicité du tout, autre que la fonction sociale, en ce que celle-ci n'intéresse, au travers des communautés, que l'embrassement progressif de la quasi indéfinie totalisation des séparations individuées à relier des fonctions corporelles, mentales et spirituelles complémentaires entre elles.

C'est sur ce fondement dicible que la sophia stoïcienne posa la base du rôle personnel sur la scène du monde en instaurant la sagesse d'agir entre les gouvernements extérieurs à régir une nature naturée, et la liberté intérieure d'une surnature naturante. La *proairesis*, notre libre-arbitre, impliquait le rôle personnel de participer, au niveau dépassant le résultat uniquement qualificatif, d'une activité tout à la fois bonne, belle et vraie, cela dans l'ordre du monde arrivant en vue et en raison de l'Un. L'ego individuel émerge de la conscience de groupe. C'est un rapport exocosmique arrivant en raison du seul continuum des pluralisations quasi indéfinies d'indivi-

duation, le Soi et l'en-soi en représentant la contrepartie endocosmiquement unicitaire. Notons que c'est dans le même temps que le droit romain introduisit la notion juridique de *personne morale*, même si cela ne fut promulgué qu'à entériner la responsabilité individuelle dans une cohérence à dédouaner politiquement les gouvernants de leur responsabilité à propos des événements communautaires. En effet, pharaons et rois investirent de droit divin la justification du plein pouvoir dictatorial auprès des individus solidaires d'une conscience d'appartenance communautaire, dont l'Empire romain héritait au travers du césarisme. Les gouvernements démocratiques se devaient de sacraliser de même dans l'artifice la notion de délégation de la souveraineté des personnes administrées sur les élus sociaux, pour pouvoir traiter à l'occasion des décisions occultes concernant les affaires de ceux qui dirigent. Au cours des millénaires, rien n'a mieux été en effet inventé pour dédouaner le crime de son ignominie que de le perpétrer au nom de Dieu, et à sa suite au travers des *raisons d'État*.

Avec le libre-arbitre, il ne s'agit aucunement de considérer une fiction, un artifice servant ce qui est constitutionnel. Il s'agit d'une réalité hypostatique, au sens que celle-ci tient sa réalité de relier des natures complémentaires en référence d'une unique existence. Le libre-arbitre de la personne colle à la souveraineté de l'expérience intime d'une liberté de conscience conçue à ne pouvoir se définir comme arrivant de rien et à ne reposer sur rien, auquel pourrait renvoyer la responsabilité individuelle du contrat social comme moyen. Le libre-arbitre à être sous-jacent d'une liberté de conscience se pose comme fin en rapport à un contrat transcendant divino-humain.[44] Quelques considérations historiques sur l'apparition de ces notions. Ce n'est que par suite d'avoir introduit politiquement le concept de responsabilité individuelle, que le concept de personnage social parut insuffisant aux philosophes, quand nous devons à la pensée introspective de certains moines du quatrième siècle d'avoir introduit la notion de personne à lui être

44. ÉPICTÈTE définit dans son *Manuel*, XVII, ce rôle personnel: *Souviens-toi que tu es acteur d'un drame que l'auteur veut tel: court, s'il le veut court; long, s'il le veut long; si c'est un rôle de mendiant qu'il veut pour toi, même celui-là joue-le avec talent; de même si c'est un rôle de boiteux, de magistrat, de simple particulier. Car ton affaire, c'est de jouer correctement le personnage qui t'a été confié; quant à le choisir, c'est celle d'un autre.* Notons qu'à son époque le sens moderne de drame n'avait pas encore sa consonance dramatique. Durant l'Antiquité, le drame signifiait l'action scénique et théâtrale autour de la racine du mot désignant l'acte de faire et d'agir avec responsabilité. C'est de cette façon, qu'à cesser d'envier son voisin pour ce qui lui échoit, la manière de tenir son rôle personnel prit pour le stoïcien plus d'importance que le rôle lui-même.

sous-jacente. D'où l'idée d'hypostase[45] de la personne. Il est important de saisir que c'est de partir du constat de ce que la personnification du ‘personnage’ est essentielle au face-à-face entre personnes, que la notion de personne humaine émergea pour rendre ce qu'on aperçut de la trinité divine en tant que chacune des trois premières personnes divines participe intemporellement des deux autres **sans exister indépendamment hors l'unicité de l'Un**. Dès lors, le concept de personne applicable à l'humain se surajouta au concept de personnage, en raison de ce que l'on donnait l'être humain créé à la ressemblance de son divin créateur.

Une fois le concept de personne établi, tout nous invite aujourd'hui à saisir un sens nouveau se surajoutant au face-à-face entre personnes par l'intermédiaire de leurs personnages. C'est l'entendement de ce que la personnalité a pour source une réalité interne à la personne. Entendement, car l'extraception du jeu extraverti du personnage, induit maintenant de manière tout aussi tangible le concept de la personnalité en correspondance à l'intelligence d'une interface introceptive à la personne par laquelle il nous est donné de pouvoir investir le domaine complémentaire de notre extraception exocosmique. Une disposition centrée sur la personne considérée existante en soi, tel que la manifestation du personnage réfère à l'existence personnelle, quand la source intérieure de celle-ci repose sur le don de personnalité fait à la personne. Comme suite logique et de façon centripète, c'est la personne qui est susceptible depuis le principe de communion de révéler l'usage de son don de personnalité au divin existant intérieur, quand, de façon centrifuge, la personne, au travers de son don de personnalité, est rendue communicable par les moyens d'expression du personnage.

Cette disposition nous met en garde de dénigrer l'aspect personnage, ou d'en discréditer le rôle comme étant inutile à la personne. S'il arrive que l'on s'extériorise jusqu'à se distinguer ou se faire remarquer en vue de tirer avantage et panache, ce comportement ne peut représenter que l'ombre d'une phase d'acquisition d'un espace au personnage, tout comme l'individualisme

45. Au sens technique, l'hypostase désigne ce à quoi l'on reconnaît une réalité propre, bien qu'à n'être pas expérimentable, dès lors qu'on l'introduit comme dépendante d'une autre qui, elle, advient par expérience directe du manifesté. Ici l'existence de la personne n'est connue qu'indirectement au travers du personnage, exactement comme l'existence d'une surnature divine ne peut l'être qu'indirectement depuis l'expérience du manifesté au monde par l'être et ce qui advient de son fait. Une disposition métaphysique covalente de ce qui est concevable en physique, puisque c'est de même que la gravité et le magnétisme ne reçoivent leur existence qu'indirectement de l'expérience que l'on peut avoir de la dynamique des masses et leurs manifestations électromagnétiques.

représente l'ombre de l'indispensable acquisition de notre individualité dans la séparation individuante. Le personnage en tant qu'image extériorisée objectivant la personne, est de même à ne pas s'effacer, dès lors que c'est la personnalité qui en représente le réel moteur. Au reste, lorsque l'on parle de coordination, c'est dans le sens d'assurer une fonction. Aussi la personnalité, comme le personnage, assurent autour de la personne des fonctions tenant à deux aspects complémentaires, et nous ne saurions faire l'économie de l'un des aspects en faveur de l'autre.[46]

Comme à partir de DAMASCIUS nous distinguons en métaphysique l'axe de complexification allant avec l'émergence du processuellement réalisé (ce sont les réalités cosmiques croissant du microcosme au macrocosme), d'une façon inséparable de l'axe des existentialisations partant de l'unicité endocosmique de l'Un et se disséminant indéfiniment au travers de la multiplicité des uns (et des autres) en extension exocosmique, portons notre regard en un tour d'horizon sur son univers en devenir. De la personne, peut-on dire que le mode d'octroi se posant étant émanatif de l'Un, qu'elle se trouve comme atténuée à l'exemple de ce qu'est le pouvoir d'être au fur et à mesure qu'on descend les strates d'organisation en substance du macrocosme au microcosme, c'est-à-dire en tant que la distribution des essences opère étant contractuelle et parallèle de la systémation des substances à permettre le relationnel? Ce qui suggère l'idée d'une différence en tant que non dimensionnalité relative posant l'égalité intrinsèque des personnes entre elles est que, vis-à-vis de la personne, la personnalité se distingue du mode individualisateur en ce que l'individué peut croître et décroître en référence au principe d'accident pour ce qui est des structurations en des substances d'avoir à l'être, quand à l'inverse la variabilité d'être repose sur des essences.[47]

46. Notons que l'on rend compte avec l'existentialisme matérialiste d'une ordonnance inverse. Partant de la phénoménologie comme preuve d'existence à fonder la physique donnée dogmatiquement exister en soi en référence du seul principe de transformation, c'est de nier une métaphysique complémentaire du principe de génération, que l'on enseigne présentement dans les universités que c'est le personnage qui est crédité exister à pouvoir communiquer son existence à la personne donnant indirectement naissance à la personnalité.

47. L'individuation repose sur la subsistence (en tant que *sub-existence*), comme la subsistance repose sur des substances individuées dans son substrat. Conséquemment, c'est la subsistance qui se trouve soumise au principe d'accident dans un environnement à entropie finie (ni infinie et ni nulle). Cette individuation peut être substrativement matérielle, psychique, spirituelle, ou encore la combinaison fonctionnelle des trois sortes. Tandis qu'à la compléter, la personnalisation apparaît se fonder, à l'encontre, sur l'essence d'universaux

Ce qui précède étant dit en l'état des spéculations susceptibles de rendre compte des concepts afférents, la personne est par principe *essentielle* et incommunicable, ou non dicible, quand le personnage n'est que communication advenant dans la dicibilité par l'artifice du substantialisé. Et tandis que le personnage opère un face à face tout en communication via l'exocosme par l'intermédiaire du substantialisé, la personne témoigne de son existence reçue depuis le principe de communion, jusqu'à rendre compte via l'endocosme de l'usage qu'elle fait du don de personnalité. Si nous tentons de survoler un bref instant ce domaine de la métaphysique pour concevoir une version modernisée du principe de genèse, nous pouvons apercevoir qu'à l'origine de la ‘pièce’ écrite pour la scène du cosmos, la Déité originelle se sépara elle-même hors temporalité entre la supranature déterminatrice du personnalisable dont sont issus les êtres relevant du principe de génération, et la nature déterminée de l'impersonnalisable dont sont issues les choses relevant du principe de transformation. Une surnature est conséquemment préliminaire aux oppositions propriatives des corps, thétiques des mentalités et valorielles de l'esprit à permettre les variations en contenu du spatiotemporellement réalisé au monde. En sorte qu'on puisse poser entre endocosme et exocosme les catégories premières que sont d'une part le plan personnel allant du superpersonnel au prépersonnel (déités, divinités, personnalités et individus potentiellement personnalisables); d'autre part le plan impersonnel croissant du microcosme au macrocosme par strates systémisées depuis des énergies en des substances spécifiques des domaines contractuels de faisabilité que sont le physique, le psychique et le spirituel.

Puisqu'en rapport à ce que le personnage participe analogiquement de l'écorce, tel que nous avons avec la personnalité en interface la notion d'aubier canalisant la sève aux sarments du cep à permettre de porter fruits du microcosme au macrocosme, examinons encore la personne de même analogiquement au bois central à en représenter le cœur par rapport à l'écorce périphérique. La personne en tant que dissémination divine, qui ne se meut, mais par laquelle tout se trouve mu (qui ne change pas, ou reste invariante, tout en ayant faculté de faire mouvoir ce qui fonde toute transformation métamorphique), ressort du principe d'apparence tenu au niveau du personnage qui est fait d'accordance phénoménologique par nature, en opposition de contradiction à l'aphénoménie de la personne se

dont dépend la subsistence de l'individué, donc *ex-sistés*, et sans aucune dépendance au temps qui s'écoule depuis la pièce se jouant sur les scènes du théâtre de l'Univers.

posant ainsi que l'être du mouvoir. Forte est la signification ressortant entre l'aspect mouvant du personnage et moteur de la personne.[48] De cette différence, il est en effet possible d'apercevoir que la personnalité recouvre l'ensemble du corrélé entre une capacité d'agir dans une relative liberté d'action, spécifiquement au continuum des pluralités d'être, d'avoir, et de faire en des substances, et depuis des énergies spécifiques des trois codomaines contractuels de faisabilité processuelle du monde (le spirituel depuis des vertus, le psychique depuis des qualifications et le physique depuis des propriétés). Mais si cette complexité systémique sous-jacente du mû contribue à en concevoir de manière cohérente une représentation du monde à pouvoir circonscrire le mû, elle n'est pas à pouvoir en montrer le moteur, rôle de la personnalité. Au sens où, par analogie, la déité est absolument plus en elle-même que ce qu'elle représente en tant que Source absolue d'existence d'une multitude quasi indéfinie d'individualités *ex-sistées,* ou encore que la divinité est plus que notre compréhension d'elle en tant que source des essences[49] potentialisées au monde, la personne ne peut

48. Par évocation analogique de cet aspect, l'existence est en philosophie réputée ne pas se prêter à prédication attributive (ce rôle appartient aux êtres, aux choses qui sont de leur fait et qui par suite adviennent en rapport à l'espace et au temps). La continuité existentielle se pose complémentairement sans attribution et, en tant qu'absolue (non relativisable), infinie (non définissable en des limites), autant qu'immanente (à ne pouvoir varier). Autrement dit, quel que soit ce qu'on y ajoute ou qu'on en retire pour être, avoir et faire au monde, son contenu ne varie pas. Se prête corrélativement à attribution, comme à distribution discrète et à variation, la pluralité quasi indéfinie d'être, d'avoir, et de faire, arrivant en raison ou à cause de l'existence (ici toute opération est relative, finie et variative). Qu'est-ce qui fait la différence de continuum? Dans un référentiel galiléen, quelque chose peut être considéré comme immobile par rapport à quelque chose d'autre, et tel que ce quelque chose connu comme immobile dans la relation qui vient d'être considérée, peut être en mouvement relativement à autre chose. De cela, nous pouvons saisir par la pensée que l'immobilité absolue et le mouvement absolu représentent sémantiquement une considération inséparable dans le continuum unicitaire d'existence, en opposition de complémentation à l'immobilité relative et le mouvement relatif, duels dans le continuum des pluralisations d'être, d'avoir, et de faire.

49. Pour une définition restreinte au propos, l'essence est moment central à l'être, et sa vérité, unité première intrinsèque de l'être même, autant que principe commun aux êtres du continuum des pluralités relatives, finies, et variatives advenant en raison du continuum de l'unicité absolue, infinie et immanente d'existence. L'essence marque par conséquent ce en quoi un étant reçoit son être d'un autre être, quand la substance marque ce par quoi la chose est corporellement individuée à partir de son substrat. Entre la **subsistence** par *ex-sistence* des essences vers l'*être* et sa transmission générationnelle au travers des transmissions parentales, et la **subsistance** corporéisée des substances vers l'*avoir*, se place le champ des variations métamorphiques de ce qui donne forme depuis un quelconque *faire* (la faisabilité processuellement appropriée). Ainsi, entre pouvoirs des êtres et puissances des choses, il

pas plus se limiter à sa possibilité de se mouvoir dans les coordonnées du bien, du beau, du vrai en raison d'une participation à de divins projets. C'est aussi de façon semblable que la personnalité qui sert tout acteur ‘réalisant’ la pièce dont il n'est pas l'auteur, représente une réalité dépassant toute loyauté, le plus grand courage, ainsi que l'*agapè* à motiver sa cause.[50]

La libre capacité d'agir sous-tend évidemment dans le moyen donné à la personne toute attribution tenant au jeu de l'acteur interprétant son rôle particulier venant de réaliser les desseins de Dieu dans l'attraction de sa divinité en tant que Dieu est intemporellement le divin Père des êtres, et la fraternité consécutive entre les êtres en vue d'un accomplissement divino-humain. C'est en effet en raison de plus que soi que, par le moyen de son libre-arbitre dans les coordonnées du plus vraisemblable, du plus beau et du meilleur, on décide d'une participation synergique à l'ensemble des autres êtres. Le libre-arbitre n'est conséquemment là qu'en raison de l'instance performative d'une détermination de la personnalité venant de faire l'expérience de sa liberté. La personnalité en instance performative en tant que par son moyen la personne se détermine à compétence, se révèle d'abord dans une recherche des moyens d'assurer notre fidélité dans l'interprétation actorielle des desseins de l'Auteur du potentialisé au Cosmos. Moyens passant par la maîtrise d'une supraorganisation somatopsychospirituelle, et conjointement par des choix participatifs d'événements advenant de ces mêmes substances se retrouvant dynamiquement livrées à elles-mêmes (sans organisation) dans un environnement encore insuffisamment matérialisé, incomplètement mentalisé, et imparfaitement spiritualisé. Le libre-arbitre

nous est possible d'apercevoir la volonté personnelle comme centre de la supraorganisation formant, à relier des fonctions propriatives des substances matérielles, aux fonctions qualificatrices de la psyché et vertuelles de l'esprit, en raison d'essentialisations et en vue de réaliser des propriétés, qualités et vertus dans une diversification qui semble potentiellement indéfiniment poursuivable.

50. La personnalité étant considérée unir les deux contenus *exo* et *endo*, est sans doute le plus bel ornement de la personne. La personnalité y est alors entrevue comme l'ultime acquisition devant donner l'être à l'humain en cours d'hominisation depuis des luttes et des efforts personnels. Comprenons-en bien le fondement allant avec le don de libre-arbitre. Sans priorité actorielle dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et dans l'expression la plus belle, on ferait en raison des seuls critères de la qualification psychique que l'on justifie l'adéquation des moyens à l'obtention du but visé. C'est en effet dans cette disposition que l'on invoque comme justification de son inhumanité l'impossibilité de faire une omelette sans avoir à casser des œufs, c'est-à-dire, certes, efficacement, mais à devoir ne tenir aucun compte des sentiments —dont les effets sont autres que ceux d'une sensiblerie—, ni d'aucune empathie pour son altérité de la considérer étant chosifiée (réifiée) par rapport au moi.

souverain de la personne posé comme moyen et non pas comme fin, étant considéré spécifique d'une instance de la réalisation de soi à notre environnement, n'est pas évident de prime abord. Mais pour en assurer la compréhension, qu'il me suffise d'en proposer le principe depuis une analogie.

Jean PIAGET montra que la petite enfance comporte un stade par lequel l'ego individuel n'est pas encore dissocié de son environnement objectif. Les objets sont alors bien ressentis comme un prolongement spatialisé dans la conscience égotique, en l'absence des choses formant l'intermédiarité par discrimination temporalisée entre la constance du moi et son environnement changeant. Puis par relation aux semblables, se concrétise l'abstraction à considérer dans le temps qui passe d'autres sujets que soi parmi les choses et objets passifs. Du fait que l'individu reproduit en raccourci les stades de formations que l'on trouve paléontologiquement réalisés depuis le potentialisé dans le phylum de l'espèce humaine, l'état de conscience antérieur aux discriminations mentales entre sujets et objets constituait vraisemblablement le seul horizon conscientiel à l'époque préalable d'une hominisation la plus primitive de l'humanité.

Au palier d'affranchissement suivant concernant l'individuation, c'est l'individualité qui apparaît distinguer les sujets apparentés à notre propre nature d'être dans les sociétés archaïques. On sait sans équivoque que, dans la tribu, l'individu ne pense pas encore en tant que mentalité séparée du groupe. Entendons ici que le stade à permettre une disposition socialement organisatrice concernant la formation de l'individuation, se doit de précéder sa mise en fonction. Confortant sa manière de penser en conformité à la psychologie du groupe, l'individu se trouve encore faiblement dans la capacité de réfléchir par lui-même. L'enfant, de même, connaît ce stade de développement, bien qu'il passe normalement maintenant par une crise à couper le cordon ombilical de sa psyché jusque-là conditionnée à son milieu familial, et duquel son autonomie individuelle finit par émerger depuis une volonté propre, dans une extension socialement relationnelle.

Ceci étant, si un plus grand nombre d'individus acquièrent la capacité d'autonomie volitive, beaucoup de gens se contentent encore d'idées reçues et encore plus se meuvent dans l'enveloppe protectrice des motivations culturellement reçues ou inculquées, sans accéder au stade d'une réflexion vraiment personnelle à pouvoir alimenter des motivations advenant en leur âme et conscience. C'est de même sur fond d'individuation psychologique réalisée étant fonctionnelle à permettre pleinement l'individuation, que peut

semblablement commencer l'émergence de la personnalité depuis des potentialités de personnalisation. Son épanouissement réalisant la personne, apparaît d'abord comme un épiphénomène incomplètement accompli. La différence est qu'après une possibilité d'autonomie psychique et spirituelle de groupe, cette étape nouvelle, celle de la personnalisation, ne semble pas avoir de cordon ombilical à couper. C'est au contraire un nouveau cordon ombilical qui se forme, celui qui nous relie à l'esprit habitant notre mentalité par suite du vécu d'une vie intérieure. Se forment de cela les prémices d'une liaison aux réalités endocosmiques, et donc indirectement à la divine source du personnalisable qui sustente la pérennité relationnelle d'être à son altérité. Voilà dès lors qui augure de la fusion ultérieure entre la personnalisation individuée et le mode d'existence suprapersonnel sous-jacent au divin habitant du JE humain.

Gageons que ce n'est pas là le terme des accomplissements à permettre les potentialités propres aux êtres. Que nous n'ayons pas encore le moindre entendement sur le propos de potentialités ultérieures n'est en effet aucunement rédhibitoire d'en tenir la possibilité. Rétroactions chez l'animal dans l'inconscience des raisons, conscientialisation des raisons dans l'action humaine, proaction du choix rationnel des moyens en vue de fins depuis l'esprit, forment une suite à permettre l'émergence de la personnalité à partir de maturations s'appuyant sur des caractères individuels préalablement acquis. Après sa propre instance de réalisation, on peut dire que l'affranchissement de la personne depuis une personnalité autonome en rapport au contenu de l'exocosme représente déjà un noyau d'existence subsistentiellement indépendante des moyens d'être et d'avoir dans le temps et l'espace. Ce but atteint est-il ultime? Quant à déterminer si cette progression est ultime, à chacun d'en décider. Pour l'immédiat, nous ne pouvons que nous suffire d'examiner le processus de personnalisation d'un peu plus près à le concevoir encore dans une ouverture intellective, c'est-à-dire l'envisager **comme moyen et non comme fin**.

Avant l'époque historique des évolutions de l'humanité, émergèrent les premières associations d'individus issus d'une suite de perfectionnements biologiques. Le sentiment individuel d'être y était bien ressenti sous forme des affects et du pâtir individuel, mais entièrement dans une appartenance tribale. Ce n'est historiquement qu'au cours de l'antiquité que prit forme le statut politique d'individu social, depuis la notion de responsabilité actante de la personne morale. Et il est possible que ce soit avec l'émergence du culte des ancêtres, que la notion de devoir devint individuellement prééminente. Par suite, si les présentes religions et sectes en compétition

insistent sur le caractère spirituel de l'individu à faire la volonté de réalités transcendantes passant par leur office, il ne fait aucun doute qu'il ne s'agit encore que de l'artifice d'un moyen d'éveil naturel de ce qui est présentement à œuvrer dans la nature humaine. Si ces prémices spirituelles adviennent dans l'individu, nous n'en sommes encore collectivement à ne pouvoir viser que des profits communautaires au travers de critères moraux et éthiques. Bientôt cependant, ce seront de plus en plus d'humains qu'à présent qui seront confrontés à leur propre émancipation du carcan des traditions religieuses. Ils seront à passer par le stade intermédiaire d'un libéralisme spirituel propice à l'expérience de juger personnellement d'âme et en conscience, après quoi la tutelle des religions d'autorité soutenues par des traditions et des pratiques morales, n'étant plus nécessaires, perdront progressivement leur autorité en tant qu'artifices à s'intercaler entre des réalités divines et des réalités humaines. Plus loin encore dans le futur, nous considérerons au grand jour le statut spirituel de la personne, en ce que la personne humaine pourra alors s'exprimer spirituellement d'elle-même à partir de la fonction valorielle à l'esprit habitant son intellection mentale à lui permettre de se qualifier au monde en vue de l'Univers lui-même, et non plus liminairement aux profits de soi et ceux d'une communauté.

Moins il deviendra contraignant de satisfaire aux besoins matériels et plus il deviendra impérieux de découvrir des réalités spirituelles. Faire progresser une clairvoyance intérieure de réalités suprahumaines subsume dès à présent la véracité du communiqué, l'authenticité dans l'acte, et la vérité des déterminations exercées dans la prérogative du libre-arbitre personnel, mais ces progrès n'étant de nouveau qu'à capitaliser des moyens exprimables au futur. Pour l'immédiat, donc, se trouver occupé de progressions personnelles participe, dans le respect du libre-arbitre d'autrui, aussi de la patience d'attendre la désillusion d'une majorité de gens réduits à se focaliser encore sur les seules possessions, refusant dès à présent de payer le prix de ce qui ne pourra leur devenir disponible qu'en une phase ultérieure de leur propre parcours à effectuer en vue d'être à leur altérité.

Dire ces choses est à concevoir qu'à l'individu réduisant son individuation à des besoins vitaux, en passant progressivement par le respect de la nature propre à l'autre, à tout autre, le prépare à d'autres préoccupations, celles de sa personnalisation vécue comme dialogue de soi entre exocosme et endocosme: les événements du monde extérieur traités dans une communion spirituelle intérieure. Ainsi éduquée par la diversité des individuations dans l'altérité de soi, trempée jusqu'à l'âme au feu des événements, puis ennoblie par la sagesse de participer du monde dans l'expérience de son libre-arbitre

actoriel, la personne est à viser son statut futur d'être soi d'une manière, non seulement complémentaire de tout autre, mais de plus inséparable de tout autre dans l'unité du tout devant répondre à des desseins divins.

Que je puisse entendre ces choses en une courte vie, comme en plusieurs, en ce monde ou en d'autres, ce sont là des conditions échappant à mon expérience présente, donc auxquelles il m'est seulement possible de croire. Ce qu'il nous est possible d'apercevoir d'une telle disposition peut en effet l'être d'une analogie au libre-arbitre des personnes auxquelles encore aucun rôle cosmique n'est imparti, sauf en pouvoir d'agir sur des degrés de liberté des structures corporellement impersonnelles. Par exemple de celles qui font le déterminisme et l'indéterminisme physiques des particules, atomes, molécules, etc., en tant que ces individuations-là ne peuvent qu'être sous structurelles d'organisations macrocosmiques à permettre la complexification de fonctions surdéterminatrices. Entre déterminisme et indéterminisme, les mouvements individués s'échelonnant du microcosme au macrocosme se contrarient dans un milieu à entropie qui n'est déjà plus infinie, mais qui n'est pas encore nulle. Cependant que l'aspect impersonnel du corporéisé au monde se caractérise comme inertiel, et son mouvement, comme d'espèce réactive,[51] d'une façon distincte de l'aspect animique du vivant ressortant en tant que pâtir et faculté de se mouvoir en situation.[52] Il est alors normal que les personnes aient la possibilité de se tromper dans les vecteurs des libres mouvements de leurs actions en cours de ‘satellisation’ dans une organisation superpersonnelle, un peu comme sont les inerties entre corps libres qui réagissent inertiellement entre eux avant qu'ils ne soient satellisés en des structures matérielles surdéterminant leur propre strate d'individuation. En vue d'approfondir le couple individué /inindividué (sur l'axe progressant du microcosme au macrocosme) et personnalisé /impersonnalisé (sur l'axe allant de l'endocosme à l'exocosme), remarquons que leur articulation se pose en

51. De ce qui est entièrement gouverné par des réactions à son environnement, le mouvement propre des structures dites impersonnelles est connu en physique en tant que lois de l'inertie. Le déterminisme des choses impersonnelles est alors l'exacte contrepartie de la possibilité déterminative des êtres animés.

52. En tant que pour l'animation de l'individu vivant, la connaissance antécède l'acte qualifié, alors que chez la personne c'est la clairvoyante préconscience de la pièce se jouant qui précède l'actorialité dans l'expérience du libre-arbitre, d'une façon conséquemment distincte du savoir d'expérience qui est *prise-de-conscience de l'action faite sur la scène du monde*, nous avons à discriminer entre la conscience de ce qui représente une préconnaissance existentielle non reliée au principe d'expérience, d'une part, et de l'autre la conscience d'une action spirituelle sur soi venant de reconnaître notre expérience valorielle à notre altérité.

rapport à la notion de complémentarité contractuelle entre la substantialisation à permettre nos communications perceptuelles à l'exocosme, et les essences à permettre la communion aboutissant à notre entendement d'aperceptions endocosmiques, avec:

- **les substances**, dont les structurations, organisations et supraorganisations, spatialement complexifiables au fur et à mesure qu'on remonte les strates de la systémation cosmique, sont soumises à accidents[53] dans leur expansion en rapport aux mouvements indépendants à partir des énergies dont on rend compte depuis des forces physiques, des efforts psychiques, et des luttes spirituelles qui interférent en des états ni nuls et ni infinis d'entropie.
- **les essences**, dont les distributions au fur et à mesure qu'on descend depuis une unicité existentielle les strates de dissémination vers l'infinitésimal sont, à partir d'une origine intemporelle, distribuées sur la flèche du temps qui passe, dans leur diversification quasi indéfinie à l'origine des facultés à mouvoir ce qui émane des déités, divinités, et suprapersonnalités. ‘Émanations’, car tant est que la personne qui tient d'une autre son fait d'être advenant par relation, elle ne tient pas de même ce qu'elle devient par possibilité relationnelle. Par opposition de complémentation advenant en substance et en essence dans le rapport aux complexifications physicopsychospirituelles, la personne ascendante, comme pèlerin du temps à la rencontre du continuum divin, exige d'abord la faculté d'exercer expérientiellement sa personnalité, avant de pouvoir l'exprimer *en raison de réalités suprapersonnelles* propres au divin descendant complémentairement de sa surnature à la rencontre du continuum des êtres.

C'est au regard de la dualité posant la nature autodéterministe des êtres et indéterministe des corps, et par suite du chosifié depuis ceux-ci, que nous avons au mieux l'entendement distinguant entre essences et substances, en raison de ce que l'on peut être incorporé dans quelque chose, l'étant par quelqu'un au sens génératif à pouvoir devenir de plus ceci ou bien cela de limité, à régir une différence de devenir pouvant être personnalisable. Tandis que toute personnalité du continuum des pluralités d'être, d'avoir et de faire est à terme appelée à participer indirectement de l'unicité suprapersonnelle d'une existence divine depuis sa participation dans la

53. Au moins tout le temps de l'instance performative de l'Univers qui se caractérise par un milieu à entropie finie (finie parce qu'elle n'est déjà plus infinie, tout en étant pas encore nulle).

pluralité d'être d'une unité superpersonnelle. Elle en participe alors depuis son expérience de l'existence dans l'entendement de la pièce qui se joue à l'Univers, dans la conviction que rien de relatif ne saurait être, ni être ceci ou cela, qui soit étranger à ce qui constitue la nature existentiellement subabsolue d'ÊTRE comme destinataire des êtres: l'ÊTRE-Un dont le continuum infini et immanent constitue l'inépuisable destination des pluralisations limitées et relatives d'être expérimentées par suite du continuum cosmique spatiotemporalisé des choses (cela qui est objectivé du fait des êtres).

> Au niveau des inférences sociales, le concept de rapport entre individus peut viser l'appropriation de bénéfices communautaires (prédicat d'avoir), comme la satisfaction dans la gratuité relationnelle venant de sympathies (prédicat d'être). C'est à distinguer les motivations soumises au **prix** des choses, de celles qui le sont comme **valeurs** d'être. Le concept de personnalité s'en démarque à se fonder sur la supraconscience de ce que le rapport entre les personnes repose sur l'*agapè*, comme gratuité de soi advenant de la clairvoyante valeur intrinsèque d'une surnature à permettre l'expression personnelle belle, vraie et bonne, en tant que cette disposition est cocréative à surdéterminer ce que l'on réalise par le maniement des lois de la nature.

Dans ce rapport cosmogoniquement hiérarchique que l'on conçoit comme établi entre déités, divinités, personnalités, êtres, puis choses et objets, la personne, par sa situation médiane, gagne progressivement son indépendance vis-à-vis des substances dans les métamorphies complexificatrices corporelles, mentales, et d'esprit, au prorata de son actorialité sur la scène de l'Univers librement exprimable dans les coordonnées du bien, du beau, et du vrai. Par cette situation médiane, il devient possible d'entendre que la personne participe dès à présent du Plérôme[54] depuis la fonction de relation personnalisée surdéterminant des essences d'être à l'altérité comme expérience individuée de l'existence (c'est sa personnalité), au travers son personnage qui est lui-même sous-jacent de la substantialisation d'avoir passant par des dépenses en forces physiques, efforts psychiques et luttes

54. Le Plérôme désigne en fin de compte cet accomplissement personnalisé advenant entre Dieu-Père, Source existentiellement unicitaire du personnalisable, et la génération des myriades d'enfants qui en résultent. Ceux-ci sont en cours de révéler leur personnalisation de renoncer définitivement aux cacophonies du par soi et du pour soi, pour se consacrer à interpréter de concert la pièce qu'on sait être écrite et potentialisée hors l'espace-temps de la scène du monde, jusqu'à viser le Plérome à en représenter l'unité.

spirituelles. Tentons maintenant de distinguer ce qui caractérise complémentairement la personne, de la personnalité et du personnage.

Considérons la personnalité depuis le don de libre-arbitre dont l'expérience s'exprime au sein de la strate de réalité en laquelle l'existence dépend des possibilités en des expériences fondées sur des relations d'être, d'avoir et de faire tenant à la condition abaléitique —elle résulte de la disjonction intersective de soi à notre altérité [soi ∩ altérité] avec l'incomplétude relationnelle résultant du complexe entier [soi ∪ altérité]—, d'une façon non isolable de l'inconditionnelle nécessité aséitique d'exister en raison de soi. La personnalité peut de cela s'entendre comme principe de liberté d'expression à actualiser des occasions de coordonner dans l'harmonie des conditions de réaliser ce qui est actualisé, ou qui est potentialisé au travers des lois propres de la nature naturée du fait d'une surnature naturante. L'entièreté du réel, c'est alors tenir compte de la chose faite, conjointement au potentialisé en réalisation. Autrement dit, ce qui est déjà réalisé par le passé, au côté de l'encore potentialisé au futur. C'est dans ces conditions que les actualisations reliant l'état du réalisé au réalisable décide d'une actorialité participative personnelle, sous-jacente des valeurs qu'on octroie à l'acte de faire, valeurs qui sont en étroit rapport avec les significations tenues à pouvoir être par soi-même le promoteur des moyens de réalisation.

La personnalité des êtres est en cela cocréative de la suprapersonnalité divine, dans le sens où l'on conçoit que l'activité démiurgique est d'abord source des êtres, avant ce qui peut être du fait des êtres, et donc aussi dans le contexte de toute personnalisation tenue coexistante de sa source existentiellement suprapersonnelle. Cependant que dans le parcours de la personne, même dans la foi en l'existence du divin et la confiance en son œuvre tenant au vécu endocosmique de soi, nous n'avons aucun moyen de rendre compte de sa suprapersonnalité, ne pouvant l'induire que comme conséquence de notre expérience à pouvoir agir au monde dans la gratuité de la personnalité qui nous est propre. Celle-ci advenant après formation de la supraorganisation individuelle d'ordre physicopsychospirituelle mais, à ne pouvoir advenir en raison de soi, se conçoit prendre sa source d'une suprapersonnalité, comme évidence à ne pouvoir concilier dans les limites du continuum des transformations métamorphiques sa génération depuis la condition de néanticité. La surnature divine échappant logiquement au principe de composition qui reste la sous-jacence constitutive physico-psychospirituelle particulière à la nature du monde comme moyen

processuel, a pour sens que la transcendance créativement démiurgique sur le créé en temps et en espace, s'assimile analogiquement au rapport entre l'objet sculpté (analogon aux choses du monde advenant du fait des êtres) quand autre est la nature naturante du sculpteur comme agent personnalisé (analogon à la suprapersonnalité du démiurge). Étant entendu que la nature du sculpteur n'est pas liminaire à ce qui est sculpté.

Le principe d'être unique, et par voie de conséquence, irremplaçable dans le tout fondé avec soi, et notre altérité d'être depuis un vécu singulier, montre la déplétion du prédicat de personnalité (l'unité des relations entre les uns et les autres), à partir de strates hiérarchiquement en rapport au suprapersonnel caractérisant l'unicité de l'Un surdéterminant tout rapport personnel au multiple). Je veux dire que la disposition d'être personnellement unique relève dans sa fonction médiane d'un sens faisant que le caractère d'insécabilité de mon individuation personnalisée d'être dans le temps et dans l'espace du monde, apparaît homologue à cela même qui tient à l'insécable unicité des déités suprapersonnelles existant indépendamment des spécificités spatiotemporelles propres à notre continuum des quasi indéfinies pluralisations d'être, d'avoir et de faire.

En voici le contexte métaphysique. Si le continu est infini (statut éternellement imbornable à seulement exister), le discret se trouvant en continuité indéfiniment poursuivable est pour toujours depuis l'inépuisable discontinuité des relations d'être, d'avoir et de faire (l'état pour toujours de nature complémentairement bornable). Mais le continuum mixte entre les deux représente bien les deux aspects du même à conjoindre subabsoluité et post-infinité, à procéder de la fusion finalitaire entre le parfait par constitution existentiellement originelle et le perfectionné advenant de l'épuisement du potentialisé dans l'expérience relationnelle imparfaite et perfectible d'être, d'avoir et de faire. Que pouvons maintenant dire du personnage?

Le substrat dont nous disposons à pouvoir un temps manifester notre être, c'est cela que Narcisse pouvait apercevoir dans son miroir. Mais ce qui peut se voir, se sentir, se palper n'est pas l'être, et donc pas plus cela qui est soumis à des transformations métamorphiques. Au contraire, l'être est sans dimension ni forme: il est depuis son individuation au centre des situations relationnelles dans un face-à-face à son altérité. Le propre du miroir est de refléter l'état actualisé du substantialisé à pouvoir manifester le MOI, déjà inconfondable avec le sujet d'une étendue d'être JE au monde. Mais

semblable étendue de l'être de relation doit encore s'appuyer sur des antériorités et des postériorités indéfinies de l'être d'existence identifié dans la littérature comme étant SOI, à définir l'en-soi pour raison de recevoir son existence indépendamment des faits d'être en devenir.

Tous ces aspects sont indispensables à soutenir le processus de réalisation étant à se compléter les uns les autres dans un contexte abaléitique (en tant que cela se réalise à foncièrement dépendre d'un autre ou d'autre chose). Ce qui entraîne qu'à vouloir éradiquer les plus primitifs aspects, en croyant faire de la place pour favoriser ce qui doit y succéder métamorphiquement, ne permet pas le développement des aspects suivants, puisque pour se réaliser, le progrès en cours s'appuie sur l'état issu des précédentes transformations. Encore une fois et de nouveau par analogie, ce n'est pas d'éradiquer le mal qui augmentera d'un iota le bien; de même pas d'annihiler la matière qui donne vie à l'esprit. S'il s'agit de dispositions relatives entre elles, c'est de réaliser ce que l'on espère, ce que l'on attend, qui change d'autant les proportions entre le formé et l'encore informel. C'est un immense progrès conscientiel que de tenir l'axiome scientifique disant que rien ne se crée, tout se transforme, spécifiquement aux réalisations métamorphiques de notre continuum. Ce qui entraîne que pour construire un objet technologique, c'est de s'appuyer sur la progression des états de l'effectué que l'on aboutit à l'égalité entre l'objet réalisé et son projet, en sorte que la non valeur des états antérieurs disparaît progressivement dans la valeur ajoutée des états postérieurs (sont dans le nouveau comme s'ils n'avaient jamais existé).

Et la gratuité actantielle du personnage? Des incidences religieuses du principe de transformation sont maintenant à saisir en philosophie. Je sais bien avec LEIBNIZ que l'absence de raison est encore raison d'agir si un plaisir, même sans raison, est en lui-même une raison d'agir. Mais cette circonstance est examinée spécifiquement au contexte d'une activité centripète à l'ego, alors que la gratuité dont on parle s'appuie précisément de façon complémentaire sur des facultés et capacités d'être au monde à produire des résultats attendus à participer de ce que nous n'avons pas nous-même projeté, donc dans la gratuité aboutissant à l'absence d'un résultat au bénéfice de soi. En effet, au contraire de l'individu, la personne en voie d'exister émancipée de subsistence tenant aux échanges autant substantialisateurs qu'essentialisateurs, se suffit d'aimer dans sa relation à son altérité en s'exprimant dans les coordonnées du meilleur, du plus beau et du plus vraisemblable. La charge intentionnelle n'est alors plus distribuée en raison d'incidences véridictives, esthétiques et valorielles: c'est le beau, le vrai et

le bien qui, dans leur inséparation, se trouvent produits pour eux-mêmes d'être voulus dans la gratuité de soi, conjointe de son imprévisibilité à autrui d'advenir comme médium à l'esprit divin nous habitant. De fait, l'expression d'une liberté d'agir sur notre altérité est impossible à dépendre intrinsèquement du sujet considéré comme agent de l'acte, et il est tout autant impossible qu'elle ne puisse advenir de transiter par son intermédiaire.

Remarquons bien la disposition de ce rapport semblable à celui instauré dans le fait qu'usant de puissances dans l'action, celles-ci ne nous appartiennent pas, puisqu'elles dépendent de substrats empruntés pour un temps au milieu environnemental. Nous n'avons par nous-mêmes que la possibilité de **vouloir**, quant à des incidences exocosmiques, et tel que la liberté de **pouvoir** tient sa source dans notre endocosme à transiter par nous; d'où est notre illusion de pouvoir quelque chose par soi-même. Par ailleurs, comme sujet, nous n'avons la possibilité que de choisir de deux choses l'une. Ce qui entend que nos choix auraient pu être autres, puisque entre deux éventualités, une seule est retenue en référence au seul principe de sélection. Cependant qu'à transiter par notre liberté de choix, tout du pouvoir de réalisation coexiste encore de façon extemporanée, y compris le présentement voulu à s'insérer comme actualisation sur la flèche du temporalisé au monde dans l'action en train de se faire. En sorte que nous n'avons que la possibilité de ne rien faire, à côté de celle consistant à faire **quelque chose de particulier**, et donc même des choses opposées entre elles, à condition que ce soit successivement. Et c'est ici qu'arrive la raison pratique de ce qui précède. Des personnes uniquement animées d'*agapè*, de ne plus rien vouloir pour elles-mêmes, sont le passage obligé du pouvoir de réaliser ce que d'autres souhaitent à partir d'une foi à soulever des montagnes. C'est un constat historique que lorsque le rapport spirituel de soi à l'en-soi (source de pouvoir) vient à subroger le rapport matériel du moi au non-moi (source de puissance), de telles personnalités sont les instruments de faits qui apparaissent miraculeux, restrictivement aux phénoménologiquement matériel. *Qui m'a touché?* demande JÉSUS dans la foule. *Je ne suis que l'instrument de Dieu* disent depuis deux mille ans quelques-uns qui le suivirent.

Par généralisation dans le principe de transformation, tout aspect métamorphique advenant étant porté par ce qui le précède, ne contient pas en soi son moyen dans le temps et l'espace. Ce qui varie ainsi succède à l'activité processuelle du Verbe démiurgique potentialisé hors successivité temporelle dans l'unité existentielle d'une omnipotence surdéterminant le potentialisé en temps et en espace de relation des choix particuliers liminaires aux effets

uniquement duels dans le principe de transformation. Le mode processuel est-il évitable? Il l'est dans l'explication scientifique à considérer l'ensemblement du faisable ainsi qu'un parcours phénoménologique à n'être relié à aucune teneur potentialisée. Donc à devoir saisir dans le principe d'accident ce qui est produit autrement que comme moyen, c'est-à-dire en lequel concept tout du monde advient stochastiquement par hasard, pour ce qui est de la responsabilité des transformations. Cependant, non seulement l'explication ne repose que sur le principe de transformation, occultant le principe de génération concomitant, mais de plus l'histoire, la paléontologie et la cosmologie montrent incessamment que les transformations du monde s'accompagnent à long terme d'un processus de perfectionnement allant avec l'émergence ontologique de réalités nouvelles. Il importe donc d'en concevoir l'énoncement, non pas dans les limites indéfinies des rapports cycliques et des mouvements alternés à ne considérer que la totalisation de ce qui est en présence dans le mode discontinu, mais bien examiner ce dispositif dans l'entendement de ce qui le complète.

Il n'est pas aisé de sortir dans le cadre du pensé de notre continuum spécifique des trois coordonnées spatiales propres aux séparations individuées, auxquelles s'ajoute la temporalisation de leurs effectuations et interrelations à viser par le moyen des idéaux un autre continuum, celui qui est finalitaire en raison d'être complémentaire de ce qui est parfait à ne pas passer par une instance de réalisation. Il s'agit en quelque sorte de considérer les nœuds immatériels d'un domaine hors des relations se prêtant à dimensionnement, mais précisément à permettre le relationnel au travers de la complétude vertuelle du tout en cours de réalisation, encours **en lequel chacun est un entier en plusieurs aspects qualitatifs dans l'insécabilité du même**.

> Entre les sentiments et les sensations, des limites plus ou moins formées situant le MOI, le MIEN, l'À SOI par rapport à cela qu'on tient pour être à d'autres, traversent ou passent par l'impondérable conscience de devoir tout relier. Là se situe la compréhension fonctionnelle de la conscience. **Relier tout séparé représente de fait la véritable fonction de la conscience, l'instance consistant à *prendre conscience* ne représentant que son moyen**. Le MOI, pour être donné d'expérience, se donne également continûment à l'À SOI en raison de ce qui est en commun. Or ce MOI et le JE qui est concomitant ou localement intermédiaire, ne représentent pas *quelque chose*, mais des aspects concernant le pouvoir de relation dont il est possible d'user en rapport à son altérité depuis des intentions personnelles. C'est précisément la condition à instaurer le

> personnage dans le dispositif relationnel d'être aux autres d'une manière personnalisée. Aussi ce qui précède à cerner l'individuation, s'applique de même au sujet du personnage: ce n'est pas pour la personne d'inhiber son personnage en rapport à sa personnalité, tout comme ce ne peut être de court-circuiter notre conscientialisation de notre altérité, qui peut avancer l'échéance de notre fonction d'être consistant à relier toutes individuations séparées. Il ressort de cette disposition une condition qui semble incontournable: l'activité intellectuelle de connaître représente l'indispensable revers de la fonction conscientielle qui, en chacun, concerne un relationnel à son altérité soumis à intentionnalité. Depuis l'origine de la psychologie issue du dialogue philosophique marquant la seconde moitié du 19e siècle, on sait axiologiquement que la conscience ne peut être indépendante d'intentionnalité. En sorte que c'est à ne pas exclure cette condition que nous pouvons rendre compte de ce que la sagesse s'effectue d'âme et en conscience en rapport à la communion intérieure nous reliant ce qui diffère en chacun, jusqu'à pouvoir inclure toute individuation séparée dans son affiliation cosmiquement finalitaire.

L'importance donnée au MOI passe par des condescendances à se mesurer soi-même de dimensionner autrui. De ce sentiment, qui peut tourner à la frivolité satisfaisant l'impression de supériorité, résultent nos intransigeances auprès des proches, tarissant en nous ce qui fait notre être à partir d'une source intérieure d'existence et qui ne se conçoit que comme le moteur de nos relations aux autres, aucunement dans les mesures phénoménologiques de soi à d'autres depuis ce qui fait être indépendamment à l'exocosme. Tant est que s'identifier à ce que l'on est devenu —un état particulier d'être—, sanctionne l'arrêt du devenir vers plus d'être, c'est-à-dire vers un surcroît complexificateur à permettre des relations novatrices, et consécutivement cela qui peut graduellement intensifier notre être continûment en devenir durant son instance de réalisation. C'est déjà la volonté de dépasser nos états d'être que de choisir un modèle convenant à plusieurs, dans le sens que ce n'est pas mutiler notre être en devenir que de commencer ainsi, même si de commencer ainsi n'est pas à pouvoir trouver l'entendement d'un support conceptuel visant l'adéquation des énoncements à pouvoir se représenter ce qui est devant.

Reste qu'il nous faudra renoncer le temps venu aux meilleurs modèles pour être soi et pas un autre dans l'unité insécable du tout. Discriminons maintenant ce qui constitue la personne discriminée de la personnalité et du personnage.

Au plan manifestatif, la personne… c'est personne! La personne n'est précisément, tout comme la déité antécédente de l'aspect retenu avec Dieu le divin Père des êtres et du potentialisé à l'Univers, personne à l'exocosme. C'est le côté pile invisible de la pièce de monnaie dont le côté face est seul perceptible, au sens de ne rien contenir de ce qui substantialise l'exocosme, attendu que c'est le personnage qui occupe la scène du monde, tout comme c'est une incommensurable hiérarchie d'êtres allant de ceux qui sont parfaits par constitution originelle à ceux qui sont appelés à devenir parfaits étant perfectibles, qui représente Dieu dans le monde. La personnalité qui sous-tend l'existence personnelle s'avère ainsi sans doute l'ultime don fait par le divin Père aux enfants de l'Univers, puisqu'elle représente en substance la possibilité cocréative de participer de la réalisation du monde des êtres en rapport à la potentialisation en existence d'une quasi-indéfinité de possibilités circonstantielles. Une disposition bien sûr conditionnée aux trois codomaines représentant ensemble la fonction physicopsychospirituelle spécifique de la présente instance de réalisation cosmique épuisant des potentialités de perfectionnement dans les réalisations qui se prêtent à perfectionnement en vue d'une finalisation. Trois codomaines d'une seule réalité représentant le complément possible de la nécessaire trinitisation divine en rapport au monde parfait dès l'origine, en ce que ce monde de perfection n'a pu advenir qu'hors processus spatiotemporel de réalisation. Conciliant ici plusieurs sources, nous pouvons métaphysiquement saisir que la Déité, dans son aspect primordial de l'Un, s'émancipe de son infinité et de son éternelle absoluité depuis l'artifice trinitaire du principe de suprapersonnalisation. En sorte que c'est maintenant l'Être suprême qui évolue dans l'Univers en tant qu'expérience de son existence, au travers des myriades de possibilités relationnelles des êtres qui font avoir au monde.

J'ai pour sentiment que pour le moment aucune lecture ne peut mieux nous édifier sur ce sujet que ce qui se trouve évoqué dans le Livre d'Urantia. Mais de nouveau, il s'agit d'une lecture à ne pas faire reposer son aperception sur une quelconque autorité à édifier un savoir communautaire. Ce l'est sur la possibilité d'entendement à nourrir une sapience qui ne peut être que personnelle.

En tant qu'individu manifestant un ego autour de ce qui est substantialisé en lui, à pouvoir corréler les relationnalités complémentaires du reçu et du donné à hauteur du MOI, du JE et du SOI, possède une identité personnalisable. Mais comme cette individuation personnalisable repose encore sur le principe de transformation des substances, elle est de la nature

de ce qui se prête à corruption, donc sujette à mortalité. Et comme cet aspect physique est indissociable du complémentairement métaphysique, nous entendons son corollaire: le divin habitant de nos pensées, de nature existentielle à compléter la nature expérientielle de notre incarnation. Chacun en ses aspects complémentaires à tout autre est prépersonnel de ne pouvoir se personnaliser que par l'autre, jusqu'à former une superpersonnalité en une strate spirituellement macrocosmique.

Le libre-arbitre humain est alors décisionnel à pouvoir croître dans la sagesse d'une expérience de participer à l'exocosmiquement réalisé en raison d'une existence endocosmique, à partir de l'activité médiane de discernement du vrai, du beau et du bien concrétisant empathiquement notre fraternité dans une coopération loyalement engagée. C'est alors une clairvoyance à relier des significations issues de nos représentations mentales à des valeurs spirituellement entendues, que la personnalisation advient à hauteur du SOI conjuguant en une seule entité tout à la fois expérience et existence à pouvoir consacrer des moyens en vue d'une finalité progressant dans l'alliance entre Dieu et les êtres. Comme culte, tout autre que cette offrande de soi en retour de ce qui nous est donné ne peut que consister en des artifices palliatifs de religiosité: des apparences à continument ne pouvoir investir que dans l'illusion du réel.

Si l'erreur participe du manque d'acuité intellectuelle en rapport au défaut de qualification, le mal, du défaut de sagesse dans le rapport de chacun à son altérité, le péché, qui advient en retour comme un appauvrissement spirituel par manque de loyauté de la personne, les trois infèrent semblablement à une involution de la personnalité. Dans cette disposition, la **religion** nous mettant en rapport avec ce qui nous transcende et ce vers lequel il nous faut tourner notre regard pour apercevoir vers qui et en vue de quoi nous nous acheminons, la **science** nous mettant en rapport avec ce qui de façon opposée constitue l'expérience métamorphique par laquelle on passe, et la **philosophie** qui, de reconnaître l'être et en lui la personne, nous permet d'accéder à une sagesse participative de notre altérité, concourent ensemble à éclairer chacun dans son vécu. En ce sens qu'au travers de la philosophie nous sommes à discourir sur l'être et la personne en tant que la permanence expérientielle s'instaurant le changement entre un continuum où tout se transforme, corollairement au complémentaire continuum immanent d'existence absolue et infinie, c'est par la réflexion philosophique qu'advient la sophia entre un credo progressivement

> formé d'entendements à propos du potentialisé en réalisation et un savoir s'accroissant par l'expérience des états du déjà réalisé.

Des conditions advenant de la maturité mentale permettent des prises de conscience soudaines. Lorsque l'état du pensé dans un rapport qualificateur physicopsychique devient propice, des transformations spirituelles adviennent surajoutant la notion de valeur aux significations depuis lesquelles nous nous qualifions à notre environnement matériel. Sans doute est-ce moins les transformations qui surviennent de façon souvent soudaines, mais leur entrée en fonction advenant après temps de formation organique; ce qui entraîne que la conscience psychospirituelle, sur fond de libre-arbitre, prend le pas sur des conditionnements, à décider d'une conduite de soi personnelle et personnalisée en raison d'autrui. *Alors la personnalité se trouve progressivement libérée des handicaps du temps et délivrée des limitations de l'espace*. C'est dans ce sens que le personnage, pour agir en concordance d'événements dans le temps et l'espace, fait progressivement place à la personne agissant de façon personnalisée en tant qu'agent des événements cosmiques à sa portée. Cela dit au sens que l'esprit divin habitant notre pensée mentale spiritualisée, prépersonnel à son origine dans le monde, devient progressivement la source propre à manifester le pouvoir de personnalité au travers des acquis mentaux humains. En tant qu'individu, nous pouvons collaborer à réaliser socialement le potentialisé. La personne peut de plus agir personnellement en toute indépendance sur la destinée du monde en instance de réalisation. C'est alors au travers de la dissémination en des esprits divins immortels habitant la pensée spiritualisée des êtres d'une façon prépersonnelle que Dieu-Père, dont la surnature est suprapersonnelle, devient présent dans le monde à conférer progressivement au cours de bien des millénaires le don de cocréativité aux personnes se perfectionnant. Un acte spirituellement parental se concevant, nous le répétons, en continuité de la trinitisation divine *advenue* hors temporalisation, par laquelle Dieu *remit* tout pouvoir à son Fils éternel.

Différenciée de cela qui se forme en substance d'avoir et en essence d'être (le corps, la vie entre le physique et le psychique, le mental, l'animique à relier le mental à l'esprit, et l'esprit), la personnalité est la seule existence invariable dans les progressions expérientielles-existentielles. Elle est le don de Dieu-Père aux êtres occupés de réaliser le monde processuellement de métamorphiser des énergies physicopsychospirituelles en trois codomaines: le corporéisé, le mentalisé et le spiritualisé. Elle survit conséquemment avec la survie de l'âme passant par des avatars biologiques. Et puisque la personne n'est pas de la nature des substances tant physiques que psychiques

et spirituelles, c'est alors non comme la goutte d'eau retournant à l'océan que l'individu personnalisé trouvera Dieu d'atteindre la perfection au terme de son long périple comme pèlerin du temps, mais en tant qu'être personnel en relation à des êtres divins complémentairement parfaits depuis l'origine. Dans cette disposition englobant la finité dans l'indéfinité et le relatif dans un continuum mixte propre au subabsolu, c'est en Dieu, source inépuisable et centre d'une surnature endocosmique, que les êtres finalitairement réalisés vivront l'expérience d'exister.

Partiellement authentiques entre paraître et être, **nous devenons**. Pour progresser en sagesse, nous accédons à notre personnalisation. Elle advient du divin habitant de l'intériorité de notre être. C'est donc là un partenariat divino-humain advenant dans un alliage composant éternité et temporalité, ainsi que l'adimensionnalité topologique du principe de relation entre la non-spatialité de l'Un et la spatialisation particulière aux multiples séparations individuantes. Et c'est de cette disposition que commenceront en un lointain futur la réalisation du potentialisé dans l'Ultime: l'ultimité d'être à fusionner le parfait par existence originelle, au perfectionné au travers de l'expérience.

Dans cette disposition à viser l'épanouissement de la personnalité au travers de différents niveaux de conscientialisation, nous avons à aimer le pécheur, pas le péché; celui qui se trompe et trompe, pas l'imposture mystificatrice; pas l'hypocrisie, mais qui se conduit hypocritemen, et aussi le prédateur profitant de circonstances sociales pour s'en mettre plein les poches, mais pas la prédation appauvrissant autrui, etc. C'est possible à partir d'une confiance inconditionnelle en ce qui nous surdétermine, en attendant que la fusion avec le divin habitant de nos pensées nous transmette la réponse définitivement adéquate à POURQUOI de telles dispositions cosmiques antagonistes sont au monde en devenir. Car en attendant cette échéance, le divin gardien immatériel d'une destinée unie au tout ne peut que porter un éclairage intellectuel à progressivement coordonner de telles oppositions. Par l'intermédiaire des valeurs spirituelles à participer du monde dans l'*agapè*, ces oppositions ne peuvent que nous apparaître significativement antithétiques d'isoler en des actes indépendants les uns des autres la somme des libres mouvements individuels reliant au tout pour accéder à l'unité.

De vouloir participer d'âme et en conscience, les êtres personnalisés sont cocréateurs de nouvelles potentialisations générées en eux-mêmes. Et advenant conjointement au pouvoir du divin habitant de nos pensées, ce potentialisé-là s'ajoute aux réalités existant en soi, en raison de la surnature

divine, c'est-à-dire indépendamment du formé en des substances dans les apparences métamorphiques d'apparaître au monde. Dieu le Suprême, en tant que déité participant de l'expérience progressive de l'existence est sans doute à la fois source et réceptacle de toutes les potentialités particulières (limitées) générées par les êtres personnalisés. *Le grand défi présenté aux êtres personnalisés est le suivant: déciderez-vous de personnaliser certaines des valeurs significativement expérimentables du Cosmos? Ou bien, rejetant la survie, laisserez-vous latents ces secrets de la Suprématie qu'un autre être semblablement doué de personnalité essayera ailleurs et en un autre moment à sa manière d'apporter sa contribution à l'évolution du Dieu fini? En ce cas, ce sera sa contribution au Suprême, non la vôtre* (Le Livre d'Urantia).

Par son libre-arbitre, la personne est le média du pouvoir divin. Au travers la sagesse, les diverses personnalités sont associables entre elles en vue de participer comme enfants de divins Créateurs locaux d'une grandiose œuvre démiurgique.

C'est à partir du concept de personne distinguant l'activité de l'individu *socius* de l'actorialité de la personne à son altérité considérée comme un tout uni de plénitudité *in extenso,* que parmi les présupposés qui nous guident dans notre recherche d'une sophia, tout tourne autour des déterminations personnelles qui ressortent dès lors premières. Sans aucun doute, ce qui concerne le principe de transformation ne peut aller sans principe de génération à l'antécéder. Dans la logique de ce que si quelque chose ne peut sortir de rien, cela qui peut être, avoir et se faire au monde depuis des transformations, ne peut en effet se former qu'à individuer des attributions qui sont antithétiques. Pour résultat rationnel, rien du monde ne peut être déclaré bon ou mauvais en soi, être posé vrai ou faux dans l'absolu, advenir d'une façon qui soit belle ou laide sans l'empathie qui en promeut l'événement. Ce qui n'est pas exclusif du formé au hasard des rencontres dynamiques entre inerties et gravités du préalablement individué, mais à en compléter la rationalité, **puisque ce que l'on juge favorable ou défavorable ne se peut qu'en rapport à des circonstances examinées au regard d'événements attendus ou souhaités.**

Notre jugement à cet égard repose sur la considération d'effets relatifs qui sont spécifiques à des cas particuliers pouvant, certes, se prêter à généralisation pour la prédiction des effets, mais tel que nous ne sommes pas depuis cette généralisation en mesure de substituer le prédicat de

relativité à comparer des cas particuliers, par celui d'absoluité en rapport à leurs suites. Donc, uniquement en rapport à des considérations rétroactives, de ne pouvoir relever que de relations en des incidences relatives, ou bien de rapports particuliers (hors cas singuliers en référence au généré), en ce que seuls les cas particuliers apparaissent transposables en des règles de portée générale; règles qui, en relevant des relativités du relationnel, ne sont aucunement par dogme assimilables à des conditions en soi absolues ou universelles. L'histoire montre que tout un chacun étant mu par de bonnes raisons apparaissant justes et des intentions tenues pour louables, peut n'en pas moins nuire inconsidérément. C'est en effet corrélativement au nom d'une idée, d'un idéal, d'une idéologie, qu'un acte peut être étiqueté de nuisible circonstanciellement aux aspects du relationnel particulier examiné. Mais c'est alors à pouvoir juger bénéfiques les mêmes aspects en référence à d'autres idées, idéaux et idéologies. En sorte que ce qui est avancé dans les présentes pages suite à cette disposition essentiellement phénoménique peut choquer certains lecteurs et le raisonnement qui s'y trouve sous-jacent peut se retrouver condamné par les juges de certaines communautés contemporaines comme étant de nature subversive autant que séditieuse en rapport à des traditions. Précisément, il s'agit dans ce cas d'une disposition d'enfermement communautaire en des appréhendements tenus pour absolus, entraînant de juger du mal et de l'erreur partout où l'on n'est pas soi-même, donc à juger autrui selon nos propres mesures relatives. Ce qui constitue sans doute la pire présomption d'aveuglement. La dialectique en est corrompue. Pareille attitude signifie que soi et par extension son propre camp est à détenir vérité et bien, par opposition à tous ceux qui sont dans l'erreur et répandent le mal et l'erreur. En sorte que la moindre incitation à la relativisation des jugements qui serait sous-jacente à des considérations impartiales, univoques, peut être suspectée de recrutement à l'encontre des antagonistes, tant la volonté désintéressée de partage des uns peut aisément servir de couverture à l'intérêt appropriatif chez d'autres.

J'écris donc à mon usage et pour partager auprès des personnes désirant apprendre comme moi à juger par elles-mêmes en s'aidant du déjà conçu dans le propos, et non pas pour des institutions, ni pour des satellisations communautaires autour de dogmes. À ce stade, le mobile n'est pas de gagner des indécis, mais une entraide mutuelle portant sur ce que l'on peut juger par soi-même d'âme et en conscience. Et en cette disposition, ma défiance ne concerne pas les mouvements et associations mobilisant de libres énergies au motif de *bonnes pratiques* humanitaires, religieuses, ésotériques ou mystiques, mais leur volonté d'accueillir sous leurs ailes

protectrices des individus impersonnels cherchant ce qu'il est bien de faire au seul rapport du bien-être en des états advenus. La seule voie qui s'offre à ceux qui visent ainsi collectivement de convoiter des parts du marché dans les divergences d'opinion est insidieuse de passer par la volonté d'éradiquer le mal manifesté au monde sous l'instigation d'une peur des conséquences pour soi et pour les nôtres. L'histoire montre inévitablement que dans le temps associatif, cette disposition diverge, quel que soit le trésor de vérités détenues, vers des manipulations qui deviennent source pour quelques-uns de pouvoir et d'argent. Magnifier et donc flatter notre nature, poser son clan ou d'autres appartenances sociales comme supérieures, vient précisément de ne pas entendre la voix de la conscience en rapport à des idéaux.

Aux fins de l'avancement spirituel, il faut d'abord *rendre à César ce qui lui appartient*. L'assistance et l'aide d'autrui à partir de l'autorité extérieure propres aux gouvernements, aux communautés et associations, ne semble pas pouvoir mener à de véritables progrès de la personne, puisqu'on en vient par tels moyens à canaliser au profit du groupe des motivations personnelles. C'est une autodétermination qu'il faut pour concrétiser des efforts personnels dépensés au dépassement des états d'imperfection de soi. Semblable autodétermination ne peut trouver ses ressources comme son vecteur qu'en des motivations personnelles induites d'âme et en conscience. Et les efforts personnels sur soi commencent dès lors que l'on pénètre en soi-même à ne pas juger autrui pour se connaître dans nos apparences aux autres.[55] C'est le seuil zéro du devenir personnel depuis des dépenses autres que celles visant le recrutement, l'endoctrinement et la propagande. Le recours à des efforts personnels venant de soi et visant notre propre nature d'être aux autres est semble-t-il l'unique moyen d'éviter nombre des manipulations de plus en plus savamment orchestrées au profit des avantages de ceux qui les promeuvent, sous couvert de bienfaisance, de philanthropie et de générosité. Le choix contraire est évident, il concerne la disposition actorielle de la personne advenant de son assentiment délibéré de croître avec pour moyen l'animation de ses propres forces physiques, efforts mentaux et luttes en esprit, et qui dans les coordonnées des

55. Chacun peut faire l'expérience que rapporte Frédéric LENOIR dans son Petit traité de vie intérieure, Plon, page 67. *J'ai réalisé que j'avais des penchants violents, des pulsions qui, dans un autre contexte et avec une autre éducation, auraient peut-être pu faire de moi un criminel. Du coup j'ai «compris» ceux qui passent à l'acte de manière destructrice, et si je continue de réprouver leurs actions, je suis mieux à même de comprendre ceux qui ont cédé à leur part d'ombre faute de digues* […] *J'ai réalisé que si je juge autrui, je me juge moi-même en premier, puisque j'abrite les tendances inavouables que je suis en train de juger*.

progressions de l'Univers se mesure à l'adéquation du critérium de conduite exprimable par le raccourci: «**qu'ai-je à savoir, que doivent être mes intentions et quelles les limites de mon pouvoir pour que mon entreprise soit belle dans sa réalisation, bonne dans son moyen, véritable vis-à-vis des fins?**». La question se posant de savoir pourquoi nous entreprenons de réaliser quelque chose, donc dans les limites d'une particularité, la réponse ne peut être que c'est pour quelqu'un, c'est-à-dire ou bien pour soi, ou bien pour autrui. Au contraire des réactions déterministes entre corps matériels selon le hasard des rencontres dynamiques, l'interrogation *quoi faire* implique ici la raison de faire à introduire un rapport à QUI. Ce qui rend compte du principe des limites d'un savoir approprié reliant la qualification de pouvoir faire dans la délimitation intentionnelle.

C'est de l'usage d'un savoir, d'un vouloir et d'un pouvoir pragmatiquement délimités aux participations de soi à l'altérité qu'arrive également l'entendement d'un idéal à nous communiquer l'état du potentialisé en rapport à l'actualisé.[56] Nul besoin en effet que ces moyens soient infinis pour remplir notre rôle, c'est-à-dire qui serait à devoir viser une omniscience en vue d'une volonté de puissance inégalable pour répondre adéquatement à des circonstances. Remarquons, à soutenir dans la nature cette disposition, que la conscience que nous acquérons à constituer pour nous les frontières du réel croît naturellement à coïncider, tant dans les espèces biologiques, qu'en celles-ci dans les individuations, aux évolutions des participations personnelles d'une altérité.[57] Ce n'est pas un savoir, fut-il d'interprétation scientifique, qui décide promotionnellement des participations de soi à notre altérité, notre conscience du réel se proportionnant en pratique pour chacun à servir des déterminations participatives, et cela est visible tout au long de l'évolution des espèces biologiques. Si nous héritons individuellement du champ conscientiel correspondant au degré d'évolution dans l'espèce, c'est au prorata de ce que l'on en concrétise individuellement par l'instruction, comme base des participations individuelles dans un travail spécifique à l'époque. Il s'agit d'une transmission se propageant au travers des acquisitions individuelles. Pour la plus grande part elle

56. Pour répondre aux objectivistes, de reconnaître la tangibilité des réactions phénoméniques sans but (cela qui advient par hasard et sans raison), implique de tenir une même tangibilité pour l'activité venant de causer des effets attendus.

57. Je pense l'avoir démontré dans *Réflexions candides sur l'épistémologie*, première partie: *éléments pour une base pragmatique de l'épistémologie*, que l'évolution biologique est à nous montrer que les représentations de la réalité coïncident avec les limites participatives du vivant en motilité, intentions et vouloir.

appartient à une communauté d'individus en tant que culture des moyens individuels d'agir dans une collectivité particulière. Mais toute autre est la détermination personnelle, puisque c'est le champ même d'une prise de conscience actorielle personnalisée dans les coordonnées du beau, du vrai, du bien, qui entraîne un entendement concomitant du réel. Ce qui est autre qu'agir qualificativement à notre altérité en raison de moyens d'expérience, à pouvoir s'opposer aux autres, comme au tout, depuis des entreprises visant sans état d'âme des intérêts individuels allant avec ceux qui sont par extension corporatifs, patriotiques et conséquemment chauvins.

Posant la vastitude du champ philosophique dans son cadre ébauché supra, l'ami de la sagesse tient au cœur de trouver une manière constamment personnalisée de mettre ses pas dans les traces laissées par ses prédécesseurs sur le plus noble sentier qui soit, celui traduisant de tout temps cela que l'on choisit comme devant être le plus beau, le plus vrai et le meilleur. C'est alors toujours savoir et croire ce qui relève d'un ‘point de vue’ de moins en moins localisé, donc de plus en plus universel et aux antipodes des systèmes mécaniques, ou programmés. C'est vouloir et pouvoir que les soifs du MOI ne grandissent pas au détriment du JE advenant au titre de média servant à hauteur intériorisée du SOI. Donc grandir à son altérité de diminuer l'isolation relationnelle du JE dans l'espoir de fusionner intérieurement à l'esprit qui nous habite et intégrer dès lors le processus actualisateur d'universalisation. Mais cette disposition faisant que la vacuité intersective du JE au Plérôme, en ce qu'elle statue endocosmiquement la plénitude du SOI dans l'EN-SOI, vienne de poursuivre à notre altérité que le juste milieu en rapport aux apparences phénoméniques conduise à terme jusqu'à nier toute différence entre la vacuité du à MOI et la plénitude du avec TOI (l'altérité) dans l'unité de l'EN-SOI propre à l'intégration de la totalité individuée au TOUT. La séparation entre endocosme et exocosme advenant d'être processuelle à la pleine réalisation du Plérôme, l'intégration supra-individuelle fera que la dualité séparative entre existence intérieure et expérience extérieure ne sera plus.

Bien sûr, c'est à considérer l'enchaînement faisant que la réalisation de SOI n'est possible que dans l'épanouissement préalable du MOI, puis celui du JE, en sorte que l'étape suivante doive tout au principe de conversion à ne pouvoir amoindrir, ou diminuer, le précédemment réalisé. Chemin suprême, donc, qu'on peut baliser d'axiomes primordiaux, à seule fin de réduire les égarements depuis des sophismes et des erreurs de parcours dans le libre-

arbitre. Quelques-uns de tels axiomes peuvent être par exemple formulés comme suit.

Axiome sur le principe de dépendance de l'individu, et ce qui est par lui individué, dans le caractère abaléitique du Cosmos. On sait qu'un objet n'est jamais indépendant de sa substance prise sur l'environnement, et que pour être, ce qui est le doit à un relationnel à lui communiquer son essence. Du constat d'expérience advenant de la substantialisation des corps que complète l'entendement pour ce qui est de l'essentialisation par l'intermédiaire d'un relationnel, dans tout l'Univers et par généralisation on pose que rien n'est, n'a, et se fait, en raison de lui-même, ou en complète autarcie (prédicat d'abaléité). Ce qui s'actualise d'individué restant l'effet d'une altérité, son devenir reste causalement contractuel d'une participation à cette altérité. En sorte qu'à distinguer le tout de la totalité, on peut penser que si la totalité des choses arrive physiquement de cause à effet, l'ensemble de la suite des chaînes du causé nous apparaissant séparées, autant que sans raison entre elles, sont spirituellement reliées dans le tout où elles trouvent leurs raisons de prendre existence.

Sur le statut métaxique[58] **du Cosmos**. Entre deux moments de l'instance processuelle performative de la réalisation du contenu du Cosmos, l'Univers est considéré être d'autant plus qu'adviennent des relations complexificatrices en des associations, organisations, et intégrations. Mais l'existence de son contenu donné à transformation métamorphique reste strictement invariante, donc, sans nihilité possible, alors même que cette existence se prête à des transformations métamorphiques innombrables. Ce qui montre que la finalité compétente de l'Univers ne se trouve pas au terme des retranchements que l'on peut faire à viser des manifestations contradictoires, mais dans la conversion des opposés vers ce qui les surdétermine.

58. Métaxie (grec μεταξυ: intervalle, considéré **dans son aspect transitif**). En cosmogonie, le terme de métaxie concerne toute chose intermédiaire variant comme moyen terme entre des extrêmes invariables. On aperçoit par cela qu'une indéfinité de réalités intermédiaires, relatives entre elles, participent des extrêmes opposés en tant que constitutions mixtes. Exemple: apprendre est métaxie entre l'ignorance et le savoir. Les néoplatoniciens formèrent depuis le concept de métaxie la possibilité d'une multiplicité de strates intermédiaires en tant que liaisons d'une continuité organisatrice hiérarchisée entre l'Être Suprême, auquel est sous-jacente l'intégration à terme de tous les êtres, depuis une origine existentielle de non-être. Cette disposition entend que durant l'instance performative, on ne peut être et avoir qu'en raison de rapports d'apparences passant par toute forme de paraître être et toute forme de paraître avoir à son altérité. En conséquence de quoi rien ne peut s'y trouver isolé, ou y exister de façon aséitique.

Axiome de la solipsité[59] **à propos des individuations advenant des limites de leur relationnel,** *versus* **la personnalité en tant qu'elle procède de l'Un et précède le déterminisme potentialisateur de la personne en vue du Tout**. Chaque individuation est inidentique à toute autre depuis un substrat commun. Même le dupliqué à l'exact sera différencié depuis sa deixis impartageable (le fait d'être ici ou là, à ce moment ou à cet autre), cela, conjointement à son essence allant avec une destinalisation particulière. C'est dans son principe ce qui fait être et avoir à son altérité. Cependant que chaque personne a ceci de plus que l'individu, qu'étant non seulement unique, en tant qu'inidentique à toute autre dans la multiplicité quasi infinie des personnalisations disséminées en existence depuis l'Un, est à intégrer l'Être suprême, n'étant pas moyen, mais fin d'être, au sens de son irremplaçabilité dans le tout.

Axiome des états d'être et d'avoir dans le prédicat de progression au moyen d'alternances oppositives de complémentation. Un exemple servira son appréhendement. Le conformiste se résigne à se soumettre aux traditions séculaires et à l'autorité locale. Assez souvent c'est une idéologie qui, comme moyen, pallie le manque de courage à dépenser en forces, efforts et luttes de soi pour réaliser ses idéaux dans l'immaturité à maîtriser sa propre nature. Sa dynamique consiste dès lors en expansion locale s'étendant à partir des dépenses à l'encontre des oppositions environnementales, ou comme circularité captive. Le non-conformisme représente la phase qui lui succède bénéfiquement si sa résolution est à pouvoir affranchir l'individu des handicaps héréditaires et des scléroses culturelles d'oser penser, agir, et vivre, loyalement et sans crainte, en vue d'un constant dépassement des acquis. Ici, il faut bien apercevoir que l'action non-conformiste n'est pas en butte à l'encontre des institutions culturelles et religieuses qui sont à séculairement transmettre des traditions locales, si l'on accepte d'entendre que de telles institutions et traditions *sont faites pour l'homme, et non pas l'homme fait pour celles-ci*.

Sur la résolution du devenir individué, dans la capacité compétente d'être personnellement aux autres. L'étendue du libre mouvement individuel est sans doute à décider des capacités en moyens performatifs quand, depuis le libre-arbitre personnel, on est à se déterminer par le moyen d'une autoparticipation personnalisable. Accompagnant ces moyens émancipateurs et formatifs, la foi qui place la personne dans une destinée en tant

59. Du latin *solus ipse* (seul soi-même), marque le caractère d'être unique dans la multiplicité individuée des uns et des autres.

que fils spirituels au travers une transcendance endocosmique de la suprapersonnalité de Dieu-Père, foi alors responsable de la confiance qu'on met dans les lois du Cosmos, conduit assurément la loyauté de soi, non seulement vis-à-vis des autres, mais aussi vis-à-vis de soi. Il semble que ce soit dans ce contexte que se règlent les accessions progressives aux émancipations de l'individu, en tant que des réponses cosmiques aux faits de loyauté advenant pour cause de foi dans le promoteur d'une destinée personnelle et d'une confiance dans la bienveillance des moyens instaurés à l'Univers.

La sagesse, comme choix des moyens d'harmoniser, à pouvoir unir, ce qui, étant séparé, est de plus divisé. En pratique, l'apprentissage de la sagesse vise l'art du jugement avisé conjuguant le respect de soi à la fraternité d'autrui; cela en vue de l'unité fonctionnelle du tout devant prolonger l'effectuation individuante diversifiable dans la totalité, puis la personnalisation visant l'unité complexificatrice du tout représentant ce qui s'instaure en réalisation par suite et en raison de la paternité spirituelle de l'Un. Mais la sagesse n'a rien d'inné, elle apparaît sous-jacente de l'expérience du donné à exister. Plus particulièrement, la sagesse participe d'une intelligence de la complexification des interrelations entre les choses du Cosmos, de façon parallèle à la compréhension des réticulations entre significations de ces interrelations, et l'entendement des valeurs qui sont à proactivement permettre les événements de l'univers menant à finalisation. Ensemble, ces trois dispositions sont en tant que moyen la détermination des implications volontaires de soi à unir tout séparé. De fait, le savoir progresse d'une expérience à notre extériorité depuis la perception des choses et la prise de conscience de leurs propriétés, quand notre credo progresse complémentairement d'une vie intérieure sur fonds d'aperceptions sous-jacentes à des réalités vertuelles et dans la conscience de leur valeur réalisatrice. C'est alors entre les deux que la sophia progresse de coordonner nos pénétrations introceptives et extraceptives à pouvoir conduire une actorialité personnelle et personnalisée au monde. Reste qu'en rapport aux institutions, le scientifique aura, de par les limitations de son domaine, une tendance plus particulière à viser, au travers de la solidarité technoscientifique, la satisfaction des besoins de la vie matérielle; qu'au travers de la fraternité pour cause de filiation spirituelle à Dieu, le religieux visera de même dans les limites de son propre angle de vue les seuls besoins de la vie en l'esprit; tandis que le philosophe recherchera, quant à lui seulement toutes sortes de justifications à mixer les deux sortes. Mais il est évident que la coordination des trois tendances comme instrument de la

personnalité humaine est supérieure à la réduction des genres allant avec l'exacerbation corporatiste de l'accroissement d'un aspect en particulier au détriment des deux qui lui sont complémentaires.

Axiome sur notre animation d'âme et en conscience depuis la sophia. La sophia prévient conséquemment la séparation de la fonction qualificatrice du mental, d'avec la fonction vertualisatrice depuis l'esprit (l'esprit indiquant le vecteur spécifique des activités qualificatives en vue d'une finalisation par épuisement du potentialisé à l'Univers). Le champ d'action de la sagesse est-il de cela limitable? Le limité indéfiniment agrandissable vers l'infini, le relatif qui a pour borne inatteignable l'absolu, le variant par rapport à l'immanent sont à montrer un effet d'hystérésis sous-jacent à produire la fusion dans un continuum médian de deux continuums extrêmes, dont l'un, aséitiquement existentiel implique l'autre qui est à référer à l'expérience abaléitiquement relationnelle d'être, d'avoir et de faire (expérience de l'existence). Le contenu du continuum des multiplicités d'être, d'avoir et de faire d'une façon relative et limitée est alors indéfiniment différé en réalisation par rapport à son exacte contrepartie existentielle dans le continuum absolu, infini et immanent. Nous pouvons concevoir de cela que les ajustements dynamiques des progressions à l'Univers sous forme de divers maux arrivant ici ou là, à ce moment ou cet autre, puissent être contrebalancés comme congruence dans l'Ultime. Et si de le croire n'est pas à satisfaire entièrement la pensée immédiate, du moins la confiance en ce que l'Univers n'est pas par lui-même inhospitalier, jointe à la foi en une transcendance, permet cependant la patience, en ce que la patience introduit de l'éternité dans le temporalisé. Ce qui advient comme consolation de ne pouvoir répondre depuis notre continuum que partiellement à nos interrogations est que l'on ne saurait comprendre depuis celui-ci la raison de toutes choses, donc les juger pertinemment, sans avoir à disposition actualisée l'ensemble exhaustif des conditions du devenir cosmique. Mais il est des gradations dans la perspicacité qui font que ce que l'enfant ne comprend pas, l'adulte le comprend mieux, sans pour autant saisir lui-même les raisons tenant à ce qui superstrate sa propre réalité individuée. L'ancrage de notre patience est à considérer de cela que la diversité quantifiable dans les propriétés des choses fondées sur des métamorphies corporelles nous apparaît déjà d'une richesse à nous couper le souffle (il suffit d'un regard sur le Cosmos astronomique pour ressentir un vertige), quand ces choses objectives qui se prêtent à quantification apparaissent d'une richesse incomparablement moindre que la diversification relationnelle fondant potentiellement l'univers des significations allant avec la temporalisation

des événements qualificateurs. Aussi, il n'est plus qu'un pas à faire pour voir que l'unité spirituelle qui est à fonder l'univers des valeurs de relation ayant des retombées formatrices, organisatrices, unitives et intégratives, apparaît elle-même d'une richesse cette fois incommensurable. Ici, le concept d'une dynamique qui sous-tend la réalisation des choses impersonnelles nombrables, rencontre par le biais médian de la sagesse, une réalité spirituelle que sous-tendent les actorialités personnalisées dans les coordonnées du beau, du vrai et du bien, surajoutant indéfiniment à l'univers des relations signifiantes. C'est un constat: de mêmes moyens matériels permettent une variété de réalisations qualifiées. Chacune de ces qualifications menant à des réalisations diverses depuis des moyens matériels identiques peut être motivée par une diversité d'intentions. Ce qui est à dire qu'un même but qualificativement attendu, peut correspondre à des motivations individuellement différentes.

Axiome de subordination de la volonté dans l'instauration des moyens qualificateurs, aux desseins de l'esprit visant la finalité cosmique. Discerner entre le bien et le mal a une incidence socialement morale, quand choisir délibérément en son âme et en conscience démontre la gouverne par l'esprit. C'est ainsi qu'on peut considérer une mentalité d'intellection, avec le moyen animique en interface à l'esprit, ainsi que des organes autres que somatiques qui n'en seront à terme pas moins fonctionnellement reliés entre eux, mais à devoir passer auparavant par les étapes embryonnaires de formation organique non fonctionnelle. Tant qu'il n'est pas relié, le mental fonctionne au niveau de la seule conscience logique déterministe appliquée aux confrontations psychosomatiques de son environnement exocosmique. Plus tard, l'expérience introceptive décide de la surconscience de réalités spirituelles en coïncidence au niveau psychospirituel atteint dans la pénétration de ce qui est à croire. Lorsque les réalités endocosmiques passant par l'esprit sont connectées à la psyché, cela implique une subordination des moyens de la logique mentale aux buts spirituellement visés. Mais pour autant que le mental, l'âme et l'esprit, ne sont pas encore fonctionnellement reliés depuis leur formation naturellement organique à partir de substrats spécifiques, on conçoit le bénéfice de s'instruire à relier rationnellement, sans exclusives, croyances, savoirs et sophias.

De l'âme. Si l'on conçoit que les expressions spiritualisées de soi arrivent pour cause d'une divine présence intérieure, c'est à les considérer comme vraies en tant que résultat intellectif, bonnes par le sentiment qu'elles inspirent, et spirituellement belles en rapport à l'œuvre. Mais il s'agit de considérations encore *sans âme*, **pour autant que l'on ne les unifie pas**

dans une expérience personnalisée. On admet que l'âme, organe à manifester l'identité animique de l'individu, tient sa phase embryonnaire de la rencontre psychospirituelle du mental et de l'esprit. Traditionnellement, l'âme est réputée garante de la survie d'une expérience personnellement acquise au cours d'une vie incarnée, ou plusieurs à être source d'individuation. Donc depuis PLATON à constituer le vécu accompagnant le sentiment personnellement retenu entre la *poïesis* (l'action par laquelle on modifie la nature hors de soi) et la *praxis* (l'action par laquelle en correspondance on se modifie complémentairement en soi-même). Intégrant en une seule réalité l'intellectuellement mentalisé et le spirituellement valorisé, une nature mixte intermédiaire rend alors compte pour chacun de la possibilité d'acquérir introspectivement une *communication* en des moments surconscientiels sans besoin de passer par les mots du langage, dès lors que l'on communie en esprit. Bien évidemment, cette disposition ne se conçoit pas au niveau du penser relatif aux besoins et aux plaisirs qui satisfont notre vie matérielle, mais à celui des préoccupations de la conduite de soi ayant valeur spirituelle. **Autrement dit, par l'animique individuelle concomitante d'une âme cosmique, nous accédons à des réalités mixtes conjuguant les souhaits individualisateurs issus de la pluralisation quasi indéfinie des êtres, aux desseins spirituels émanant de l'unicité divine**.

À la suite de l'axiologie succinctement évoquée supra, devenir acteur dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai est ce qui paraît au mieux entendre l'encours du statut d'animation de la personne humaine. Comme nouveau palier subsidiaire des libres mouvements visant des avantages individuels à une extériorité matérielle et socialisatrice, l'entendement d'avoir à participer personnellement d'une fin dont on n'est pas le bénéficiaire direct devient prépondérant. Ce qui facilite l'expression de la personne humaine se base bien évidemment sur des moyens. Par rapport aux précédents conditionnements animaux, ces moyens sont bien sûr en rapport à un cerveau ayant des capacités cognitives plus importances, mais son défaut n'est nullement rédhibitoire à établir l'humaine sagesse actorielle. Occulter cette disposition serait à ne pas tenir que l'entendement spirituel d'âme et en conscience représente une faculté à part entière. En sorte que par l'intermédiaire de cette dernière faculté, chaque personne est unique quant à son relationnel à son altérité, c'est-à-dire celui qu'elle entreprend délibérément sur le plus grand des chapiteaux qui soit, l'Univers lui-même,

à partir d'une fonction introceptive psychospirituelle, interprétative de divins desseins.

Assurément, ce qui est le plus enthousiasmant est de voir que le principe de libre-arbitre décisionnel depuis des délibérations en son âme et en conscience, principe assorti d'une indéfinie diversité d'expériences personnelles acquises relativement aux trois plans des codomaines contractuels depuis une organisation physicopsychospirituelle, est que ce rôle qui échoit ainsi à chacun se trouve interchangeable avec nul autre. Il apparaîtra à de plus en plus de penseurs que la meilleure disposition actorielle de la personne ne peut tenir qu'à son assentiment délibéré de croître d'une façon personnalisée depuis son actorialité dans les coordonnées du choix circonstantiel le plus beau, au travers du plus vrai, et en ce qu'il est bien de faire pour réaliser les idéaux aperçus étant potentialisés dans chaque actualisation de l'encours processuellement réalisateur.

Le critère des déterminations personnelles qui sont immenses par rapport aux moyens pouvant nous échoir au plan des forces physiques, des qualifications mentales et des entendements spirituels, se précise alors de répondre au questionnement déjà exprimé supra: *qu'ai-je à savoir, que doivent être mes décisions et quelles les limites de mon pouvoir pour que mon entreprise soit belle dans sa réalisation, bonne dans son moyen, véritable vis-à-vis des fins?* Entendons que le but visé avec le savoir ne sera jamais l'omniscience comme cela pourrait être si cette disposition advenait dans l'isolation de la science travaillant pour elle-même, pas plus qu'une omnivolition et un omnipouvoir, en rapport aux mêmes continuations indéfinies dans la division inorganique de tels moyens entrepris pour eux-mêmes.

Ces conditions étant posées en leurs délimitations individuelles, à quoi réfère l'expérience personnelle, sinon au fait d'être personnalisable. Chacun peut saisir ce quasi-constat que si des événements vécus sont particuliers à chacun, connaissances, volontés et pouvoirs personnels **sont générateurs de faits particuliers**. Cela advient en tant que les constitutions métamorphiques reliant les trois aspects contractuels de réalisation (matérialisation, mentalisation, spiritualisation), qui sont progressivement de mieux en mieux sustentés dans l'individuation, agissent au travers de la personne, certes depuis des deixis individuées impartageables et donc uniques, mais à devenir de plus irremplaçables dans une participation non plus des moyens, mais des fins, **à partir de choix singuliers** dans les coordonnées du vrai, du bien et du beau. De profonds philosophes

entrevirent et exprimèrent cette spécificité distribuée entre particularités et singularités. 1° le particulier visant la diversité nécessaire à toute complexification, fait que la moindre organisation physicopsychospirituelle individuée concerne la condition d'être unique dans l'expansion des réalisations, mais d'une façon remplaçable étant fondée sur des substances comme moyen dans la succession des événements complexificateurs de l'avènement cosmique de réalisation depuis le potentialisé;[60] 2° l'actorialité personnalisée de la personne relie son fait d'agir librement dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau d'une façon cocréative de participer de nouvelles réalités constitutives de l'avènement des immensités Cosmiques. C'est sa nécessité d'être tout à la fois irremplaçable et unique en vue d'une destinée postfinalitaire. Dans leurs singularités, les faits personnalisés échappent aux possibilités statistiques de prévisibilité.

Examinons ce qui prévaut à circonscrire la différence. On suppose qu'il y a autant de savoirs performatifs que de connaissants impliqués dans l'expérience individuée de connaître l'existence de l'Un disséminée dans l'Univers. De faire être et avoir dans le monde cette existence, les connaissants sont à la rendre présente. Cette proposition se conforte par la démonstration qui expose que deux expériences d'apprendre ne peuvent qu'être inidentiques entre elles si elles adviennent depuis le libre choix des acquisitions en des différences individuelles. La nature des informations, ainsi que l'état de la réticulation entre significations, dépend quantitativement de la somme des expériences intellectives et qualitativement de la somme des expériences entreprises pour coordonner des informants proprioquali-valoriels aux fins d'une interaction personnelle de soi à l'Univers. Par suite de ce que le métamorphisme perceptuel assorti d'objectivation est conjoint de la formation conceptuelle depuis des subjectivités, on conçoit qu'il y a semblablement autant de conduites qu'il y a de vouloirs. Ce présupposé à relativiser le dogme visant la pensée unique pour tous vient de ce que la formation d'un vouloir est le résultat du cheminement indéfiniment diversifiable dans l'appréhendement des valeurs. Nous pouvons encore dire que la détermination des mobiles personnels dépend de la somme des travaux vertualisateurs à partir du degré de réticulation intégrant librement les suggestions d'esprit pour ce qui est des valeurs. Enfin, on suppose, encore qu'il y a autant de pouvoirs limités, que l'Univers contient de

60. Au contraire des faits singuliers, les activités particulières peuvent encore se prêter à généralisation. Ces activités particulières sont conséquemment statistiquement prédictibles dans leur reconduction.

personnalités s'exprimant par le moyen d'interrelations propriatives. Ne pas adhérer au concept d'enrichissement diversificateur dans l'appréhendement individué du monde, de façon conjointe de la participation personnalisée vis-à-vis de la finalisation du monde, aboutirait au concept de personne à n'être pas complémentaire du modèle déterministe des objets physiques répondant à des lois communes. **La relation à son altérité de la personne depuis des moyens d'être, d'avoir et de faire se pose à l'encontre d'une façon entièrement indéterministe**. En quels cas, ce sont les moyens relationnels de son expression qui peuvent entrer dans les statistiques, aucunement les singularités de son expression.

Dans le respect de la logique sémiotique, il apparaît encore autre chose pouvant accroître l'horizon mental au jeu des réflexions visées à distinguer l'individué du personnalisé. C'est que la connaissance vraie ne peut se mesurer entre agents du connaissable que relativement, puisque leurs attributions sont régies par les modalités du prédicat dans l'*apparence* véridictive. Il résulte en effet que les éléments éventuellement absolument vrais, donc hors l'instance performative d'acquisition des connaissances, ne peuvent faire référence qu'au système de connaissants ayant épuisé leurs potentialités, aucunement en référence au système de connaissants en instance de devenir. En référence à cette relativité du critère de véridicité particulier au système d'agents du connaissable en devenir, c'est dans un même sens que le choix dans la sagesse des conduites de soi ne saurait s'assortir que de l'adhésion endocosmique à l'organisation directrice transcendant processuellement l'instance performative d'acquisition dans le prédicat, et non en rapport à de quelconques allégeance à quiconque partage la même condition d'inclusion dans l'encours de réalisation performative du contenu cosmique. À succéder aux antiques autorités religieuses de ce que le fidèle doit croire du monde, dès lors que l'académie fait montre d'ingérence d'opérer au travers des spécialistes dans un esprit de chapelle —celui particulier au groupement opposable à tiers—, elle s'interpose à la libre concrétisation des idées advenant en vue d'édifier la sapience individuelle, comme *gourou* d'un système directeur visant une idéologie particulière. Ce beau dehors de l'académie n'est ignoré que des moutons qui en sont dupes à se laisser conduire. Ainsi bernés d'idolâtrer la seule Science au travers de clercs spécialistes recevant le privilège de dire comment est le monde, ils sont à devoir servir une cause indirecte au savoir, à l'exemple de ce qui est de croire. Il suffit d'observer les foules de fidèles pour voir qu'ils sont quasi idolâtres, de génération en génération, des papes, mollahs et autres dignitaires ecclésiastiques endossant plus ou moins

la représentativité sur Terre du divin. Bien que l'autodidactisme ait aussi son revers, son inévitable zone d'ombre, lorsque l'enseignement devient dogmatique, le *self-made-man* saisit encore à ses dépens que l'expérience personnelle s'acquiert, certes, par cercles concentriques de participation aux réalités de l'Univers, mais à n'en pas dépendre. La personnalité surdétermine ou surajoute aux progressions du processus de socialisation advenant depuis des facultés possédées en commun. Il apparaît évident, que la participation d'une personne au monde des personnes dépend directement du niveau de personnalisation acquis à partir de sa libre détermination dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau en vue d'une destinée postfinalitaire des réalisations cosmiques, en ce que cette libre détermination surdétermine ce qui dans le temps constitue la progression des facultés limitées comme moyens d'agir au monde en vue de son achèvement en tant que finalisation épuisant les potentialités de réalisation d'une façon processuellement *ad hoc*.

Tendre l'oreille à la musique des sphères célestes après qu'on en ait déchiffré objectivement les notes et la partition depuis l'observation astronomique, puis lire le grand livre cosmique au fur et à mesure qu'on en déchiffre les significations, représente la condition qui marque, par delà les actuelles préoccupations consuméristes de nos civilisations, l'apex portant en avant chacun dans la longue marche des progressions de l'humanité. Son terme ne peut que déterminer la finalité des moyens donnés aux expressions personnelles de soi au monde des personnes. Sur ce parcours, je ne peux que respecter la liberté interprétative des matérialistes donnant la conscience comme le produit de l'activité physicochimique de l'encéphale, puisque semblable interprétation coïncide au voulu par leurs promoteurs. Cependant que la faculté de pouvoir personnellement juger d'âme et en conscience de la valeur de nos actes présuppose que prendre conscience des états du réalisé ne représente pas la fonction conscientielle, mais l'un de ses moyens. Dans son incidence cosmogonique, la fonction conscientielle ne peut que dépendre d'un codomaine en toute indépendance des substrats corporels. Elle représente une fonction essentielle s'échelonnant d'une préconscience à une supraconscience cosmique reliant du microcosme au macrocosme chaque séparation individuée, jusqu'à lui donner la place qui lui revient dans une complexification relationnelle d'ensemble, base de l'émergence des nouvelles réalités.

Le niveau d'humanisation qui commence de se réaliser sur Terre ces derniers millénaires vient sans doute de ne plus se laisser prendre la tête sans participation du cœur. Cependant, il y a plus à considérer. Lorsque l'on parvient à faire l'harmonie en soi de compléter notre humanité venant de considérer l'unité entre des aspects décousus, pouvons-nous considérer que c'est là le terme? Assurément non. Nous participons tous du monde, mais présentement, l'égocentrisme de certains se compense par l'altruisme d'autres. En sorte que parmi les étapes spirituelles qui sont à franchir individuellement, arrive ainsi entre ombres et lumières celle par laquelle il devient possible d'œuvrer au monde sans en attendre un fruit particulier. Ce qui advient dans un premier temps de viser le bénéfice pour soi en rapport à l'ego, entraîne que par opposition, en un second temps compensateur, on en viendra à viser le bénéfice unicitaire du tout, donc en rapport à notre alter ego. En Asie, on enseigne que c'est le *lâcher prise* qui est au bout, à conduire l'authentique renoncement. En pratique, cette étape est précédée par la prise de conscience de ce que tout acte comprend des implications à la fois bonnes par certains aspects et relativement mauvaises dans la considération d'autres aspects du même. C'est une instance nous incitant à cesser d'agir depuis les choix soumis à une réflexion ne connaissant que le principe des oppositions dualisatrices, c'est-à-dire pour raison de soi, ou en raison d'autres, dans une séparation à l'altérité égotique.

En cette disposition, il importe de ne pas tomber dans l'illusion à entendre qu'il s'agit de ne rien faire. Évidemment, renonçant à agir, le but visé semble également atteint de ne rien faire, puisque c'est un même manque d'effet que l'on applique du même à renoncer aux fruits de l'acte et à nier l'acte lui-même. Mais ce n'est pas la solution définitive au sens où par ce moyen de ne rien faire nous ne visons pas l'unité: l'ombre subsiste avec la lumière. Aussi après un temps d'incubation psychologique devant être considéré comme provisoire à décanter notre jugement depuis un travail poursuivi en notre inconscient sur l'idée que tout acte comprend des implications à la fois bonnes par certains aspects et relativement mauvaises par d'autres, vient le moment où s'ouvre à nous de comprendre **que rien n'est à jeter**. Cela ne peut qu'être dès lors que les aspects négatifs de l'action restent indissociables des résultantes complémentairement positives dans la conduite réalisant processuellement le potentialisé. C'est le moment de retrouver ce qu'ARJUNA (avec la lecture de la Bhagavad-gîtâ) entrevit et vécut en son for intérieur, jusqu'à le conduire au renoncement du fruit lié à ses actes personnels. Cette porte passée à nous affranchir des chaînes de l'action,

nous restons au mieux dans l'attente d'une nouvelle pénétration des réalités spirituelles. Car pour franchir chaque nouvelle étape, il importe de rester à nouveau mentalement ouvert. Comme précédemment, ce qui suit ne peut évidemment arriver dans la confusion entre le moyen et la fin.

Ne pas entrevoir aujourd'hui, après plusieurs millénaires, ce qui est hors notre présent horizon, n'implique pas que nous atteignons le terme de ce qui est potentialisé dans la personne humaine. Laissons là le renouvellement perpétuel des alarmistes qui tant de fois prédirent la fin du monde. On sait qu'en considération des durées réalisant le phylum inscrit dans les espèces biologiques, l'humanité étant toute nouvelle, il lui faudra sans doute encore plusieurs millions d'années pour que se réalise ce qui est programmé dans son évolution. Penser le passé dans une continuité à permettre d'investir de nouvelles réalités venant de pouvoir progresser au futur, représente la condition d'ouverture d'esprit à dépasser le séculaire. C'est une étape pouvant apparaître indispensablement proréalisatrice de ce qui nous est encore aujourd'hui psychospirituellement inconnu. Pourquoi cette condition proréalisatrice? Nous considérons, pour ce qui est du règne de l'inanimé, des réactions sans le fruit de l'acte, les résultats de cause à effets advenant depuis la notion de hasard, quant aux propriétés résultantes au niveau des réalités physiques. Il n'en est pas de même pour le règne de l'animé. L'activité qualifiée implique la notion de but à atteindre et conséquemment entend le fruit de l'acte. Mais l'intégration de l'acte sans le fruit de l'acte se pose également à ce niveau, non en référence à la substructure physico-psychique, mais celle-ci en rapport à des réalités spychospirituelles vues cette fois en considération du règne de l'esprit. Devoir user de termes connus pour pouvoir dialoguer à propos de l'encore inconnu, implique de se détourner d'un face-à-face aux réalités seulement matérielles à l'exocosme, pour apercevoir en soi des semences de réalités endocosmiques complémentairement spychospirituelles. En quelque sorte, l'ovulation animique qui en résulte vient de considérer que le vécu d'incarnation investit la fonction d'utérus pour l'embryon de l'âme humaine. Certes, des traditions peuvent bien la considérer comme existante au moment de la naissance dans un corps fait de substances physicochimiques, mais à n'être pas encore psychospirituellement fonctionnelle, c'est-à-dire à ne pouvoir encore assurer sa fonction spécifique d'une survie hors la matière, ou du moins à passer par une matérialisation de moins en moins prépondérante.

Ce sont les nourritures de l'expérience personnellement vécue qui infusent à métaboliser l'embryon d'âme, transfusant vitamines et oligo-éléments d'une autre nature que celle qui sont à servir le véhicule corporel, autrement dit

des éléments spécifiques à pouvoir assurer la croissance animique. Ce qui entraîne que nous devions envisager que vient bientôt à terme le travail d'enfantement correspondant. Une fois le temps de gestation achevé, la mort physique du corps aboutit à la naissance indépendante de la psyché. C'est alors l'organisation psychospirituelle qui devient le véhicule d'expression de la personne supposée se tenir à l'épicentre de toutes fonctions ressortant d'un niveau d'organisation reposant sur une succession de substances de plus en plus éthérées à servir de véhicule relationnel conduisant la possibilité de perfectionnement abaléitique des êtres en coïncidence à la perfection divine d'existence complémentairement sans origine de répondre à l'aléthique de nécessité.

C'est la première injonction des écritures monothéistes, le *perfectionnez-vous* (depuis des conditions) *comme Je suis* (inconditionnellement) *parfait;* le second commandement de vivre ce qui conduit à l'unité universellement fraternelle en représentant le moyen. Entre œuvre et dévotion se pose notre ultime entendement aperceptif.

Quoi que tu fasses, de quoi que tu jouisses, quoi que tu donnes et quelque énergie que tu dépenses d'âme ou de volonté, fais m'en l'offrande dit l'incommensurable habitant intérieur à ARJUNA, (Bhagavad-gîtâ, Ch. 9 V. 27 à 29). *Ainsi seras-tu libéré des résultats inévitablement bons par certains aspects, mauvais par d'autres, que constitue ton enchaînement à l'action. Si je suis unique en habitant chacun, et invariant vis-à-vis de toute la multitude séparée des êtres du temps et de l'espace, ceux qui s'unissent à moi, sont aussi à ne plus faire qu'un*. De considérer l'état présent du monde plusieurs millénaires après de telles recommandations, on pourrait croire qu'avec les chemins ainsi balisés au côté de ceux qui le furent par JÉSUS et le BOUDDHA, il s'agit d'échecs historiques. Il y a certainement un assez grand nombre d'êtres qui y répondirent, mais c'est de ne pas faire l'actualité qu'ils sont méconnus, et certainement ce nombre ne pourra que croître.

Voilà tracée la voie réalisant en pratique, au plan médian de la conscience humaine, la formation existentiellement mixte entre la séparation individuée particulière à l'exocosme et l'unité surindividuée dans l'endocosme. Une forme qui n'est plus dualisatrice en rapport à la présente instance de complexification relationnelle, c'est-à-dire à constituer une réalité mixte qui, sans être existentiellement unicitaire comme en référence au continuum à l'origine génératrice de toute diversité d'être, d'avoir et de faire propre au

continuum complémentaire des multiplicités individuantes, en surdétermine la condition.

Voici le statut existentiel-expérientiel reliant le relationnel formé d'instances pour toujours limitées et interrelatives advenant des présences fugitives d'être, d'avoir et de faire par l'exocosme, à l'existence non relativable (absolue) autant qu'infinie (non limitable) dans l'endocosme. Ce processus réalisateur implique encore beaucoup d'ARJUNA sur une scène du monde inférant des multiplicités relationnelles, étant tout à la fois agents et acteurs reliés dans l'attente de ne plus faire qu'un, à la transcendance de leur Auteur existant universellement comme un seul en chacun. L'Auteur non seulement non né, mais encore sans origine, source inépuisable de la réelle existence transcendante unicitaire par delà les apparences existentielles diversifiables à l'infini depuis les contrastes parcellaires dans les multiples individuations d'être, d'avoir et de faire. Contrastes de complémentation à se tenir encore par delà des mondes divins constitués de l'intemporelle rencontre toujours localement finalisable entre la perfection originellement imperfectible et le perfectionné au cours des temps. Autrement dit Dieu Un, donc, insécable par delà son intussusception trinitaire sans origine temporelle, et les quatre suprématies mixtes des interfaces issues de la Déité pour inaugurer la naissance de l'Univers dont le continuum est spatiotemporel. Et après… Longtemps après?

Un gouffre sépare continuellement l'entendement gnostique des âmes à sang chaud, du savoir visant le prêt-à-porter intellectuel favorisant la pensée unique si utile pour effectuer *comme un seul homme* le travail qui est à poursuivre en chaque époque la lente évolution sociale. Ce prêt-à-porter intellectuel, représentatif d'un standard contemporain au niveau des institutions sociales, est conséquemment, depuis bien des générations, mis sur le devant de la scène du monde à occulter les progressions complémentaires que représentent les progrès personnels. En sorte que semblables investissements de soi, de les tenir étrangers aux considérations socialement contemporaines, et par suite aussi de les considérer épistémiquement contraires à la vérité, ne sont pas compréhensibles dans l'enfermement de ce qui est décrété normal de penser au travers des institutions. Ce n'est que dans l'émancipation d'une sapience personnelle ne séparant pas le savoir d'expérience du croyable au potentialisé dans l'actuel, que l'on peut intellectivement concilier dans un seul épistème des perceptions physico-psychiques à des aperceptions psychospirituelles.

De cette disposition, croire que l'instance de progression se termine au niveau zoosphérique du milieu terrestre relève d'un regard par trop borné, pour cause de se limiter à l'instance civilisatrice de l'humanité. C'est en effet une semblable limitation du regardé qui ne permit pas aux hommes des tribus préhistoriques d'apercevoir qu'il put exister des continents ainsi que d'autres sortes de rapports sociaux que les tribalités d'alors, étant trop impliqués dans leurs rapports aux tribus voisines. Ce regard-là limité aux tribalités d'alors est aujourd'hui exactement apparentable à celui que porte le patriote contestant l'ingérence d'un esprit planétaire dans les affaires des souverainetés étatiques. Pas plus que de lointains ancêtres, relativement aux focalisations particulières les concernant dans l'époque, le patriote n'a la faculté d'apercevoir la dimension sociale qui doit progressivement prévaloir à dépasser le confinement des problèmes à la planète. Il se suffit d'être objectivement concerné par une participation personnelle réduite au niveau de l'intégration sociale prévalant sur le moment. Cependant qu'un nombre moindre de personnes choisissant de s'investir plus avant dans l'avenir portent leur regard par delà l'implication sociétale réalisatrice du moment. Est-ce à dire qu'elles sont supérieures? Là ne se pose pas la question des valeurs humaines. Pour peu que l'on déplace le concept de dignité humaine en proportion du travail de progression réalisé personnellement, qu'il soit actualisable ou en vue du futur, exo ou endocosmique, on peut croire qu'elles ne sont pas plus supérieures, depuis ce simple décalage temporel ou situationnel examiné dans la patience de ce qui s'effectue au niveau cosmique, que l'habitant du village d'altitude ne l'est par rapport à celui de la vallée.

Cela dit dans le but de prévenir un quelconque pouvoir de certains sur leurs semblables. Ce pouvoir fictif d'advenir dans les apparences d'être, en se basant sur des sentiments de prééminence pouvant contaminer le présent concept, nous discriminons qu'il s'agit ici d'une **différence d'état d'être, aucunement de statut**. Certes, le coût cosmique accompagnant la maturité d'un individu peut être considéré comme plus ou moins élevé, mais ce n'est pas là interférer avec la valeur d'être qui apparaîtra immuable si nous la considérons étant donnée et reçue avec l'existence personnelle, en tant que possibilité de compétence relationnelle à notre propre altérité, même si celle-ci s'acquiert compétitivement à d'autres. Dans le cadre de la prééminence des proactions valorielles de l'esprit sur les actions corporelles qualifiées depuis le mental, il nous faut concevoir que l'inépuisable singularité de chacun puisse être utilisée à bon escient, étant considérée en référence à l'efficacité de la fonction propre à l'esprit qui, elle, est en

rapport à ce qui surdétermine les particularités de nos individuations. Tout au plus, nous pouvons penser que des personnes qui, par disposition particulière, sont susceptibles d'entendre de façon asynchrone au travail spécifique d'une époque ce qui y succède, sont préférentiellement *utilisées* en vue de réalisations intermédiaires préparant constamment dans l'époque l'adéquation des réalisations sociales ultérieures.

Tentons de porter notre regard plus loin. Du point de vue moins étriqué ou plus ouvert que celui des actuelles mentalités encloses à ne concerner que le travail socialement spécifique sous les auspices de la pensée unique technoscientifique et des gouvernements encore souverains auxquels échappe déjà une finance et une industrie internationalement triomphante de prendre en otage le consommateur, et corrélativement le salarié devenu manipulable et jetable, quelle pourrait être la nature de futures motivations susceptibles de porter des efforts organisateurs visant une progression qualificative dépassant l'horizon planétaire? Autrement dit, après l'exacerbation quantitativiste passant par une économie soumise à la doctrine du libre échange favorisant présentement nombre de futilités d'être refermée sur elle-même, quelle pourrait être la nature d'un élargissement des idéaux, et quelles les valeurs qui demandent encore à se réaliser au travers des générations?

Depuis le seul travail intellectuel, donc depuis des moyens qualificatifs, force est de constater que nous sommes presque aveugles, aujourd'hui tout autant qu'hier, pour sonder l'avenir en avant de ce qui nous implique par des mobiles prenant pourtant leur source dans le champ même des implications à devoir faire époque. Nous pouvons toutefois augurer de la grandeur de l'étape à venir, comme dimension sociale dans l'implication du processus, depuis le présupposé qui veut que notre isolement au sein de l'Univers représente une quasi-impossibilité logique. Mais nous pouvons bien difficilement augurer de la nature des mobiles qui animeront les énergies individuelles dépensées en de nouvelles acquisitions, sans une surconscience venant de la liaison fonctionnelle à l'esprit. Seul est à portée de l'intellection le constat que depuis un appréhendement de telles instances futures, bien qu'à n'être pas innombrables, il reste encore assurément beaucoup d'étapes devant se réaliser avant de pouvoir atteindre à l'universalité dans le principe cosmique de citoyenneté. À la dimension d'un système de planètes succède celle d'un univers local, puis d'une organisation à l'échelle galactique, alors que les possibilités depuis l'Esprit ouvrent sur le potentialisé en des contrées encore impénétrées. En sorte qu'en chaque expansion des complexifications relationnelles correspondantes, ce sont des significations nouvelles qui seront à concevoir, avec de

nouvelles valeurs à investir en des réalisations toujours plus grandes et plus belles, mais dont nous ignorons aujourd'hui à peu près tout, si avant que nous en venions à la prochaine étape, il faut que se réalise notre propre investissement dans la présente.

Quelques millions, ou milliards d'années peut-être, pour que les êtres qui vivront les événements historiques jusqu'à la dernière alliance reliant entre elles les différentes époques de la formation du présent Univers à son entièreté physicopsychospirituelle puissent investir l'unité du tout venant de l'épuisement des potentialités réalisatrices dans la totalisation individuée. Nous pouvons apercevoir qu'il y aura alors une multitude d'habitats planétaires, naturels ainsi qu'artificiels, dont les citoyens de toutes sortes posséderont, au travers un vaste réseau d'associations et d'organisations, un unique ministre pour avoir reconnu la souveraineté de l'Être suprême comme première personne de l'Univers, attendu que ce ne peut être que lui qui est à pouvoir engager un face-à-face direct avec celui qu'au cours des âges tant de croyants divers auront souhaité à leurs manières, et qu'ils auront appelé et prié sous d'innombrables noms. Alors, et alors seulement, les relations discordantes, les trahisons ainsi que les injustices, les bassesses individuelles autant que collectives, ainsi que tous les actes faux verront dans l'épuisement de leur potentialité, l'impossibilité de se réaliser plus avant. Quittant son devenir, l'Univers sera en quelque sorte ancré dans l'état d'être, un état situé dans l'au-delà de l'instance réalisatrice impliquant la dimension du Cosmos.

Quelques millions ou milliards d'années d'histoire, cela n'est certes pas une mince affaire à considérer. Cependant, une chose peut être tenue pour certaine en regard du principe de progression. C'est que, quel que soient le nombre, la nature et les vecteurs des libres mouvements anarchiques intermédiaires constituant ce qui marque l'inévitable aspect négatif tenant au moyen processuel de réalisation de l'instance performative de l'Univers, cela ne peut remettre en cause la dimension et le contenu finalement organisé qui se trouve inscrit dès l'origine dans la progression de l'Univers. Non pas en raison de ce que le monde est en lui-même indispensable —il n'est que possible— mais parce que la possibilité de son instance s'est trouvée potentialisée en vertu même d'un continuum absolu et infini d'existence, ce qui répond cette fois à la modalité de nécessité à permettre la possibilité de faire être et avoir spécifique du continuum des pluralisations indéfinies d'individualisation bornées et relatives. Donc le même en deux aspects complémentaires l'un à l'autre: celui d'une intemporelle immanence dans l'absolu et l'infinité allant avec l'unicité existentielle, et

celui de l'ensemble des pluralités organisées de choses et d'êtres relatifs et finis (bornés en temps et en espace), à répondre pour son effectuation processuelle au prédicat de variabilité. Le même en deux aspects complémentaires à pouvoir constituer ensemble l'expérience de l'existence.

Oui, il est donné aux personnes humaines, pour cause de supraorganisation coordonnant progressivement dans son moyen trois codomaines complémentaires et contractuels spécifiques de la réalisation de la réalité, de participer du devenir cosmique d'une manière qui soit, en quelque sorte, cocréative. Il est donné à chacun, semble-t-il, des moyens d'action dans ce sens, moyens exprimables dans la liberté déterminatrice personnalisée, faisant que si chacun est le propre artisan de sa destinée, aussi l'ensemble ressortant de l'union entre tous les êtres.

Libre à chacun de refuser ou d'accepter de participer des réalisations qui se gagnent présentement sur Terre avant de se poursuivre à l'échelle cosmique à l'aide de forces, d'efforts et de luttes. En toute liberté, oui, exactement comme par le passé, de considérer dans l'actualisé à la présente génération, comme pour les générations futures, la possibilité de subir un état de choses ou d'user de la liberté de dépenser à en améliorer les conditions. Aussi, sur ce parcours, bien enviables apparaissent —non pas les individus qui savent, peuvent, et veulent agir personnellement en vue de perfectionnements particuliers à leur époque—, mais ceux qui agissent de plus en eux-mêmes intensivement pour cause de foi inconditionnelle en l'avènement d'un parfait bien, d'une absolue vérité, et d'une infinie beauté, comme condition finalisée du monde, lorsque seront épuisées en lui toutes potentialités de perfectionnement.

Raisonnements et logiques ne sont pas d'une applicabilité universelle, car il est des interrogations à dépasser ces moyens, et des cheminements se saisissant en tant qu'expérience de l'existence. Et en ce lieu-là, on peut croire que l'inventivité se libère hors des domaines d'application reposant sur des lois normatives reconnues, pour pénétrer dans l'anormalité entrevue à l'opposé du circonscrit comme appartenant au domaine du raisonnable et du logique, ainsi que pure créativité advenant, à l'exemple de l'étincelle se produisant entre marteau et enclume, entre la filiation de l'être d'expérience à l'être d'existence: le divin habitant intérieur dont l'existence complète notre expérience par substantialisation extérieure.

On ne rencontre pas une personne de s'en tenir aux apparences de son personnage. Pour la rencontrer, il importe d'en passer par la connaissance de ce qu'elle est à sculpter depuis le burin animé par sa personnalité, quand

c'est de l'empreinte de sa singularité exprimant l'artisan, que s'induit la personne à être tout à la fois origine et fin immanente en chaque transformation personnalisée. Au jugement collectif, d'être classé hors normes à faire époque, réfère tout à la fois au manque de caractères humainement individuants, qu'à leur surabondance, précisément de n'inclure dans la considération normative qu'un écart type autour de la moyenne des différences individuelles. Il en est de même lorsqu'on examine la marginalité des individus édifiant leur inclusion sociale. Pourtant, ce qui entraîne le progrès des sociétés s'appuie bien sur tous les individus d'advenir d'un travail accompli par tous, même l'étant par défaut ou en moins, comme en surabondance. Reste que c'est l'être individué qui participe qualificativement de l'instance de réalisation performative du monde, quand l'actorialité sur les scènes du monde données à l'être personnalité réfère à une destinée postfinalitaire. En rapport à l'exocosme: le savoir qui se veut objectif; en rapport à l'endocosme: le sentiment qui se veut subjectif de chercher à agir dans l'authenticité du vécu intérieur, en vue du meilleur et selon des moyens à rendre la plus belle expression de soi aux autres. La solution de simplicité consiste à saisir les standards communautaires et agir au plus proche, mais cela conduit à la sclérose de soi. Autrement dit se conformer aux règles de la tradition, aux prêches morales, aux lois sociales, aux spécialistes disant ce qu'il faut croire du monde implique l'immobilisme dans l'époque. La solution courageuse est d'agir selon ce qui nous apparaît d'âme et en conscience, la vie accompagnant des progressions continues. Cette solution ne va pas à l'encontre d'une participation sociale, mais à l'encontre des stagnations de soi venant de se conserver en l'état, de satelliser son propre mouvement à suivre aveuglément l'établi.

Voilà ce qui est devant la personne depuis une personnalité reçue à n'être identique à nulle autre. Voilà ce qui constitue l'individuation depuis ce qui est prit sur l'environnement à la substantialiser. Elle se forme en des caractères singuliers, mais relativables, et donc partiels, à ne pouvoir se compléter qu'ajoutés à son altérité d'être, d'avoir et de faire. La personne actrice sur l'une des scènes de l'Univers s'en distingue au quotidien, et même dans les plus petites activités entreprises depuis le pouvoir d'agir par libre-arbitre dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et d'une façon qui soit la plus belle dans son expression **à rendre compte d'incidences fraternelles en raison d'une existence transcendante**, c'est-à-dire comme fonction à son altérité (non pas le vrai, le bien et le beau déterminés en tant que des épiphénomènes advenant sans raison.

Chapitre septième

La personne et le juste milieu opératoire de la logique d'inclusion

> De toutes les formes de vérité qui se révèlent à nous, celle qui est véritablement nôtre et qui nous découvre tel que nous sommes est si unique et si personnelle que nous osons à peine la dire et que nous ne réussissons jamais à la communiquer tout à fait.
>
> Louis LAVELLE

Nous avons le loisir de ne pas croire en la tangibilité du monde extérieur visible et palpable, tout autant que de ne pas croire en celle du monde intérieur dont l'existence est invisible et incidemment non soumise à phénoménologie physique. Nous pouvons de plus choisir de ne nier ni l'un ni l'autre de ces aspects complémentaires, quand par les moyens de la dialectique quelques penseurs nièrent l'un et l'autre. Et parce que notre être a pour substrat une supraorganisation physicopsychospirituelle, à pénétrer l'endocosme de façon concomitante de l'exocosme, nous pouvons relier les deux sortes en vue d'une seule réalité.

Qu'elle est la phase ultime pour le religieux cherchant le dépassement de ses désirs pour les choses du monde matériel? N'est-ce pas la possibilité d'atteindre au renoncement jusqu'à épuiser la possibilité de renoncer? De

profonds religieux, à peu près dans toutes les religions, qu'elles soient d'Orient ou d'Occident, en exprimèrent la contingence. Ce ne peut être qu'à ce titre que nous épuisons le fait d'avoir à renoncer à quelque chose en particulier jusqu'à ce que cesse tout égoïsme. Pourtant, et en fin de compte, ce n'est qu'entre renoncement et non renoncement que nous trouvons la possibilité de n'être plus affecté, au sens où l'union des deux sortes épuise progressivement les forces en opposition dans l'abnégation consentie pour raison supérieure de ne plus avoir à nous opposer à quoi que ce puisse être. Un Upanishad des Védas l'énonce clairement: le vrai renonçant est celui qui a renoncé à la fois au renoncement et au non-renoncement. Sur le chemin du perfectionnement de soi, il s'agit d'une condition pouvant s'entendre dans un même sens que celui par lequel on peut apercevoir que l'orgueil ne peut atteindre celui qui ne vit plus à dépenser en des artifices exhibitionnistes opposés à faire preuve d'humilité dans l'illusion de combattre en lui l'orgueil.

Ces significations qui réfèrent à un second degré d'intellection, celui par lequel cesse l'enfermement du mentalisé sur des oppositions considérées dans l'absolu à faire exister par elles-mêmes les contradiction du même. Des relations interdépendantes sont possibles, donc déterminatrices et conséquemment relativement parcellaires d'en juger en quittant le raisonnement limité à la logique du tiers exclu. Sémiotiquement, les contradictions relatives sont surdéterminables dans l'unité des deux aspects à dévoiler un second ordre de signification constituant l'approche d'une connaissance échappant au savoir fondé sur la seule logique d'exclusion. Dans la logique d'inclusion qui prévaut avec le vécu d'entendement spirituel, haïr la haine et aimer l'amour, par exemple, ont même résultat sémiotique consistant à aimer sur un registre situé à plus de hauteur que liminairement à l'opposition de ceux qui aiment ou haïssent. Nous en jugeons à plus de profondeur que dans l'alternance passionnelle par laquelle, le sujet répondant à des conditionnements, reste soumis à aimer ou haïr selon le bénéfice ou le dommage **allant avec des circonstances**.

C'est dans les circonstances passionnelles du déterminisme hérité que l'on réagit étant lié à des couples d'opposés nous privant de la disposition complémentaire d'être intérieurement *androgyne*. On peut se suffire de juger au niveau des apparences événementielle, jusqu'à ignorer leur raison d'advenir. Ce sera par exemple le cas à préjuger de l'infidélité d'un proche. Son constat dans l'apparence entraîne des remords, qui seront exactement les mêmes que le regret venant de constater que l'on est resté fidèle en l'absence de *manifestations amoureuses*. D'où est qu'aimer se situe en une

disposition animatrice de soi surdéterminant les apparences allant avec **les faits d'aimer et de haïr circonstanciellement**, et donc surdétermine aussi les probations de fidélité afférant aux conditions d'aimer égocentriquement. Égocentriquement, puisqu'il s'agit d'aimer un seul et non dans l'*agapè* tout être, disposition bien évidemment à ne pas contredire la possibilité de vivre des d'empathies, des sympathies et des attirances particulières.

Pour généraliser, en référence à la consonance supramentale d'un équilibre advenant du juste milieu opératoire, cela qui fait la volonté du renonçant à viser le bénéfice de soi, concerne une transfiguration intérieure au niveau du renoncement à l'exclusivité consistant à ne considérer que les avantages de *quelque chose en particulier*. Quelque chose en particulier arrive en raison de circonstances vécues. À ce niveau, les circonstances peuvent décider pour nous, et nous les considérons par erreur comme fin en soi, alors qu'il s'agit d'éléments métaboliques dans la formation de notre psyché. Et du point de vue religieux, n'est-ce pas contradictoire, avec par suite des incidences dilemmiques, que de tenir la divine perfection de l'Auteur des conditions processuelles réalisatrices du monde, et s'opposer à ce qui advient d'elles dans le principe d'imperfection à permettre en situation tout perfectionnement? Le comprendre n'est pas à raisonner de façon semblable en se cantonnant dans une attitude d'exclusion. Ainsi que pour l'enfant, désirer brûler des étapes ne cernant qu'en surface la réalité d'être adulte, passe par l'abstraction d'indispensables étapes propres à la maturation psychologique. Tout comme l'enfant brûlant les étapes de sa formation psychologique, les communautés sociales ignorant certaines étapes menant à leur maturité resteraient inadaptées aux progressions sociales ultérieures. Assurer adéquatement la pleine prise en charge des différences dans la complexité relationnelle dépend du programme à passer par des stades assurément gérés par des aides invisibles en dirigeant l'effectuation. Avant et pendant la résolution de telles étapes, nous sommes dans l'incapacité de connaître le statut d'un Cosmos finalisé d'avoir épuisé ses potentialités de réalisation. Autrement dit, sans leur invisible ministère, nous en resterions à considérer la succession des états phénoménologiques du monde physique comme étant seuls réels. D'où l'entendement progressif, puis la confiance en une prévoyance cosmique accompagnant le pèlerin de l'endocosme *apprenant à apprendre* au fil des temps. En référence aux conditions exocosmiques d'avoir, de ne considérer que des oppositions et contradictions, sans ce qui les subsume, on saisit avec difficulté ce qu'évoquent les Évangiles de ce que la circonstance de contenter l'un implique de priver l'autre. Bien sûr à ne considérer que seul niveau des

appropriations et de la substantialisation du monde, pas celui des inépuisables essences d'être. Aussi, de cet aperçu préalable pouvons-nous mieux aborder une foi religieuse à n'être pas exclusive de l'expérience objective du monde, en considération du premier schéma qui suit.

SCHÉMA DES TRANSFIGURATIONS SPIRITUELLES AU NIVEAU HUMAIN

Mental, transfiguration ψ en tant que consécration du vrai	volonté par le Fils	*jusqu'à ne plus rien pouvoir de vouloir par soi-même, de soi-même, pour soi-même.*
	vérité par l'Esprit	*Le vrai ressort de notre véracité dans nos mesures entre être et paraître. La vérité se constate depuis l'écart entre ce qui s'accomplit et le potentialisé.*
	foi en raison de l'union du Fils à l'Esprit	*Ne pas juger ou interpréter sans relativiser. Là où subsistent des séparations, des paradoxes, des incompréhensions, c'est inévitablement le signe que des accomplissements sont à venir.*
Cœur, transfiguration χ en tant que consécration des sentiments humains	L'agapè: ce lieu central est rencontre trine conjointe à la trinité Père, Fils et Esprit	*Aimer s'oppose à la peur et les impressions d'insécurité, en ce que des craintes reproduisent la haine. Or le grain ne peut faire naître sans mourir à lui-même, alors même que rien n'est là détruit. De même mourir dans son substrat exocosmique est naître toujours un peu plus à l'endocosme sans perte de soi. Processus à permettre le renouveau des substratisations.*
Corps, transfiguration ϕ consécration de l'action	œuvrer comme dans l'union du Père à l'Esprit	*Réaliser ce qui nous est donné de pouvoir accomplir, l'ainsi œuvré n'étant pas notre possession propre, mais celle qui advient en vue du tout.*
	renoncer au monde à l'exemple du Père uni au Fils	*Le monde liant la nature naturée au naturant est divine corporéité. C'est à initier le parcours du pèlerin faisant de lui-même un pinceau, une hache ou le burin à pouvoir façonner le monde, jusqu'à devenir tout à la fois tireur et cible, couteau et ce qu'il coupe, dans le renoncement aux appropriations aux fins de soi ce qui est et a.*
	abnégation à l'image du Fils uni à l'Esprit	*Plaisirs et peines, joies et souffrances nous sont données à éprouver comme venant du prochain, ou avec lui. À passer par soi de se savoir en être le médium relationnel et non la source, enrichit et exalte la nature humaine.*

Ce schéma condensant à grands traits le parcours dans la métempsychose de soi est rendu signifiant au travers d'œuvres laissées par les religieux pour circonscrire le cap d'une métabolisation à franchir des portes spirituelles. Pour l'essentiel, c'est à mettre en exergue, qu'en toutes les cultures, les vécus passant sous régime de la voie du juste milieu opératoire édifient des moyens qui sont à permettre la modération des expansions hors de soi en raison de soi, d'une façon conjointe des intensivités en soi entreprises en raison du tout. Renoncer à vouloir posséder certaines choses en particulier et non d'autres dans notre rapport au contenu extérieur (cela qui est pour son apparence phénoménique seulement sustenté depuis des substances transformables et donc périssables en l'état), vise la *conversion* focalisatrice de ce que l'on peut complémentairement apercevoir: l'abondance pléthorique en rapport à une source intérieure donnée en essence. La raison de cette disposition va avec le fait que l'aspect de partiellité dans les conditions d'être et d'avoir pluralement au monde est inséparable d'une intemporelle plénitude existentielle à permettre l'inépuisable expérience d'exister allant avec la possibilité de varier dans la condition de finité et de relativité.

Comme toutes constitutions organiques se fondent sur des substrats pris sur l'environnement, c'est semble-t-il sur un modèle commun que les individus respirent et expirent alternativement des éléments de leur environnement. Cela jusqu'aux confins du Cosmos vivant et respirant lui-même d'être en cours de réalisation du microcosme au macrocosme. De l'atome aux amas de galaxies, chaque individuation prend et donne en raison d'un environnement physique, psychique et spirituel, comme moyen d'obtention liant la spécificité catabolique, anabolique et métabolique aux caractères individuants de chaque individuation participant de l'insécabilité existentielle du tout à la diversité d'être, d'avoir et de faire, base des multiplicités quasi indéfinies d'individuation en rapport à leur totalité relationnelle.

En cette disposition, le mouvement s'effectuant dans un sens entre dépenses et gains en substance, s'accomplit pour équilibrer cet autre entrepris en essence. D'où est qu'on retrouve en de nombreuses traditions ésotériques des concepts appropriés à définir notre individuation dans le contexte relationnel de la totalité, qui aboutissent au septuple concept des centres tournés vers l'extérieur pour l'*avoir*, dont le revers dans l'aspect opposé retourné vers l'intérieur aux fins de l'essentialisation d'*être* advient complémentairement en raison de l'existentielle unité du tout. Cependant, tenter d'expliciter le moyen mésotérique rendant compte de l'obtention du juste milieu assortissant l'un à l'autre, passe par les termes du vocabulaire utilisé

à évoquer le domaine du matériel, de ne pas encore avoir de langage spécifique. Le schéma ésotérique en est ici incomplet, et ses possibilités évocatrices inadaptées.

LA SEPTUPLE INCIDENCE DE LA TRANSFIGURATION AU NIVEAU HUMAIN

EXO-ASPECTS PHYSIQUES	ÉSOTÉRISME D'ORIENT ET D'OCCIDENT	ENDO-ASPECTS MÉTAPHYSIQUES
Volonté anarchique et entropique séparant la totalité du tout.	entendement spirituel (Sahasrara)	*Lâcher prise contre-entropique volonté par l'esprit.*
Le doute allant avec le raisonnement intellectif du mental qualificateur.	foi (Ajña)	*La foi pouvant soulever des montagnes à passer par le divin*
Recherche des honneurs	véracité (Vishuddha)	*l'invisibilité du Verbe créateur*
Gravités et attractions, avec les inerties interindividuelles, conduisent des structures.	charité (Anahata)	*Aimer: source d'eau vivre et fleuve de vie. Ne plus craindre pour soi est à pouvoir protéger autrui. Apprendre à mourir à soi-même est devenir médium de la vie.*
La création du Cosmos est l'ouvrage de tous les êtres: c'est le métabolisé sous forme de substances	gratuité de l'ouvrage (Manipura)	*Les êtres sont la conséquence d'une existence déifiée. Aussi, or crédit non recouvré, peut référer au vol.*
Rien à défendre est n'avoir personne à combattre.	renoncement (Svadhishthana)	*Essentialisations en vue d'être: se détacher du particulier pour recevoir en commun l'Univers.*
Le baptême de chasteté, dont celle qui est sexuelle n'est qu'apparente à évoquer une pureté de soi. Mort ou naissance, le même germe se tient ici, comme centre de dissémination externe d'une source intérieure.	aux racines de ce qui nous fait être (Muladhara) (chasteté) (Kundalini)	*Le baptême par jeûne du monde procure le pain des anges. Méditer sur la nourriture à comprendre la corruptibilité. Se peser au poids des désirs qui voûtent le mortel, afin de connaître ce que signifie marcher sur les eaux.*

Le contexte qui précède se pose à pouvoir comprendre qu'une présence divine habite notre conscience mentale d'être, en ce qu'elle ajuste nos idées en raison d'une destinée liée à l'esprit. Nous pouvons maintenant saisir que c'est de migration en migration vers l'endocosme, que se renouvelle le principe des véhicules adaptés aux relations extérieures, en ce que nos

relations d'être à notre altérité progressent par les étapes animiques de notre âme. Des incorporations de moins en moins matérielles par lesquelles, très progressivement, le JE succède au MOI, avant de pouvoir faire place au SOI, de chevaucher le même en ses aspects opposant séparation et non-séparation échelonnés entre la TOTALITÉ et le TOUT, jusqu'à intégrer l'illimitation du TOUT aux limitations des séparations dans la TOTALITÉ. Finalement, hors dualité entre le vu et celui qui regarde se pose la surconscience de ce que quelque chose qui est, a et fait, se relie par le moyen d'une réflexivité médiane à l'insécabilité en existence du TOUT, c'est-à-dire à constituer une unique réalité aperçue depuis le regard supramental porté sur les innombrables individuations dans les prédicats d'être et d'avoir venant de les considérer tout à la fois attachées à la TOTALITÉ visible du nommable, et par ailleurs à l'unité qualificative du TOUT, dont le moteur cosmique est l'existence, complémentairement ni nombrable ni qualifiable, et conséquemment indicible.

Se posant comme aléthique de nécessité à permettre le possible, seule la source d'existence n'est pas altérable avec des changements d'être, d'avoir et de faire quand, du microcosme au macrocosme, la totalité des individuations est à pouvoir varier ou changer, étant processuellement portée par le principe de transformation. Tout à la fois étant par essence, et ayant par la substance, ne rien faire dans l'isolation de soi, jusqu'à pouvoir réaliser sans restriction avec tout autre l'ensemble du potentialisé, conduit inexorablement notre être à ne plus différencier ni comptabiliser ce qui nous sert, de ce qui sert notre altérité.

Voici la porte d'entrée conduisant l'éternel présent s'étendant de façon ubiquitaire au passé comme au futur. En cette éternité, on ne regarde plus son passé, on ne scrute plus son avenir comme dans le temporalisable. Ce que l'on regarde ainsi par l'esprit est presque infiniment éloigné de notre condition présente, cependant que l'apercevoir dans une communauté de sens faisant que s'il est toujours possible d'ajouter un nombre au nombre le plus grand, cet énoncement vrai en mathématique n'est aucunement utopique étant appliqué au monde en devenir. Cependant qu'en référence au continuum subabsolu et suprafini, le présent n'est plus limitable à ce qui s'actualise. Dans l'unité du tout, nous situons une volonté commune à celle advenant dans la diversité complémentaire de la totalité individuée entre être et avoir. Tandis qu'avec la réflexivité médiane entre deux aspects du même que représentent l'absolu et le relatif, advient la plénitude des conditions de pouvoir faire, de seulement ne plus discriminer entre qui donne et qui reçoit. C'est dans l'instant où l'on est à ne pas s'écouter, ni se

regarder, que l'on peut entendre et apercevoir autrui jusqu'à saisir ce qui par lui complète notre identité formée à partir d'une nature commune. Qui ne transmute pas spirituellement ce qui le substrate de chrysalide en chrysalide à faire évoluer le véhicule de ses relations animiques à son altérité (les chrysalides du corps, celles de l'âme et celles qui seront par la suite à permettre de fusionner l'identité accompagnant le JE à l'esprit intérieur) ne peut espérer déceler la moindre des libertés existentielles du monde divin. Avec la lumière, une magnifique analogie est à le comprendre. La lumière physique n'existe-t-elle pas nécessairement à percer toutes ténèbres en restant strictement invisible, et ne devient-elle pas localement visible, à ce moment ou un autre, que dans la possibilité de rencontrer des corps matériels? De même de la lumière spirituelle qui existe invisible pour autant qu'elle ne rencontre pas directement l'esprit, et indirectement la conscience mentale advenant d'un entendement spirituel réflexif à l'esprit.

De façon personnalisée dans les coordonnées du meilleur, du plus vraisemblable et du plus beau, se posent en termes d'économie écologique d'individuation les conditions préalables à tout art de vivre. Une disposition que nous pouvons pragmatiquement conduire à édifier la sophia, comme une parenthèse amoindrissant les effets des prétentions autoritaires venant de penser par exclusion. Elle est à faire l'actuelle supériorité des modernes refermés sur le prêt-à-porter mental spécifique de la nécessaire étape du développement technoscientifique. La sagesse comporte en effet la condition du choix valoriel posée en rapport aux effets attendus de se surimposer aux choix qualificateurs dépensés à l'obtention d'une quelconque réalisation.

La sagesse agit depuis le juste milieu opératoire examiné dans la logique d'inclusion. Elle advient à ne pas séparer les dispositions entreprises au profit de soi, de celles entrevues au profit d'autrui. Aussi la sagesse dans la conduite de soi implique de décider d'âme et en conscience de la meilleure résultante anabolique des dépenses de soi à ce qui constitue notre altérité (critère écologique), conciliée à la meilleure résultante catabolique, donc à permettre la première disposition (le critère économique complémentaire). Disposition qui autorise en fin de compte, à passer par le crible de la pensée philosophique l'examen de notre rôle actoriel vis-à-vis de l'unité du TOUT, mais dans le contexte actantiel de la TOTALITÉ, si la totalisation se définit mathématiquement à être égale à notre individuation, ajoutée à notre altérité d'être, d'avoir et de faire, quand son moyen réfère au préalable d'une existence

unicitaire sous-jacente au potentialisé, et la fin à l'unité expérientielle indépassable d'être, d'avoir et de faire en considération du TOUT.

Pour l'acception de ce qui précède, se trouve par bonheur de nouveau une considération préalable. Tout comme de supprimer les plus mauvais n'est aucunement génératrice de la progression des meilleurs qui restent, puisqu'ils sont dès lors à devoir de même encore s'éliminer entre eux jusqu'à ce qu'il ne reste que le meilleur, l'erreur est semble-t-il la même de considérer des privations, au sens sélectif qu'en donnent les religieux (abstinences, jeûnes, flagellations) pour obtenir abondamment des vertus. Ce qui est à dire qu'à ne pas confondre entre l'effet et la cause, ce n'est pas de renoncer au monde matériel qui fait avancer le croyant à la rencontre d'un monde paradisiaque, même si le renoncement à des habitudes obsolètes peut être le signe d'un contact à l'esprit qui en prélude l'avènement. Aussi, pour une recherche philosophique susceptible d'édifier la sophia, c'est encore une condition semblable qui prévaut vis-à-vis du critère de modération. À juger de nos relations, la modération introduite comme moyen de nourrir notre faculté sophiologique en s'exprimant par la pondération devant conduire un équilibre métabolique, se traduit par le choix du juste milieu surdéterminant l'ambivalence dans les effets entre les progressions ésotériques de soi, et nos dépenses profitant à notre altérité exotérique. Notons que le concept de sobriété invoqué par les sages dans la Grèce classique, et plus particulièrement celui qui fut progressivement élaboré par les stoïciens ainsi qu'une vertu, est un exemple flagrant de cette double disposition advenant de la considération de soi conjointe de celle de notre altérité. Pour estimer ces deux aspects —la sagesse d'agir en vue de soi et la sagesse d'agir au bénéfice d'autrui—, une seule devise: «*Rien n'est superflu, rien de ce qui déjà est réalisé n'est à jeter, tout étant à transformer*».

Visant le tout au moyen des limites de soi dans une disposition inséparable de notre altérité, nous avons évidemment à concilier des aspects écologiques, à des aspects économiques, d'une façon moins restrictive que ceux pris en considération dans l'époque moderne. Bien que la sagesse aborde plus souvent en philosophie les choix visant la conduite de soi auprès des autres d'une façon entendue politiquement comme compensation venant au détriment des choix de soi concomitants de ceux d'autrui, on ne saurait occulter que le domaine de la sagesse concerne aussi de façon pragmatique l'hygiène de vie à servir une fonction cosmique venant de surdéterminer l'opposition entre soi et l'autre en vue du tout. Le progrès de soi étant largement abordé en plusieurs chapitres de ce livre, montrons un seul exemple des retombées de la sagesse pragmatique visant l'hygiène de vie.

Sobriété alimentaire, hygiène corporelle et salubrité de l'habitat dans un milieu naturel, efforts physiques et intellectuels sont bien sûr à répondre à des lois exocosmiques naturelles favorisant la santé. Elles vont dans le même sens que celles endocosmiquement spirituelles, visant l'accomplissement de soi au moyen des forces, efforts et luttes dont la source est en nous à correspondre à des acquis. Aussi réduire ces accomplissements advenant d'une source intérieure depuis des artifices extérieurs semble compatible avec la maintenance en l'état de nos acquis, seulement si le maintien en bonne santé s'opère en vue de la progression des relations de soi à notre altérité. Une progression donc échappant en partie aux applications de l'arsenal des produits marchands très sophistiqués de la présente mondialisation pour laquelle on nous vante les bienfaits de tant de produits aux effets merveilleux sur l'espérance de vie. Je me suffirai de m'appuyer sur un article d'Olivier POSTEL-VINAY paru dans le numéro 322 du magazine *La Recherche*, sur le propos de considérer la longévité à ne pas dépendre du consumérisme moderne. L'espérance de vie à la naissance avoisinait 30 ans dans l'antiquité par rapport à son amélioration dans les conditions présentes de vie. Mais principalement en raison d'une importante sélectivité des premières années (prématurés et mort-nés naturellement non viables, avec la progression au travers des époques d'une immunisation naturelle aux maladies, toutes choses réduites artificiellement de nos jours, précisément au détriment de progrès naturellement biologiques). C'était une chance de vivre longtemps en bonne santé qui advenait cependant ensuite. L'analyse des squelettes de l'antiquité, autant que les recoupements de datation en d'abondants témoignages littéraires, montre que l'espérance de vie, une fois parvenu à l'âge adulte, n'a pas sensiblement changé de celle que l'on connaît présentement, ce qui paraît logique en considération d'une aussi petite période discriminée des durées paléontologiques. Une population robuste au point qu'il y a 2000 ans, les éventuelles obligations militaires s'instauraient jusqu'à 60 ans, quand l'entrée au Sénat de Sparte et d'Athènes ne pouvait commencer qu'à partir du même âge. Voici quelques repères de l'âge alors atteint, historiquement connu parce qu'il s'agit d'illustres citoyens, et ne devant rien au commerce des maladies stigmatisant si bien le présent acharnement médical. ISOCRATE écrivit son traité sur l'éducation à 82 ans et se suicida au moyen d'un jeûne prolongé à 98 ans pour marquer la défaite militaire de Chéronée. SOPHOCLE écrivit sa première pièce à 82 ans. C'est à l'âge de 71 ans que SOCRATE fut condamné à boire la ciguë, en pleine possession de sa virilité. Le philosophe sophiste GORGIAS mourut entre 105 et 108 ans d'une vie bien remplie de toutes

sortes d'activités. Le rhéteur ISOCRATE tira sa révérence à 98 ans. Le philosophe stoïcien CLÉANTHE mourut à 99 ans.

Il serait possible de noircir plusieurs pages de ces cas de longévité devant si peu à l'actuel acharnement médical et tant à une vie plus saine, en ce qu'ils sont nullement exceptionnels. Aussi est-ce tromper les gens que de leur faire croire que les bienfaits de la médecine sont responsables d'un accroissement de la durée de vie, alors que depuis des progrès technologiques, ce dont elle est responsable est la viabilité à la naissance dès 5 ou 6 mois de grossesse: prématurés mis en couveuses et ensuite surprotégés jusqu'à l'âge adulte, avec souvent les infirmités venant d'avoir manqué des phases du développement biologique naturel. Car bien évidemment, vouloir se conserver artificiellement en vie le plus longtemps possible va souvent avec le désir de vivre sans besoin des efforts de soi (ceux qui concernent des ressources intérieures en forces physiques, efforts psychiques et de luttes advenant d'âme et en conscience au contact de l'esprit pour servir nos progressions en même temps que celles de l'humanité). En sorte qu'en fonction de ce que l'on vise il soit possible de décider du juste milieu à n'être pas dépendant de l'arsenal tant vanté des produits marchands, usant également de ressources intérieures éminemment plus favorables à pouvoir réaliser les potentialités humaines.

Ces choses sont avancées dans la considération de ce que voici. Nous construirons des outils de plus en plus perfectionnés. Mais l'outil restera tel: un moyen de faciliter la réalisation de ce que nous projetons d'âme et en conscience, autant que dans son défaut, le visé à satisfaire des dépendances égocentriques. Arthur SCHOPENHAUER, *Le monde comme représentation*, tome premier, dit que l'on peut bien connaître la logique et ne pas moins se laisser abuser par des paralogismes. En sorte **que la logique a peut-être une utilité spéculative dans le raisonnement philosophique, mais à ne jamais pouvoir remplacer le raisonnement**. Il le dit précisément à ne pas se laisser abuser par une catégorie de spécialistes reportant la preuve de vérité sur l'information du manifesté, des procédés mathématiques et des applications de la logique, avec d'autres moyens qui restent des instruments de l'intellection. C'est de même que la sophia, comme discipline pouvant être enseignée, est une chose utile au philosophe, mais sans sagesse, il n'est aucun philosophe. Tout comme l'enseignement de la morale n'a jamais fait un seul honnête homme, ni l'enseignement de l'esthétique, un seul artiste. Pour l'essentiel, retenons que ce qui nous permet d'avoir représente un rapport de matérialisation spécifique des échanges avec notre extériorité, et que complémentairement ce qui fait être relève d'intensivités intérieurement

opérantes en rapport à l'esprit. Aussi, l'information sur l'état en référence au déterminé ne sert que le moyen qualificateur déterminant **ce que l'on a en vue**. Et c'est en extension, avec ce auquel on croit à propos du potentialisé, que se pose ce qui est à décider des fins.

> Dans cette disposition, il paraît crucial de bien concevoir ce que représente la fonction conscientielle. Elle se conçoit de ne pas ignorer que la conscience passant par le résultat physicochimique d'un encéphale n'a pour champ que de prendre conscience de réalités séparées, tel que ce ne peut être là que le moyen donné à la fonction conscientielle qui, quant à elle, advient de relier tout séparé se présentant circonstanciellement à ses effets. Ce qui entend que le mental comporte bien un organe à digérer l'information. Cependant que ne tenir en psychologie pour réel que la disposition anabolique (ce qui est pris sur l'environnement, puis son agencement et sa conservation), sans son complément catabolique (les dépenses correspondantes) semble pour le moins surprenant.

C'est à partir des informations conscientialisées *à propos du monde*, que la formation d'une sapience personnelle se pose en rapport aux croyances *à propos du potentialisé*. Et c'est de ce rapport que nous acquérons la sagesse de juger en conscience de nos relations à notre altérité. Prendre conscience de l'individuellement séparé dans les manifestations à faire être et avoir (fonction anabolique de la psyché), et en conscience les relier (fonction catabolique de la même psyché) font les deux aspects opposés, parce que complémentaires, d'une unique fonction, celle de la conscience. Aussi est-ce à partir de cette disposition que lire, cogiter et écrire éclaire mon parcours. Mon parcours se pose donc à ne pouvoir convenir tel que, sans adaptations, à qui est mû depuis d'autres motivations. Il est vrai que l'activité consistant à purement informer reste en soi à l'abri de la moindre suspicion démagogique, dès lors que l'on trouve plus adéquat de laisser son interlocuteur élaborer lui-même un système de conclusions à convenir au mieux à l'état de ses progressions personnelles. Pratiquer l'information n'est valable que dans la considération catabolique à permettre des dépenses particulières, donc dans une applicabilité qui réfère au partiellisé dans et par l'individu à ne pouvoir jamais être universel.

Aussi, c'est de jouer sur les mots que je peux communiquer le contenu de mes écrits au titre d'information portant sur… des réflexions personnelles. L'apprenti philosophe que je suis, de ne pouvoir attribuer des valeurs spirituelles animant la sophia à des substrats matériels, les pose en corrélation à des réalités endocosmiquement existentielles. Y a t-il là

moindre cohérence épistémique que pour le climatologue recherchant très scientifiquement un responsable de ne pouvoir expliquer causalement des variations climatiques (activité solaire, activités humaines, variation du champ électrique dans les espaces sidéraux traversés, etc.)? En l'état d'expérience forcément partiel qui est le mien, j'ai fait le sage constat de ce que je ne peux que manquer d'impartialité à juger de façon catégorielle des événements allant avec le comportement de mes semblables: financiers toujours riches, travailleurs toujours pauvres, des écologistes qui sont à se croire non pollueurs, la condition du voleur inséparable de celle du volé, etc. Un constat sur la dynamique humaine qui n'est pas pour autant à mettre sur le compte de la vertu, s'il peut aller avec des moyens processuels. Mon aveu d'immaturité, en ce qu'il se produit en dehors de la moindre torture, s'assortit de tenir que précisément l'immaturité représente la chose la mieux partagée.

Nous traînons encore la fâcheuse habitude de catégoriser en jugeant dans l'absolu, par tout ou rien, sans nuances, à propos de choses qui ne sont que relatives entre elles (à ne pouvoir exister en soi, c'est-à-dire hors les agents à les manifester). Par exemple, pour reprendre ce qui est avancé plus avant, c'est sous couvert de classer les gens entre riches et pauvres que l'on peut diaboliser le fait que chacun des plus riches terriens exploite la valeur ajoutée du travail de quelque 100.000 pauvres, oubliant de dire que ces pauvres-là sont également corrompus en tant que consommateurs tenant dans la même mesure aussi peu compte de leur altérité. Ne serait-ce que vis-à-vis d'autres plus pauvres dont ils profitent depuis le système, toutes sortes d'abus envers la planète que nous avons en un héritage partagé, ainsi que l'esclavage industriel des animaux. Dès lors que l'on peut trouver plus riche que soi, c'est de même que nous pourrions trouver plus pauvre. Et c'est de constater que le contexte du ressenti depuis ces événements est quotidiennement l'occasion d'envier, que nous déduisons que *les envieux* sont inévitablement les mêmes personnes à pouvoir vivre les traits d'une réelle compassion. Il ne peut y avoir deux catégories, la classification des différences d'agir étant amovibles en rapport à des circonstances, en sorte que la condition d'imperfection paraît une nécessité processuelle tenant à l'instance réalisant le monde. Comme conséquence de se perfectionner en soi, notre imperfection est une condition inévitable. Elle se pose comme la condition *sine quia non* de pouvoir améliorer les choses. Entendons bien, de constater un état de chose n'est aucunement permissif. Le déduit à propos en raison diffère de l'encouragement à faire ce qui est faux et mal agir, étant seulement à faire apparaître que l'erreur et la possibilité de nuire

sont des conditions inévitables pour que dans les mouvements humains qui ont pour coordonnées le bien, le vrai et le beau, nous puissions trouver à nous améliorer.

Lorsque qu'à l'occasion de rencontres conviviales nous jouons si souvent à refaire le monde —il y a tant à critiquer—, n'est-ce pas pour le croyant la possibilité de verser dans un manque crucial de confiance venant de penser qu'il eut été possible de mieux faire que Dieu et ses anges à propos d'un environnement qui nous permette de progresser? C'est agir là étant adulte aussi inconsidérément que l'enfant ignorant. Par suite, une réflexion s'impose en philosophie: que l'on supprime les riches, les mauvais, donc les nuisibles, c'est mathématique: en plus de ne pas améliorer le niveau de nos préoccupations d'autrui, cela n'augmente pas d'un iota les richesses à disposition de l'humanité et n'avance en rien son amélioration. C'est seulement nous satisfaire de juger bien ce que nous entreprenons nous-mêmes, venant plus ou moins consciemment d'une comparaison à truquer la donne. Depuis l'antiquité, vouloir éradiquer de notre environnement ce qui ne nous convient pas depuis nos clôtures communautaires, est se complaire à ne fournir pour la maintenance d'un état advenu que le minimum d'efforts. Autrement dit, c'est à se suffire de conserver des acquis, que nous nous montons les uns contre les autres depuis le vieux substitut du bouc émissaire. Il paraît ici crucial d'apercevoir que se croire meilleur de choisir la tolérance, en considération d'autres choisissant la violence pour plier leur environnement à leurs désirs, n'est pas le terme. Être tolérant signifie en fin de compte que l'on concède un droit d'existence à l'autre, à d'autres qui diffèrent de nous, à la condition de ne pas perdre pour nous-mêmes des privilèges acquis ou hérités. Cela ne concerne pas encore l'immense champ relationnel venant d'aimer. Par ailleurs, si dissertant en amateur sur la sophia je laissais entendre que j'en suis meilleur d'en avoir intellectualisé certains éléments, j'eus peut-être été mieux avisé d'en garder les réflexions pour moi, attendu que prendre conscience d'une sagesse va avec **la possibilité** de l'appliquer, donc seulement à nous permettre de nous souvenir de son rôle lorsque le moment vient d'en user.

Reste qu'avec le règne ascendant des êtres de la nature et descendant à leur rencontre des êtres d'une surnature, une immense hiérarchie se dessine, cohérente dans son organisation pour former ensemble le grand alphabet à la base du Logos cosmogonique. De cela sur Terre et depuis bien longtemps déjà, chaque humain a la possibilité durant son incarnation de ne plus vivre étant imperméable à la spiritualité.

Je termine en citant Édouard SCHURÉ rendant hommage à son contemporain Rudolf STEINER. *Depuis deux mille ans déjà, mais surtout depuis le seizième siècle, l'humanité accomplit un travail formidable, à savoir la conquête du globe, en ce qui concerne le monde matériel et visible. Pour mener à bonne fin ce travail d'Hercule et de Titan, il fallait une éclipse temporaire des facultés transcendantes à l'homme, afin de concentrer toute sa puissance d'observation sur le monde extérieur. Toutefois ces facultés n'ont jamais été éteintes ni même inactives. Elles vont prendre bientôt une importance capitale et directrice dans les destinées humaines!*

Table des matières

Introduction au choix personnalisable d'aborder la philosophie 5

Chapitre premier, Réflexivité intellective médiane entre endocosme se spiritualisant et exocosme se matérialisant..... 39

Chapitre second, Un carnet de route à la recherche de la sagesse 61

Chapitre troisième, La personne sur le chapiteau du théâtre de l'Univers 145

Chapitre quatrième, Du courage de progresser et le lieu de son expression 205

Chapitre cinquième, Pour mieux accepter l'autre dans sa différence et les défauts du monde en cours de perfectionnement..... 237

Chapitre sixième, Le personnage, la personne et la personnalité 265

Chapitre septième, La personne et le juste milieu opératoire de la logique d'inclusion 317

Il a été tiré de l'ouvrage 50 exemplaires
à titre privé

Pour un usage non commercial
le livre est librement imprimable à partir des fichiers
téléchargeables sur le website http://metascience.fr